

Faculté des Lettres de l'Université de Paris

L'HABITAT RURAL EN BELGIQUE

Étude de Géographie humaine

Thèse pour le Doctorat d'Université
Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université
de Paris

PAR

M. A. LEFÈVRE

32 planches hors texte, 48 figures dans le texte,
3 cartes hors texte en couleur



LIEGE

IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE

4, place Saint-Michel, 4

1925

IMPRIMÉ EN BELGIQUE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

L'HABITAT RURAL EN BELGIQUE

Étude de Géographie humaine

Faculté des Lettres de l'Université de Paris

L'HABITAT RURAL EN BELGIQUE

Étude de Géographie humaine

Thèse pour le Doctorat d'Université
Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université
de Paris

PAR

M. A. LEFÈVRE

32 planches hors texte, 48 figures dans le texte,
3 cartes hors texte en couleur



LIEGE

IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE

4, place Saint-Michel, 4

1925



AVANT-PROPOS

En tête de ce travail, je veux rendre à mes maîtres : M. P.-L. Michotte et M. A. Demangeon, l'hommage de reconnaissance à laquelle ils ont droit.

Dans mon étude, dont l'objet est l'habitat d'un pays entier, il importait que la sûreté de la méthode compensât les inévitables lacunes de mes recherches. Cette méthode, je l'ai puisée dans le concept si clair de la science géographique que M. le professeur Michotte inculque à ses élèves. Tout mon travail, dans sa conception géographique, dans ses limites nettement définies, n'est qu'une application des principes exposés au Séminaire de géographie de l'Université de Louvain. Les nombreuses discussions de méthode que j'ai eu l'avantage d'avoir avec M. Michotte, ont contribué largement à ma formation géographique. Si le plan et les résultats de mon étude pouvaient mettre en lumière l'excellence de l'enseignement que j'ai reçu à Louvain, ce serait pour moi la meilleure manière de témoigner à mon maître ma profonde gratitude.

Ces mêmes sentiments m'animent envers M. A. Demangeon, professeur de géographie à la Sorbonne. M. Demangeon est, en France, l'animateur de cette branche importante de la géographie humaine : l'étude de l'habitat. L'initiation spéciale que m'a donnée M. Demangeon, les conseils précieux et les si bienveillants encouragements qu'il m'a prodigués, ont singulièrement facilité ma tâche.

Je dois exprimer aussi ma reconnaissance à M. L. Van der Essen, professeur d'histoire à l'Université de Louvain, qui a bien voulu lire mon manuscrit et me faire la critique des arguments historiques que comporte nécessairement tout sujet de géographie humaine.

J'ai l'agréable devoir d'adresser en outre mes chaleureux remer-

ciments à tous ceux qui m'ont fourni, avec une bienveillance toute spontanée, des renseignements utiles, et surtout à mes camarades du Séminaire de géographie qui ont allégé mon travail de recherches en se chargeant, avec une confraternelle amabilité, d'enquêtes rurales, faites par eux dans les régions qu'ils habitent et connaissent.

Je dois enfin un hommage particulier de gratitude au Major Smeyers, commandant de l'Aéronautique militaire belge, qui a consenti, avec le plus grand empressement, à ce que j'utilise quelques-uns des merveilleux clichés de la collection de son Service photographique. Les photos d'avion qui illustrent mon travail constituent, comme on peut s'en rendre compte, d'incomparables documents géographiques.

Louvain, septembre 1925.

INTRODUCTION

La géographie de la maison est aussi ancienne que la géographie humaine. Nous croyons cependant que c'est la première fois que les diverses modalités de l'habitat, observées dans un pays entier, font l'objet exclusif d'un travail de géographie. C'est pourquoi nous estimons utile de préciser le but et les limites de notre étude.

La géographie régionale peut se définir : la science des paysages terrestres ⁽¹⁾. Or, au même titre que les formes du relief, que les cours d'eau qui les façonnent, que les associations végétales qui les habillent, la maison fait partie des paysages qu'elle anime.

Si l'on compose en imagination un paysage alpin, on y dessinera sans doute des cîmes hardies, des cirques d'une étincelante blancheur, des glaciers aux crevasses profondes, mais le tableau serait incomplet sans les silhouettes rustiques de quelques chalets, de bois ou de pierre, couverts de schistes ou à demi cachés sous leurs toits bas en bardeaux, serrés dans une niche rocheuse ou disséminés dans un alpage verdoyant.

D'autres fois le rôle de la maison est plus important encore ; celle-ci peut, à elle seule, constituer un élément essentiel de différenciation géographique et contribuer ainsi à donner à plus d'une région du globe une physionomie particulière. Un belge qui traverserait le delta du Nil pourrait, par moments, se croire dans notre Flandre maritime. N'est-elle pas, sous plus d'un rapport, semblable à ces terres amphibies de la basse Egypte sillonnées de canaux nombreux, grande plaine aux arbres rares, au sol gras et humide, riche des plus opulents produits de la terre ? Mais, lorsqu'à la place des belles grandes fermes d'allure majestueuse qui sont l'ornement des Polders, il doit reconnaître, dans les amoncellements de terre et de briques séchées au soleil, les villages des fellahs égyptiens, il se sent aussitôt dans un pays étranger. L'habitat humain, mieux que les autres caractères de la région, lui en a fait percevoir toute l'originalité.

(1) P. L. MICHOTTE, *L'orientation nouvelle en géographie*.

Le rôle que joue la maison dans la distinction des paysages terrestres est donc incontestable. Il est aussi multiple.

« Lorsque nous cherchons à évoquer un paysage enfoui dans nos souvenirs, écrit Vidal de la Blache ⁽¹⁾, ce n'est pas une plante en particulier, un palmier, un olivier, dont l'image se dresse dans notre mémoire ; c'est l'ensemble des végétaux divers qui revêtent le sol, en soulignent les ondulations et les contours, lui impriment par leur silhouette, leurs couleurs, leur espacement ou leurs masses, un caractère commun d'individualité ». Cette citation peut s'appliquer à la lettre à l'étude de l'habitat.

Nous venons de citer l'Égypte. Dans le long couloir de la vallée du Nil, on ne rencontre aucune maison isolée, mais, de loin en loin, plus ou moins rapprochés ou importants, des villages tous pareils, aux maisons construites mur à mur et couronnées par les hautes touffes de quelques dattiers. Ailleurs, sur le versant occidental du Liban, par exemple, les cubes blanchâtres des habitations de calcaire parsèment les champs en terrasses des environs de Beyrouth. Ici « association fermée », là « association ouverte », pour employer des termes de botanique qui traduisent bien notre pensée ; ici des maisons partout, là de grands vides inhabités entre les villages, telle est la première manifestation de la géographie de la maison. Les manières diverses dont les hommes sèment leurs demeures sur le sol, font naître la question des *modes de répartition des habitations*.

Toutes les parties d'un pays ne sont pas également habitées. Tantôt le paysage est uniquement ou presque uniquement physique ; c'est à peine si, de loin en loin, une cheminée qui fume, une lumière qui s'allume à la nuit tombante viennent trahir la présence de l'homme ; tantôt, au contraire, les maisons pullulent, c'est un fourmillement de taches claires ou foncées qui tranchent sur la tonalité générale ou se confondent avec elle. Cette abondance ou cette rareté d'habitations sont elles aussi un élément important du paysage. Il faut toutefois se défier des impressions subjectives. Pour pouvoir comparer les contrées entre elles, il est nécessaire de faire appel à une base mathématique d'estimation. La *densité des maisons* est donc une seconde question que pose la géographie de l'habitat.

(1) P. VIDAL DE LA BLACHE, *Principes de géographie humaine*, p. 6.

Enfin, les habitations présentent mille physionomies particulières. Privé de ses coquettes maisons à grande façade blanche, au toit de tuiles creuses, à versants inégaux et peu inclinés, le pays basque perdrait un des traits les plus originaux de son visage. Les importantes cultures de la plaine picarde appellent, comme complément nécessaire, les grandes censes séculaires qui seraient singulièrement dépayssées sur les landes bretonnes ou sur les gariques méditerranéennes. La cense picarde, avec ses bâtiments accolés autour d'une cour fermée, se distingue à son tour de sa sœur flamande, la *hofstede*, aux nombreuses constructions indépendantes, sises sans ordre aucun.

Multiplies dans leur aspect, leur couleur, leur forme, leur dimension, les maisons se classent en catégories diverses que l'œil d'un géographe ne peut pas ne pas distinguer. Définir les différents *types d'habitation* est aussi une des tâches de la géographie humaine.

Modes de répartition, densité, types de maisons, tels sont, à notre sens, les trois problèmes que doit résoudre la géographie de l'habitat.

On se tromperait, à notre avis, si l'on attendait autre chose du géographe. Il n'a pas, par exemple, comme d'aucuns le voudraient, à explorer l'intérieur des maisons qu'il étudie. Les formes du mobilier, les ustensiles de ménage, les accessoires ornementaux, mille choses riches de tradition qui trahissent les us et coutumes issus parfois d'une longue hérédité, n'ont pas, malgré tout l'intérêt humain qui s'y attache, à préoccuper le géographe. C'est le domaine de l'ethnographie et du folklore. Le passage du seuil de la maison ne se légitime en géographie que lorsqu'il est nécessaire pour expliquer la disposition des bâtiments, la forme des constructions, dont la raison se trouve dans l'ordonnance intérieure de la demeure, dans le plan général de l'habitation.

On se tromperait aussi si l'on demandait au géographe l'histoire de la maison. Déchiffrer les manuscrits et les archives, fouiller le sol à la découverte de quelque vestige ancien, à la seule fin de reconstituer un passé à jamais disparu, est l'œuvre de l'historien ou de l'archéologue. Ce qui ne veut pas dire que le géographe doive ignorer l'histoire. La recherche de l'origine de tel ou de tel caractère de l'habitat peut nécessiter une incursion dans le passé.

Aucune source historique ne doit être négligée dans ce but. Mais, celui-ci atteint et la raison géographique satisfaite, ce serait, pour le géographe, s'appliquer à une discipline qui n'est pas la sienne, que de vouloir retracer les étapes successives de l'évolution de la maison à travers les âges. Il ne faut faire appel à l'histoire que dans la mesure où le passé explique le présent.

La géographie, science des paysages, serait incomplète si, avec la description et l'explication des divers aspects du globe, elle ne cherchait pas à établir la limite de chacun d'eux. Il nous faut savoir jusqu'où s'étend le type de paysage que nous avons sous les yeux. Nous avons dès lors à établir l'aire d'extension de chacune des modalités de l'habitat observées : limites des divers modes de répartition, limites des différentes zones de densité, limites des types de maisons. Ces limites, reportées sur une carte, définissent des régions, régions humaines par opposition aux régions physiques, terme de toute étude géographique.

Nous n'avons envisagé la maison, jusqu'à présent, que comme *un* des éléments dont l'ensemble constitue le paysage. On rencontre cependant des paysages composés à peu près exclusivement, si on peut dire, de maisons (pl. I). Bruxelles vu de la colonne du Congrès, Paris regardé de la Butte Montmartre, le Caire contemplé des hauteurs du Mokattan, ne sont que maisons, une mer de maisons, d'où émergent, tels des récifs ou des phares, coupoles, tours, flèches, minarets. Tantôt, la maison nous apparaît comme un point coloré du tableau dont le fond est fait de rochers, de bois ou de cultures ; ici la maison, répétée des centaines de fois, est, à elle seule, presque tout le tableau. De là la distinction, qui nous paraît naître en tout premier lieu de ce « caractère paysager » plutôt que d'autres différences moins essentielles à notre point de vue, entre maisons rurales et maisons urbaines. Celles-ci, unités d'un vaste organisme : la ville, posent des problèmes, exigent une palette, qu'ignore la géographie de la maison et de l'agglomération rurales.

Maison rurale n'est pas synonyme de demeure d'agriculteurs et nous ne voyons pas la nécessité de créer une troisième catégorie, celle des « maisons industrielles », habitées par des ouvriers d'usine plutôt que par des ouvriers des champs. La maison industrielle

sera tantôt rurale, tantôt urbaine ; la double rangée de maisons ouvrières qui accompagne une fabrique, isolée en pleine campagne ou sise à l'orée d'un village, n'est pas plus urbaine que les maisons alignées en rues d'un village agricole lorrain, par exemple. Sans doute l'aspect extérieur de la maison industrielle différera-t-il de celui de la maison agricole ; nous soulignerons ces différences dans notre étude et nous décrirons le type de la maison industrielle rurale, mais nous ne pouvons confondre celle-ci avec la maison urbaine.

Notre travail a uniquement pour objet l'habitat rural en Belgique.

Ainsi délimité notre sujet est vaste encore et même pourra-t-on nous reprocher peut-être de l'avoir étendu au pays entier, alors que la bibliographie géographique de la maison belge est jusqu'à présent peu fournie.

C'est pourquoi nous avons été obligé de multiplier nos enquêtes et nos observations personnelles. Nous avons étudié plus de quatre cents villages et parcouru le pays en tous sens. Sans vouloir faire œuvre d'historien, nous avons consulté les sources et archives d'intérêt général et adressé à de nombreuses personnes compétentes un questionnaire détaillé.

Malgré tout, nous sommes conscient des lacunes de notre étude et nous ne doutons pas que dans tel coin du pays, que dans tel document d'archives, on pourrait trouver encore bien des renseignements intéressants.

Embrassant le pays entier, il va sans dire que nous n'avons pu fouiller le sujet aussi profondément que s'il avait été limité à une région déterminée, d'étendue restreinte.

Nous croyons cependant que, tel quel, notre travail pourra présenter quelque utilité. Nous avons attaché une très grande importance à la question de méthode, évitant avec soin de dépasser les limites de la géographie, mais tâchant d'autre part d'épuiser toute la géographie de notre sujet. De plus, les études générales sont, pensons-nous, la meilleure préparation à des monographies plus localisées. La méthode géographique est celle de toutes les sciences d'observation, c'est-à-dire : l'induction. L'induction suppose la comparaison ; dès lors restreindre ses recherches, dans la question encore assez neuve, en somme, de l'habitat, à des

régions de faible étendue, fait courir le risque d'établir des inductions incomplètes et par conséquent erronées. Nous considérons notre travail comme une préface à la géographie de l'habitat en Belgique. Nous voyons très bien lui succéder une série de monographies régionales, complétant notre ébauche, entrant dans les détails qui nous ont échappé ou auxquels nous n'avons pu nous arrêter. C'est alors seulement qu'on pourra songer à une synthèse définitive. Nous n'avons voulu remplir qu'un rôle d'éclaireur, ce fut toute notre prétention.

Un mot encore au sujet du plan que nous avons suivi. Sans vouloir attacher une importance exagérée à la succession dans laquelle se présentent à l'observateur les trois questions que pose l'étude géographique de l'habitat, il y a lieu cependant, nous semble-t-il, d'établir une certaine gradation dans la valeur visuelle de ces manifestations, c'est-à-dire dans l'ordre suivant lequel elles fixent notre attention. Lorsque du haut d'une colline nous essayons de décrire le paysage qui se déroule à nos pieds, notant successivement l'allure du modelé, les aspects de la flore et des cultures... les maisons nous frappent en premier lieu par la manière dont elles sont réparties ; leur plus ou moins grande abondance demande un examen plus prolongé et une certaine évaluation quantitative. Ce n'est qu'après cette vue d'ensemble que nous nous attachons à regarder de plus près les diverses unités dont nous avons noté la distribution et le nombre, et que nous nous rendons compte de leur physionomie particulière, de leur importance, de leur forme, de leur aspect extérieur. D'où l'intitulé de nos trois chapitres principaux : *Répartition des maisons* - *Densité des maisons* - *Types des maisons*.

Chacun d'eux est accompagné d'une carte, traçant les limites régionales des variétés que nous avons observées. Ces limites ne sont et ne peuvent être, comme dans tous les phénomènes humains, plus encore que dans l'ordre des phénomènes physiques, qu'approximatives. On ne doit pas leur attribuer une précision à laquelle elles ne prétendent pas. D'autre part force nous a été de ne pas dépasser, sur nos cartes, les frontières de la Belgique, quoiqu'elles n'indiquent pour ainsi dire jamais les limites réelles des faits humains que nous avons étudiés. Tel type de maison du sud

du pays se continue en France ; tel mode de répartition se poursuit hors de la Belgique sur les territoires voisins. On sait qu'une frontière politique n'est que rarement une limite de région naturelle. Si dans certains cas nous aurions pu prolonger nos cartes en dehors des bornes de notre pays, dans d'autres au contraire, notamment pour la densité, cela nous eut été impossible, les bases d'estimation étant différentes dans les documents officiels étrangers. Afin de garder l'unité de nos cartes, nous avons préféré rester cantonné en Belgique.

Ces remarques justifient suffisamment, croyons-nous, notre but et notre plan.

CHAPITRE PREMIER

Répartition des maisons rurales ⁽¹⁾

I

CLASSIFICATION DES TYPES DE RÉPARTITION

La manière dont les maisons sont distribuées dans le paysage présente des formes multiples.

Ici les habitations se pressent les unes près des autres, en tas plus ou moins grands, plus ou moins distants, tels par exemple les villages de la Hesbaye. Ailleurs elles s'espacent, s'écartent, semblant s'éviter ; au lieu d'occuper par groupes quelques points définis, elles essaient capricieusement sur de vastes étendues, elles parsèment le sol d'une poussière de points clairs ; c'est le cas en Flandre.

Dispersion et concentration, telles sont les formes extrêmes de la répartition des habitations. Pendant longtemps on s'est tenu à cette très générale classification des types de peuplement.

En réalité, les choses ne sont pas aussi simples. A côté de la dis-

(1) Dans la plupart des monographies régionales parues en ces dernières années, les auteurs parlent de « répartition ».

M. J. BRUNHES dans : *Géographie humaine de la France*, t. I, chap. XV, use indifféremment des expressions : « peuplement », « semis fondamental », ou encore « semis fondamental du peuplement ».

M. AUROUSSEAU créa le terme « arrangement » dans : *The arrangement of rural population*.

Dans les études allemandes on trouve le terme unique de « Siedelung ».

Nous avons préféré ici le mot de « répartition » à celui de « peuplement », employé par nous dans un travail antérieur : M. LEFÈVRE, *Carte régionale du peuplement de la Belgique*, comme définissant mieux notre sujet.

persion pure et de la concentration proprement dite, il est des modes de répartition à caractères mixtes, rappelant par certains côtés la dissémination, tandis que par d'autres ils se rapprochent du type du groupement serré.

Dans certaines régions, au lieu d'être jetées au hasard, les maisons semblent conduites, dans le choix de leur emplacement, comme par un fil directeur, le long des routes, des voies d'eau, etc. Tout en gardant de voisine à voisine une indépendance réciproque, elles se soumettent à un tracé défini. La dispersion n'est plus ici que de la séparation, qu'un groupement très lâche, comme dans le Pays de Waes notamment.

Ou bien encore, le lien qui retient les maisons accolées les unes aux autres, d'après le principe de la concentration, se détend. Les habitations ne se serrent plus, elles s'entourent d'un enclos et s'isolent dans leur petit domaine ; on en rencontre des exemples typiques dans les régions hennuyère et brabançonne. On ne peut assimiler ce genre de répartition à de la concentration. Sans doute y trouve-t-on toujours un noyau compact, mais la cohésion ne s'étend plus, comme dans le peuplement concentré, à la masse des habitations. Un grand nombre de celles-ci s'égrènent le long des routes, ou se détachent du groupe principal en une série de hameaux ou de fermes isolées.

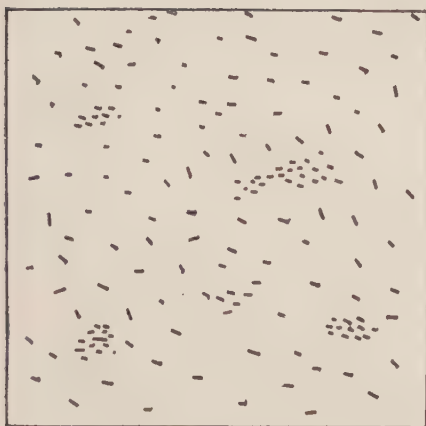
Si, dans le premier cas, on a affaire à de la dispersion avec tendance au groupement, ici au contraire la masse se désagrège, prenant parfois l'aspect de la dissémination. Nous faisons de ces deux formes de répartition, très analogues dans leur physiologie géographique, un troisième type : l'agglomération : *dispersion agglomérée* d'une part, *agglomération avec dispersion* d'autre part.

Dispersion, agglomération, concentration, sont donc les trois modes suivant lesquels se répartissent les maisons rurales en Belgique ; nous avons essayé de les schématiser dans la figure 1.

Cette classification offre beaucoup d'analogie avec celle établie par M. J. Brunhes pour la France ⁽¹⁾. Entre la dispersion et la concentration, il distingue les associations de petits villages et de métairies dispersées, ce qui correspond à de l'agglomération avec

(1) J. BRUNHES, ouv. cité, t. I, ch. XV, pp. 445 et ss.

ASSOCIATIONS FERMÉES

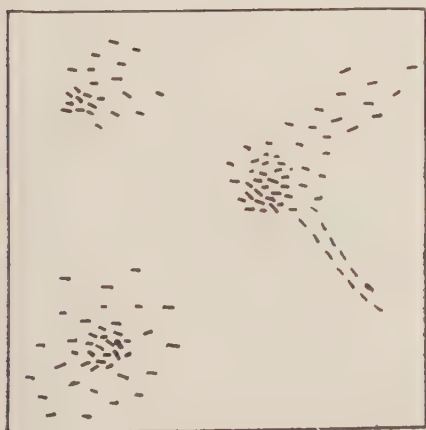


A. Dispersion.

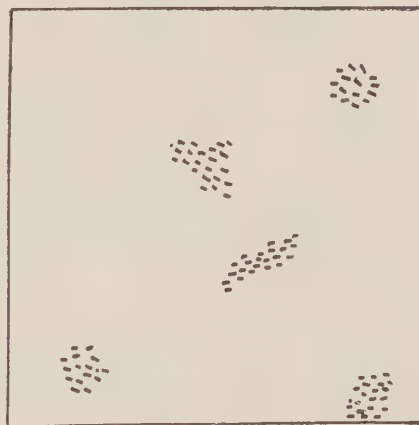


B. Dispersion agglomérée. Quoique dispersées, la plupart des habitations obéissent à un principe de groupement.

ASSOCIATIONS OUVERTES



C. Agglomération avec tendance à la dispersion. Villages-nébuleuses.



D. Concentration.

FIG. 1. — Essai de schématisation des modes de répartition des maisons rurales.

dispersion, et les « villages-nébuleuses » où les maisons séparées forment de petits noyaux diffus, ce qui est une agglomération plus serrée.

M. Aurousseau également ne s'en tient pas aux deux types extrêmes ; à côté de la dispersion et de l'agglomération, il observe encore « l'agglomération partielle » (1).

La classification que nous adoptons pour la Belgique ne semble donc pas avoir une valeur purement locale mais s'appliquer à l'étude de la répartition des maisons en général.

Dans ces préliminaires, nous avons évité de nous servir du mot « village ».

Le mot « village » provient du latin « villare » ou « villa », qui désignait une ferme avec ses communs, parfois aussi un petit groupement de fermes avec leurs dépendances (2).

Après les invasions germaniques, le mot « villare », germanisé, devint « weiler », de « wilari », et indiquait un groupe de fermes de tenue différente des Gewanndörfer (3).

Quant à sa signification, au contraire, le mot village est la traduction du mot « dorf » qui comporte l'idée de quantité, de masse. Dorf est d'ailleurs apparenté au latin « turba », essaim (schaar), et au gothique « taurf » ou « taupr ».

Le terme « village » doit donc être réservé exclusivement à un « groupement » d'habitations. Cette idée de groupement exprimé par le mot village est du reste fort bien comprise du peuple. Ainsi pour les habitants des campagnes de Flandre, « le village » est seulement le petit groupe d'habitations ramassées autour de l'église. Jamais ils n'étendent ce terme à la multitude des habitations disséminées dans les champs. Dans notre étude nous réservons au « village », ainsi défini, une place spéciale (4).

Etudier les types de répartition des habitations, c'est avant tout rechercher leur aire d'extension.

(1) M. AUROUSSEAU, ouv. cité, p. 233.

(2) A. HOMBITZER, *Beiträge zur Siedlungskunde*, p. 40.

(3) A. MEITZEN, *Siedelung und Agrarwesen der West-und Ost-Germanen*, t. I, p. 434.

(4) Voir chapitre II.

Vu dans son ensemble, le système actuel du peuplement de la Belgique présente deux types nettement opposés : dispersion et concentration, et une troisième forme, intermédiaire : l'agglomération qui, par ses caractères un peu diffus, rappelant tantôt la dispersion et tantôt la concentration, garde avec ces deux types des affinités parfois assez prononcées.

Meitzen, dans son ouvrage bien connu : « Siedelung und Agrarwesen », n'a pas distingué ce troisième mode de répartition et n'a marqué chez nous que deux grandes subdivisions : Einzelhöfe au nord, Dorfsystem au sud d'une ligne venant de Douai, allant vers Mons, se poursuivant par la vallée de la Dyle, Louvain, la vallée du Démer, Maastricht, jusqu'au Wésér.

Il note aussi un îlot de dispersion dans l'Entre-Meuse-et-Amblève ⁽¹⁾.

En fait, on pourrait, dans une certaine mesure, opposer le peuplement du nord à celui du sud. Dans les deux Flandres et la Campine, ainsi que dans la partie septentrionale du Hainaut et du Brabant, on ne voit pas, ou presque pas, de campagnes inhabitées ; les maisons ou groupes de maisons se posent partout, en un enchevêtrement confus. Si, dans la partie orientale de cette zone, on remarque une tendance à l'agglomération en villages, toujours cependant l'œil rencontre des habitations éparpillées dans la plaine ; celles-ci sont d'autant plus isolées que les autres se groupent davantage. En parcourant ces régions on ne reste jamais longtemps sans croiser des maisons sur sa route ; c'est une « association fermée » où, pour ainsi dire, n'apparaissent pas de vides.

Tout autrement se présente le centre et le sud du pays. En dehors des villages et des hameaux, il n'y a guère d'habitations disséminées dans les champs ; le peuplement se fait par taches, par îlots, au milieu de grands espaces cultivés ou boisés et presque dépourvus d'habitations.

Comme on peut le discerner sur notre carte I, la limite entre les types du nord et ceux du sud est légèrement différente de celle tracée par Meitzen ; amorcée un peu au nord-ouest de Tournai, la ligne rejoint cette ville, de là elle se dirige vers Leuze, Ath, Nivelles, suit la vallée de la Senne et, au nord-est de Bruxelles, oblique vers Louvain. Elle passe ensuite au nord de

(1) A. MEITZEN, ouv. cité, t. I, chap. VI, pp. 494 et ss., Atlas, carte 66a.

Tirlemont ; par Léau, St-Trond, elle gagne les sources du Démer, puis remonte la vallée de la Meuse, sur sa rive gauche. Elle se continue en Hollande à travers le Limbourg. Vers l'ouest, elle se poursuit dans la Flandre française.

Le peuplement du plateau de Herve se rattache à la région de dispersion.

S'il nous a paru opportun de noter cette opposition entre le nord et le sud, nous considérons néanmoins comme plus importante la division tripartite que nous avons adoptée et dans laquelle *l'agglomération* marque un moyen-terme entre la dispersion et la concentration, précisant de la sorte plus adéquatement l'aspect de la répartition.

On ne doit pas s'attendre cependant à trouver une parfaite homogénéité dans les régions de peuplement semblable. Sous l'influence de facteurs divers, une forme quelconque se modifie par endroit et présente des allures particulières qui, si elles se maintiennent sur un certain espace, font naître des sous-régions ou domaines.

Fréquemment encore, avec le type dominant, voisinent des formes disparates quelquefois difficiles à définir et impossibles à classer. Ainsi dans le Brabant et le Hainaut, où les maisons se rapprochent en villages ou en hameaux importants, quelques grandes fermes s'isolent dans les champs. Mais, comme elles sont en petit nombre, elles ne peuplent pas les grands vides entre les villages.

La nature de ce travail ne nous permet pas de nous attarder à des détails de ce genre qui regardent plutôt les monographies régionales.

II

LE FAIT — LA CARTE

CARTE 1

1 — Régions d'agglomération

Sous forme de groupements en hameaux, d'agglomérations étirées en bandes ou d'alignements le long des routes, ou bien encore de masses diffuses et peu cohérentes (pl. II), le peuplement

aggloméré s'étend sur toute la Campine et le bassin du Démer, la presque totalité de la Flandre orientale et du Hainaut, de grandes surfaces dans le Brabant et la région comprise entre la Meuse et l'Amblève. Par la distribution géographique de chacune de ces variétés, cette grande zone se subdivise en unités plus petites, en sous-régions ou domaines. Ceux-ci sont au nombre de cinq ⁽¹⁾.

Domaine 1. A. — Groupement en hameaux et attraction des grand'routes. — Dans les landes, les clairières et les parties défrichées de la Campine, ainsi qu'en bordure des bois du Hageland, les hommes ont groupé leurs maisons en hameaux, petits et très nombreux dans le sud, plus importants mais clairsemés dans le nord.

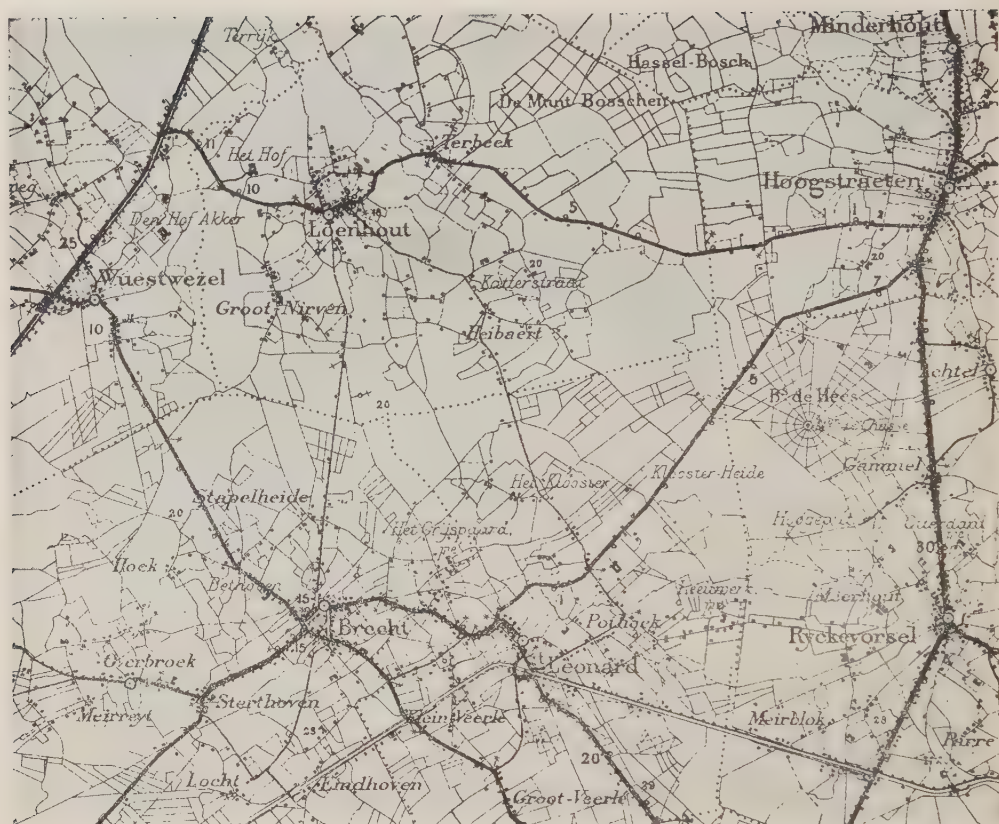
Un simple regard jeté sur une carte au 100.000^e, embrassant une étendue notable du pays, montre le rôle qu'ont joué, dans la localisation des habitations de la Campine, les quelques grand'-routes qui s'y entrecroisent (fig. 2). Pendant longtemps, ces artères qui canalisait la circulation à travers cette contrée déshéritée étaient restées assez rares, et l'on s'explique le nombre de villages qui s'échelonnent sur ces voies anciennes.

Le long de la chaussée qui relie Lierre à Meer, près de la frontière hollandaise, sur une distance de quarante kilomètres, on ne compte pas moins de neuf villages et un plus grand nombre encore de hameaux. Les points de croisement de routes, ou même de voies secondaires, sont presque toujours des centres de com-

(1) Dans notre première étude, M. LEFÈVRE, ouv. cité, le nombre de sous-régions distinguées était plus considérable que sur notre carte actuelle. Cela tenait en partie à ce que la notion du type aggloméré ne nous était pas encore apparue d'une manière aussi claire qu'à présent. Les domaines de la dispersion en bandes, des villages-nébuleuses, etc., rentrent maintenant dans le type du peuplement aggloméré.

D'autre part, tout en nous attachant spécialement à la répartition des maisons, nous avons tenu à esquisser un aperçu des autres aspects du problème géographique de l'habitat. Ainsi les domaines spéciaux que nous avons définis dans la région de la dispersion : les dunes où n'apparaissent que de petites maisons de pêcheurs en nombre restreint, la plaine maritime avec ses grandes fermes importantes et rares, la Flandre intérieure domaine de la dispersion maximum, se basaient sur l'association des maisons d'après leur importance respective, association qui fera l'objet d'un chapitre ultérieur de ce travail.

Enfin, la distinction entre les gros villages nucléaires de la Hesbaye et les petites agglomérations de l'Ardenne était fondée sur la densité plus ou moins grande des maisons.



D'après un tirage spécial de la carte belge au 1 : 100.000

FIG. 2. — Groupement en hameaux et attraction des grand'routes en Campine.
Domaine 1. A.

munes ou de hameaux importants. Sur la figure 2, on en peut remarquer l'un ou l'autre.

Près de ces carrefours très recherchés la place est mesurée et les maisons finissent par se serrer quelque peu. En vue de se libérer davantage, à la suite aussi d'un arrêté en vigueur dans plusieurs communes de la Campine anversoise, défendant de construire le long des grand'routes ou à une certaine distance de celles-ci des maisons n'ayant pas une hauteur déterminée ⁽¹⁾, il se forma des groupements légèrement à l'écart des chaussées, suffisamment

(¹) E. VLIEBERGH, *De landelijke bevolking der Kempen*, p. 141.

rapprochés de celles-ci cependant pour jouir de ses avantages. Ici chaque demeure s'installe largement et s'entoure d'un jardin potager ou d'un carré gazonné planté d'arbres fruitiers. Les champs sont plus loin, éparpillés en parcelles de petites dimensions, mordant tous les jours de plus en plus sur les landes. Des multitudes de ces petits groupements essaient dans les plaines monotones du pays sablonneux.

En dehors des agglomérations on rencontre encore des maisonnettes d'ouvriers agricoles, en un isolement complet, au milieu d'une petite exploitation gagnée au prix de durs labeurs sur les sables et les bruyères.

Malgré l'énergie et la ténacité des habitants, il reste encore en Campine bien des coins de réelle désolation ⁽¹⁾. Les dunes qui couvrent de grands espaces au nord d'Anvers et au cœur de la Campine limbourgeoise, ainsi que les marécages qui les accompagnent souvent, ont arrêté jusqu'à présent toute tentative de colonisation.

On peut errer de longues heures à travers de groote Mierdsche heide, de Elsche heide, de Hoevers heide, et de Hoevers bergen, sans rencontrer trace d'occupation humaine.

Plus au sud, dans la vallée de la Nèthe et du Démer, le pays est beaucoup plus habité. L'agglomération en hameaux y est encore la note dominante, mais les groupes de maisons sont plus nombreux et en même temps moins importants que dans la région campinoise. La fertilité plus grande du sol, offrant un plus grand nombre d'emplacements favorables, laisse aux hommes plus de liberté dans le choix du site de leurs maisons.

Les grand'routes semblent avoir perdu de leur importance ; par contre les voies secondaires bien empierrées, ou mieux encore les établissements en plein champ, sont préférés par les cultivateurs. Il faut parcourir la contrée pour discerner l'individualité de tous ces petits centres habités, souvent séparés les uns des autres par quelques centaines de mètres seulement, formant néanmoins des groupements distincts. De-ci de-là, on rencontre quelques habita-

(1) Certains terrains, jadis livrés à la culture, n'ont pas su résister à la contre-offensive de l'eau et de la bruyère. Voir : M. HENRIQUET, *La Campine industrielle*, p. 271.

tions isolées dans les champs, une ferme plus grande, ancienne dépendance abbatiale, un moulin avec l'habitation du meunier, etc.

Si l'on se bornait à l'examen des cartes, le peuplement du Hageland, comparé à celui de la Campine, apparaîtrait comme plus dispersé.

Cette apparence provient en grande partie de ce que le Hageland est plus peuplé que la Campine ; par conséquent, les vides y sont moins nombreux, et les petits points noirs représentant les habitations sont répartis sur toute la contrée. En fait il n'y a aucune différence dans le mode de répartition de ces deux régions ; sur tout le domaine, c'est bien la combinaison de groupements de maisons et d'habitations isolées et dispersées, qui constitue le fond du peuplement.



D'après un tirage spécial de la carte belge au 1 : 100.000.

FIG. 3. — Villages-rues du pays de Waes. — Domaine 1. B.

Domaine 1. B. — Villages-rues. — Dans le polygone limité par l'Escaut entre Gand et Anvers et la frontière hollandaise, on est frappé par l'extrême régularité du plan du peuplement (fig. 3). Au lieu de se grouper en hameaux émiettés, ou de suivre dans leurs sinuosités les chaussées qui accrochent les villages, ainsi que nous l'avons vu dans le domaine précédent, les maisons du Pays de Waes s'alignent en bandes parallèles selon les deux directions principales des routes : nord-sud et ouest-est.

Toutes ces voies se coupent à angle droit, divisant le pays en une série de rectangles allongés. Suivons une de ces artères, entre Gand et Lokeren par exemple. A quelques kilomètres de la ville, après avoir dépassé les derniers faubourgs urbains, l'agglomération rurale s'amorce des deux côtés de la route par des maisons distantes les unes des autres de 50 à 100 mètres ⁽¹⁾. Elles ne sont pas à front de rue, mais on entrevoit, à travers la verdure, leur façade claire et riante par delà la haie qui clôt la cour gazonnée. Plus près du village la distance entre les habitations diminue, se réduit à 20 mètres et moins encore ; les jardins se rétrécissent, disparaissent même, et les maisons finissent par se toucher mur à mur ; on est au centre de la commune. Les maisons ont gardé l'alignement de celles que séparait de la route un petit jardin. La rue devient une place spacieuse, traversée en son milieu par la chaussée ; chaque maison y est reliée par un sentier empierré mené à travers la boue ou la poussière des accotements.

Dès qu'on a dépassé la grand'place, les enclos réapparaissent, les habitations s'espacent de nouveau, puis sur quelques centaines de mètres, c'est le vide des deux côtés de la route. Mais déjà dans le lointain, des taches blanches et rouges annoncent une nouvelle agglomération ; le même processus de maisons éparses, se rapprochant ensuite, pour finir en une rue démesurément large, se répète, et ainsi toujours sur de nombreux kilomètres à travers les communes en chapelet.

Chaque nœud de routes, simple croisement ou carrefour plus complexe, a donné naissance à des localités importantes. Les grand'places de Waerschöot, Ertvelde, Exaerde, et combien d'autres, affectent des aspects presque urbains.

Derrière ces rues sans fin, s'étendent à perte de vue les champs parcellaires. Quelques habitations s'y sont installées, fermes isolées ou châteaux pour la plupart.

Les noms de lieux, exprimant le caractère spécial de ce peuplement en rues, sont extrêmement abondants dans la contrée : Willingstraat, Hellestraat, Weststraat, Oudeveldstraat, etc. ; de même, la disposition cruciforme du réseau routier se retrouve aussi dans les nombreux lieux-dits appelés « kruisstraat ».

(1) R. BLANCHARD, *La Flandre*, p. 423.

nulle part dans le pays, le réseau routier n'est aussi dense ni aussi embrouillé. Nous y rencontrons peu de villages très importants, mais les maisons pullulent le long des moindres tronçons de chemin. Accolées quelquefois, formant des rues, elles s'écartent volontiers aussi les unes des autres en n'occupant qu'un seul côté de la route.

Les trois domaines que nous venons de caractériser, présentent plus d'un trait commun.

On ne peut nier en effet que le peuplement de la Campine et du Hageland avec leurs maisons réparties en une infinité de hameaux ou disséminées dans la lande, que les courtils de verdure bordant les routes du Pays de Waes, que les habitations échelonnées le long des chemins du pays de la Senne et de la Dendre, presque toujours séparées les unes des autres par des jardins et des champs, ne donnent une impression de dispersion. D'autre part, le fait de n'être pas éparpillées au hasard, n'importe où dans les campagnes, comme nous le constaterons en Flandre, indique une première tendance à la concentration. C'est pourquoi nous avons réuni ces trois domaines en une région *d'agglomération*, que nous avons appelée de la *dispersion agglomérée*, c'est-à-dire un type de répartition où les habitations, tout en s'espaçant et en se répandant sur toute la contrée, comme dans le peuplement disséminé, obéissent néanmoins à un principe de groupement.

Domaine 1. D. — Villages-nébuleuses. — Sur les plateaux brabançon et hennuyer, la tendance au groupement que nous avons constatée dans le peuplement des plaines du nord et du nord-est, s'accuse d'une manière beaucoup plus nette. Les maisons isolées dans les champs se font plus rares, les villages se replient sur eux-mêmes, formant des îlots habités au milieu des prés et des champs ou dans l'épaisseur des bois.

En dehors du noyau central, il n'y a aucune cohésion entre les habitations ; souvent elles se tiennent à distance les unes des autres, s'entourant de haies et de jardins. De la masse principale se détachent des lambeaux de village et des files monotones de maisons en bordure des chemins et des grand'routes. Aggloméra-

tions confuses et désarticulées, elles font penser à ces amas de matières cosmiques, aux formes capricieuses et sans contours précis ; ce sont en quelque sorte des « villages-nébuleuses » (fig. 5).



D'après un tirage spécial de la carte belge au 1 : 100.000.

Fig. 5. — Villages-nébuloses et quelques grandes fermes éparses dans les champs.
Région hennuyère. — Domaine 1. D.

Suivant les endroits, sous l'influence du milieu local, ces agglomérations modifient l'un ou l'autre trait de leur physionomie. Sur les plateaux limoneux du Brabant et du Hainaut, les champs ne sont pas complètement déserts. Les grandes fermes, assez nombreuses en ces régions de grande culture, se mêlent rarement à la masse des habitations agglomérées. Presque toujours le paysan préfère asseoir les formes massives de ses bâtiments d'exploitation au milieu ou près de ses cultures, évitant les chaussées avec leur

trafic intense et encombrant, mais s'y reliant toutefois par un chemin empierré ⁽¹⁾.

Les vallées appellent un autre plan de peuplement.

Dans le large couloir de la Dyle en amont de Louvain, le long de la Lasne, de l'Yssche, de la Senne, etc., les maisons se rangent en bordure des alluvions et au pied des versants, évitant les fonds trop humides et les inondations périodiques des plaines alluviales (fig. 6).

Ailleurs, c'est le sommet des collines qui se pare d'une grappe de maisonnettes blanches et rouges, ou bien c'est la lisière des bois qui couronnent les collines sableuses dont le limon a disparu, qui attire les maisons des journaliers. Allongés ou resserrés, avec quelquefois des hameaux détachés du centre principal, les villages de la région sablo-limoneuse, entourés de champs, de bois ou de prairies, sont des individualités franchement séparées les uns des autres.

Cette séparation est mieux marquée encore dans les contrées herbagères des Fagnes du Hainaut, des Rièzes et du massif cambrien de Stavelot-Malmédy.

Ici la formule de la répartition est une occupation du sol par taches, dont certaines sont de vastes clairières découpées comme à l'emporte-pièce dans l'épaisseur des bois (fig. 7).

Venant de Beaumont ou de Chimay, il faut, pour atteindre les villages des Fagnes hennuyères, traverser de grandes étendues boisées. On s'attend à découvrir au milieu de cette nature agreste, paraissant n'avoir que peu de relations avec le monde extérieur, une population misérable, vivant dans des demeures d'un autre âge et se contentant de peu. Aussi la surprise est grande de se trouver soudain dans des centres très civilisés, comptant une population importante de boutiquiers et de commerçants ⁽²⁾.

Les herbagers eux se sont installés au milieu de leurs prairies

(1) Un fermier de Corbeek-Loo dont la ferme, sise au milieu de son exploitation, fut en partie détruite pendant la guerre, s'installa dans une habitation sur la chaussée de Louvain à Tirlemont. Après trois ans, il préféra reprendre la ferme isolée où il pouvait plus facilement rentrer ses moissons, sans avoir à se garer sans cesse de la circulation intense de la grand'route.

(2) Tels les villages de Sivry et Froidchapelle par exemple, d'allure presque urbaine, aux rues larges et soignées, aux boutiques étalant les dernières nouveautés !

sans trop s'écarter toutefois des routes qui, du village, rayonnent en tous sens (pl. VI, A). Ces petites exploitations herbagères gagnent progressivement sur la forêt qui recule lentement. Sur les cartes topographiques les villages-carrefour se détachent en grandes taches claires sur le tracé sombre des bois (1) (fig. 18).



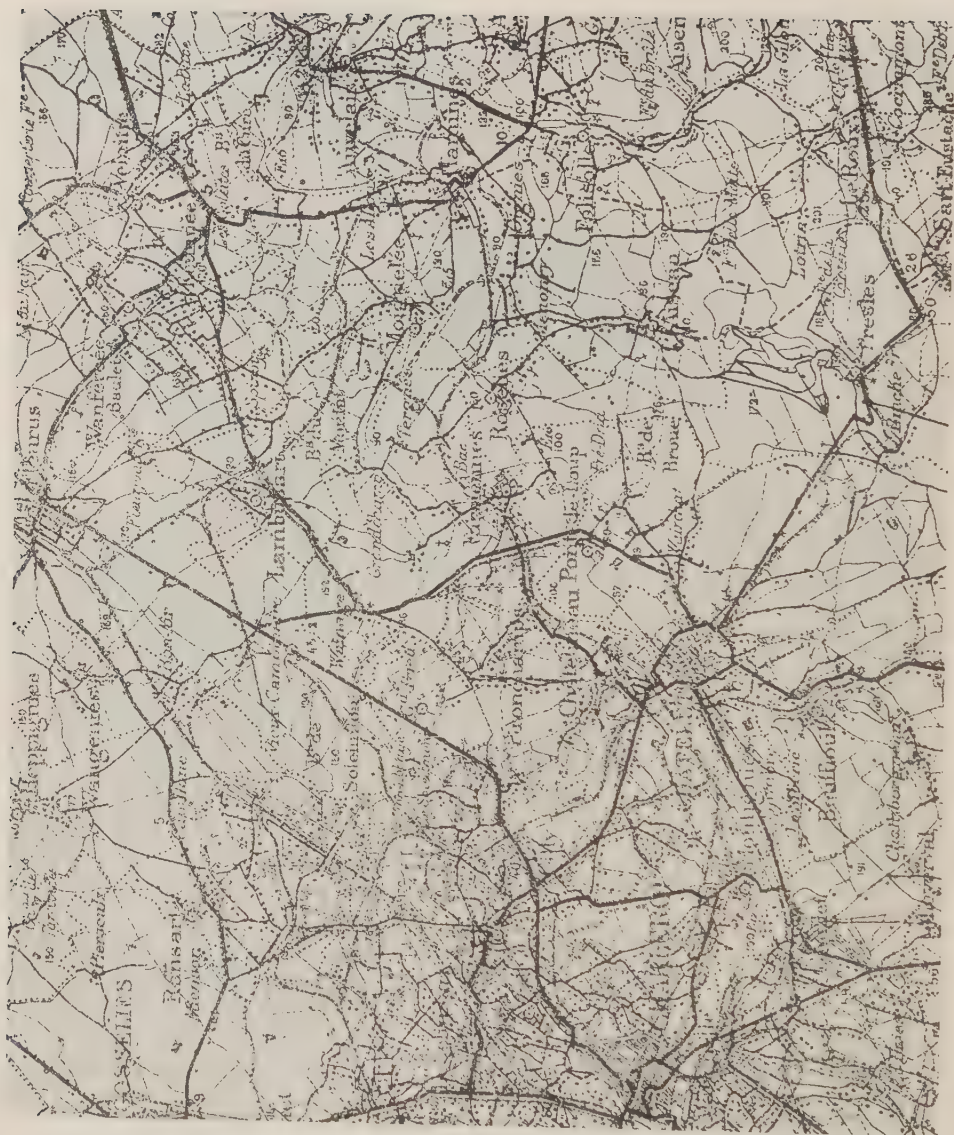
D'après un tirage spécial de la carte belge au 1 : 100.000.

FIG. 7. — Villages-carrefour dans les défrichements de la Fagne. — Domaine I. D.

Celui qui ne considérerait qu'un coin de ces agglomérations serait tenté, sans doute, d'y voir de la dispersion. Cependant, du fait que les lieux habités n'occupent dans cette région que des espaces restreints, fort distants les uns des autres, ils appartiennent plutôt au peuplement aggloméré.

A la suite de récents défrichements, effectués vers 1860, quelques grandes exploitations sont installées en pleine forêt ; la commune de Chimay en compte une dizaine, dans les bois, au sud de

(1) Rapprochons de cette observation des cas de peuplement identique au sud-est de Munich, cités par J BRUNHES dans : *La Géographie humaine*, t. I, p. 103.



D'après un tirage spécial de la carte belge au 1 : 100.000.

Fig. 8. — Agglomération exagérée des régions industrielles. Région de Charleroi... Tamines, bordée de communes agricoles. — Domaine 1. E.

Montbliart. D'autres se sont établies dans le bois de Virelles et dans le bois de la Ferrière sur le territoire de Froidchapelle. Quand on songe à l'isolement de ces habitations, distantes de plusieurs kilomètres non seulement du centre de la commune mais même de la ferme la plus voisine, on est étonné qu'elles aient trouvé preneurs. Il faut un pays aussi peuplé que la Belgique, où le manque de terres cultivables se fait sentir depuis de longues années, pour qu'il se trouve des gens qu'un isolement aussi total ne rebute pas.

Domaine 1. E. — Agglomération exagérée des régions industrielles. — Dans les agglomérations industrielles le type de répartition n'est pas différent de celui des contrées environnantes ; il ne se distingue que par une densité plus forte des maisons (pl. III) ; nous aurons à y revenir dans notre troisième chapitre. Les villages houillers du Borinage notamment ont tous les caractères des villages-nébuleuses du Hainaut, mais avec un centre plus développé, des tentacules plus étendus et plus importants, en longues files de corons monotones (fig. 8). C'est pourquoi il importe de les distinguer sur notre carte, comme une modalité du peuplement aggloméré, s'érigeant de ce fait en domaine spécial ⁽¹⁾.

2 — Régions de dispersion

Depuis le littoral, jusque près de Tournai, à l'ouest du canal de dérivation de la Lieve et d'une ligne qui le prolonge de Gand vers Audenarde et Ath le sol de la Flandre disparaît sous une véritable poussière de maisons (pl. IV).

Les habitations se construisent n'importe où, au gré d'un chacun, en plein champ, à proximité ou loin des routes, partout ⁽²⁾. Aucun espace vide, aucun endroit où les demeures se pressent moins nombreuses ; la contrée ne semble qu'une seule

⁽¹⁾ M. A. AUROUSSEAU appelle l'agglomération du bassin houiller, Mons-Courcelles-Charleroi, un « groupement semi-urbain ». *The distribution of population*, p. 575.

⁽²⁾ Lire les descriptions si vivantes de l'aspect de la répartition des maisons en Flandre dans : Stijn STREUVELS, *Land en leven in Vlaanderen*, et *Veld en dorp* dans : *Vlaanderen door de eeuwen heen*, t. I, pp. 1 à 62.

vaste localité (fig. 9). Seuls les nombreux clochers, multipliés à foison dans ce pays de plaine, indiquent qu'il y a plusieurs centres distincts.

Le panorama dont on jouit du haut du mont Kemmel est

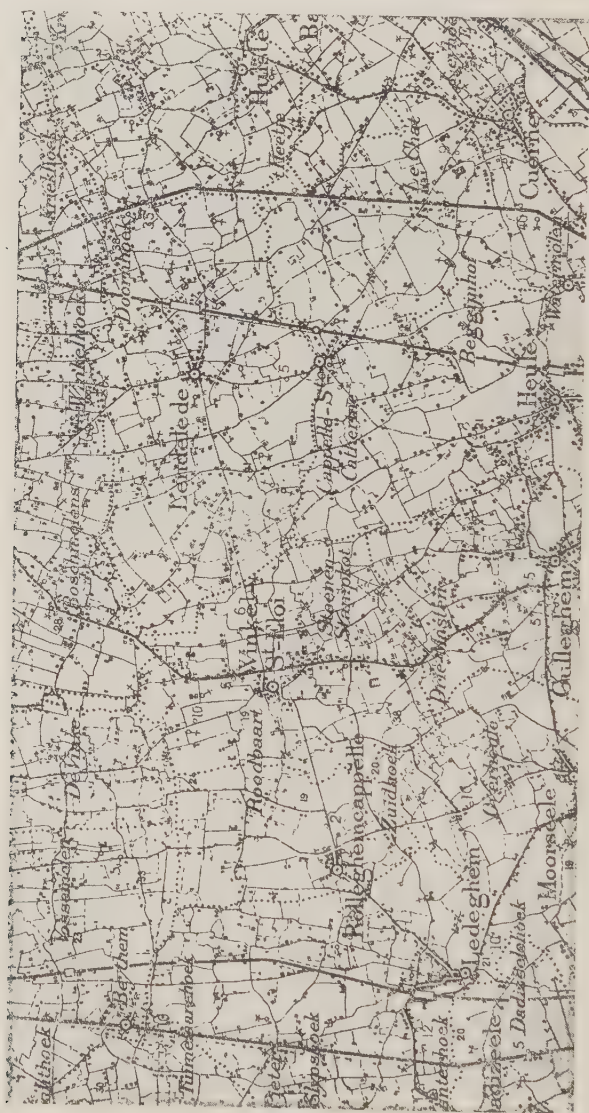


FIG. 9. — Dispersion; poussière de maisons. Région de Roulers-Thielt ; Flandre intérieure.
D'après un tirage spécial de la carte belge au 1 : 100.000.

sans égal. Du sommet de la colline, dont les bois ont totalement disparu, depuis les furieuses attaques que ce point stratégique a subies pendant la guerre, le regard voit l'immense plaine flamande se dérouler sans fin jusqu'au lointain de l'horizon. Les toits rouges des maisons nouvellement reconstruites, non encore patinés par le temps, parsèment la plaine de centaines de taches éclatantes, comme autant de rutilants coquelicots dans l'infini des champs.

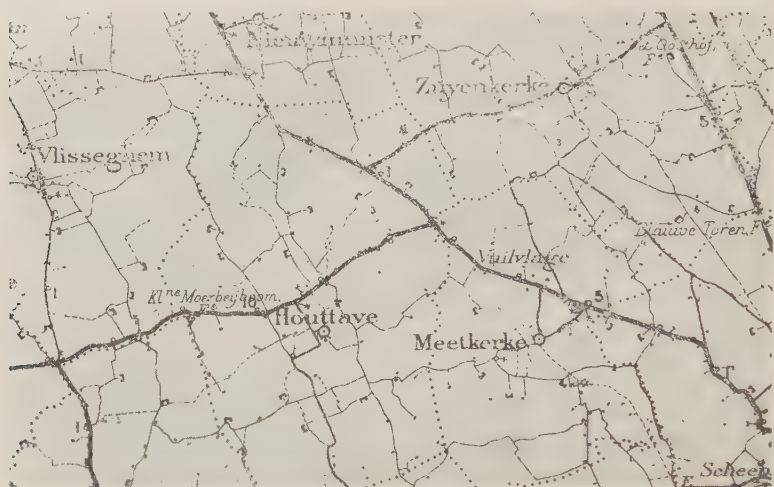
Dans les communes industrielles, telles que Lichtervelde, Swevezele, Coolscamp, Staden, Ghistelles, le groupement prend des proportions peu ordinaires pour des localités rurales. Les demeures des artisans, boutiquiers, industriels, s'alignent en rues spacieuses d'un aspect quasi urbain. Les villes de la région paraissent à peine plus importantes. La plupart d'entre elles du reste : Ypres, Dixmude, Thourout, comprennent une importante partie rurale ; cela atténue, dans une certaine mesure, le contraste que l'on note habituellement entre les localités qu'on est convenu d'appeler villes et celles qui sont considérées comme villages. Sur la figure 9 on observe deux ou trois de ces gros centres ruraux.

Il s'en faut de beaucoup que toute la Flandre soit aussi habitée ; une opposition frappante se marque entre le sud-est et le nord-ouest et nuance même l'allure de la répartition des maisons.

Lorsque venant du sud-est, on passe brusquement de la Flandre sableuse à la plaine maritime, on est comme transporté dans un monde différent (fig. 10). Les arbres ont brusquement disparu du paysage et il semble, à première vue, que les habitations ont déserté le pays ; le regard cherche en vain un objet où se poser. Quand enfin, à travers la brume, on découvre, cachés par un mince rideau de verdure, des toits de pannes ou de chaume, on croit apercevoir de-ci de-là quelques hameaux ; en réalité ce sont de grandes fermes, dont certaines groupent jusqu'à sept et huit bâtiments, au milieu de leur exploitation.

Eloignées de tout autre habitation, ces imposantes et puissantes unités se suffisent à elles-mêmes. Leurs habitants ne semblent guère se soucier de ce qui dépasse leur horizon immédiat. Le fermier ne s'intéresse qu'à ses cultures, ne s'occupe que de son bétail et de son personnel. Ses pensées s'arrêtent là où finissent ses terres ; une fois par semaine seulement, le dimanche après la grand'messe, lorsqu'il fait la tournée des estaminets du « Plaats », il se mêle momentanément au monde extérieur.

Le chef-lieu paroissial est très réduit dans les Polders ; quelques boutiques, deux ou trois débits de boissons forment avec l'église et la maison communale un noyau élémentaire, comme le renseigne la figure 10. Les maisons des journaliers se rangent autour du « Plaats », le long des routes, ou s'accrochent aux digues qui défen-



D'après un tirage spécial de la carte belge au 1 : 100.000.

FIG. 10. — Dispersion : grandes fermes isolées au milieu de leur exploitation ; agglomérations villageoises pour ainsi dire nuelles. Polders de la plaine maritime.

dent le pays contre les hautes marées et servent en même temps de voies de passage. Plus nombreuses dans le Veurne-Ambacht, sur les rives de l'Yser, les digues s'accompagnent d'une double rangée de maisonnettes. Celles-ci se tiennent à mi-pente, entre la plaine et le sommet de la digue, vers laquelle elles tournent, suivant l'orientation de la voie, tantôt la façade et tantôt le pignon. Les villages de Moerdijke, de Westdorp, dans la plaine maritime, de Kieldrecht et de Calloo, dans les polders de l'Escaut, sont caractéristiques sous ce rapport (pl. IX, B). Il arrive même, quand la digue est très élevée, qu'elle supporte deux rangées de maisons, les anciennes au niveau de la plaine, les plus récentes sur la digue ⁽¹⁾.

(1) Pendant longtemps il était défendu de construire sur la digue même afin d'éviter sa détérioration.

La silhouette des villages de digue rappelle des choses vues dans le Pays de Waes. Mais du fait que la densité est beaucoup moindre ici, on ne retrouve pas ces agglomérations curieuses des villages-rues de la Flandre Orientale. Comme d'autre part la localisation des maisons le long des digues n'est pas la note dominante du peuplement, c'est bien la dispersion qui reste la caractéristique de la plaine maritime.

Dans la Flandre intérieure, on peut noter par endroits des velléités d'agglomération. Ainsi sur la lisière de la forêt d'Houthulst, à l'ouest de Roulers, on observait avant la guerre comme une agglutination des habitations ⁽¹⁾ ; sitôt qu'on est en dehors de la zone boisée, les maisons s'espacent et se disséminent de nouveau. De même dans toute la partie ouest de la Flandre Occidentale, les habitations, tout en restant séparées les unes des autres, se groupent par deux ou trois.

La dissémination continue au delà de la frontière dans la Flandre française, où le parallèle de Lille marque la limite septentrionale d'une zone d'agglomération.

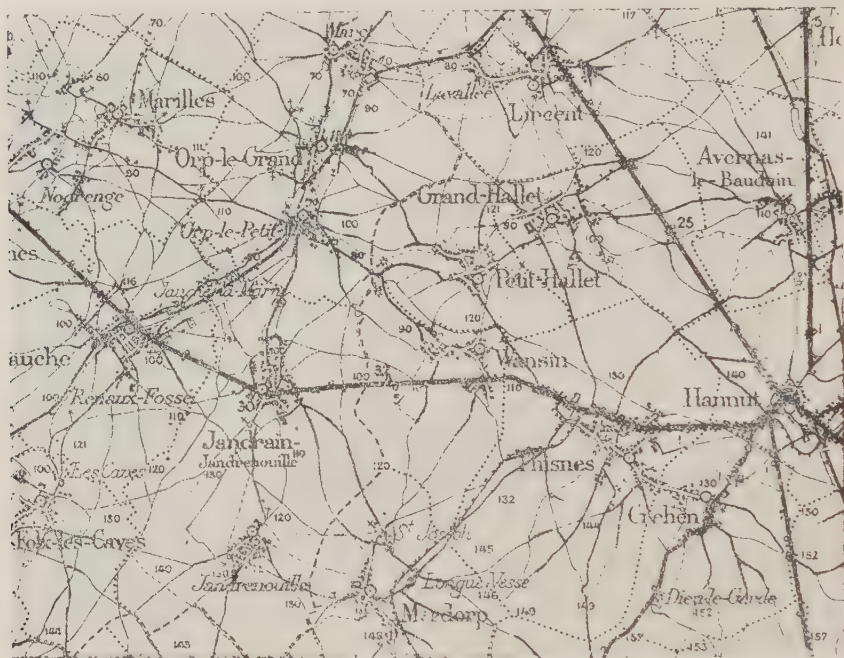
Au sud-est du plateau brabançon, sur la rive droite de la Meuse, après avoir dépassé les villages concentrés de la Hesbaye et observé une agglomération plus lâche au nord-est de Liège, on se retrouve brusquement en pleine dispersion. On est ici dans la région herbagère du Pays de Herve ; les fermes d'élevage s'isolent au milieu de leurs prairies et vergers. Les villages eux-mêmes sont très petits et sans grande importance.

3 — Régions de concentration

Quittant les vallonnements brabançons pour le plateau uniforme de la région hesbignonne, ou allant des Fagnes du Hainaut et de la région Stavelot-Malmédy vers le Condroz, l'Ardenne et la Lorraine belge, on voit les maisons se resserrer en bourgs compacts, ou se tasser en petits villages nucléaires. Plus d'habitations isolées dans les champs, plus de pâtures autour des demeures, les jardins même se réduisent. Les habitations se concentrent exclusivement en villages plus ou moins importants, plus ou moins distants.

(1) Seules les cartes topographiques rappellent encore le peuplement d'avant-guerre de ces endroits.

Notons en premier lieu les gros bourgs du plateau limoneux de la Hesbaye, isolés et séparés les uns des autres par de grasses campagnes, terres des riches moissons (fig. 11). L'originalité de ces villages réside dans les nombreuses grandes fermes rangées le long des rues silencieuses, ou encadrant une mare vaste parfois



D'après un tirage spécial de la carte belge au 1 : 100.000.

FIG. 11. — Concentration : gros bourgs agricoles de la Hesbaye.

comme un étang (pl. XXVI, A). Ces grands bâtiments écrasent ou repoussent vers la périphérie les petites maisons ouvrières. On se sent comme oppressé en longeant ces murs uniformément rouges, nus et aveugles, percés seulement de portes massives à serrures de forteresse, aux marteaux de cuivre étincelants. De toute l'activité si variée et si bruyante de ces importants ateliers agricoles, rien ici ne se répand au dehors ; la cour, enclose par des granges gorgées de paille et des étables pleines de bétail, garde jalousement l'intimité de sa vie intense. Au dehors règne le calme des bourgades endormies.

Ces cités de la grande culture s'abritent contre les ardeurs du soleil d'été derrière des bouquets d'arbres feuillus, seuls coins d'ombre sur l'immense plaine cultivée (pl. V).

En dehors des villages on cherche vainement une habitation humaine.

Plus accueillants malgré leur dehors agreste et leur aspect peu soigné, les villages condrusiens se développent sur le versant méridional de crêtes étirées. Une chapelle, un château, une ou deux grandes fermes, une quinzaine de maisons, voilà toute l'agglomération. Il en faut deux ou trois pour former une commune. Quelques-unes sont plus importantes, ce sont les doyennes de la contrée, appelées dans le pays « rayons » ; ainsi Havelange, Ocquier, etc. Les ruraux de l'intérieur viennent y vendre leurs produits, acheter mille choses diverses, déposer leurs économies aux banques... Ce sont les marchés régionaux des petits bourgs cachés dans les replis du sol.

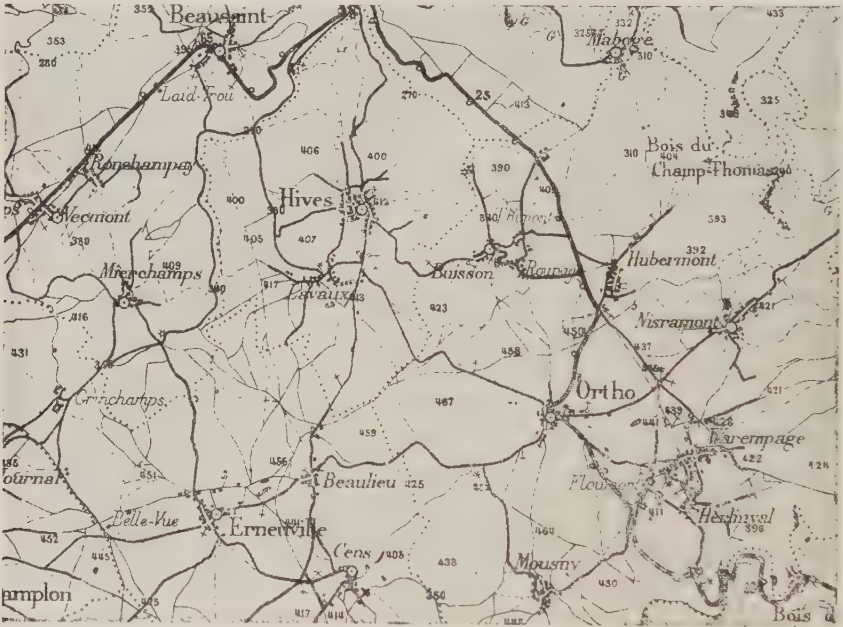
Les villages nucléaires de l'Ardenne, types de la concentration dans sa forme le mieux tranchée, ont beaucoup moins de contact entre eux. Trop éloignés les uns des autres, parfois d'un accès peu commode, ils se replient sur eux-mêmes et tâchent davantage de se suffire. La carte des densités marque ici un taux moindre que dans le Condroz. Les villages pris séparément égalent néanmoins en importance maints villages condrusiens, mais, isolés dans les bois ou entourés de vastes étendues incultes, ils sont ici beaucoup moins abondants (fig. 12). Les superficies communales de l'Ardenne sont parmi les plus vastes du pays ; les huit dixièmes des communes de la province de Luxembourg ont une étendue territoriale supérieure à 10 kilomètres carrés.

Sur un espace qui, en Ardenne, ne porte qu'un seul bourg, le Condroz a deux ou trois villages.

Sans ordre, sans alignement les maisons ardennaises, comme celles du Condroz, se construisent chacune pour leur compte, s'appuyant très rarement contre le mur voisin et ne se souciant guère de régularité.

Au sud de la zone quartzo-schisteuse de l'Ardenne, sur les terres marneuses de la Lorraine belge, il y a recrudescence de lieux habités. Le plan du village lorrain se résume en une seule rue principale d'où se détachent quelques chemins qui dévalent vers la vallée

ou escaladent une pente. Toutes les maisons s'enchaînent en une façade unique dans laquelle portes et fenêtres, d'un aspect cliché, se répètent à intervalles réguliers. Après avoir parcouru deux ou trois villages du Pays Gaumais, on se lasse de leur physionomie trop uniforme et monotone, comme calquée, sans originalité



D'après un tirage spécial de la carte belge au 1 : 100.000.

FIG. 12. — Concentration : petits villages nucléaires de l'Ardenne.

aucune. Il y a trop de parallélisme dans ces chaussées bordées de chaque côté d'une trainée de charrettes, de herses, de charrues, de carrés de fumier, que limite une interminable façade pareille à une caserne. Au bout de la rue du village la suggestion de parallèles fuyantes se prolonge dans l'aménagement des champs de culture en terrasses allongées le long des vallées, soutenues par des levées de terre et des buissons pour empêcher les glissements de terrain.

Si variés qu'ont pu paraître dans cet exposé les aspects que

revêt la répartition des maisons rurales en Belgique, ils se ramènent cependant tous, comme on a pu s'en rendre compte, aux trois formes types que nous avons essayé de définir au début de ce chapitre : *dispersion*, *agglomération*, *concentration*. Cet examen détaillé du phénomène nous permet toutefois de préciser la formule de chacun de ces modes. Nous les définirons comme suit : la *dispersion* est la dissémination des maisons à travers l'espace, au gré d'un chacun, sans alignement aucun et sans contrainte aucune quant au choix d'un emplacement, chaque maison étant construite au milieu d'un jardin et entourée de prés ou de champs ; l'*agglomération* implique un principe de groupement, sans toutefois qu'il y ait de la cohésion entre les habitations, celles-ci s'entourant aussi de haies, de jardins, quelquefois même de champs ; la *concentration* suppose les maisons entassées les unes à côté des autres en masses serrées et compactes.

Nous avons rencontré des formes pures de chacun de ces trois types de répartition. Leurs modalités sont nombreuses cependant ; nous en avons fait des sous-régions ou domaines.

III

L'EXPLICATION DU FAIT

Dans l'étude de l'habitat, on ne peut se borner à noter et à classer les diverses physionomies que présentent les multiples modes de répartition des maisons dans un pays ; la recherche des facteurs, simples ou complexes, qui expliquent ces diversités, s'impose.

Sans être neuf, ce problème, spécialement en ce qui concerne la Belgique, n'a pas encore été traité dans son ensemble. Il peut sembler téméraire de le vouloir résoudre, alors qu'il présente, de par la force même des choses, de si nombreuses inconnues. Des monographies seront nécessaires pour pénétrer à fond les causes qui ont contribué à donner aux régions de répartition, que nous venons de décrire, leurs aspects particuliers. Aussi ne nous faisons-nous aucune illusion sur ce que nos conclusions pourront avoir, dans certains cas, de provisoire. Nous ne voulons que poser quelques jalons qui seront, croyons-nous, d'utiles points de repère

pour ceux qui seront tentés d'explorer plus à fond ce vaste sujet d'étude.

1 — Influences ethniques — Conséquences des régimes agraires

Il n'est pas de recherche sur l'origine des types actuels de la répartition qui ne renvoie à l'ouvrage de Meitzen ⁽¹⁾. On peut dire qu'il est l'initiateur de toutes ces théories qui expliquent, par des influences ethniques, les différences observées en Europe dans les diverses espèces de peuplement.

En ce qui concerne l'Europe occidentale et en particulier notre pays, Meitzen marque une dualité tranchée entre le nord et le sud.

Au nord de la ligne Boulogne-Maastricht-Weser, que nous avons rappelée plus haut, il voit un peuplement en Einzelhöfe. Au sud, au contraire, il ne constate qu'un peuplement en villages : Dörfer ou Dorfsystem. D'après lui, ces deux formes seraient dues à une influence germanique ⁽²⁾.

Dans la partie méridionale du pays, cette influence paraît, à première vue, admissible. Les Germains, dit Meitzen, avaient l'habitude de s'établir en Gewanndörfer. Installés dans notre pays, ils n'auraient rien changé à leur mode d'établissement et seraient restés fidèles à leur système de peuplement groupé. Mais pourquoi n'ont-ils pas fait de même dans toutes les régions qu'ont occupées leurs tribus ? Comment expliquer une opposition aussi nette entre le nord et le sud ?

M. Schlüter ⁽³⁾ qui a très clairement exposé, résumé et en partie critiqué les idées de Meitzen, note, à propos de la frontière orientale des Einzelhöfe coïncidant avec le Weser, qu'il ne peut y avoir aucune explication ethnographique de ce fait. Ce sont les mêmes Germains qui habitaient à l'ouest de ce fleuve en Höfe, à l'est en Dörfer. Cette remarque peut s'appliquer à nos régions ; ce sont aussi les mêmes Germains qui s'établirent au nord et au sud de la ligne tracée par Meitzen.

(1) A. MEITZEN, ouv. cité.

(2) A. MEITZEN, ouv. cité, t. I, ch. VI.

(3) O. SCHLÜTER, *Die Formen der ländlichen Siedelungen*, pp. 248 et ss.

Dans une explication dont M. Schlüter fait ressortir l'apriorisme, Meitzen reprend : lorsque les Germains ont pénétré dans le nord du pays, ils étaient encore nomades ; ils ont chassé les Celtes des territoires conquis par eux, mais ont conservé leurs fermes et leurs maisons qui convenaient fort bien à leur genre de vie pastorale. Ce n'est que plus tard, devenus sédentaires, lors de leur établissement dans le sud de la Belgique et dans le nord de la Gaule, que la forme de leurs villages se serait mieux définie et qu'ils auraient construit en *Gewanddörfer*.

Quoiqu'il en soit de cette discussion, nous trouvons donc dans la conception de Meitzen deux idées dominantes :

1^o Une opposition radicale entre les formes du peuplement : *Einzelhöfe* au nord, *Gewanddörfer* au sud.

2^o Une double origine de ces formes :

a) une influence celto-germanique dans les *Einzelhöfe* ;

b) une influence purement germanique dans les *Gewanddörfer*.

Que faut-il penser de cette théorie ?

Pour juger des modes de répartition que les Germains ont pu introduire dans les pays envahis par eux, il faut, avant tout, pouvoir se faire une idée concrète de la formule de peuplement en usage chez les peuples soumis.

Lorsque les Germains pénétrèrent en vainqueurs dans notre territoire, ils se trouvèrent en présence d'une civilisation belgo-romaine originale. La romanisation en effet ne s'était pas fait sentir partout avec la même intensité dans la Gaule conquise par César et, en maints endroits, la vieille originalité des tribus celtiques ne se laissa pas entièrement dénaturer (1).

Nous sommes très peu renseignés sur ce que pouvait être le peuplement de notre pays avant la conquête romaine. Les peuplades qui occupaient notre sol, où l'avant-garde des Germains se mêlait à l'arrière-garde des Celtes, habitaient des cabanes de bois et de torchis (2). Ces demeures étaient éparses sur le territoire du viciu sans être nécessairement groupées en villages (3).

(1) F. CUMONT, *Comment la Belgique fut romanisée*, pp. 8 et ss.

(2) H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. I, pp. 3 et ss.

(3) V. BRANTS, *Essai historique sur la condition des classes rurales en Belgique jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, p. 10.

La civilisation de cette époque paraît avoir été essentiellement rurale, les bourgs rares et médiocres.

D'autre part, en une vue plus générale sur toute la Gaule, M. Flach traite d'imaginaire le type celtique des Einzelhöfe, présenté par Meitzen comme le type original des fermes gauloises, « alors que César nous apprend expressément que les Gaulois habitaient des villes, « oppida », « urbes »; des bourgs fortifiés, « castella »; des villages, « vici », aussi bien que des maisons isolées, « aedificia ». Ces maisons n'étaient, en général, que de petites fermes éparses et le gros de la population, semble bien avoir été groupé en villages agglomérés... » ⁽¹⁾.

M. Bernhard décrit ⁽²⁾, avec une précision plutôt exagérée, les fermes celtiques comme réunissant au moins 16 familles, soit environ 90 personnes, sous la direction d'un chef. Leur propriété consistait en plusieurs centaines de têtes de bétail et plus de 1000 hectares de pâturages, avec tous les bâtiments accessoires. Le peu de sécurité et les difficultés de la circulation ne permettaient pas la division de la propriété ni l'établissement d'habitations isolées.

En combinant ces données, dont nous ne voulons pas allonger la liste, on voit se dessiner avant la conquête romaine une répartition qui ne devait pas être sans présenter des analogies avec ce que nous avons appelé le peuplement aggloméré.

Des villages quelquefois, des fermes qui, par le nombre des bâtiments dont elles devaient disposer pour abriter une centaine de personnes et plusieurs centaines de têtes de bétail, devaient dépasser en importance certains de nos hameaux ; ou bien des huttes établies séparément sur les vici. Toutes ces formes ne paraissent rentrer, ni dans le cadre d'une dispersion absolue, ni dans celui de la concentration, telles que nous les trouvons aujourd'hui dans plusieurs de nos régions, mais répondent au contraire parfaitement au concept d'agglomération. Comme de plus il est probable que ces agglomérations n'étaient pas sans offrir quelque variété, cela expliquerait la non concordance des textes

⁽¹⁾ J. FLACH, *L'origine historique de l'habitation et des lieux habités en France*, p. 10.

⁽²⁾ H. BERNHARD, *Die ländlichen Siedlungsformen*, p. 23.

entre eux. Mielke ⁽¹⁾ parle d'une « weilerartige Siedlung » chez les Celtes ; c'est le peuplement en hameaux qui est en somme un type d'agglomération.

Comment se présentait d'autre part le mode de peuplement introduit chez nous par les Romains ? Ici encore les opinions sont très partagées. M. Schlüter attribue à l'influence romaine la forme des villages du sud de la France, construits à la manière des villes, les murs des maisons se touchant. On connaît aussi le texte de Tacite reproduit d'ailleurs dans quantité d'ouvrages où, parlant des Germains, il oppose leurs hameaux aux établissements romains dans lesquels les maisons sont réunies et se touchent mur à mur. Cette manière de construire se pratiquait en Italie, « chez nous », dit Tacite. Les Romains ont-ils transporté cette coutume dans les pays soumis ?

En outre, ils pratiquaient un autre mode d'établissement : les « villas », sur lesquelles nous sommes mieux renseignés, parce que des restes de villas romaines ont été retrouvés chez nous en maints endroits, surtout dans le centre et le sud du pays. Ces villas se composaient généralement de nombreux bâtiments rassemblés dans une cour fermée. En plus des appartements du maître, très vastes, divers bâtiments séparés : écuries, étables, remises, granges, etc., s'alignaient à l'intérieur de la cour ⁽²⁾. Il y avait aussi des villas plus simples, où les bâtiments étaient disposés de quatre côtés d'une cour carrée ⁽³⁾.

Notons encore ce qu'écrit M. Flach, concernant la propriété rurale à l'époque gallo-romaine ⁽⁴⁾ : « Le « fundus » est essentiellement « un tout », une « unité ». Il peut donc aussi bien être un vaste domaine qu'une possession exiguë et il comprend tout ce qui se trouve dans le domaine, terres ou constructions, fermes isolées

⁽¹⁾ R. MIELKE, *Das deutsche Dorf*, p. 9.

⁽²⁾ La Société d'Archéologie de Namur s'est activement occupée de la mise au jour des restes d'anciennes villas romaines dans notre pays.

Plusieurs études intéressantes ont paru dans les *Annales de la Société d'Archéologie de Namur* : *La villa d'Anthée*, par Eug. DEL MARMOL ; *La villa romaine de Neufchâteau*, par A. MAHIEU ; *La villa belgo-romaine de Bauselenne à Mettet*, par A. MAHIEU, etc.

⁽³⁾ Sur la disposition des villas romaines voir aussi : F. CUMONT, ouv. cité, pp. 41 et ss.

⁽⁴⁾ J. FLACH, ouv. cité, pp. 20 et 21.

ou agglomérations d'habitants... La « villa » unique ne correspond pas au « fundus » unique. Loin d'exclure le village, la « villa », tantôt simple maison de paysan, n'en est qu'une partie intégrante, tantôt grande ferme, en a de plus petites dans sa dépendance, *soit isolées, soit groupées en un ou plusieurs villages* » (1).

Ainsi donc le peuplement gallo-romain, avec des petits groupements de maisons et des villas importantes, représentant à elles seules, par le nombre de constructions dont elles se composaient, la valeur d'un hameau (2), tout comme certaines grandes fermes des Celtes, ne devait pas différer essentiellement de la manière dont les Belges, d'avant la conquête romaine, groupaient leurs maisons.

De ce qui précède, il ne paraît donc pas que l'on puisse conclure à une dualité dans le mode de répartition entre le nord et le sud du pays, au moment de la pénétration conquérante des Germains dans le courant du III^e siècle. Quelles furent les transformations que ceux-ci firent subir à ce peuplement ?

Lorsque la vague de carnage fut passée, « les Franes qui occupèrent le nord de la Belgique s'y établirent naturellement en conformité de leurs coutumes nationales. Chaque homme libre fut pourvu d'un lot de terre « mansus » qu'il cultivait avec l'aide de ses enfants, de ses clients et de ses esclaves. Ces exploitations agricoles étaient, suivant l'habitude salienne, *éparpillées à travers la plaine ou réunies en petits groupes* » (3). Nulle part on ne rencontrait de ces villages caractéristiques de la plupart des régions germaniques avec leur sol réparti en différents « Gewannen » et l'enchevêtrement des pièces de terre des différentes « manses » (4).

(1) Non souligné dans le texte.

(2) Voici, par exemple, la description que M. MAHIEU fait de la villa belgo-romaine de Bauseienne : l'établissement comprend quatre parties bien marquées, dont on a retrouvé 142 locaux ; la « villa Urbana », la « villa Agraria », la « villa Fructuaria » avec ses annexes et dépendances. L'ensemble était alimenté en eau potable par un canal à adduction ou aqueduc qui captait l'eau de sources situées à environ 2 kilomètres de la villa. *Annales de la Société d'Archéologie de Namur*, t. XXXIII, pp. 49-209. On ne saisit pas de quelle manière un habitat si totalement différent de tout ce que nous voyons aujourd'hui peut être considéré comme le modèle d'un type de peuplement actuel, ni même, comme nous le verrons plus loin, d'un type de maison.

(3) Nous soulignons cette partie du texte de M. PIRENNE, pour le rapprocher de celui de M. FLACH ; il résulte de ces données que peuplement gallo-romain et peuplement salien devaient se ressembler étrangement.

(4) H. PIRENNE, ouv. cité, t. 1, p. 26.

Mielke dit aussi ⁽¹⁾ : « Les Germains établissaient des villages très étendus avec des huttes éparpillées sur les terrains secs ».

Nous avons rapporté l'opinion de Meitzen, suivant laquelle les Germains, aux premiers temps de leur établissement dans nos contrées, se seraient conformés aux habitudes celtiques, en construisant des demeures isolées ou de petits groupements de maisons.

D'après ces données historiques, nous croyons donc qu'on ne peut parler, ni avant ni au début des invasions germaniques, de dualité dans le mode de peuplement. L'aviateur qui eut survolé le pays à cette époque aurait vu défiler sous lui, tant au nord qu'au sud, une terre semée de groupes plus ou moins importants d'habitations humaines, avec de-ci de-là quelques huttes isolées, groupes clairsemés comparativement à ce que nous voyons aujourd'hui et séparés, dans la plupart des cas, par des espaces vides et incultes, ou perdus à l'intérieur des forêts ; c'est-à-dire, en dernière analyse, un peuplement aggloméré.

Uniformité dans l'aspect du peuplement du pays entier et similitude dans la manière dont Celtes, Romains et Germains des premiers temps de l'occupation ont réparti leurs habitations dans nos contrées, telles nous paraissent devoir être les conclusions que nous pouvons tirer de l'histoire.

L'apparition de types variés de répartition doit donc dater d'une époque plus récente, époque de colonisation plus intense par les populations germaniques. Cette manière de voir concorderait avec l'idée de Meitzen, selon laquelle les Gewanndörfer seraient des formes de peuplement germanique moins anciennes, chez nous, que les Einzelhöfe.

Mais que faut-il entendre exactement par ces deux termes : Gewanndorf, Einzelhof ? Il semble qu'une certaine confusion règne à ce sujet. Désignant avant tout des régimes agraires différents : Dorfsystem ou régime communautaire opposé au Hofsystem ou régime individuel ⁽²⁾, les géographes, à la suite de Meitzen, se sont emparés de ces termes pour définir des types de réparti-

(1) R. MIELKE, ouv. cité, p. 7.

(2) Les historiens parlant de fermes (Hufen) entendent essentiellement par là l'ensemble des terres constituant une exploitation. Voir notamment : A. DOPSCH, *Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit*, t. I, chap. VI.

tion : groupement des maisons en villages opposé à la dissémination des habitations dans les campagnes.

D'après Meitzen, en effet, la forme du peuplement est une conséquence directe du régime agraire ; le Gewanndorf ou Dorfsystem devait nécessairement donner naissance au village, tandis que le Einzelhof ou Hofsystem devait se traduire par l'éparpillement des maisons au milieu de l'exploitation.

Y a-t-il entre les régimes agraires et les modes de répartition des habitations un lien aussi intime que l'a pensé Meitzen et après lui beaucoup de géographes ? Nous ne le pensons pas.

Il est incontestable que le Dorfsystem, ou régime de communauté avec partage des terres en parcelles équivalentes réparties sur les trois « champs » soumis à une rotation triennale, devait avoir comme conséquence naturelle de grouper les maisons au centre des terres. Toutefois un groupement de maisons peut se traduire par un peuplement aggloméré ou par de la concentration, et cela sans que la tenure des terres, spéciale au Dorfsystem, favorise l'un de ces deux peuplements plutôt que l'autre. Dans les exemples d'anciens Gewanndörfer belges cités par Meitzen : Tourpes près de Tournai et Salles près de Chimay ⁽¹⁾, l'un est du type aggloméré, l'autre du type concentré.

Le long de la Semois, où les historiens retrouvent également le Dorfsystem, domine le peuplement concentré ⁽²⁾.

Le Dorfsystem ne détermine donc qu'imparfaitement des types de peuplement.

Le Hofsystem de son côté peut avoir contribué à un éparpillement des fermes au milieu de leurs cultures. Il ne doit pas nécessairement se traduire par une dispersion maximum. Par exemple, Berchem-Stc-Agathe, près de Bruxelles (fig. 13), noté par Meitzen comme type d'Einzelhof, montre un peuplement aggloméré ⁽³⁾. M. Des Marez reconnaît en outre un système mixte, terme moyen entre le Hofsystem et le Dorfsystem : le village de Grimbergen qu'il cite comme caractéristique à cet égard se présente sous la forme d'une agglomération très lâche ⁽⁴⁾.

(1) A. MEITZEN, ouv. cité, Atlas, pl. 82 et 81.

(2) G. DES MAREZ, *Le problème de la propriété rurale en Belgique*, p. 2.

(3) A. MEITZEN, ouv. cité, Atlas, pl. 69.

(4) G. DES MAREZ, ouv. cité, p. 3.

Enfin, il faudrait encore signaler, parmi les régimes agraires, le « Weiler » que Meitzen range, quant à la tenure des terres, dans une catégorie tout à fait distincte du Gewannndorf. Etudié au point de vue du peuplement, le Weiler, ou hameau, avec ses maisons groupées, rentre, comme nombre de villages, dans le type de l'agglomération.



Extrait de A. Meitzen, Siedlung und Agrarwesen, Atlas, pl. 69.

FIG. 13. — Berchem-Sainte-Agathe, à l'ouest de Bruxelles ; d'après A. Meitzen, type de Einzelhöfe. Le peuplement est nettement du type aggloméré ; les maisons isolées sont l'exception.

Les textes où il est question de Einzelhof, Weiler, Gewanndorf, sont donc d'un maniement très délicat, quand on veut les utiliser pour déterminer les formes anciennes de la répartition des habitations.

Tout en admettant que les régimes agraires puissent avoir eu jadis une certaine influence sur la manière dont les hommes ont distribué leurs maisons sur le sol, nous pensons cependant que cette action était limitée. D'autres facteurs ont dû exercer une action qu'il ne faudrait pas négliger, notamment le milieu physique. A propos des Gewanndörfer, par exemple, Meitzen reconnaît que certaines formes de relief étaient peu favorables à un partage en parcelles de valeurs sensiblement égales. Des historiens soutiennent que les peuplades germaniques auraient connu et pratiqué simultanément le Hofsystem et le Dorfsystem selon que les facteurs naturels et, en tout premier lieu, la nature du sol se prêtaient à l'un plutôt qu'à l'autre système ⁽¹⁾.

De ce qui précède, la question de l'origine ethnique de certains aspects du peuplement nous paraît donc oiseuse. Supposons même qu'on parvienne un jour à dégager ce qui appartient en propre aux différentes peuplades qui se sont disputé notre sol, ce ne serait que reculer dans le temps le problème de la cause originelle et première du mode de répartition des établissements humains. Il resterait toujours à expliquer pour quels motifs, Celtes, Romains, Germains, ont établi ici des fermes isolées, construit là des maisons groupées.

Remarquons enfin que dans un pays aussi peuplé que le fut la Belgique depuis le haut Moyen âge, des remaniements fréquents ont dû bouleverser à plusieurs reprises l'ordre existant.

Plus près de nous, nous voyons mieux agir certains facteurs et se préciser leur rôle. Si plusieurs côtés du problème restent encore dans l'ombre, on peut néanmoins entrevoir l'évolution probable du peuplement initial aggloméré ; peuplement plus ou moins lâche, plus ou moins serré suivant les endroits qui, par accentuation de l'un ou de l'autre caractère, serait devenu d'une part une dispersion maximum, d'autre part un peuplement concentré, et dont le terme final se traduirait par les trois modes de répartition qui

(1) Cours professé par M. G. DES MAREZ à l'Université de Bruxelles.

se partagent actuellement le sol de la Belgique. On doit se garder du reste de considérer cette évolution comme continue et régulière (1). A des périodes de peuplement plus concentré ont succédé des mouvements de dissémination de l'habitat. Ce que M. Flach (2) constate pour la France peut en une certaine mesure s'appliquer à la Belgique. Selon cet auteur, l'état d'insécurité qui régnait aux époques d'invasion aurait eu pour résultat de grouper davantage la population en villages par mesure de défense (3). Les exigences d'une culture rationnelle auraient agi dans le même sens. Ces nécessités ne se faisaient pas sentir partout avec une même intensité. Les montagnards, moins exposés que les habitants de la plaine, couraient de moindres dangers à s'installer en hameaux disséminés dans la montagne.

Entre le XI^e et le XIV^e siècle, une tendance dissociante se manifesta ; des fermes et des granges isolées, des maisons de bourgeois et de paysans furent construites nombreuses dans les campagnes.

Enfin, très près de nous, le développement industriel du XIX^e siècle agit au contraire dans le sens de la concentration, tout comme l'intensification de la circulation explique que de nombreuses habitations se construisent aux croisements de routes et près des stations de chemin de fer.

En recherchant les évolutions successives qui ont amené pro-

(1) Tout comme les phénomènes physiques, les manifestations humaines, en géographie, paraissent subir la loi des cycles. Nous le constatons pour la répartition des maisons qui obéissent tantôt à une force attractive et tantôt se laissent aller à un peuplement plus disséminé.

M. D. MOURALIS, dans son étude sur : *Les phénomènes d'habitat dans le massif des Baronnies*, ch. II, note de même un mouvement cyclique dans le choix du site des villages ; site de fond des vallées pendant la période romaine ; « perchement » des villages : 1^o à l'époque des grandes invasions, 2^o durant les guerres de religion ; descente des villages à l'époque moderne.

(2) J. FLACH, ouv. cité, ch. IV et VIII.

(3) Nous trouvons encore des exemples actuels de ce fait ; si les crues du Nil obligeaient jadis les fellahs de l'Égypte à tasser leurs maisons sur quelque point plus élevé de la plaine alluviale, l'état d'insécurité les empêche encore de dissocier leur groupement dans les régions où l'irrigation pérenne a remplacé l'ancienne irrigation par bassins.

Sur l'agglomération des maisons par nécessité de défense consulter également : R. MAUNIER, *L'origine et la fonction économique des villes*, pp. 88 et ss. ; M. AUROUSSEAU, *The distribution of population*, p. 576.

gressivement les types de répartition à leur état actuel, nous croyons pouvoir nous arrêter à l'époque médiévale. Pendant cette période les établissements humains se multiplièrent, par suite des défrichements et des assèchements de polders. De nombreux documents relatifs à ces « villes neuves » ont été conservés. Ils sont de précieux témoignages de l'aspect que présentèrent ces établissements nouveaux et des modifications que subirent les anciens. Enfin, à partir du ^{XV}^e-^{XVI}^e siècle, apparaissent les plans terriers et parcellaires, dressés surtout par les abbayes ; ils nous mettent sous les yeux l'image, quelquefois un peu vague il est vrai, de ce que fut le peuplement à cette époque de l'histoire.

Parmi les facteurs qui ont plus particulièrement contribué à diversifier les types de peuplement, les plus importants semblent être : les influences économiques et sociales et les influences du milieu physique.

2 — Influences économiques et sociales

La vie économique d'un pays se traduit dans le genre de vie de ses habitants. Les besoins de l'homme ont changé peu à peu avec l'utilisation plus intelligente et meilleure des produits de la terre, et l'on voit les hommes modifier leur manière de vivre à la suite de la mise en valeur des ressources naturelles de la contrée qu'ils habitent. Les agriculteurs sédentaires ont succédé aux pasteurs nomades ; l'ouvrier industriel des temps modernes à l'artisan d'autrefois.

L'économie rurale de la Belgique répond de nos jours à deux genres de vie :

a) Le genre de vie uniquement agricole, dans lequel il faut distinguer entre le cultivateur et l'herbager. On doit y rattacher une forme mixte, correspondant à une économie rurale en partie double, dans laquelle l'agriculture et l'élevage sont sensiblement dans un rapport égal.

b) Le genre de vie semi-agricole semi-industriel qui, sous forme d'industrie à domicile ou de travail intermittent dans les fabriques et les usines, avec le retour aux champs aux époques des travaux saisonniers, est le sort de la grande majorité de la classe ouvrière.

Ces deux genres de vie ne sont pas d'origine récente. Dès le

Moyen âge, nous voyons décrire l'activité mi-agricole mi-industrielle dans le tableau, que nous peignent les historiens, de la vie du cultivateur-tisserand de la Flandre. A cette époque, également, l'agriculture et l'économie herbagère étaient déjà solidement organisées.

Il serait pour ainsi dire inconcevable que la manière de vivre si différente des habitants d'un même pays, en créant des besoins autres pour chaque catégorie de travailleurs, n'ait pas à la longue marqué de son empreinte la manière dont les hommes ont réparti leurs demeures suivant les nécessités particulières de leur existence.

Dans la mesure du possible, nous allons essayer de montrer en quel sens et jusqu'à quel point les genres de vie ont pu influencer le mode de peuplement. Faute de données historiques suffisantes, nous devons nous contenter parfois de probabilités plutôt que de certitudes.

A. Genre de vie de l'herbager. — Il est un fait d'observation courante qu'à une économie herbagère correspond la dissémination des maisons au milieu des pâtures. Sur le plateau de Herve, dans les Fagnes hennuyères (pl. VI, A), dans l'Entre-Vesdre-et-Amblève, comme dans le Veurne-Ambacht, les fermes d'élevage s'entourent de prairies qui les isolent. Ce sont des régions de dissémination ou d'agglomération lâche.

D'habitude, le bétail est laissé dehors pendant toute la bonne saison ; cela éloigne quelquefois une partie du cheptel fort loin de la ferme. Pourtant les avantages que trouve l'herbager à se ménager près de sa demeure quelques hectares de prairies sont évidents. Il peut y mener les bêtes malades qui réclament des soins particuliers et, par les bonnes journées d'hiver, le bétail en stabulation à cette époque de l'année. Dans les Fagnes de l'Entre-Sambre-et-Meuse la mise en pâture du bétail en été n'est pour ainsi dire guère pratiquée. A Sivry, Rance, Sautain, etc., les prairies restent vides par les plus belles journées ensoleillées. Là aussi cependant le fermier tient à avoir une prairie proche de sa demeure. Il peut y parquer le bétail lorsqu'il a des travaux à faire à l'étable : nettoyage, badigeonnage, réparations, etc. ; et puis l'herbe de cette prairie est une réserve, à portée de la main, utile aux moments des besognes pressantes à la ferme.

Dans les contrées herbagères où la stabulation permanente ne se pratique pas, le bétail est mis en pâture dès le mois d'avril ; il y reste jusqu'au mois de septembre ou octobre.

Suivant les localités, ce bétail rentre deux ou trois fois par jour à l'étable ; ailleurs, on traite les vaches dans la prairie même. L'une et l'autre pratique nécessite des allées et venues nombreuses et une perte de temps considérable. Il est clair que l'intérêt de l'herbager le pousse à réunir autant que possible la plus grande superficie de pâtures auprès de sa ferme, ou du moins à très faible distance de celle-ci, dans le but de réduire au minimum ce va-et-vient entre les prés et l'étable.

Il n'en résulte pas qu'une économie bien comprise exige que la totalité des herbages soit à proximité des bâtiments d'exploitation.

Les prés à foin, qui ne demandent que peu d'entretien, peuvent sans dommage être à une certaine distance du centre de l'exploitation. En outre, le contingent temporaire du cheptel, le jeune bétail acheté au printemps et revendu à l'automne, qui n'a pas de place réservée dans les étables et qui ne réclame aucun soin ni même aucune surveillance peut, sans inconvénient, être parqué dans les prairies les plus éloignées. Un fermier des Polders nous disait qu'il avait des prairies à environ sept kilomètres de sa ferme ; il y envoyait, à la bonne saison, le bétail d'élevage ⁽¹⁾. Une ou deux fois par semaine, un homme allait s'assurer s'il n'y avait pas de bêtes malades ou perdues. On ne s'en inquiétait pas autrement.

Ce qu'il faut donc souligner dans l'organisation de l'économie herbagère, c'est la nécessité d'avoir au moins quelques hectares de prairies attenants à la ferme.

L'existence d'herbages autour de la ferme n'implique pas de ce fait un peuplement de dispersion maximum. Toutefois, la présence d'enclos gazonnés autour des maisons, éloignant celles-ci de plusieurs mètres de leurs voisines, entraîne pour le moins une agglomération avec dispersion. Nous ne pourrions citer de meilleurs exemples que ceux que nous offrent les villages de la région de Stavelot-Malmédy et du pays herbager du sud du Hainaut. Nous avons signalé déjà les communes de Sivry, de Rance, de Sautain,

(1) Une grande quantité de jeunes bêtes sont achetées dans la Mayenne.

de Froidchapelle, etc., dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, si intéressantes à plus d'un point de vue. A l'est de Stavelot, les villages de Wanne, Burnenville, Meiz, Cheneux, etc., présentent également l'aspect que nous venons de décrire; les maisons, tout en se groupant en villages se disséminent dans des prairies et des vergers.

L'influence de l'économie herbagère sur la répartition des maisons n'est pas douteuse; nous en avons même relevé des cas isolés en pleine région de culture et de concentration. Tel le village de Biercée qui fait de l'élevage au milieu d'une région de labours ⁽¹⁾ et dont les maisons se disséminent dans les prairies; tels aussi les villages de Halma dans le Condroz, Bras en Ardenne....

Que penser du plateau de Herve, pays herbageur par excellence? Pour les partisans de l'origine ethnique des types de peuplement cet îlot de dispersion, nettement délimité en plein peuplement aggloméré et concentré, est plutôt embarrassant. Il faudrait admettre, pour souscrire à cette théorie, l'insinuation locale d'une population à peuplement dispersé au milieu d'un territoire occupé par des peuplades établies en villages. Inutile de dire que le fait n'est pas démontré. Pour nous, l'explication semble plus simple.

La dissémination des maisons du Pays de Herve dépend naturellement du genre de vie des habitants, qui s'adonnent à l'économie herbagère tout indiquée sur ce sol gras et humide. Elle s'y pratique depuis de longs siècles; au XIV^e siècle, les prairies étaient déjà nombreuses et, d'après M. Bihot, le pays avait au XVI^e siècle le même aspect que de nos jours ⁽²⁾.

On pourrait nous objecter que dans le Condroz, malgré la concentration des villages, l'économie herbagère ne cesse de gagner depuis quelques années une ampleur toujours croissante.

Les fermiers s'y astreignent à conduire trois fois par jour le bétail dans des pâturages forcément en dehors de l'enceinte du village. On doit reconnaître que c'est là une charge très lourde et que ce système présente pas mal de désavantages, ne fut-ce que

(1) Ce village dessine comme une enclave dans le terroir de Thuillies, au sud-ouest de Charleroi. Vu les qualités de son sol limoneux et la richesse de ses cultures, certains auteurs vont jusqu'à considérer ce pays comme un lambeau de la vraie Hesbaye. J. HALKIN, *Géographie de Belgique*, p. 250.

(2) Ch. BIHOT, *Le Pays de Herve*, p. 290. L'auteur partage en partie notre opinion quant à l'influence de l'économie herbagère sur la dispersion des habitations du plateau de Herve.

le supplément de main-d'œuvre nécessaire, ainsi que la quantité de fumier qui se répand sur les chemins et qui est perdu pour l'exploitation. L'absence de prairies autour des habitations, en Condroz, est sans nul doute une lacune dans son économie actuelle qui allie la culture à l'élevage. Les fermiers de la région ne demanderaient pas mieux sans doute que de pouvoir modifier cet état de choses ; mais comme l'élevage est en somme d'introduction récente dans le pays, l'orientation nouvelle qui se dessine dans le genre de vie doit s'adapter aux conditions anciennes, qui étaient celles d'une économie purement agricole ⁽¹⁾.

L'influence de l'économie herbagère sur la dissémination des habitations est signalée d'ailleurs dans d'autres pays. M. F. Seebohm, note entre autres un peuplement dispersé dans le Pays de Galles, aux environs du XII^e siècle, et semble l'attribuer au genre de vie pastoral des habitants. « Longtemps après la conquête des Normands, écrit-il ⁽²⁾, les habitants du Pays de Galles étaient restés nomades, sans doute en partie à cause de la nature montagneuse de leur pays, et aussi en partie à cause de leur état économique peu avancé. Ils s'occupaient moins de culture que d'élevage et celui-ci déterminait leur genre de vie. Leur système de tenures était différent de celui des Saxons. Ils ne connaissaient pas la communauté en village. Leurs maisons n'étaient pas construites en villes ni même en villages, mais étaient éparpillées le long des lisières des bois ». M. A. Demangeon établit aussi un rapport entre l'isolement des habitations et l'exploitation herbagère dans le Bray et dans le Boulonnais ⁽³⁾.

En ce qui concerne le Pays de Herve, il faut ajouter qu'indé-

(1) Il faut noter que l'économie rurale est sujette à des fluctuations passagères qui sont dans une certaine mesure indépendantes des qualités agricoles du pays. La crise agricole de 1880, produite par l'ouverture du marché belge aux blés étrangers, a dirigé l'économie du pays vers une exploitation herbagère plus intensive. La crise de la main-d'œuvre agricole avait accentué ce mouvement, comme aussi, depuis la guerre, l'augmentation de la valeur du bétail de boucherie. L'année 1924 a marqué un arrêt et même un recul dans la production herbagère. La consommation des viandes frigorifiées, en réduisant la demande de viande fraîche, a amené plusieurs fermiers à remplacer les prairies par des cultures.

Il va sans dire que ces variations temporaires ne peuvent aucunement influencer les aspects de la répartition.

(2) F. SEEBOHM, *The English village community*, p. 187.

(3) A. DEMANGEON, *La Picardie*, p. 373.

pendamment du genre de vie, le cadre physique a favorisé, à un haut degré, le peuplement dispersé. Rien de heurté dans le relief, ni pentes abruptes, ni vallées encaissées hostiles à l'emplacement des maisons, mais au contraire un plateau d'un modelé très calme entaillé seulement sur sa périphérie par le cours supérieur de quelques rivières. Ces molles ondulations n'opposent aucune entrave au semis capricieux des fermes entourées d'herbages ou enfouies dans la floraison de leurs vergers.

Exploitation herbagère, conditions physiques favorables, voilà, nous semble-t-il, des causes suffisantes, pour qu'une vingtaine de communes aient adopté un peuplement dispersé, en pleine région d'agglomération.

B. Genre de vie mixte : agricole et herbager. — Dans l'exploitation en partie double où les herbages tiennent une place importante à côté des cultures, le même besoin d'un pré dans le voisinage de la ferme se fait sentir pour des raisons semblables à celles que nous venons d'indiquer. Et n'est-ce pas cette économie rurale mixte qui a dominé pendant tout le Moyen âge ⁽¹⁾ ? Elle était surtout pratiquée dans les grandes censes abbatiales et seigneuriales dont le nombre n'a cessé de s'accroître du XII^e au XVIII^e siècle.

Il n'est pas exagéré de dire que la plupart des grandes fermes du Brabant et du Hainaut, comme aussi celles des Flandres et de la Campine, ont une semblable origine ; or, dans toutes ces régions, ces grandes fermes sont isolées dans les champs, alors même que l'ensemble de la population vit en agglomérations, comme dans le Hainaut et le Brabant. Grâce à l'abondance des documents relatifs à l'économie de ces époques, nous savons toute la place que tenait le bétail dans ces exploitations. Parmi les redevances en nature, auxquelles était astreint le censier, figurent du beurre et des fromages ; certaines corvées consistaient à faire les foins : à les faucher et à les rentrer dans la grange du seigneur ou de l'abbaye ⁽²⁾.

(1) V. BRANTS, ouv. cité, p. 205 ; L. VERRIEST, *Le régime seigneurial dans le comté de Hainaut*, pp. 96 et ss.

(2) FR. DE POTTER et J. BROECKAERT, *Geschiedenis van den belgischen boerenstand*, pp. 122 et ss.

J. WAUTERS, *Histoire des environs de Bruxelles*, t. I, p. 84, t. III, p. 98.

Dans l'économie de la plaine maritime, les pâtures ont été de tout temps, à côté des céréales, à la base de l'exploitation. « Aussi les vieux textes où il est question des redevances à payer par les hommes de la plaine nous parlent de céréales et de produits d'élevage » ⁽¹⁾ et, jusqu'en 1870, dans l'état d'équilibre adopté par l'agriculture de la plaine, les pâtures occupaient une bonne part de l'exploitation.

Une importance relativement grande de l'élevage semble donc marcher de pair avec l'isolement des grandes fermes de la basse Belgique, du Brabant et du Hainaut.

C. Genre de vie purement agricole. — Dans les fermes de la Hesbaye, concentrées au centre du village, le cheptel n'est pas de nos jours moins abondant que dans les régions précédentes.

Cette situation est relativement récente ; elle date de l'introduction et du développement de la culture de la betterave à sucre, qui eut comme effet d'augmenter le nombre des bêtes à cornes dans les étables des fermes hesbignonnes. Le bétail est soumis à une stabulation permanente ; il est nourri en grande partie des pulpes renvoyées, par contrat, aux fermiers à raison de 60 % de la quantité des betteraves livrées, en partie aussi de tourteaux et de plantes fourragères. C'est surtout l'engraissement du bétail de boucherie qui est pratiqué et, dans certaines grandes fermes, on peut compter jusqu'à 70 et 80 têtes de bétail. Avant l'époque de la betterave à sucre, les bovidés tenaient peu de place dans les fermes hesbignonnes ⁽²⁾. La méthode d'élevage du bétail que l'on y pratique de nos jours n'est pas basée sur une culture herbagère plus ou moins intense ; on ne peut la comparer à la vraie forme d'élevage des pays herbagers, ni l'assimiler à ce qu'on est convenu d'appeler une exploitation en partie double, dans laquelle les prairies occupent des étendues parfois égales aux « terres à champs ». La Hesbaye est une terre d'économie purement agricole, peu favorable de par la nature de son sous-sol aux prairies naturelles

⁽¹⁾ R. BLANCHARD, *ouv. cité*, pp. 296 et 298.

⁽²⁾ Il serait difficile d'en donner une estimation approximative, les *Monographies agricoles* traitant généralement de toute la zone limoneuse qui comprend, outre la Hesbaye, une partie du Brabant et du Hainaut. Or, ces régions, par suite d'une composition différente du sous-sol, ont des aptitudes agricoles différentes.

Voir : E. DE LAVELEYE, *Essai sur l'économie rurale de la Belgique*, pp. 143 et ss.

ou artificielles ⁽¹⁾ ; elle s'oppose par là aux régions herbagères ou d'exploitation mixte.

Dans le peuplement aussi nous voyons se marquer une semblable opposition ; en Hesbaye plus de dispersion ni d'agglomération lâche, quelques rares fermes isolées seulement ; les maisons se groupent en gros bourgs semés dru sur le plateau.

Est-ce à dire que le cultivateur n'aurait pas intérêt à rassembler le plus possible ses champs et ses récoltes autour de son habitation ? Pour la facilité des travaux, la rentrée des moissons, la surveillance du personnel, etc., il est évident qu'il retirerait de réels avantages à pouvoir grouper ses terres près des bâtiments d'exploitation. Nous n'avons pas à examiner ici la question des inconvénients résultant d'un trop grand émiettement des parcelles d'une même exploitation ⁽²⁾. En ce qui nous concerne, c'est du reste moins le rapprochement ou l'éloignement de l'ensemble des terres qui influe sur la manière de répartir les maisons, que l'étendue de la parcelle qui fait corps avec la ferme. Pour être installé soit disant au milieu de son exploitation, le fermier de la plaine maritime possède fréquemment des champs plus éloignés de son habitation que la plupart des fermiers hesbignons dont la ferme se trouve au centre du village ⁽³⁾. Il est un fait cependant que, pour le fermier qui s'occupe exclusivement d'agriculture, le besoin d'un grand espace autour de la ferme, est moins impérieux que pour l'herbager.

Les exploitations purement agricoles n'ont le plus souvent qu'un enclos, comportant un verger et un jardin potager se prolongeant derrière la ferme.

⁽¹⁾ La rareté des prairies se prouve par la valeur très élevée de celles-ci. Des prairies humides se vendent parfois plus cher que de bonnes terres. E. VLIBERGH et J. ULENS, *La population agricole de la Hesbaye au XIX^e siècle*, p. 50, note.

⁽²⁾ E. LEPLAE, *La question de réunions territoriales*. — E. VAN DIEVOET, *Bodemversnippering en ruilverkaveling*.

⁽³⁾ L'éparpillement des parcelles appartenant à une même exploitation est très ancien dans le pays. Des textes signalent déjà ce fait à l'époque carolingienne ; voir G. DES MAREZ, *Le problème de la propriété rurale en Belgique*, passim.

Sur le fractionnement des terres et l'éloignement des parcelles des bâtiments d'exploitation consulter aussi : B. SEEBOHM-ROWNTREE, *Comment diminuer la misère*, p. 124 et plans. Il est des champs à 75 et même à 90 minutes de marche de la ferme.

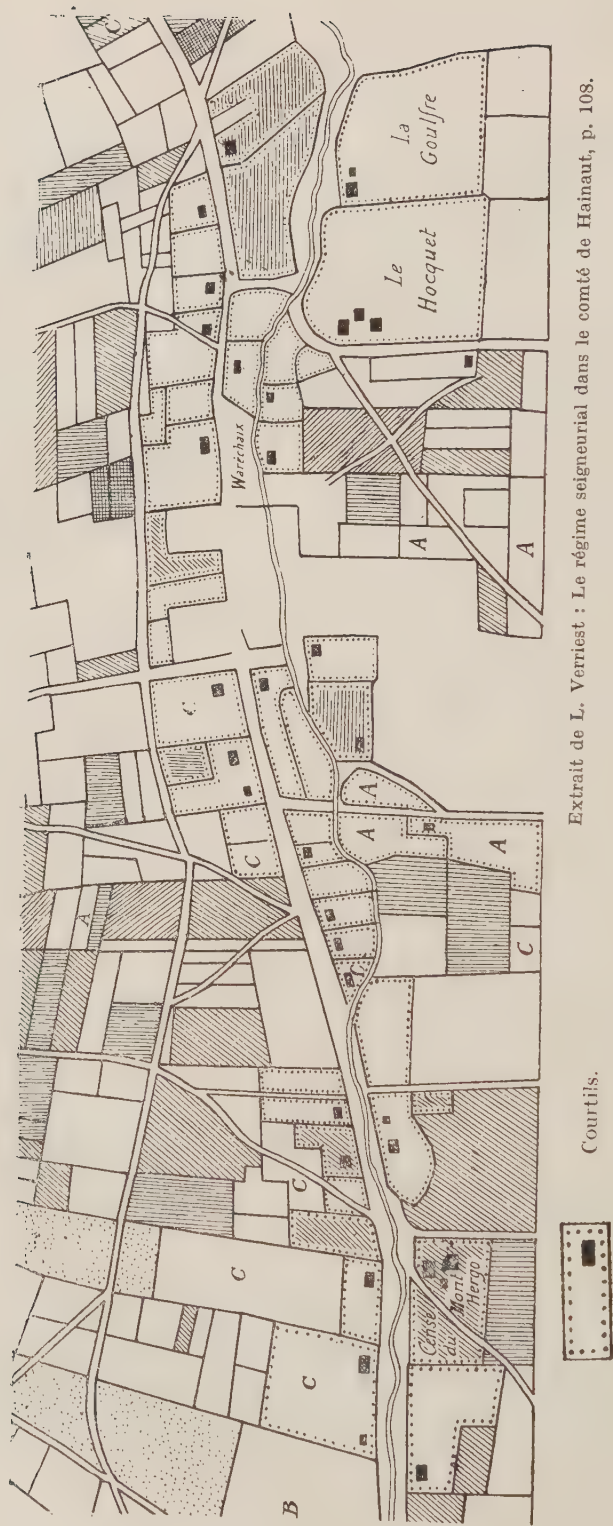


FIG. 14. — Plan parcellaire de la Seigneurie de Saisine (Anno 1679)

Les maisons et bâtiments de ferme sont placés au centre d'un courtil, constituant ainsi un peuplement aggloméré.

En se reportant aux coutumes du Moyen âge, il est probable toutefois que l'enclos dut être jadis plus considérable que de nos jours et les maisons par conséquent moins serrées. On sait en effet que, selon une habitude très répandue, les bâtiments de ferme étaient placés au centre d'un courtil, champ cultivé ou prairie, clôturé par des haies vives (fig. 14). Etudiant la situation d'un paysan de nos campagnes belges au XIII^e siècle, V. Brants écrit : « Toutes les maisons sont séparées et les exploitations entourées de haies, ou de toute autre clôture. L'obligation d'entretenir cette haie rentre dans les termes de toutes les concessions et le qualificatif de « mansus circumseptus », « custis circumsepta », s'y rencontre à chaque pas ; c'est le foyer propre de la famille, où elle est maîtresse chez elle » (1).

Sur les cartes et plans manuscrits, consignants les propriétés rurales de grandes abbayes et notamment celles d'Averbode, de Tongerlo, de St-Trond, de Villers,... dressés entre le XV^e et le XVIII^e siècle, et pour autant que l'on puisse considérer ces documents comme conformes à la réalité, nous voyons figurer de nombreux villages hesbignons avec des maisons séparées des voisines et entourées d'un espace libre, jardin ou champ (fig. 15). Brusthem, Borloo, Ryckel, Houppertingen, Attenhoven (2), Laer, Wanghe (3), Basheers, Venloo (4), sont autant de localités où ne se manifeste pas une cohésion réelle des maisons. Sur tous ces plans on a figuré le centre du village avec l'église et un groupe de maisons : petites habitations et grandes fermes. On n'y voit jamais deux maisons se touchant mur à mur, ce qui peut faire supposer que l'aspect du peuplement était celui de l'agglomération.

Les données se précisent pour le XVIII^e siècle où nous trouvons dans la carte de Ferraris un document de première valeur (5). Sur

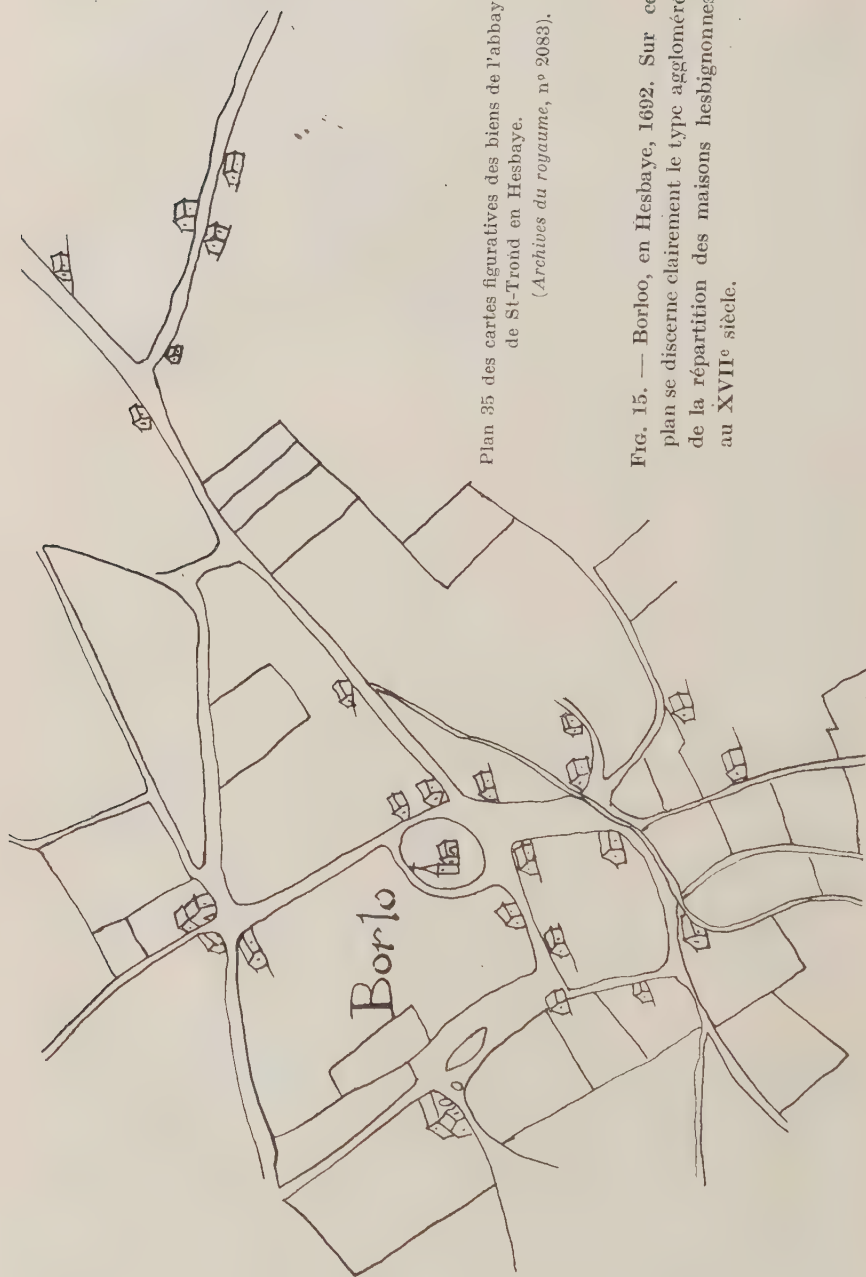
(1) V. BRANTS, ouv. cité, p. 78. Lire aussi : G. DES MAREZ, *Le problème de la propriété rurale en Belgique* ; L. VERRIEST, *Le régime seigneurial dans le Comté de Hainaut* et spécialement les plans qui accompagnent ce travail.

(2) N° 2083 des inventaires des cartes et plans manuscrits et gravés, conservés aux Archives générales du royaume.

(3) N° 1088 du supplément des inventaires des cartes et plans manuscrits et gravés, conservés aux Archives générales du royaume.

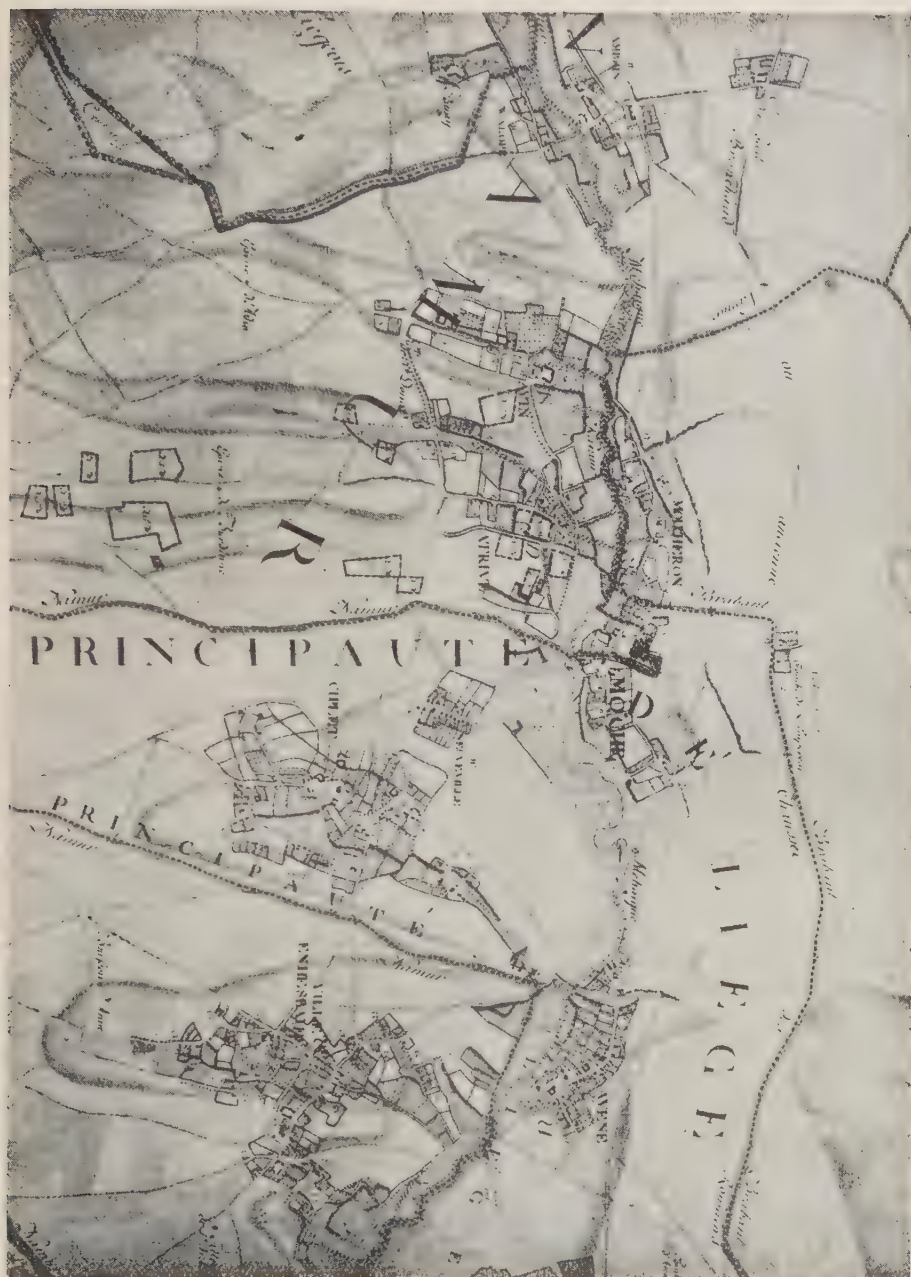
(4) Registre 5009, des Archives ecclésiastiques aux Archives générales du royaume.

(5) Carte des Pays-Bas autrichiens dressée par FERRARIS en 1777, récupérée après la guerre et conservée au cabinet des cartes et plans de la Bibliothèque royale.



Plan 35 des cartes figuratives des biens de l'abbaye
de St-Troïd en Hesbaye.
(Archives du royaume, n° 2083).

Fig. 15. — Borloo, en Hesbaye, 1692. Sur ce
plan se discerne clairement le type aggloméré
de la répartition des maisons hesbignonnes
au XVII^e siècle.



Extrait de la carte des Pays-Bas autrichiens de Ferraris.

FIG. 16. — Villages hesbignons au XVIII^e siècle. Type aggloméré précédant la concentration actuelle.

les planches à grande échelle, on peut embrasser tout un ensemble de villages entourés de leurs champs, prairies, bois, ce qui fait ressortir le caractère du peuplement avec une admirable netteté. Les villages hesbignons se présentent avec une légère concentration centrale ; cependant beaucoup de maisons sont entourées de jardins ou de vergers (fig. 16). Un fait intéressant à noter est la distance qui sépare les grandes fermes, sans toutefois qu'elles soient reléguées à l'écart de l'agglomération. On ne peut parler de cohésion dans le peuplement du village hesbignon au XVIII^e siècle, vu les nombreux enclos qui entourent les maisons, mais celles-ci se fixent à l'intérieur de certaines limites au-delà desquelles aucune habitation, sauf quelques rares fermes, ne s'aventure.

Nous retrouvons l'aspect des villages hesbignons, un siècle plus tard, dans les plans cadastraux publiés par Popp, vers 1850, pour une partie du pays ⁽¹⁾. Cet aspect, comme on peut s'y attendre, ne diffère pas notablement de celui figuré sur la carte de Ferraris. Le côté intéressant de ces plans parcellaires réside dans la figuration du morcellement des terres. Chaque maison a sa parcelle de terre, jardin ou champ, qui se prolonge derrière elle. Par places, ces parcelles se réduisent à des rubans étroits, à tel point que les maisons se touchent mur à mur (fig. 17). Ailleurs, et surtout vers la périphérie, les parcelles sont plus larges et les maisons séparées de leurs voisines.

Dans le peuplement actuel de la Hesbaye, le rétrécissement des parcelles près des maisons s'est accentué ; il y a maintenant un véritable tassement des habitations, la construction de maisons nouvelles comblant peu à peu les vides.

Nous assistons donc à travers plusieurs siècles à une lente évolution du peuplement hesbignon. Les groupements agglomérés, à l'origine, se sont, au lieu de s'étendre en villages-nébuleuses, ramassés sur eux-mêmes, en restreignant, au fur et à mesure de l'augmentation des maisons, les espaces restés libres entre elles.

Cette évolution se fit, croyons-nous, en fonction du mode d'exploitation du sol et de conditions sociales particulières, l'un et les autres influencés en première ligne par des facteurs géogra-

(1) Plans parcellaires et cadastraux publiés par Popp, conservés au cabinet des cartes et plans de la Bibliothèque royale.



Extrait de l'Atlas cadastral de Belgique, par P. C. Popp.

FIG. 17. — Plan parcellaire de Folx-Les-Caves. Village hesbignion au XIX^e siècle ; la concentration est plus accentuée que sur les figures 15 et 16.

phiques, notamment la nature du sol et la topographie de la région,

Depuis les temps historiques, la Hesbaye paraît avoir été une terre découverte. Les historiens ne font aucune mention de forêts ⁽¹⁾ et aucun nom de lieu ne trahit la présence de bois. Terre découverte, possédant un des sols les plus riches du pays, un manteau de limon épais par endroits de plusieurs mètres, elle fut de bonne heure une contrée de colonisation.

Vu la sécheresse relative de son sol, conséquence de la nature crayeuse du sous-sol, la terre ne put être exploitée qu'en faire-valoir agricole. Nulle part ailleurs, dans notre pays, l'introduction et le maintien du Dorfsystem, avec le sol partagé en parcelles d'égale valeur et l'établissement de l'assolement triennal, n'a trouvé des conditions plus favorables que sur ce plateau uniforme, peu entaillé par les cours d'eau, où des cultures d'un même tenant peuvent s'étendre sans contrainte sur des espaces sans fin. C'est par excellence le type dont Vidal de la Blache écrit ⁽²⁾ : « Ces types d'établissements tirent leur force de leur adaptation aux caractères propres de sol et de climat propres à une partie de l'Europe.

Les plaines unies sur lesquelles la charrue peut prolonger ses sillons rachètent leur uniformité par l'avantage de se prêter à de nombreuses combinaisons agricoles. Les cultures peuvent s'y pratiquer en grand, par les mêmes procédés, avec les mêmes instruments, aux mêmes époques : semences, sarclages, récoltes pouvant s'y faire simultanément. Il y a là un principe d'entente, l'avantage consiste en une économie de frais et de commodités réciproques. Ces conditions ont fait naître un système combiné de culture, une pratique réglée des assolements. Dès une époque ancienne, l'assolement triennal y a trouvé son domaine, on en a des preuves dès le IX^e siècle. On a pu ainsi associer d'un commun accord les cultures des céréales ou légumineuses avec les jachères et les pâtures.

Mais cette organisation n'est compatible qu'avec un mode d'habitat où tout l'espace réservé aux maisons se concentre, où toutes les parcelles sont accessibles et d'où rayonnent en longues bandes, les pièces de terre alloties à tour de rôle. Le village agglo-

(1) H. VANDERLINDEN, *La légende de la forêt charbonnière*, p. 8.

(2) P. VIDAL DE LA BLACHE, *ouv. cité*, p. 182.

méré autour duquel se coordonnent les cultures, vers lequel convergent les sentiers ou pistes herbeuses, persiste en vertu de son organisation intrinsèque, indépendamment de toute cause extérieure. »

Ni en Brabant où le réseau hydrographique crée un relief plus heurté et où la fertilité du sol est moins régulière par suite de l'enlèvement par places de la couche de limon, ni en Hainaut où les champs ne s'établirent que progressivement au détriment de la forêt, la régularité des cultures et l'ordonnance de toute la vie villageoise ne purent atteindre l'ampleur que des conditions naturelles favorables leur réservèrent en Hesbaye.

Les groupements une fois établis, chaque localité garda jalousement les terres qui lui appartenaient sans espoir de les étendre jamais, vu l'absence de bois et de landes incultes ⁽¹⁾.

Les villages hesbignons n'eurent donc pas la possibilité de se « diffuser » dans plusieurs directions au fur et à mesure de la mise en culture des terres les moins bonnes, comme ce fut le cas par exemple pour les villages-nébuleuses, dont des hameaux se sont détachés du centre principal, à mesure que la population de la commune augmentait.

En Hesbaye, par suite de l'uniforme qualité de la couche limoneuse, toutes les terres ont été livrées à la culture depuis des temps forts anciens. Les derniers occupants ont dû se contenter de parcelles soustraites à de plus grands domaines ⁽²⁾.

Dès lors on s'est ingénié à réduire au minimum l'espace sacrifié aux habitations, en serrant celles-ci le plus possible et en ne laissant aucun espace inutile entre elles. Il serait intéressant de rechercher la date de construction ou de transformation des grandes fermes qui se touchent mur à mur. Nous avons fait remarquer que, sur la carte de Ferraris, celles-ci apparaissent souvent séparées les unes des autres. Il est fort possible que, par suite de partages de grandes exploitations, des bâtiments

(1) L'absence de bois et landes, qui ailleurs constituaient le fonds des communaux, est peut-être en partie cause de ce que le système de la jachère, avec une année de repos sur trois, fut conservé plus longtemps en Hesbaye que dans d'autres régions moins fertiles du pays.

(2) Nous ne croyons pas que l'augmentation des maisons dut être considérable aussi longtemps que la Hesbaye est restée purement agricole, donc à peu près jusqu'au milieu du siècle passé.

de fermes se soient dédoublés ou bien que de nouveaux bâtiments d'exploitation se soient accolés à ceux existants déjà, en empiétant sur l'enclos primitif. Les formes massives des quadrilatères fermés se touchant mur à mur, en réalisant le problème de la plus grande surface construite sur la plus petite superficie possible, était pratiquement ce que l'on pouvait trouver de plus économique dans ce cas ⁽¹⁾.

Que la jouissance en commun d'une mare d'eau ait pu contribuer, parfois, en plein plateau par exemple, à faire voisiner quelques grandes fermes au centre du village, c'est probable ; toutefois ce ne fut jamais une nécessité impérieuse ; ainsi que nous le dirons encore plus loin, pour trois ou quatre fermes dont le bétail s'alimente à une mare, abreuvoir commun, il en est autant d'autres qui ont chacune leur mare à côté de la ferme et toutes possèdent un puits à eau potable.

Le rapprochement des habitations, en permettant à tout le mouvement de se faire aisément par les deux ou trois rues qui traversent le village, en ne laissant aucun coin perdu, comme il s'en trouve là où les bâtiments sont déjetés sans ordre, c'est sans contredit une réelle économie de terrain exploitable. La belle ordonnance des champs, dans lesquels aucun pouce de terrain ne reste improductif, se répercute dans l'agencement des habitations.

Les nouvelles constructions, nécessitées par l'augmentation progressive de la population, ne pouvaient trouver d'emplacement qu'à l'intérieur de l'agglomération et sur sa périphérie immédiate ; aucun propriétaire n'aurait consenti à morceler en parcelles insignifiantes l'un ou l'autre de ses champs. Le prix en eut du reste été trop élevé pour les ressources modestes des acquéreurs, généralement petits cultivateurs ou ouvriers journaliers.

Ainsi, les mailles de la surface construite ne pouvaient que se resserrer toujours davantage.

Or, depuis 1846, l'augmentation de la population hesbignonne, surtout de la population ouvrière, et par le fait même des maisons,

(1) M. A. DEMANGEON observe un fait analogue dans les agglomérations de la plaine Picarde, très semblable par sa constitution physique à notre Hesbaye. *La Picardie*, p. 364.

a été considérable, ainsi qu'il ressort de la figure 25. L'augmentation de la densité des maisons est générale pour toute la région ; elle atteint, pour plusieurs localités, 50 % et même 100 % de la densité de 1846. Cet accroissement extraordinaire des maisons devait, faut-il le dire, influencer dans une large mesure l'aspect concentré actuel du peuplement de la Hesbaye.

Ainsi donc, des facteurs naturels : fertilité du sol, régularité du relief, pays découvert, sécheresse du sous-sol, appelant un genre de vie purement agricole avec régularité des cultures et rotations définies ; un facteur social d'autre part : l'augmentation progressive et considérable de la population, et la difficulté de trouver l'emplacement nécessaire à la construction des demeures nouvelles dans une région où les cultures se tiennent, tous ces éléments réunis ont fait évoluer le peuplement de la Hesbaye vers la concentration.

Au nord de la Hesbaye, dans la région de Tongres et de Saint-Trond, la soudure entre les habitations est beaucoup moins forte. De nombreuses maisons s'entourent de vergers et, le printemps venu, elles disparaissent dans des nuages de fleurs roses et blanches. On est ici en pleine région fruitière. La présence de couches d'argiles rupéliennes, entre le sous-sol crayeux et la couche de limon, garde une plus grande humidité au sol et le rend fort propice à la création de vergers. Moins favorisé par la qualité du sol que sur le plateau hesbignon, le cultivateur trouve, dans la récolte des fruits, un appoint de ressources appréciable. Pour la facilité de la surveillance, il est préférable d'établir les vergers autour de l'habitation. Il en résulte une plus grande séparation entre les maisons du village et un aspect de peuplement légèrement différent de celui des villages du plateau crayeux.

De cette région à concentration dense, reportons-nous en Flandre, pays de dispersion par excellence. L'opposition de ces deux régions fera ressortir plus vivement la nature et le mode d'action des forces qui conditionnent les types de peuplement.

Nous avons signalé déjà l'influence qu'a pu exercer, sur la dissémination des fermes du Bloote (1), un mode d'exploitation où

(1) C'est ainsi qu'on appelle, dans la région, la plaine maritime où la violence des vents empêche la végétation arborescente de se développer.

l'élevage a toujours tenu une grande place. D'autres causes furent alléguées en faveur de la dispersion ; nous en reparlerons plus loin à propos des influences du milieu physique.

Remarquons ici qu'outre une mise en valeur différente du sol, — exploitation mixte en Flandre, agriculture en Hesbaye, — il existe encore une différence notable dans la manière dont ces deux régions furent occupées et l'époque où elles furent colonisées. Contrairement à la Hesbaye, les Polders ne sont entrés que très tard dans l'œcumène. Alors que le plateau limoneux était déjà doté au IX^e siècle d'un système agricole avancé avec rotation des cultures et assolement triennal ⁽¹⁾, les Polders commençaient seulement à être conquis sur les eaux. Sans doute, dès le VII^e siècle, mentionne-t-on des noms de localités, installées très probablement sur les îles et les terres élevées ayant émergé très tôt ; toutefois endiguements et asséchements, et par conséquent occupation définitive par l'homme de ces basses terres, n'apparaissent guère qu'à partir du X^e siècle ⁽²⁾.

Au XIII^e siècle le pays est déjà prospère. Partout de nouvelles terres sont gagnées à la culture. On s'occupe activement des endiguements et réendiguements ⁽³⁾. Des particuliers et des riches bourgeois, mais surtout les monastères, travaillent activement.

De grandes fermes s'élèvent un peu partout, on en retrouve encore des restes de nos jours, telles celles appartenant à la célèbre abbaye de Ter Doest à Dudzele et à l'abbaye des Dunes à Coxyde.

Sur ces terres nouvelles, livrées à la culture morceau par morceau, non soumises à un partage intensif comme les vieilles terres

⁽¹⁾ Comme on peut le voir dans les registres de l'abbaye du Mont-Blandin, l'assolement triennal était connu en Belgique au IX^e siècle. *Chronique du Mont-Blandin*, p. 72.

⁽²⁾ R. BLANCHARD, ouv. cité, ch. VIII, passim.

On sait que vers le IV^e siècle les marécages tourbeux, dans lesquels avaient vécu les Ménapiens, furent de nouveau recouverts par la mer.

⁽³⁾ A. DE HOON, *Mémoire sur les Polders de la rive gauche de l'Escaut et du littoral belge*, pp. 34 et ss.

H. PIRENNE, ouv. cité, t. I, pp. 299 et ss.

J. MASSART, *Géographie botanique des districts littoraux et alluviaux de la Belgique*, p. 190.

Le tableau des polders existant en Belgique, par J. SCHRAMME, *Des Polders*, pp. 262 et ss., donne une claire notion de l'importance des endiguements depuis le XV^e siècle jusqu'au XIX^e siècle.

hesbignones, et qui ne connurent au début que des occupations sporadiques, on ne conçoit pas d'autre peuplement qu'une répartition très clairsemée. L'assolement régulier, avec repos triennal, auquel nous avons attribué une part d'influence appréciable dans le peuplement primitivement aggloméré de la Hesbaye, ne fut jamais en vigueur dans la plaine maritime.

La fertilité du sol conquis sur la mer est telle que, pendant les premières années, le nouveau polder n'exige aucun engrais. La jachère n'y fut pas inconnue, elle y fut même conservée bien plus longtemps que dans la Flandre intérieure où des besoins autrement grands ne permettaient pas de laisser se reposer la terre. Seulement les rotations n'y eurent jamais rien de semblable à l'organisation méthodique qu'elles connurent sur le vieux sol de colonisation du plateau limoneux. Jadis la jachère revenait tous les sept ans dans la rotation des cultures de la plaine maritime ; au cours du siècle dernier, elle ne revenait plus que tous les dix ans ⁽¹⁾.

Les fermes du Bloote offrent, au point de vue de la répartition des maisons, une certaine analogie avec les exploitations, isolées dans les champs, du Brabant et du Hainaut. De part et d'autre, on assiste à une conquête lente et persévérante du sol, ici sur la mer, là sur la forêt.

Les établissements en masse y sont, dans les deux cas, impossibles, il faut progresser peu à peu, parcelle par parcelle. Il n'est pas jusqu'à l'époque de la mise en exploitation qui ne fut la même pour la plaine maritime et pour les défrichements de la moyenne Belgique.

D. Genre de vie semi-agricole semi-industriel. — Plus intéressante encore que l'isolement des grandes fermes poldériennes, est la dispersion extrême des petites fermes et des maisons ouvrières dans toute la Flandre intérieure (fig. 9). A notre avis, l'élément capital qui a porté ici la dispersion à son maximum n'est autre que le genre de vie semi-agricole semi-industriel de la population, sous forme d'industrie à domicile. C'est la même cause du reste qui a provoqué l'évolution si curieuse et si exceptionnelle de la densité de la population flamande. Dans

(1) E. DE LAVELEYE, ouv. cité, p. 33.

A. DE HOON, ouv. cité, pp. 77 et ss.

Monographie agricole des Polders, p. 24.

notre troisième chapitre, nous aurons à revenir plus longuement sur les caractères de ce genre de vie ; bornons-nous à noter ici son influence sur cette « poussière dense » de maisons rurales. A la base de toute l'activité flamande, jusqu'au milieu du siècle dernier, nous trouvons l'industrie textile avec production sur place de la matière première : le lin. La culture de la plante d'abord, sa manipulation ensuite, furent pendant longtemps le gagne pain de milliers d'individus entassés sur un espace restreint. Ressource insuffisante toutefois ; l'ouvrier qui s'exténue à biner, sarcler, moissonner, rouir et teiller le lin, à tisser les écheveaux filés par sa femme et ses filles, gagnait à peine de quoi se loger et se vêtir. Il fallait qu'en plus de ses occupations absorbantes, il trouva le moyen de récolter lui-même la nourriture des siens. La possession d'un lopin de terre était pour lui d'une nécessité absolue. Aussi n'hésitait-il pas à l'acquérir en propriété ou en location à des prix fabuleux ⁽¹⁾. Ce champ qu'il doit cultiver en même temps qu'il se livre à ses autres occupations, il a le plus grand intérêt à l'avoir tout près de sa maison, pour qu'aucune perte de temps ne résulte d'allées et venues continuelles.

Le morcellement de la terre, qui est à la base de cette économie, porte à l'éparpillement des maisons, l'agriculteur-ouvrier aimant à construire sa maison sur le petit champ qu'il exploite.

La nature du sol de la Flandre favorise d'autre part le partage extrême des terres ainsi que la culture intensive qui, nulle part ailleurs dans notre pays, n'a été mieux conçue ni pratiquée de si bonne heure. La terre sablo-argileuse se laisse travailler aisément ; l'ouvrier qui dispose d'une bêche et de bras solides n'a nul besoin de demander assistance aux gros fermiers, auxquels les journaliers sont forcés de recourir dans les régions aux sols plus compacts, exigea de puissants attelages pour le labour. Ainsi, chaque ouvrier flamand se suffit à lui-même, il est le maître de son domaine.

A ces causes de dissémination, ajoutons l'absence presque totale de relief.

Quelques rangées de collines rompent à peine la monotonie de la plaine flamande. Aucun trait topographique n'attire ou ne refoule

⁽¹⁾ B. SEEBOHM-ROWNTREE, ouv. cité, p. 124, note 1.

E. VANDERVELDE, *La propriété foncière en Belgique*, p. 112.

les habitations ; chaque homme est libre de placer sa maison ou bon lui semble.

La tendance à l'agglomération que l'on observe à l'approche de quelques vallées plus marquées, le long de la Dendre par exemple, n'est qu'une exception qui confirme la règle générale.

Enfin, s'il peut paraître par trop simpliste d'attribuer uniquement au facteur hydrologique la dissémination de l'habitat, il n'est pas douteux cependant que la facilité avec laquelle les ménages peuvent s'approvisionner en eau, ne contribue à favoriser les possibilités d'éparpillement des maisons en Flandre.

Signalons un dernier facteur qui, sans appeler naturellement la dispersion, l'accentue dans le cas présent : le chiffre élevé de la population ; avec des densités de 50 à 100 maisons au kilomètre carré (carte II), on conçoit que la région doive littéralement « grouiller d'habitations ».

Le genre de vie semi-agricole semi-industriel, à l'action duquel nous attribuons en grande partie l'intensité de la dispersion dans la plaine flamande, se retrouve ailleurs encore en Belgique. Jusqu'au XIX^e siècle la plupart des ouvriers agriculteurs étaient, en plus de leur occupation principale, hommes de métier. En feuilletant les enquêtes sur les industries à domicile⁽¹⁾, on s'aperçoit qu'un nombre incroyable de petits métiers occupait les cultivateurs pendant les chômages forcés de l'hiver. Néanmoins, en aucun endroit du pays, cette activité dédoublée ne fut plus générale qu'en Flandre, et nulle part elle ne présenta des caractères aussi distinctifs. La clouterie, la saboterie, la vannerie, ... n'ont rien de comparable à l'antique industrie familiale du lin.

Le genre de vie mixte qui s'est développé dans la dernière moitié du siècle dernier, et qui ne force plus le journalier à partager son temps entre les champs et le métier, mais qui divise plutôt le travail entre les membres de la famille, les femmes et les enfants cultivant la terre et les hommes s'engageant dans les mines et les fabriques, ne ressemble pas non plus à l'activité double d'autrefois. A ce nouveau genre de vie correspond une forme particulière de peuplement : les agglomérations de maisons construites en série, dénuées de tout cachet architectural et qui s'entassent près des

(1) *Les industries à domicile en Belgique*, 10 volumes.

stations de chemin de fer et le long des chaussées. Leur nombre s'est considérablement accru au cours des dernières années. Les ouvriers industriels, les jeunes surtout, reculent devant la tâche de mener de front une petite exploitation et le travail en fabrique, les salaires élevés les en dispensent du reste, et alors même qu'ils le désireraient, ils en seraient empêchés par le manque de terres. Dès lors, ils n'ont plus aucun avantage à isoler leurs maisons dans les champs, et ils se condamneraient à faire matin et soir de longues marches par de mauvais chemins et par tous les temps.

Comme le lopin de terre est réduit à un jardin potager, rien n'entrave plus l'agglomération des nouvelles maisons ouvrières, ni leur concentration en monotones corons.

3 — Influences du milieu physique.

On exagéra souvent l'action des facteurs physiques sur les variétés du peuplement. On établit même des lois générales et immuables, sortes de cadres passe-partout, dans lesquels on s'ingéniait à faire entrer, coûte que coûte, les divers paysages géographiques ; il en résulta une conception déterministe rigoureuse ⁽¹⁾. Telle était, par exemple, cette idée admise de confiance et combien de fois formulée que, dans les régions où l'eau est abondante et à faible profondeur, les maisons se disséminent, parce que l'homme est certain de trouver de l'eau n'importe où et sans difficulté ; que là, au contraire, où il faut creuser des puits profonds pour atteindre la nappe aquifère, les maisons se pressent autour d'un point d'eau. Or, sans sortir de la Belgique, nous avons relevé plus d'une exception à cette soi-disant loi générale.

Des monographies régionales ont peu à peu démontré la fragilité de ces généralisations simplistes, et aujourd'hui le déterminisme géographique est de plus en plus abandonné par les anthropogéographes eux-mêmes. Par réaction, une tendance opposée semble se manifester, niant toute influence du milieu physique sur les divers caractères de l'habitation humaine ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Voir : L. FEBVRE, *La terre et l'évolution humaine*, passim.

⁽²⁾ Dans son étude sur : *Le problème de l'habitat dans les massifs de la Chartreuse et du Vercors*, M. J. BLACHE, ne semble admettre aucune influence ni du milieu physique, ni du genre de vie des habitants, pour expliquer la différence qui existe entre les deux types d'habitat de part et d'autre de la cluse de l'Isère.

Il est indéniable cependant que les agents physiques conditionnent, en une certaine mesure, des formes locales de peuplement et, comme nous le verrons dans un chapitre ultérieur, des types d'habitation.

Leur action n'est pas nécessairement immédiate ; ils peuvent déterminer en premier lieu un genre de vie qui, lui, influencera plus directement le type de répartition. L'action des facteurs physiques n'est surtout pas uniforme ni d'application générale.

Souvent, pour ne pas dire toujours, c'est non pas un seul facteur, mais une série d'éléments qui agissent simultanément. Le dosage de leurs influences, comme le nombre même des facteurs, peuvent varier à l'infini, au point qu'une même équation ne se répète jamais, pour ainsi dire, ni à travers l'espace, ni dans le temps. Comme d'autre part les formules de répartition se limitent à quelques types dominants, il est fatal que des modes de répartition semblables peuvent être le résultat de facteurs différents. On comprend dès lors la difficulté du problème. Pour peu que l'intervention d'un facteur quelconque nous échappe, ou seulement la proportion de son influence comparée à celle des autres éléments qui agissent avec lui sur le modelé du peuplement, certains aspects du phénomène pourront nous apparaître comme complètement indépendants de leur milieu géographique.

On admettra donc qu'il ne peut être question, dans une étude aussi générale que la nôtre, d'épuiser la matière. Aussi, n'entre-t-il pas dans notre intention de donner un tableau complet de l'action des facteurs physiques sur les modes de répartition des maisons en Belgique. Nous ne voulons que noter ce qui, dans le peuplement, nous a paru avoir certaines relations avec le milieu ambiant.

Nous voyons tour à tour l'homme aux prises avec la forêt, le climat, les formes topographiques, l'hydrologie, la nature du sol, etc. L'influence de ces agents s'atténue ou se transforme d'après les régions et suivant les époques.

Comme il ne peut être question d'importance relative entre les divers éléments, l'ordre adopté dans notre exposé n'a rien d'imposé ⁽¹⁾.

(1) Dans les pages suivantes nous n'avons insisté que sur les agents physiques qui ont exercé une influence directe et prépondérante. Quant aux facteurs dont

A. *La forêt* ⁽¹⁾. — A en croire les documents historiques, l'opposition entre régions boisées et terres découvertes a dû jouer un rôle capital dans la fixation des premières colonisations. Selon le genre de vie des peuplades, les forêts étaient recherchées par les unes et délaissées par les autres ⁽¹⁾.

Tout pays découvert, prairies ou terres incultes, fut préféré par les Francs aux contrées boisées ⁽²⁾. Il est incontestable cependant que les forêts offraient de nombreux et précieux avantages aux populations installées dans leur voisinage. Elles leur fournissaient du bois en abondance, bois de charpente et bois de chauffage, la glandée pour les porcs, de l'herbe pour le bétail, du gibier, etc.

Les bois occupaient jadis en Belgique de vastes étendues ⁽³⁾. Outre la forêt ardennaise qui couvrait une grande partie du sud du pays, la forêt charbonnière s'étendait sur de grands espaces dans les régions hennuyères et brabançonnnes. Les bois étaient moins continus en Flandre. En dehors de la zone boisée entre Anvers et Dixmude qui arrêta l'invasion franque vers l'ouest, comme la charbonnière le fit vers le sud, on connaît encore la Lisga et le Sceldeholt, sur les rives de la Lys et de l'Escaut, nommés dans un capitulaire de 877 ; la forêt d'Houthulst mentionnée au XI^e siècle, la Thigubusca entre Ypres et Poperinghe. Quant à la « nemus sine misericordia » qui, selon certains chroniqueurs, se serait étendue à travers toute la Flandre, aucun texte positif n'affirme son existence.

La Campine était encore très boisée au XII^e siècle, époque à laquelle des monastères, et tout particulièrement les abbayes norbertines d'Averbode, de Tongerlo et de Postel, entreprirent de la mettre en valeur ⁽⁴⁾. De toute cette richesse forestière il ne reste plus actuellement que des débris, tels la forêt de Soignes,

l'action, quoique réelle, est secondaire et indirecte, nous nous sommes borné à les mentionner, à titre accessoire, sans leur attribuer un paragraphe spécial.

(1) A. MEITZEN, ouv. cité, vol. I, p. 541; H. PIRENNE, ouv. cité, t. I, p. 15.

(2) A. HOMBITZER, ouv. cité, p. 39.

(3) Sur l'extension des forêts en Belgique voir notamment : G. KURTH, *La frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France* ; R. BLANCHARD, ouv. cité, p. 334 ; A. DEMANGEON, *La Picardie*, fig. 42, p. 426 ; H. VANDERLINDEN, *La légende de la forêt charbonnière* ; J. MASSART, *Géographie botanique de la Belgique*, t. I, p. 123.

(4) A. HEYLEN, *Historische Verhandelingen over de Kempen*, p. 7.

le bois de Meerdael, la forêt d'Houthulst d'avant-guerre, etc., et seuls de nombreux noms de lieu indiquent encore les endroits qui furent jadis des contrées boisées.

Quelle fut l'influence des bois et des défrichements sur la répartition des maisons ?

Les premiers établissements en forêts occupèrent, selon toute évidence, des clairières naturelles où, par conséquent, la place pour les habitations et les cultures était limitée. La physionomie de ces îlots habités, entourés d'espaces déserts, était celle de l'agglomération.

L'attaque méthodique de la forêt ne devait débiter que vers le X^e siècle, alors que les populations de la plaine commencèrent à se sentir à l'étroit sur les terres arables découvertes (1). Des noyaux primitifs de villages s'étendirent, de nouveaux centres se créèrent. A partir du XII^e siècle le mouvement prit une extension considérable grâce surtout à l'impulsion donnée par les monastères et les seigneurs féodaux. Nous venons de citer l'œuvre créatrice des abbayes de Prémontrés dans les terres boisées et les landes incultes de la Campine ; elle commença au XII^e siècle.

Dans le Brabant et le Hainaut, les déboisements furent intenses. « Du XIII^e au XV^e siècle, la forêt charbonnière commença à s'éclaircir et à se morceler,... elle n'eut plus de contours précis à partir du jour où coupée en une multitude de tronçons elle se trouva partout et nulle part » (2). Nous trouvons, dans l'étude de M. Verriest (3), quelques renseignements sur la manière dont s'est effectuée l'occupation de ces terres nouvelles. Nous lui empruntons la fig. 14. Le mode de peuplement qui y est indiqué se passe de commentaires ; c'est l'agglomération lâche des villages-nébuleuses que nous trouvons encore aujourd'hui dans notre domaine I D., carte I.

Autour d'une chapelle, d'un monastère ou d'un noyau plus ancien, se sont groupées les demeures des nouveaux colons. Comme

(1) Consulter à ce sujet : H. VANDERLINDEN, *Les principales phases de l'exploitation forestière en Belgique* ; E. FAIRON, *Les donations de forêts aux X^e et XI^e siècles* ; J. FLACH, *Les origines de l'ancienne France*, t. II, pp. 139 et ss. ; H. PIRENNE, ouv. cité, t. I, p. 293.

(2) G. KURTH, ouv. cité, p. 547.

(3) L. VERRIEST, *Le régime seigneurial dans le comté de Hainaut*, pp. 51 et ss.

on le remarque sur la figure 14 les maisons sont séparées les unes des autres, établies au milieu de leur courtil qu'entoure une haie vive. Plus loin, au-delà des courtils, les terres gagnées à la culture s'étendent aux dépens de la forêt, au fur et à mesure que les besoins s'en font sentir.

Cette extension ne se fit pas nécessairement d'une manière régulière comme s'étend une tache d'huile. Suivant les circonstances, l'agrandissement se fit tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, donnant précisément à ces villages cet aspect diffus de nébuleuse.

Dans le cas d'occupation intense et continue, comme sur les terres limoneuses de l'ancienne forêt charbonnière, les zones boisées, isolant d'abord les villages les uns des autres, se sont amincies progressivement, et les champs cultivés des localités voisines ont fini par se rejoindre. Ailleurs, dans les terres moins bonnes, tels les fonds humides de la Fagne et les sables de la Campine, le déboisement ne fut pas poussé aussi avant. Il est même arrivé qu'il a fallu reboiser, après défrichement, des sols trop maigres pour être avantageusement cultivés.

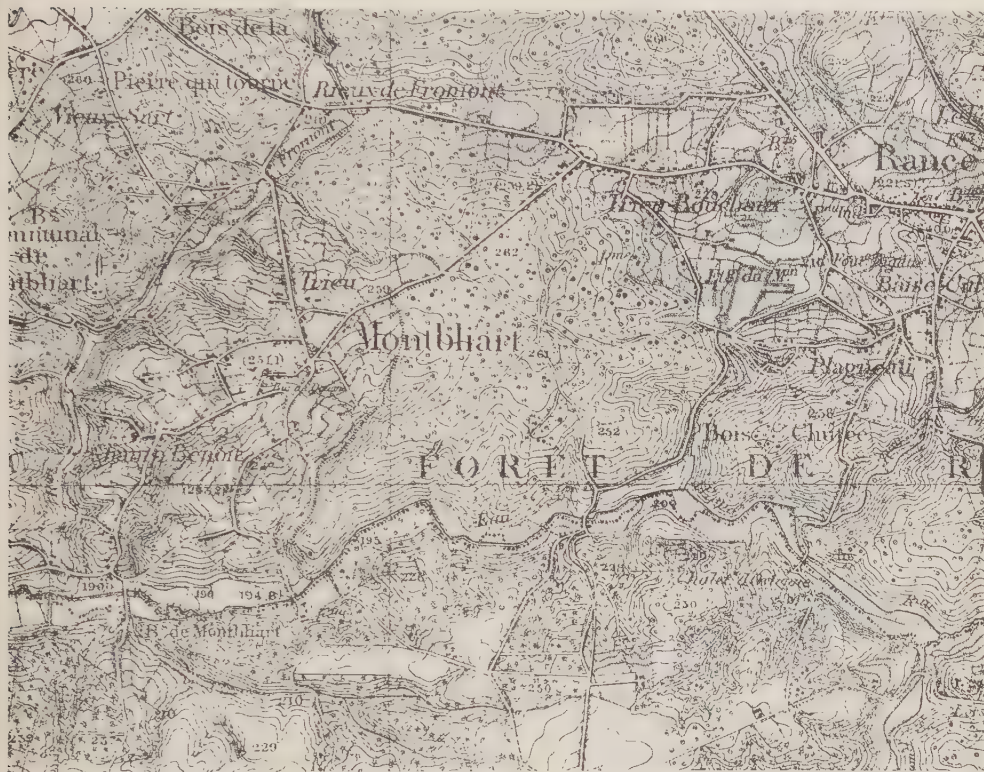
Arrêtés à la lisière des forêts, maintenus prisonniers à l'intérieur des clairières naturelles ou parqués sur des espaces défrichés, les hommes ne sont pas libres de choisir l'emplacement de leurs maisons, ainsi qu'ils le feraient en terrain découvert. Dans les villages-nébuleuses de la Fagne hennuyère, par exemple, cette barrière qu'oppose la forêt à l'éparpillement des habitations est très nette. Terres cultivées et prairies créées à leurs dépens se découpent en figures géométriques (fig. 18). Là où s'arrêtent les prairies, finissent aussi les établissements humains, et seules quelques cabanes de bûcherons s'aventurent dans la solitude boisée ⁽¹⁾.

Une dissémination quelque peu importante des habitations ne se conçoit pas en pleine forêt ; les maisons isolées y sont toujours une exception.

On pourrait toutefois concevoir un peuplement concentré là où

(1) Les bûcherons, même ceux qui passent une grande partie de leur vie en plein bois, y vivent dans des cabanes primitives. Leur véritable demeure se trouve dans le village, alors même qu'ils n'y séjournent que quelques mois de l'année. E. VANDERVELDE, *L'exode rural et le retour aux champs*, pp. 153 et ss.

une agglomération est possible. Or, ni en Hainaut, ni en Brabant, ni en Campine, grandes régions de défrichement, la concentration n'existe. Il faut attribuer ce fait, croyons-nous, à l'économie rurale mixte pratiquée dans toutes ces régions, économie dont nous avons souligné précédemment les influences. La coutume très répandue au Moyen âge, d'établir le corps de logis et les



Extrait de la carte belge au 1 : 40,000.

FIG. 18. — Villages herbagers découpés en figures géométriques dans les défrichements de la Fagne.

bâtiments de ferme au milieu d'une cour ou de terres arables, toutes les maisons restant ainsi isolées sur leur exploitation, contribue également à donner aux groupements de maisons le caractère de l'agglomération ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ V. BRANTS, ouv. cité, p. 78.

L'origine des villages de défrichement se perpétue dans les noms de lieux en : sart, rode, roux, reux et leurs multiples dérivés, comme aussi dans les noms en : bois, haies, forêt, hout, désignant des établissements au milieu des bois ⁽¹⁾. Ces noms pullulent dans toute la région où domine le peuplement aggloméré : Forest, Roux, Rœulx, Lambusart, Lodelinsart, Goutroux, Bois-d'Haine, Sars-la-Buissière dans le Hainaut, Rixensart, Maransart, Rhode-Sainte-Agathe, Attenrode, Gelrode, Waenrode, dans le Brabant, Vorst, Eynthout, Houtvenne, Herenthout, Meerhout en Campine, etc. Nous ne citons ici que des noms de commune, alors que, pour ainsi dire, dans chaque commune de cette région d'agglomération, il existe au moins un hameau ou lieu-dit dont le nom a l'une ou l'autre de ces terminaisons.

En Ardenne, chose curieuse, les noms en sart, rode, roux, etc., ne se rencontrent qu'en très petit nombre alors que, dans cette région, particulièrement boisée, on s'attendrait à les trouver en masse. Aurait-on négligé d'y donner, aux terres gagnées sur la forêt, des noms qui rappellent son souvenir ? Ou bien le défrichement y a-t-il été moins intense que dans le centre du pays ?

Cette dernière hypothèse nous paraît la plus plausible. Il ne suffit pas, en effet, à l'homme de trouver une place où construire sa maison, il lui faut en outre des champs de culture pour subvenir à ses besoins.

Entre les riches terres limoneuses, si propres à la culture, où s'épanouissait la charbonnière et le sol siliceux et argileux de l'Ardenne, la différence est grande. Aussi y a-t-il lieu de distinguer entre les défrichements effectués dans ces deux régions. Tandis que dans la forêt charbonnière, il équivaut au « dérodage », c'est-à-dire à l'enlèvement de toute trace de la forêt, sans esprit de retour, l'Ardenne connut plutôt « l'écobuage » ou culture sur brûlis, mode original de fertilisation des sols pauvres. Entre les arbres laissés debout pour la semence et les souches de taillis abattus, des mottes de gazon et des branchages disposés en fourneaux se consomment lentement. Les cendres sont répandues en guise d'engrais. Cette terre, débarrassée momentanément de toute végétation arborescente et légèrement amendée, est labourée à la

(1) Sur les époques d'apparition des villages de défrichement consulter : C. PROT, *Les pagi de la Belgique*, pp. 108, 179, 184, 377, etc.

houe et ensemencée ; ainsi préparée, elle produit une maigre récolte, parfois deux, après quoi la terre a besoin d'un long repos, de sept à dix ans, pendant lequel la forêt reprend le dessus et reconquiert son domaine. L'écobuage, appelé aussi essartage⁽¹⁾, s'est probablement pratiqué de très bonne heure en Ardenne, et « jusqu'à un temps très peu éloigné du nôtre, et aussi bien aux XVII^e et XVIII^e siècles qu'au Moyen âge, la forêt, qui n'était jamais loin du village ardennais, qui l'enveloppait parfois, a tenu dans son économie rurale une place essentielle. Avec la lande, qui ne cessa de se répandre à ses dépens, elle était pour le paysan le complément nécessaire de son champ, de son pré. Il n'y prenait pas seulement le bois dont il avait besoin. Il y envoyait son bétail une bonne partie de l'année. Il y faisait venir des grains, supplément précieux pour un pays qui ne récoltait pas assez pour sa subsistance. De nos jours le rôle nourricier de la forêt s'est fort réduit. Ses produits s'exportent au loin. Le charbon vient concurrencer le bois dans les hameaux les plus écartés. Le pâturage en forêt a presque cessé. L'essartage est en train de disparaître. Et la forêt a pansé ses blessures » ⁽²⁾.

Hormis ce mode de mise en valeur, le défrichement ne paraît pas avoir été effectué fréquemment en Ardenne en vue d'une colonisation.

On ne peut donc s'étonner d'y trouver un peuplement différent de celui des régions où le déboisement fut poussé si intensément que toute trace de forêt y a disparu. Le maigre rendement du sol ardennais ne sut attirer qu'une population très peu dense. Les colons s'y installèrent généralement en petits groupements, auxquels les clairières naturelles et les vallées des cours d'eau offraient assez d'espace pour la construction de leurs abris et la pratique d'une culture élémentaire.

(1) Les cultures sur brûlis se pratiquent suivant deux méthodes principalement : 1^o l'essartage à feu courant qui consiste à brûler les herbes et les débris de la coupe à mettre en culture ; 2^o l'écobuage à feu couvert, qui se fait en enlevant la surface gazonnée par mottes. Celles-ci sont séchées et assemblées en fourneaux coniques auxquels on met le feu. C'est l'écobuage qui est couramment pratiqué en Belgique, mais les expressions essartage et écobuage sont employées indifféremment pour désigner la culture sur brûlis.

(2) L. BOUTRY, *La forêt d'Ardenne*, p. 262.

Signalons en outre deux autres facteurs physiques qui, en Ardenne, ont dû accentuer encore la tendance au groupement qu'imposait l'installation en forêt : *le climat* et *le relief* du sol. Sous ce rapport, l'Ardenne forme un monde à part en Belgique ; nulle part ailleurs, dans le pays, le climat n'est assez tranché que pour influencer d'une manière directe une forme spéciale de peuplement.

Il faut se reporter aux temps où dans cette région, mal desservie par les moyens de communication, chaque lieu habité avait à se suffire pour tout ce qui était d'un usage et d'un emploi courant. Les hivers sont très rigoureux dans la région ardennaise, la neige y est abondante et les premiers flocons poudrent parfois les récoltes non encore rentrées ; jadis il n'était pas rare que les communications fussent interrompues pendant plusieurs semaines. Force fut donc aux habitants de se tenir groupés et de ne pas trop s'éloigner du centre vital de la communauté.

En outre, sur ce plateau découpé par de nombreuses rivières à vallées étroites et encaissées, à versants escarpés, les lieux habitables n'abondent pas. C'est tantôt le pédoncule d'un méandre, tantôt un élargissement de vallée, ou encore un replat de terrasse fluviale qui constituent les sites les plus recherchés. Plus haut, sur le plateau même, les têtes de vallons et les bassins de réception sont aussi des endroits propices pour l'établissement de l'homme. Dans tous ces sites possibles, la surface utilisable n'est généralement pas étendue, et l'on ne peut songer à s'y installer largement, d'autant plus qu'il faut ménager quelques parcelles de culture et des jardins potagers. La plus grande parcimonie s'impose donc ; il ne faut pas gaspiller un sol trop précieux et, par conséquent, il est de première nécessité de serrer les habitations autant que possible.

B. L'hydrologie. — Que faut-il penser de l'influence qu'exercent l'eau, ainsi que la profondeur de la nappe aquifère, sur la dissémination ou la concentration des habitations ?

Dans plus d'un ouvrage, on peut lire que la dispersion maximum des maisons en Flandre est en fonction directe de l'abondance de l'eau dans cette région, comme aussi de la faible profondeur de la nappe phréatique. Le paysan, qui construit sa maison à proximité

de son champ, est certain de trouver de l'eau en creusant le sol à quelques mètres de profondeur. C'est exact, mais on oublie de tenir compte de la qualité de cette eau, si facile à puiser. Dans la plaine maritime, la nappe aquifère qui se tient immédiatement en-dessous d'une couche de tourbe se charge, de ce fait, de matières organiques qui la rendent totalement impropre à la consommation ; les animaux même refusent de la boire. Aussi, les habitants des Polders s'alimentent-ils exclusivement en eau de pluie. L'eau qui ruisselle des toits est conduite par des gouttières et précieusement recueillie dans des tonneaux ou dans des citernes maçonnées. Le bétail s'abreuve aux larges fossés qui entourent les fermes. On comprend donc que, dans cette région, cependant bien pourvue en eau souterraine, on se plaigne fréquemment du manque d'eau en été. Une enquête renseigne que, dans les polders de l'Escaut, les habitants de la commune de Calloo sont obligés de chercher l'eau à une distance de 200 mètres, parfois même à trois kilomètres de leur demeure ⁽¹⁾. Il n'y a donc ici aucun lien entre la dispersion des habitations et la soi-disant facilité qu'ont les habitants à se procurer de l'eau, en creusant près de leur demeure un puits de quelques mètres de profondeur.

Expliquant la dispersion du Pays de Herve, M. Bihot ⁽²⁾ établit également une relation entre cette dissémination et l'abondance de l'eau dans le pays. Ce qui n'empêche pas que certains puits atteignent, à Clermont par exemple, 17 mètres de profondeur, et 21 mètres à Soumagne ⁽³⁾. Des fermiers nous ont dit avoir dû creuser jusqu'à 40 mètres pour atteindre l'eau potable. Malgré cela la dispersion est poussée à l'extrême.

Que voyons-nous, par contre, dans des régions de concentration comme l'Ardenne ? Les gens s'approvisionnent habituellement en eau, non pas à des puits, mais aux sources et aux eaux courantes. Or, il n'est pas de pays où celles-ci soient plus abondantes qu'en Ardenne, où l'eau suinte de partout sur les schistes, grès et quartzites imperméables ; cela devrait permettre, au moins, une agglomération très lâche.

(1) P. THUYSBAERT, *Het land van Waes*, p. 18.

(2) Ch. BIHOT, *Le pays de Herve*, p. 18.

(3) Ibid., p. 16.

Même en Hesbaye, qui passe pour le type des régions pauvres en eau, où les habitations se concentrent, dit-on, autour des puits creusés en commun, une dispersion en hameaux ne serait pas impossible. Chaque grande ferme, en effet, possède un puits privé atteignant de 25 à 30 mètres de profondeur, quelquefois davantage. Les petits cultivateurs et les ouvriers du voisinage ont l'autorisation de s'y approvisionner en eau. En ne tenant compte que du seul facteur hydrologique, rien n'empêcherait dès lors les grandes fermes de s'installer au gré du propriétaire, en dehors de l'agglomération villageoise où l'avantage de puits communaux ne les retient pas, et d'entraîner, à leur suite, quelques petites maisons d'ouvriers agricoles.

Signalons encore ce que dit la Monographie agricole de l'hydrologie du Hainaut : « Presque partout, on est assuré de rencontrer à des profondeurs raisonnables, de l'eau potable en quantité. Le cas contraire est rare et absolument local » (1). Et nous sommes là en pleine région d'agglomération !

L'eau est sans contredit un élément indispensable à tout établissement humain et si son abondance peut, en union avec d'autres facteurs, favoriser la dispersion, comme sa rareté peut quelquefois au contraire susciter une tendance à l'agglomération, nous n'avons nulle part observé en Belgique que son rôle fut prépondérant sur la manière dont les hommes répartissent leurs demeures. Son influence, au contraire, paraît plus réelle sur le choix des sites des villages dont nous parlerons plus loin.

C. Nature du sol. — Il en est de même de la nature du sol ; nous croyons qu'elle agit plus efficacement sur le choix des lieux habités que sur la détermination d'un type de peuplement. Nous n'avons donc pas à y insister ici ; bornons-nous à signaler qu'on a cru pouvoir attribuer en partie la dispersion de la Flandre maritime à la compacité de son sol argileux qui, « par temps humide, se prête si peu aux charrois que les bâtiments doivent être le plus près possible des champs qui en dépendent » (2). Ce fait n'est pas propre à la plaine maritime ; le limon gras de la Hesbaye présente les mêmes incon-

(1) *Monographie agricole de la région limoneuse et sablo-limoneuse*, p. 71.

(2) R. BLANCHARD, *ouv. cité*, p. 308.

vénients ⁽¹⁾, et pourtant les fermes y sont agglomérées au centre des villages.

Les facteurs physiques n'exercent, lorsqu'on les considère chacun, séparément, qu'une action très limitée sur le mode de peuplement. Leur action n'est ni isolée, ni unilatérale. En se superposant, en se combinant entre eux ou avec des éléments économiques et sociaux qu'ils conditionnent, ils élaborent, en une lente évolution, les genres de vie, les modes d'exploitation du sol, les conditions sociales, qui eux agissent, apparemment, plus directement et plus efficacement, sur les formes de répartition.

IV

CONCLUSION

Cet essai explicatif des régions de peuplement, délimitées sur notre carte de la répartition des maisons en Belgique, montre toute la complexité du problème. Nulle part, comme on a pu le constater, un quelconque des aspects si variés du peuplement ne dépend d'un facteur unique, ni même d'une série de facteurs de même ordre. Au contraire, partout nous nous sommes trouvé en face d'actions et de réactions, un peu confuses parfois, des facteurs physiques, économiques et sociaux.

Il s'ensuit qu'il n'y a pas nécessairement concordance entre les régions de peuplement (régions humaines) et des régions purement physiques ; des facteurs humains et sociaux pouvant contrebalancer l'influence des facteurs naturels. D'autre part, on doit admettre que, par la force même des choses, certaines physionomies du peuplement aient conservé à travers mille vicissitudes des traces du passé. Nous les retrouvons dans de nombreuses manifestations humaines ; on ne voit pas pourquoi la manière de répartir les maisons ferait seule exception. Quant à vouloir

(1) « A certaines saisons de l'année et après de fortes pluies, les chemins de terre sont dans un état tel qu'un fermier de Bouckhout (sud du canton de St-Trond) nous dit que parfois pour arriver à la grand'route, il attelle avec une longue chaîne jusque onze chevaux à un chariot de 3000 à 3500 kilogrammes de betteraves avec 30% de tare, et que, ordinairement, il lui faut pour ce charriage huit chevaux. Les cultivateurs qui ne disposent pas de tant de force motrice ne chargent leur chariot que sur la grand-route ». E. VLIEBERGH et R. ULENS, *La population agricole de la Hesbaye au XIX^e siècle*, p. 41.

épingler des étiquettes ethnographiques sur les types actuels du peuplement, cela nous paraît singulièrement audacieux. Les images de la répartition des maisons, dans le lointain passé, sont tellement floues, si peu précises et parfois si incomplètes, qu'on ne peut vraiment en tirer argument. A supposer même que ces influences raciques fussent démontrées, le problème de la cause originelle des types de peuplement ne serait pas résolu. Aurait-on tout dit en assignant une origine celtique, romaine, germanique, à telle physionomie de l'habitat humain ? Il faudrait encore en expliquer les caractères, rechercher les motifs qui ont déterminé ces peuples à disséminer ou à concentrer leurs habitations, à s'établir en associations fermées ou ouvertes et, en dernière analyse, faire appel à des adaptations du genre de vie au milieu ambiant.

Cette influence du milieu naturel, qu'elle soit immédiate ou qu'elle s'exerce seulement par l'intermédiaire du genre de vie, est incontestable ; nous croyons l'avoir démontré dans les pages précédentes.

L'erreur souvent commise, en cherchant à expliquer un phénomène humain par le milieu ambiant, consiste à reconnaître à tel ou à tel facteur physique une action toujours pareille dans le temps et dans l'espace, et à sacrifier ainsi à un déterminisme absolu. Pour avoir attribué une importance exagérée à certains éléments naturels, on a négligé de tenir compte de l'action d'autres éléments, action qui, dans certains cas, peut devenir prédominante.

On ne peut nier toutefois que les progrès de l'économie paraissent, en ces derniers temps, avoir reculé au second plan les influences naturelles ; nous voyons ainsi les causes du peuplement changer pour une même région avec le développement de la civilisation. L'homme cherche à se plier à ces changements en « corrigeant » la formule du peuplement, c'est-à-dire en adaptant l'ancien type d'établissement aux conditions économiques nouvelles.

A un degré de civilisation peu avancée, la domination de la nature sur l'homme est évidente, à un degré de civilisation plus élevée, elle est autre et peut-être moins apparente.

Il résulte de ce qui précède qu'on ne doit pas, dans l'état actuel de nos connaissances, formuler des lois, et moins encore leur attribuer une portée générale. Ce n'est que par la comparaison

d'études sur le peuplement de régions diverses et opposées, qu'on pourra un jour découvrir ces lois, si elles existent. A vouloir les établir trop tôt, on risque de commettre des sophismes.

Il est néanmoins possible de discerner, dans les grandes lignes, une emprise plus marquée de certains agents sur le peuplement de la Belgique. Soulignons, en premier lieu, les méthodes différentes d'occupation du sol aux diverses époques de colonisation : les établissements aisés sur un sol fertile et dans les contrées découvertes, aux premiers siècles de l'histoire ; plus tard le défrichement des forêts et l'assèchement des marécages et des terres basses du littoral, occupation beaucoup moins facile, qui ne fut menée à terme que grâce à l'énergie et à la persévérance des colonisateurs. A ces modes différents d'occupation du sol correspond une répartition différente des habitations.

C'est en second lieu l'exigence de genres de vie, s'accommodant de telle forme de peuplement plutôt que de telle autre.

Mais les genres de vie, comme les modes d'occupation du sol, n'étant eux-mêmes que le produit d'un jeu très complexe d'éléments divers, on peut, dans un genre déterminé, discerner des nuances suffisamment tranchées que pour entraîner une évolution d'un type d'habitat. Nous en avons rencontré plus d'un exemple.

Enfin, on ne peut perdre de vue la loi, réelle celle-ci, de la succession des cycles qui, pour être moins tyrannique, quand elle s'applique à des phénomènes humains, que lorsqu'elle régit des faits purement physiques, n'en est pas moins vraie.

Les genres de vie ne sont pas immuables. Il y a une cinquantaine d'années, on a assisté en Belgique à une fluctuation de l'économie rurale provoquée par une double crise : la dévalorisation des céréales, conséquence du développement du commerce international, et la diminution de la main-d'œuvre rurale ⁽¹⁾.

Dans certaines régions, la crise s'est manifestée par l'accentuation d'une économie déjà existante, par exemple l'extension de l'exploitation herbagère dans les régions d'économie rurale mixte : Polders, Brabant, Hainaut ; dans d'autres, au contraire, ce fut une réelle transformation : l'introduction de l'élevage fut une innovation dans le Condroz notamment. Notons aussi que la mutation

(1) E. VANDERVELDE, *L'exode rural et le retour aux champs*, pp. 111 et ss.

des champs de céréales en prairies artificielles n'est pas possible partout ; ainsi dans la Hesbaye crayeuse, la sécheresse naturelle du sol sera toujours un obstacle à la création d'herbages.

L'habitat ne peut pas toujours se plier à ces changements de l'économie. Il est impossible aujourd'hui d'établir des prairies autour des fermes concentrées du Condroz ; celles-ci ne répondent donc pas aux conditions présentes et trahissent encore le genre de vie plus exclusivement agricole de jadis. Mais de ce que les fermes du Condroz, tout agglomérées qu'elles sont, se livrent à l'élevage, on ne devrait pas en conclure que l'économie herbagère s'accommode aussi bien de cet état de choses que d'un peuplement plus lâche, avec prairies autour des habitations.

Des variations analogues ont dû se répéter plus d'une fois au cours de l'histoire ; ainsi s'expliquent certaines inadaptations des modes de peuplement à l'état économique actuel. Ils sont, comme certaines formes topographiques, des témoins de cycles antérieurs. Cela montre une fois de plus toute la délicatesse de doigté requise pour démêler les fils de la toile tissée, durant de longs siècles d'humanité, par le jeu complexe des influences multiples qui ont conditionné les manifestations de la vie humaine.

CHAPITRE II

Les Villages

I

FORMES DES VILLAGES

L'étude de la répartition des maisons rurales serait incomplète si nous n'attirions encore l'attention sur les formes des villages.

Ces formes ne sont en somme que des modalités des types de peuplement, et l'union est si étroite entre peuplement et forme de villages qu'on a plus d'une fois confondu ce double aspect d'un même phénomène géographique. Ils traduisent en effet, l'un comme l'autre, les suggestions auxquelles les hommes obéissent en répartissant leurs demeures sur le sol.

Nous lisons dans Mielke ⁽¹⁾ : parmi les formes de nos villages, nous distinguons des fermes isolées (*Einzelhöfe*), des villages en tas (*Haufendörfer*), des hameaux (*Weiler*), des villages en file, en rue, des villages circulaires (*Reihen-Strassen und Rundlingsdörfer*), et des établissements de marais (*Veenenkolonien*).

Ranger les fermes isolées parmi les formes de village, nous paraît étrange ; l'éparpillement des maisons à travers les champs est précisément la négation du « village » ⁽²⁾. Il n'y a, en fait, que les peuplements agglomérés et concentrés qui puissent, en répondant au concept « village », s'inscrire en figures diverses sur le sol.

Le terme « diverses » pourrait être d'ailleurs taxé d'exagération, s'il laissait supposer l'existence de formes nombreuses.

⁽¹⁾ R. MIELKE, *Das deutsche Dorf*, p. 20.

⁽²⁾ Quand P. VIDAL DE LA BLACHE considère fermes et villages comme deux types de peuplement rentrant dans la famille de l'habitat aggloméré, c'est dans la similitude du genre de vie agricole qu'il voit la ressemblance de ces deux types d'habitat, tout à fait différents au contraire quant à leur formule de répartition. *Principes de géographie humaine*, p. 180.

C'est dans la bibliographie allemande que l'on trouve la plus abondante documentation sur les formes des villages (1).

Nous y voyons analysés les principaux types suivants : les Haufendörfer, les Reihendörfer comprenant les Waldhufendörfer et les Marschdörfer, les Strassendörfer, les Rundlings, les Weiler. Tous ces types se ramènent à trois formes principales : le village en tas, le village allongé et le village circulaire. Strassendörfer, Marschhufendörfer et Waldhufendörfer sont des Reihendörfer ou des villages en longueur ; c'est ce que montre clairement la figure qui accompagne l'étude de M. Schlüter (2). Les plans des différents villages qu'elle représente peuvent tous se ramener à une figure unique : la ligne. Leur désignation différente repose plutôt sur la cause qui a provoqué l'alignement : lisière forestière, polders, etc., que sur la forme elle-même de ces villages, forme qui, en dernière analyse, est la même pour tous.

On ne peut davantage considérer le hameau comme une forme particulière de village, au sens que nous donnons ici au mot forme, c'est-à-dire : la figure que dessine le plan d'ensemble du village ; le hameau n'est qu'une « réduction de village ».

En Belgique, tous les villages agglomérés et concentrés sont de deux espèces : 1^o le village en tas, groupement irrégulier, plus ou moins informe de maisons ; 2^o le village allongé dans lequel la disposition des maisons suit une ligne directrice. Le type slave du village circulaire, où les maisons se rangent autour d'une place ronde ou ovale, ne s'observe évidemment pas chez nous.

D'une manière générale, les deux types de villages : ramassés ou allongés, se mêlent dans notre pays. Dans certaines contrées toutefois un des deux types est prépondérant, au point de constituer un trait caractéristique du paysage humain.

(1) A. MEITZEN, ouv. cité, t. I, ch. II, pp. 42 et ss. ; O. SCHLÜTER, *Die Formen der ländlichen Siedelungen* ; O. SCHLÜTER, *Die Siedelungen im nordöstlichen Thüringen*, 4^e partie, ch. II ; R. MIELKE, *Das deutsche Dorf*. Voir aussi : P. R. BOS, *De ligging der steden en dorpen in de provincie Groningen* et dans *Forschungen zur deutschen Landes- und Volkskunde* ; Dr M. MAYR, *Die Siedelungen des bayrischen Anteils am Böhmerwald*, 1912, pp. 351-436 ; Dr R. GRADMANN, *Das ländliche Siedlungswesen des Königreichs Württemberg*, 1913-17, pp. 1-136.

(2) O. SCHLÜTER, *Die Formen des ländlichen Siedelungen*, planche 4.

1 — Les villages allongés

Au Pays de Waes, la majorité des villages se développent le long d'une rue unique, doublée quelquefois cependant d'un tronçon secondaire qui se greffe alors perpendiculairement sur l'alignement principal. Cette disposition est conséquente à la direction imprimée, par le réseau des cours d'eau et des canaux, au plan du peuplement.

Tels quels, les villages du Pays de Waes offrent une parfaite analogie d'aspect avec les établissements de marais ou de polders, les Marschhufendörfer, dont M. Schlüter étend le domaine sur les plaines côtières de la mer du Nord et de la Baltique ⁽¹⁾.

Le type propre aux régions poldériennes est le village de digue. Habituellement les maisons se rangent au pied des talus qui défendent le pays contre les inondations, mais il arrive aussi que les demeures des journaliers s'accrochent aux versants mêmes de la digue. Les digues de Calloo, de Doel, de Kieldrecht, dans les polders de l'Escaut, sont très habitées ; dans la plaine maritime, on connaît le hameau, si pittoresque, de Westdorp ; la digue du comte Jean et celle du Veurne-Ambacht, le long de l'Yser, servent également d'appui à de nombreuses habitations.

Le Condroz, qui se continue à l'ouest de la Meuse dans une partie de l'Entre-Sambre-et-Meuse, et le pays Gaumais, rentrent également dans la région des villages allongés (pl. XIX).

Les plis de terrain, dont le parallélisme caractérise le bassin géologique de Dinant et constitue le Condroz, entravent l'extension concentrique des agglomérations. Remonter la côte c'est s'exposer aux intempéries plus vives sur le sommet des collines ; descendre vers la vallée c'est gaspiller les meilleures terres. L'emplacement le plus avantageux est donc à mi-côte, il permet au village de s'étendre suivant la direction des ondulations.

Nous n'avons trouvé jusqu'à présent aucune explication de la disposition en rues des villages lorrains. M. Verhulst, dans sa monographie de la Lorraine belge ⁽²⁾, n'a pas recherché l'origine de la forme du village lorrain, essentiellement « routier ». Le

⁽¹⁾ O. SCHLÜTER, *Die Formen der ländlichen Siedelungen*, planche 5.

⁽²⁾ L. VERHULST, *La Lorraine belge*, p. 9.

capitaine J. Vidal de la Blache, dans son étude sur la vallée lorraine de la Meuse, n'en parle guère davantage ; son attention n'a été attirée que par le caractère aggloméré du peuplement lorrain ⁽¹⁾.

En dehors du bas-pays, de la région condrusienne et du pays lorrain, où les villages en longueur sont les plus fréquents, les agglomérations allongées se rencontrent sporadiquement un peu partout dans le pays : villages de routes et de vallées pour la plu-

part (pl. VII). Nous nous sommes déjà suffisamment étendu sur l'influence exercée par les chaussées et les grand'routes sur l'agglomération des habitations pour ne plus avoir à y revenir ici. Les établissements humains dont l'origine et le développement sont dus à des voies de passage, régulièrement fréquentées, sont particulièrement abondants dans la basse et la moyenne Belgique. Harlebeke, Autryve, Waterloo, Le Pâturage, La Chaussée, Testelt, Herselt, Bueken, Ramsel, etc., sont autant de localités dont le tracé est dépendant d'une route (fig. 19).

Les routes de création récente ont au contraire



Extrait de la carte belge au 1: 40.000.

FIG. 19. — Le Pâturage et la Chaussée au nord-ouest de Mons. Villages allongés.

(1) C^{te} J. VIDAL DE LA BLACHE, *Etude sur la vallée lorraine de la Meuse*, pp. 144 et ss.

évité, dans bien des cas, les villages : obéissant à la loi géométrique du plus court chemin, elles coupent en ligne droite à travers champs, sans s'attarder aux nombreux détours des chemins de jadis, qui serpentaient de village en village et cherchaient même quelquefois à accrocher les plus petits hameaux.

Malgré cette indifférence, les grand'routes modernes ont influé indirectement sur la forme des villages. Ceux-ci se sont reliés aux grandes artères par des voies secondaires, le long desquelles sont venues se ranger toutes les nouvelles constructions, et le village s'est désarticulé. Les agglomérations qui envoient des tentacules, soit vers les chaussées, soit vers les stations de chemin de fer, ne se comptent plus.

Dans les régions accidentées, et en Ardenne plus qu'ailleurs, les vallées encaissées ont imposé aux villages la forme allongée. Les maisons s'égrènent sur une des rives du ruisseau ou de la rivière, ou sur les deux rives à la fois, lorsque l'espace entre le cours d'eau et le versant abrupt est suffisamment large. Dans tout le pays, du reste, les villages allongés de vallées sont extrêmement nombreux (fig. 6).

2 — Villages en tas

A part les silhouettes plus ou moins variées que nous venons d'esquisser, l'aspect habituel de nos villages est la forme en tas du « *Haufendorf* », où toutes les maisons du bourg se ramassent autour d'un point central : la grand'place (fig. 11 et 12).

Installés au milieu des cultures, libres d'allure sur un sol sans relief mouvementé, la majorité des villages de la Hesbaye appartiennent à ce type (pl. XXV). Les maisons se sont normalement groupées en tas. L'influence du réseau routier y paraît nulle ⁽¹⁾.

Des villages « en tas » se rencontrent partout dans le pays, sans donner lieu à des séries régionales.

(1) P. VIDAL DE LA BLACHE généralise cette observation. « Dans l'est de la France et les plaines agricoles de l'Allemagne, comme en Angleterre, on entrevoit le vestige d'un type d'organisation aussi ancien que l'assolement triennal, où l'indépendance des routes est manifeste. Autour d'un noyau où se groupent les maisons rurales... » ouv. cité, p. 174.

II

SITES DES VILLAGES

Les hommes n'ont pas choisi au hasard les sites de leurs emplacements (1). Jadis, la rareté des voies de communication condamnait, dans beaucoup de régions, les groupes humains à un isolement presque complet. Chacun d'eux devait pourvoir à ses moyens de subsistance ; dès lors, l'élection d'un endroit, où les ressources naturelles pouvaient être abondantes, acquérait une importance capitale (2).

Le choix des lieux, que l'homme estimait propres à son établissement, ne fut pas régi par des lois immuables ; au contraire, ces lois, comme tout ce qui est humain, ont évolué au cours des temps avec les besoins de l'homme.

1 — Choix d'une contrée

Aux villages temporaires des nomades, ont succédé les établissements fixes des agriculteurs. Tandis que les premiers recherchaient les contrées verdoyantes, où leurs troupeaux trouvaient l'herbe en abondance, et le voisinage des régions forestières riches en gibier et en bois de construction, les sédentaires, adonnés aux labours, préféraient les endroits découverts, un sol facile, où les cultures pouvaient s'étendre sans obstacle.

C'est pourquoi, la plaine flamande, le plateau limoneux de la Hesbaye, les vallées évasées et les clairières naturelles de nos forêts, furent chez nous occupés, de bonne heure, par une population agricole (3).

(1) Sur le site des villages en général, voir : P. VIDAL DE LA BLACHE, *Principes de géographie humaine*, ch. V ; J. BRUNHES, *La géographie humaine*, ch. III, p. 4 ; H. BLINK, *Nederland en zijne bewoners*, t. III, pp. 260 et ss. ; P. R. BOS, *De ligging der steden en dorpen in de provincie Groningen* ; J. BRUNHES et C. VALLAUX, *La géographie de l'histoire*, ch. VI ; H. BLINK, *Geschiedenis van den Boerenstand en den landbouw in Nederland*, t. I, p. 41.

(2) P. VIDAL DE LA BLACHE estime que de tous les rapports établis entre l'homme et le sol, le site est le premier à considérer, celui du moins où l'on saisit le plus aisément, semble-t-il, les influences géographiques. ouv. cité, p. 169.

(3) H. PIRENNE, ouv. cité, t. I, pp. 9 et ss. ; G. KURTH, ouv. cité, p. 559.

Sur l'influence de la forêt voir particulièrement : J. BRUNHES et C. VALLAUX, *La géographie de l'histoire*, pp. 166 et ss.

Plus tard, les régions, particulièrement favorables à l'occupation de l'homme, ont commencé à faire défaut devant le flot montant d'une population toujours croissante.

Vers le X^e-XII^e siècle, le problème de la création de nouvelles terres de colonisation se posa, et on vit naître un mouvement d'extension extraordinaire qui devait se poursuivre pendant plusieurs siècles. L'homme s'attaqua aux forêts qui furent peu à peu transformées en terres labourables, il assécha les marécages et fit reculer, pour ainsi dire, le rivage de la mer. Ces durs efforts étaient récompensés par les qualités qu'offrait le sol nouvellement conquis : terres limoneuses de la forêt charbonnière, alluvions fertiles des polders.

Mais à mesure que le pays se peuplait, le choix des derniers venus se restreignait davantage. Au XVIII^e siècle, il ne resta plus que les landes stériles de la Campine et les maigres sols de désagrégation de l'Ardenne. C'est à l'amélioration de ces terres, les moins bonnes de toutes, qu'on a travaillé avec acharnement depuis le siècle dernier ⁽¹⁾.

2 — Election d'un site

Cette première détermination de l'emplacement des établissements humains, que l'on pourrait appeler une « localisation en

(1) Sur le défrichement et la mise en culture des terres incultes en Belgique, pendant les deux derniers siècles, voir notamment : A. HEYLEN, *Historische verhandeling over de Kempen* ; J. THYS, *Historische verhandeling over den staet van het Nederland* ; DE KEVEBERG, *Essai sur l'indigence dans la Flandre Orientale* ; E. DUCPÉTIAUX, *Des moyens de soulager et de prévenir l'indigence et d'éteindre la mendicité* ; Comte d'ESPIENNES, *Le vœu des Ardennes* ; M. CONSTANT, *Du défrichement des terrains sablonneux et particulièrement des bruyères de la Campine* ; M. WODON, *Des moyens de fertiliser les Ardennes, le Condroz, la Campine* ; J.-B. BIVORT, *Essai sur le défrichement des terres incultes de la Belgique* ; M. BEAUJEAN, *Rapport sur le défrichement des landes et bruyères* ; M. EENENS, *Mémoire sur la fertilisation des landes de la Campine et des Dunes* ; M. F.-X. DE BEUKELAER, *Défrichement des bruyères campinoises* ; M. L. STROOBANTS, dans : *Le défrichement des terres incultes en Belgique* (non publié), a dressé une bibliographie très complète du sujet. Il passe en revue tous les décrets, ordonnances, mémoires, rapports, etc., qui ont paru depuis le règne de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours. Leur nombre montre à quel degré l'acquisition de terres de culture est une question vitale pour la population du pays.

grand » parce qu'elle englobe des régions entières, correspondant dans l'ensemble à nos régions physiques naturelles, est avant tout fonction du « struggle for live ». Produire ce qui est nécessaire à la subsistance d'une famille, voilà la qualité essentielle que l'homme requiert du sol sur lequel il élit domicile. Mais, à côté de cette condition primordiale, il en est d'autres d'ordre secondaire qui, sans être tout à fait indispensables à l'entretien de la vie, ne constituent pas moins des compléments de confort dont on ne se prive que contraint par la nécessité. Tels sont par exemple : la facilité de s'approvisionner en eau, la proximité des terres aptes à la culture, les endroits abrités, etc. Le désir de satisfaire à ces besoins de commodité fait que, au sein même d'une région d'élection, les hommes recherchent plus particulièrement les lieux qui répondent le mieux à ces desiderata, et qui constituent en quelque sorte les « sites locaux » des établissements humains.

A. Influence de l'hydrologie (1). — La présence de l'eau : sources, cours d'eau, etc., fut, de tout temps et dans n'importe quelle contrée, un des motifs déterminants de l'emplacement des groupes humains.

Remarquons cependant que le facteur « sol » l'emporte souvent sur le facteur « eau », parce que celle-ci est transportable. Les terres, au contraire, sont par essence immobilières, et si parfois on voit les hommes cultiver des champs à plusieurs lieues de marche de leur demeure, c'est là un cas exceptionnel (2).

L'action de l'eau sur le site des villages est multiforme. Nous soulignons les mots : site des villages, car si l'influence de l'hydrologie sur les formes de peuplement est minime, comme nous l'avons dit plus haut, son action sur le site des habitations est, au contraire, incontestable et souvent prépondérante. Dans les régions où la nappe phréatique est difficile à atteindre par suite de sa trop grande profondeur, l'homme se rapproche des sources

(1) Sur l'influence de l'eau sur l'emplacement des établissements humains voir : J. BRUNHES, *Traité de géographie humaine*, t. I, pp. 67 et ss.

(2) Certains cultivateurs de la Flandre, manquant de terre chez eux, vont, jusque dans le Condroz et la Hollande, louer des champs pour semer et récolter du lin. Ils y envoient des équipes d'ouvriers flamands pour les travaux saisonniers. Ces exemples s'expliquent par des circonstances économiques spéciales.

et des rivières. Les rivières sont, sans contredit, des lignes d'attraction pour les établissements humains, mais rien ne force les hommes, en ne tenant compte que de la question de l'alimentation en eau, à serrer leurs demeures en certains points seulement de la vallée, plutôt que de les égrener en bordure des rives du cours d'eau. Ceux-ci déterminent donc un site d'habitat, mais ne lui imposent aucun type de répartition déterminé.

Tous les cours d'eau n'exercent pas une égale attraction. Les Ardennais délaissent les abords immédiats des rivières collectrices de nombreux affluents ; celles-ci roulent trop d'eau et sont cause, à certaines périodes de l'année, d'inondations fréquentes ; les habitations remontent les vallées des ruisseaux secondaires, aux eaux moins abondantes et moins dangereuses.

Sur la faible déclivité des replis psammitiques condrusiens, le site des villages est déterminé, à mi-pente, par la ligne de contact des grès et des calcaires. Il importe de capter l'eau avant qu'elle ne disparaisse dans les larges fissures et diaclases du calcaire. Entre la Meuse et l'Ourthe, des agglomérations en série jalonnent ainsi, d'ouest en est, les longues collines famenniennes du Condroz, Citons au hasard : Somme-la-Longue, Ohey, Matagne, Jallet, Filée, qui se suivent à faible distance sur un même banc gréseux.

Une exploitation facile de la nappe phréatique dans le bas-pays a enlevé aux rivières et aux sources le monopole des « sites d'eau », rôle que celles-ci remplissent dans le sud de la Belgique. Toutefois l'eau puisée à faible profondeur dans le sol n'est pas toujours utilisable pour l'alimentation. Nous avons vu que les gens de la plaine maritime ont recours à l'eau de pluie pour les besoins du ménage.

Les dunes ne souffrent pas de cette pénurie en eau potable. Elles renferment une nappe d'eau douce, légèrement bombée à sa partie centrale, alimentée par les eaux de pluie qui filtrent à travers les sables. En toute saison, l'habitant des dunes est assuré de trouver de l'eau, en creusant des puits de 1 m. 50 à 2 mètres de profondeur ⁽¹⁾. Cette ressource précieuse a, sans aucun doute,

(1) VAN ERTBORN, *La question des eaux alimentaires dans les régions dunale et poldérienne du littoral belge* ; D'ANDRIMONT, *Note sur l'hydrologie du littoral belge* ; R. BLANCHARD, *ouv. cité*, p. 226 ; *Monographie agricole de la région des Dunes*, p. 17 ; *Monographie agricole de la région des Polders*, p. 14.

contribué au peuplement des sables littoraux si peu favorables par ailleurs.

Indépendamment de la question alimentaire, l'hydrologie favorise encore les sites d'habitat en conditionnant l'économie rurale. Lorsqu'on a dépassé vers le sud les sables stériles du plateau limbourgeois, on voit immédiatement les villages se multiplier dans la vallée du Démer et de ses affluents. Sur les fonds alluviaux humides, les prairies naturelles peuvent nourrir un nombreux bétail, point de départ de la conquête des landes ⁽¹⁾.

Remarquons enfin que toutes les crêtes de partage entre des bassins hydrographiques sont inhabitées. Le plateau de Saint-Hubert entre l'Ourthe occidentale et l'Homme ; à l'est de Neufchâteau, la dorsale qui sépare le bassin de la Sûre du bassin de la Semois ; au sud de Spa la ligne de faite entre l'Amblève et la Vesdre ; le plateau de la Campine limbourgeoise, centre de dispersion vers la Meuse, le Démer et la Dommel, sont autant d'endroits que l'on peut qualifier de déserts comparativement à la densité moyenne de la population de la contrée. En examinant une carte hydrographique du pays, on voit se généraliser cette observation, même pour les lignes de partage de très minime importance. C'est assurément en premier lieu la rareté de l'eau qui a condamné ces endroits à l'abandon.

B. Influence de la topographie. — « Un relief dont les lignes s'harmonisent et où l'inclinaison des pentes ne dépasse pas les degrés qui rend les transports et les relations difficiles, mais qui joint à l'avantage de l'orientation différente celui qui résulte d'une composition variée du sol, telles sont, entre autres, les conditions qui attirent et fixent les établissements ruraux » ⁽²⁾.

En Ardenne, ces sites n'abondent pas en dehors des vallées suffisamment élargies par l'action des cours d'eau et par les eaux de ruissellement ; la rigueur du climat défend l'accès du plateau, d'autre part, l'érosion n'a pas encore eu le temps, depuis les débuts du cycle actuel, d'adoucir les versants abrupts de la plupart des vallées.

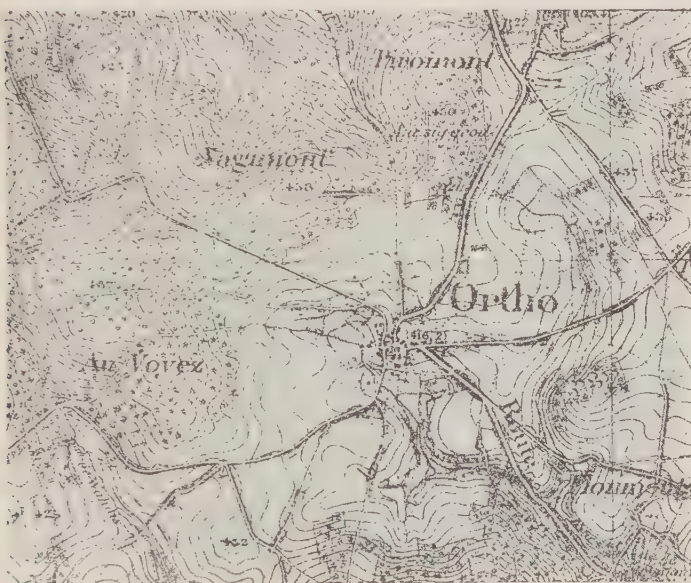
Quelques restes de l'ancienne pénéplaine, aux lignes calmes à

⁽¹⁾ E. DE LAVELEYE, ouv. cité, p. 137.

⁽²⁾ P. VIDAL DE LA BLACHE, ouv. cité, p. 175.

force d'usure, ont échappé jusqu'à présent à l'action des agents d'érosion rajeunis. Au milieu d'une topographie tourmentée, ils constituent des sites humains prédestinés.

Ce sont d'abord les anciennes têtes de vallon que n'ont pas encore atteintes les forces vives de l'érosion régressive, et qui s'évasent en larges cuvettes à fond presque plat. Plusieurs d'entre elles abritent de petits groupes d'habitations. Sans multiplier les exemples, notons les villages de Beusaint, Mierchamps, Ronchamps, Furfooz, Ortho (fig. 20). Dans ces dépressions les hommes



Extrait de la carte belge au 1 : 40.000.

FIG. 20. — Ortho : site de village de tête de vallon sur le plateau ardennais.

se trouvent à proximité de l'eau, dont l'écoulement paresseux maintient les terres suffisamment humides pour qu'elles se couvrent d'une herbe spontanée, nourriture de quelque bétail. Fréquemment, ces dépressions correspondent au contact de roches de nature différente dont les produits de désagrégation, en se mêlant, donnent un sol qui n'est pas trop mauvais. Une couronne rocheuse protège gens et bêtes contre la bise âpre du plateau,

et chasse les bourrasques de neige par dessus les toits des maisons blotties dans ces nids accueillants.

En second lieu, les terrasses, lambeaux de replats accrochés aux flancs des vallées actuelles, par leurs formes régulières et la couche d'alluvion qui les recouvre encore quelquefois, sont des endroits généralement recherchés par les hommes. Les terrasses sont peu développées dans notre haute Belgique et il n'y a que de petits villages nucléaires, parfois des hameaux seulement, qui ont trouvé à s'y caser.

Enfin, parmi les formes modelées au cycle actuel, il en est une qui attire tout spécialement les hommes, c'est l'éperon à pente douce des méandres qui ont allongé leur rayon en s'encaissant ⁽¹⁾. Toutes les conditions requises pour un établissement humain s'y trouvent réunies : une pente assez faible pour permettre d'élever des constructions sans trop de difficulté et faciliter les communications et les transports, un sol alluvial de bonne qualité, la proximité de l'eau, la protection contre les intempéries, derrière la muraille abrupte de la rive convexe ; rien ne manque à ce site. Les villages de méandre sont nombreux : Bohan, Frahan, Poupehan sur la Semois ⁽²⁾, Godinne sur la Meuse, Marcourt sur l'Ourthe, Nonceveux sur l'Amblève, etc. (fig. 21).

Si un trop grand enchevêtrement des plans topographiques réduit les endroits propices à l'installation des hommes, l'absence de relief n'est pas toujours un élément plus favorable ; c'est ainsi que le plateau de la Baraque Michel, aux formes mûres et régulières, est fort peu habité. Faute de pente, les produits de la décomposition superficielle des roches restent sur place, et ne peuvent se mélanger à d'autres terrains pour former un sol arable et fertile. L'écoulement des eaux est retardé, leur stagnation sur un sol schisteux imperméable donne naissance à un tapis spongieux de mousses et de sphaignes. Les Hautes-Fagnes, à part la tourbe exploitable par endroits, manquent donc totalement de ressources naturelles, aussi sont-elles pour ainsi dire inhabitées.

Notre plaine maritime, exposée avant les endiguements aux retours offensifs de la mer, aurait certainement été délaissée par

(¹) J.-B. HOL les appelle « afglijdings meanders », c'est-à-dire des méandres encaissés par glissement ; *De insnijdingsmeanders der Maas in de fransche Ardennen*.

(²) Han : ham et signifie boucle.

l'homme, si la fertilité de son sol, dépôts d'estuaires et de lagunes, n'avait contrebalancé ces désavantages. L'homme y a profité des moindres buttes naturelles : anciennes dunes, îlots à sec aux marées hautes ⁽¹⁾, pour mettre sa maison à l'abri des flots ; il est même allé jusqu'à créer un relief artificiel là où les monticules naturels faisaient défaut.



Extrait de la carte belge au 1 : 40.000.

FIG. 21. — Poupehan :
site de village sur la rive convexe d'un méandre de la Semois.

Certaines de ces buttes n'étaient primitivement que des lieux de refuge dénommés de ce fait « vliebergen » ou encore « vlucht-heuvels ». Plus tard, les établissements temporaires sont devenus des habitats fixes. Dans les polders de l'Escaut on en retrouve encore des vestiges ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Par exemple la dune flamandaise de Cabourg près de Adinkerke.

⁽²⁾ C^t VAN DEN BOGAERT, *Fragments de l'histoire primitive des Belges*, p. 17 ; A. DE LOÉ, *Rapport sur les fouilles exécutées par la Soc. d'Arch. de Bruxelles pendant l'exercice 1900*, p. 15.

Dans les régions basses de la Hollande, où ces buttes artificielles sont nombreuses, elles sont appelées « terpen » ⁽¹⁾. Quelques-unes étaient suffisamment étendues pour porter tout un village. Dans les polders de la West-Flandre nous ne connaissons que des fermes isolées assises sur ces sites de refuge (fig. 22).



FIG. 22. — Site de ferme dans la plaine maritime. Un des bâtiments (comportant le logis) d'une grande ferme à Leflinghe, construit sur une butte artificielle : « motte » ou « terp », pour être à l'abri des inondations.

Dans le Pays de Waes, que la faible altitude et la proximité d'un fleuve de plaine exposent à de continuelles inondations ⁽²⁾, ce sont les routes et chemins qui sont le lieu d'élection des établissements humains. Les voies de communication sont adaptées au réseau hydrographique, nord-sud et ouest-est ; les rivières et canaux évacuent la plus grande quantité d'eau soit vers l'Escaut de Gand à Termonde, la Durme et le Hont, soit vers l'Escaut d'Anvers ; ces deux directions, nord-sud et est-ouest sont suivies par les chemins. Ceux-ci se placent généralement sur les dos de terrain séparant deux voies d'eau qui sont, par conséquent, les endroits les moins exposés aux inondations.

C. Sites d'abri et de défense. — Dans nos climats tempérés et dans un pays comme la Belgique dont le point culminant atteint 692 mètres, le souci de se protéger contre les agents atmosphériques n'est à lui seul un motif déterminant de localisa-

⁽¹⁾ P. R. BOS, ouv. cité ; H. BLINK, *Tegenwoordige staat van Nederland*, p. 289 ; R. BLANCHARD, ouv. cité, p. 153 ; P. C. J. A. BOELES, *De cultuur-historische beteekenis der terpen*.

⁽²⁾ A. DE HOON, ouv. cité, pp. 37 et ss.

tion que dans des cas exceptionnels. Nous avons parlé des sites de têtes de vallons en Ardenne, protégés contre les vents et les tempêtes de neige. N'oublions pas que ces endroits offrent en outre des ressources naturelles, non négligeables dans cette région, ressources qui, elles aussi, ont dû attirer les hommes.

Ailleurs, le souci de protection se manifeste par une orientation générale du village vers le sud ou le sud-est. Presque tous les villages du Condroz choisissent le versant méridional des collines, afin de se préserver contre les vents du nord et jouir des avantages d'une exposition au midi. Cette observation s'applique d'ailleurs à toutes les crêtes orientées ouest-est ⁽¹⁾.

Des sites de défense, reliques des temps passés, ne se rencontrent plus que rarement dans notre pays.

Dans le Brabant, les villages de Duysbourg et Ottenbourg, les seuls de la région dont les noms se terminent en « bourg », sont aussi les seuls à occuper des points culminants du plateau brabançon au sud-ouest de Louvain. Les autres villages de la contrée s'étaient de préférence, nous le savons, dans des dépressions du plateau ou suivent les vallées. Dans les régions accidentées du sud, quelques localités, perchées en des endroits d'un accès difficile, laissent deviner une préoccupation défensive. L'origine de ces villages est presque toujours liée à l'existence d'un château. Tel le village de Orchimont sur la rive droite de la Semois (pl. VI, B); les maisons s'allongent sur une crête étroite contournée par un méandre : un château garde l'entrée du site.

* * *

La question du site des villages et, dans une certaine mesure, celle de leurs formes particulières relève plus directement de monographies régionales que d'une étude qui embrasse l'ensemble d'un pays. Dans cette dernière, en effet, la préoccupation du géographe doit être de sérier les phénomènes qui, par leur fréquence en une contrée donnée, confèrent à celle-ci une particularité régionale. Or nous avons vu que, si certaines formes de villages

(1) Nous parlerons dans le chapitre IV, à propos de l'aspect extérieur des maisons, de certains dispositifs spéciaux de protection contre les intempéries.

se montrent quelquefois dominantes par endroits, on ne peut pas en dire autant du site.

En Belgique, aucun site n'est propre à une région, parce que chacune de nos régions offre au choix de l'homme une variété d'emplacements qui ont tous leurs avantages et leur utilité.

CHAPITRE III

La densité des maisons rurales en Belgique

(CARTE II)

I

LE PRINCIPE D'UNE CARTE DE LA DENSITÉ DES MAISONS

Si dans les traités généraux de géographie humaine, comme dans les monographies régionales, on s'est plu à rechercher les motifs de la répartition des maisons et de leur site, à décrire leurs aspects divers, à établir les rapports existants entre elles et le milieu extérieur, on a cependant négligé presque complètement, jusqu'à présent, le côté « quantitatif » du problème. Au contraire, ce point de vue « quantitatif » n'a jamais été absent des études géographiques consacrées à la population ; il en constituait même un des chapitres essentiels (1).

Il n'existe, à notre connaissance, qu'une seule tentative qui se pourrait comparer à la nôtre. M. Sten de Geer, l'auteur de l'Atlas bien connu de la population de Suède, aurait essayé une carte de la densité des maisons de l'île de Gotland ; ce travail n'a pas été publié (2).

(1) Voir notamment : Emm. DE MARTONNE, *Distribution géographique de la population en Valachie* ; J. ROBERT, *La densité de la population des Alpes françaises d'après le dénombrement de 1911* ; L. GALLOIS, *La répartition de la population dans le bassin de la Sarre et les régions environnantes* ; H. FICKERT, *Eine Volksdichtekarte der Rheinprovinz nach der Gemarkungsmethode* ; ainsi que de nombreuses études et cartes dans les *Petermann's Mitteilungen*, la *Geographische Zeitschrift* et en particulier les *Forschungen zur Deutschen Landes-und Volkskunde*.

(2) STEN DE GEER, *A map of the distribution of population in Sweden ; Method of preparation and general results*, p. 73.

Nous ne voulons pas manquer de signaler ici l'intéressant ouvrage de M. J. CUVELIER SUR : *Les dénombrements de foyers en Brabant du XIV^e au XVI^e siècle*.

Le mot foyer ou « heerd » s'appliquait d'abord aux maisons dans un sens très général. Au début du XVI^e siècle, ce terme a été restreint aux foyers ou ménages, pour ne plus désigner, à partir du milieu du XVI^e siècle, que les vrais foyers, cheminées ou « âtres ». Le travail de M. CUVELIER consiste à dénombrer les maisons du

Quelles seraient les raisons de l'oubli singulier dans lequel est resté le problème quantitatif de la maison ?

Faut-il croire que seule l'étude quantitative de la population réponde à un besoin géographique ?

Nous ne le pensons pas.

On ne peut nier que la maison ne soit par sa « quantité » un trait important des spectacles terrestres. Il suffit de songer aux diverses régions de la Belgique. Peut-on imaginer un coin de notre Flandre sans voir immédiatement se dessiner les innombrables petites taches rouges des toits flamands ? Les hauts plateaux de l'Ardenne n'évoquent-ils pas les âpres solitudes presque désertes des bois et des fagnes ? La maison est donc, par son abondance ou sa rareté, un élément important de distinction régionale et par conséquent un fait éminemment géographique.

Peut-on en dire autant du facteur population ? L'homme marque dans le paysage moins par sa personne que par ses œuvres : habitations, cultures, exploitations minérales, etc.

C'est tellement vrai que, lorsqu'il s'agit de « cartographier » l'homme, de dresser des cartes de densité, de localisation, de distribution de la population, on se trouve toujours devant la question épineuse de savoir à quel endroit précis de la carte il faut « fixer » les hommes. Participant de l'étendue terrestre, la maison

duché de Brabant entre 1437 et 1526. Ses recherches portent sur 7 dénombrements exécutés pendant cette période. L'auteur compare les résultats généraux de 1526 (dernier dénombrement de cette espèce dans le duché de Brabant) à ceux de 1900. Il a même dressé une carte qui tient en partie de la représentation absolue en partie de la densité, en ce sens qu'il indique sur une carte du duché de Brabant le nombre des maisons au centre des communes et que des carrés, tracés sur la carte, délimitent des surfaces de 100 kilomètres carrés. En additionnant le nombre des maisons contenues dans un de ces carrés on obtiendrait, très approximativement bien entendu, la densité des habitations par 100 kilomètres carrés. Nous avons songé à construire une carte de la densité des maisons en 1526, dans la région étudiée par M. CUVELIER, dans le même esprit que notre carte. On aurait pu ainsi opposer, d'une manière concrète, l'état actuel à celui du premier quart du XVI^e siècle. Malheureusement les données n'étaient pas suffisantes. Il nous manquait l'indication des superficies des différentes communes en 1526.

D'autre part, le terme « foyer » n'ayant pas toujours été synonyme de « maison », nous nous exposons à nous servir de chiffres qui n'auraient pas été rigoureusement exacts.

Il existe encore un autre ouvrage du même genre : *Dénombrements des feux des duché de Luxembourg et comté de Chiny*, par Jacques GROB et Jules VANNÉRUS.

au contraire s'inscrit naturellement sur la carte, elle occupe une partie réelle de la surface du globe ; aussi a-t-elle été choisie parfois comme symbole de l'occupation de la terre par l'homme. Ce sont notamment les « *Bevölkerungsstatistische Grundkarten* » dont parle M. A. Hettner ⁽¹⁾.

On en est arrivé ainsi à faire indirectement des cartes de maisons, non pas envisagées en elles-mêmes, mais en tant que représentant la population ⁽²⁾.

Ce n'est donc pas une raison géographique qui explique l'oubli où sont restées les études quantitatives de l'habitation ⁽³⁾.

De ce que population et maisons sont en connexion très étroite, beaucoup de géographes ont conclu qu'une carte de la population devait être nécessairement la réplique exacte d'une carte des habitations. Nous ne savons pas ce que cette assertion rapide, basée le plus souvent sur des apparences, peut avoir de vrai dans d'autres pays. Pour la Belgique elle n'est pas justifiée.

Les chiffres donnés par les statistiques pour l'ensemble du pays sont concluants. « En 1900, le nombre des maisons proprement dites s'élevait, pour l'ensemble du royaume, à 1.329.504 ; ce nom-

(1) A. HETTNER, *Ueber Bevölkerungsstatistische Grundkarten*, mit eine Karte von C. Uhlig.

(2) Ce procédé semble en tout cas préférable aux « *Erwerbsdichte Karten* » des Allemands. Au lieu de rechercher combien d'hommes « habitent » effectivement une contrée, ces cartes tentent d'établir combien de personnes peuvent retirer, directement ou indirectement, leurs moyens de subsistance d'une surface donnée.

Inutile de dire que ces essais sont plutôt économiques que géographiques.

(3) La faveur des cartes de population provient sans doute d'autres causes et notamment de « l'esprit géographique » de la fin du siècle dernier, ainsi que de l'influence de la démographie et de la sociologie, sciences nouvelles, dont la vogue allait croissante.

Le déterminisme géographique voyait les hommes intimement dépendants du milieu ; tel sol, tel climat, telle position géographique devaient nécessairement appeler une forte population ; telles autres conditions, au contraire, semblaient devoir détourner l'humanité de certaines régions.

Ces idées devaient logiquement conduire à étudier, avant tout, la répartition quantitative des hommes à la surface du globe.

D'autre part, les problèmes démographiques et sociologiques demandent un matériel cartographique et se traduisent souvent en cartogrammes. Les géographes n'ont-ils pas eu l'illusion qu'on empiétait ainsi sur leur domaine et que c'était à eux de résoudre ces questions en apparence « géographiques » ?

Sur la méthode géographique et le déterminisme, voir notamment : P. L. MICHOTTE, *L'orientation nouvelle en géographie* ; L. FEBVRE, *La terre et l'évolution humaine*, première partie, passim.

bre s'est élevé en 1910 à 1.536.336. L'augmentation est donc de 206.832 maisons, soit 15.56 %. La population a passé, pendant la même période, de 6.693.548 à 7.423.784, soit une augmentation de 10.91 %. On voit que, dans l'ensemble du pays, la progression des maisons a dépassé le développement de la population » ⁽¹⁾.

Pour que densité de population et densité de maisons soient deux termes équivalents, il faudrait que le nombre d'habitants par maison soit le même pour tout le pays. Le tableau statistique suivant, qui résume la situation en 1910, prouve qu'il n'en est pas ainsi.

	Habitants par 100 maisons.
Anvers	590
Brabant	573
Flandre Occidentale .	479
Flandre Orientale....	478
Hainaut.....	381
Liège	493
Limbourg	519
Luxembourg	440
Namur	405 ⁽²⁾

Il est plus intéressant encore de comparer entre eux les chiffres d'augmentation ‰, de 1900 à 1910, de la population et des maisons, dans les différentes provinces du pays.

	Augmentation ‰ des maisons de de 1900 à 1910.	Augmentation ‰ de la population de 1900 à 1910.
Anvers	21.21	18.85
Brabant	20.33	16.31
Flandre Occidentale ...	11.27	8.77
Flandre Orientale.....	11.17	8.56
Hainaut.....	16.42	7.87
Liège	17.53	7.52
Limbourg	14.79	14.49
Luxembourg	9.27	5.48
Namur	11.08	4.75 ⁽³⁾

⁽¹⁾ Recensement général de la population du 31 décembre 1910, t. I, p. 163.

⁽²⁾ Ibid., p. 163.

⁽³⁾ Ibid., t. I, pp. 163 et 177.

Comme on le remarque dans les tableaux précédents le nombre des habitants par 100 maisons diffère notablement de province à province. Cela s'explique aisément du fait que, dans la province du Limbourg par exemple, il n'est pas rare de rencontrer des familles de huit à dix enfants, tandis que dans le Hainaut les ménages n'en comptent généralement que deux ou trois. Si l'on tient compte que chaque famille occupe une maison, comme c'est le cas dans notre pays, les grandes villes exceptées ⁽¹⁾, on comprend aisément que le rapport entre maisons et population ne peut être identique dans les deux provinces. De plus, si l'augmentation de la population du Limbourg est double de celle du Hainaut, l'augmentation des maisons est moindre dans la première province que dans la seconde. Les calculs précédents étant faits par divisions administratives, nous avons dressé un autre tableau, plus géographique, dans le même esprit que notre carte. Nous y avons opposé des communes d'une province flamande à celles d'une province wallonne comme marquant mieux le contraste que nous voulons souligner.

HAINAUT

	Superficie en Ha.	Maisons	Population	Hab. par maison	Maisons par km ²
Ellignies-lez-Frasnes	133	30	115	3,6	23
Villers-St-Ghislain...	263	135	529	3,9	51
Dergneau	470	136	531	3,9	29
Bray	618	120	417	3,4	19
Blicquy	911	311	1134	3,6	34
Arquennes	1502	684	2556	3,7	46
Gerpinnes	2240	605	2126	3,5	25

(1) Ceci ressort de la moyenne des habitants par maison. Pour tout le pays, elle oscille entre 4 et 5 personnes par maison. A Bruxelles, la moyenne est de 10 habitants, 8 à Anvers, 6½ à Liège et seulement 4½ à Gand ; ce dernier chiffre est en-dessous de la moyenne atteinte dans de nombreuses communes rurales de moins de cinq mille habitants, où la moyenne par maison habitée est de 5 habitants. Voir : *Recensement général de la population en 1910*, t. I, pp. 163 et ss. ; voir aussi : FR. LEYDEN, *Zur Siedlungskunde des flämischen Landes*, p. 168.

LIMBOURG

	Superficie en Ha	Maisons	Population	Hab. par maison	Maisons par km ²
Herstappe.....	134	28	145	5,1	21
Genoels-Elderen ...	252	77	375	4,8	31
Aelst.....	446	114	576	5,5	23
Vliermaalroodt	635	133	707	5,3	21
Gingelom	925	276	1328	4,9	30
Bilsen	1512	641	3344	5,2	42
Pael	2352	559	2909	5,2	24

Nous avons choisi, dans chacune des deux provinces, des communes de superficie comparable et bien entendu en dehors des centres industriels du Hainaut. Dans chacune des deux provinces aussi, nous avons pris une gamme de communes de superficies différentes. Comme on le voit, le nombre d'habitants par maison est sensiblement constant dans les communes de chaque province quelque soit l'importance de celles-ci ; d'autre part, si le nombre de maisons par kilomètre carré est à peu près le même dans les communes de superficie semblable des deux provinces, la densité des occupants par maison est par contre beaucoup plus élevée dans le Limbourg que dans le Hainaut ⁽¹⁾.

Il nous paraît donc suffisamment démontré que, en ce qui

⁽¹⁾ Il n'entre pas dans notre sujet de rechercher les causes de ces observations. La composition différente de la famille explique en partie ces divergences. Le genre de vie, la situation économique favorable d'avant-guerre agissaient également pour une part sur l'augmentation du nombre des maisons, plus rapide que l'accroissement de la population. La guerre a modifié cet état de choses. Peu à peu, par suite de la crise du logement, la mode d'habiter en appartement s'introduit chez nous, au moins dans les villes.

Des faits similaires semblent se reproduire à toutes les époques troublées : « Le XV^e siècle ayant été à plusieurs points de vue désastreux, écrit M. CUVELIER, ouv. cité, p. CLXXX et p. CCCXX, on voit une diminution de maisons, à côté d'un accroissement de la population. Dans les petites villes du quartier de Louvain, entre le dénombrement de 1437 et celui de 1480, le nombre des maisons s'était réduit d'un quart, tandis que le nombre des habitants avait triplé. Dans les petites villes du quartier d'Anvers, la diminution du nombre des maisons est beaucoup moins sensible, mais cependant le nombre des foyers pauvres y a presque doublé. Il serait dangereux d'affirmer qu'à un accroissement du nombre de maisons correspond une augmentation équivalente de la population. »

concerne la Belgique, des cartes quantitatives de l'habitation ne font pas double emploi avec des cartes de la population ⁽¹⁾ ; ces deux cartes ne sont pas nécessairement le calque l'une de l'autre ⁽²⁾.

(1) Des cas analogues doivent se présenter dans d'autres pays. En Corse, par exemple, où plusieurs ménages ruraux habitent de grandes maisons à deux ou trois étages, la densité des maisons doit être faible, relativement à la densité de la population.

(2) Nous ne nous sommes pas contenté de ces preuves pour démontrer la non-concordance entre densité de maisons et densité de population. On pourrait nous objecter en effet qu'elles sont trop statistiques et que, d'autre part, les exemples que nous citons peuvent n'être que des exceptions.

Nous avons donc dressé la carte de la population, suivant deux échelles de densité différentes. Une première à l'échelle couramment employée pour l'établissement de ces cartes :

moins de	50 habitants au kilomètre carré		
de 51 à	100	»	»
de 101 à	200	»	»
de 201 à	300	»	»
de 301 à	400	»	»
de 401 à	500	»	»
de 501 à	750	»	»
de 751 à	1000	»	»
plus de	1000	»	»

Pour l'établissement de la deuxième échelle, nous avons pris comme base le taux moyen des habitants par maison.

Si vraiment il y a identité entre densité de population et densité de maisons, c'est sur cette carte que le fait aurait dû nécessairement apparaître.

En Belgique, le chiffre moyen des habitants par maison est de cinq. Nous avons donc multiplié les degrés de densité de notre carte II par ce chiffre, et dressé une deuxième carte de la densité de la population d'après l'échelle suivante :

moins de	50 habitants au kilomètre carré		
de 51 à	125	»	»
de 126 à	250	»	»
de 251 à	375	»	»
de 376 à	500	»	»
de 501 à	1250	»	»
de 1251 à	2500	»	»
de 2501 à	5000	»	»
plus de	5000	»	»

Nous avons coloré ces deux cartes de la population suivant la même gamme de couleurs que la carte des maisons. Ainsi les comparaisons sont aisées et soustraites à toute suggestion que pourrait produire une non-concordance de couleurs ou l'emploi de procédés différents.

L'examen de ces trois cartes est concluant. Il prouve nettement que les deux phénomènes démographiques: densité de population et densité de maisons, ne sont

Les cartes quantitatives des maisons sont, sans contredit, plus géographiques que des cartes analogues de la population ; de plus, dans une étude d'ensemble sur l'habitat d'un pays, la carte quantitative est nécessaire, si l'on veut donner du phénomène un aperçu complet.

Ces raisons justifient le présent chapitre.

II

LA CARTE

1 — Choix d'une méthode

Comme notre carte est à notre connaissance la première de son espèce, il est utile d'insister brièvement sur la méthode suivie dans son exécution.

pas superposables. Nous aurions désiré reproduire au moins une des deux cartes de la population. Des motifs pécuniaires ne nous le permettent malheureusement pas ; nous devons nous contenter d'en signaler ici quelques particularités intéressantes.

Remarquons d'abord que, dans les degrés inférieurs des densités, les deux cartes de population sont sensiblement les mêmes. Les divergences que l'on constate, dans les degrés supérieurs, sont plutôt artificielles et concernent des régions plus urbaines que rurales.

Au contraire, entre les cartes de densité de population et la carte de la densité des maisons, nous trouvons des différences sensibles, qui intéressent même les régions purement rurales.

Une grande tache claire — moins de 50 habitants au kilomètre carré — s'étend sans solution de continuité, sur toute l'Ardenne, la Fagne et la Famenne. La bande de la densité plus forte des maisons qui se dessine au passage des calcaires givétiens n'apparaît pour ainsi dire plus sur la carte de la population ; c'est à peine si quelques rares localités y atteignent le deuxième degré de densité. De plus, les densités de moins de 50 habitants au kilomètre carré s'avancent beaucoup plus avant dans le Condroz que ne le font les densités de moins de 10 maisons au kilomètre carré. Une deuxième différence s'observe dans la zone immédiatement au nord du bassin houiller de Mons-Charleroi : à des densités de maisons de 26 à 50, ne correspond fréquemment qu'une densité de 51 à 125 habitants, inférieure donc d'un degré à la densité des maisons.

Le phénomène inverse se produit sur le rebord méridional de la Campine. Ici ce sont les densités de la population qui l'emportent sur les densités de maisons.

Il nous est impossible d'entrer dans plus de détails pour le lecteur qui n'a pas les documents sous les yeux. Ces quelques indications suffisent, nous semble-t-il, à la démonstration de notre thèse.

Il va sans dire que, dans les grandes lignes, les trois cartes se ressemblent ; mais la composition des familles est pourtant assez différente dans les diverses régions du pays, pour ne pas permettre de confondre densité de maisons et densité de population.

La cartographie de la population a été maintes fois discutée, ses méthodes ont été soumises à des critiques nombreuses et approfondies. Nous savons d'autre part que plusieurs cartes de la population ne sont autre chose, nous l'avons rappelé plus haut, que des cartes de maisons; nous avons donc cru pouvoir nous inspirer utilement de l'une ou l'autre de ces méthodes.

On peut classer celles-ci en deux grandes catégories :

- a) la méthode des chiffres absolus ;
- b) la méthode des chiffres relatifs ou de densité.

A. MÉTHODE DES CHIFFRES ABSOLUS. — Cette première méthode a pour but de figurer sur une carte, par un signe quelconque, chaque unité considérée, à l'endroit précis de l'espace qu'elle occupe ⁽¹⁾. Ce procédé n'est évidemment guère applicable à une représentation de la population. Aussi est-ce la maison, « lieu d'occupation », qui est prise comme symbole des groupes humains ; on inscrit à côté du signe qui représente chaque habitation le nombre de ses occupants. Ces cartes sont évidemment exactes mais, basées sur les cartes topographiques, elles ne sont possibles qu'à une très grande échelle. Leur réel avantage consiste à donner de la localisation ou de la distribution des hommes et des habitations une image parfaite.

On a songé à simplifier le phénomène à représenter, pour le reporter sur des cartes à échelle réduite. Au lieu de marquer chaque unité par un signe particulier on forme des groupes de 10, 50, 100 unités. M. Sten de Geer, dans son atlas de la population de la Suède, a usé de cette méthode de représentation absolue ⁽²⁾. Ce procédé n'est pas exempt de critiques. Les groupements réels n'ont pour ainsi dire jamais les chiffres de 10, 50, 100 unités. Il faut donc généraliser, combiner des groupes, en enlevant aux uns ce qu'ils ont de trop pour l'ajouter à d'autres qui ont trop peu.

(1) Ce sont les *Bevölkerungsstatistische Grundkarten* commentées entre autres par M. A. HETTNER, ouv. cité, pp. 186-187.

(2) Voir : STEN DE GEER, *A map of the distribution of population in Sweden* ; STEN DE GEER, *La distribution de la population en Suède* ; G.-V. PROSCH, *Schwedische arbeitserfolge in der Darstellung der Bevölkerungsverteilung*. PERCY M. ROXBËY, *The distribution of population in China*, se sert également de la représentation par points.

Dans les contrées à peuplement dispersé il faut encore forcer la note. Afin d'arriver à constituer les groupes en question, M. Sten de Geer, pour certaines régions de son pays, concentre en un endroit donné la population de plusieurs maisons isolées ⁽¹⁾. De sorte que, exception faite pour les grands centres où l'agglomération est évidente, il est impossible, par simple lecture de la carte, de savoir s'il s'agit d'une contrée de dispersion ou d'une contrée d'agglomération, but que l'on poursuit pourtant par cette méthode.

Signalons encore une variante de la représentation absolue qui consiste à indiquer, au centre de chaque localité, le chiffre de ses habitants. Ces cartes n'offrent pas plus d'avantages que des tableaux statistiques ; elles ne sont guère employées.

De ce qui précède, on peut conclure que la méthode des chiffres absolus peut rendre, parfois, des services dans des études de localisation et de distribution de la population. Les meilleures cartes construites d'après ces procédés donnent en outre, en ce qui concerne le « chiffre » de la population, des « impressions » de plus ou de moins, mais elles sont totalement impropres à nous fournir une base mathématique d'estimation comparative.

B. MÉTHODE DES CHIFFRES RELATIFS OU DE DENSITÉ. — Seule la méthode des chiffres relatifs ou de densité peut conduire à ce résultat. Par le fait même qu'elle établit une relation entre la population et une surface invariable, le kilomètre carré en l'espèce, elle rend possible la comparaison entre régions diverses et nous permet d'évaluer mathématiquement ce rapport.

Nous ne voulons ici que rappeler les principales modalités de cette méthode ⁽²⁾ :

- a) le système des aires artificielles ;
- b) le système des régions naturelles.

1^o Système des aires artificielles. — Le procédé consiste à calculer les densités par divisions administratives : provinces, arrondissements, ou bien par figures géométriques : carrés, rec-

⁽¹⁾ STEN DE GEER, *Befolkningens Fördelning I Sverige. Beskrivning till karta*. Skalan 1 : 500.000, fig. 3, p. 41.

⁽²⁾ Voir le tableau très complet des essais de représentation de la population et la critique qu'en fait M. EMIL DE MARTONNE dans son ouvrage sur la *Distribution géographique de la population en Valachie*.

tangles, cercles. On s'est bien vite rendu compte de ce que cette méthode avait de factice. Aussi a-t-on abandonné ces divisions artificielles pour des limites naturelles plus géographiques.

2^o *Système des régions naturelles.* — Les facteurs physiques : nature du sol, climat, formes de terrain, semblaient tout indiqués pour ces délimitations. De plus, ce procédé était conforme au déterminisme géographique auquel nous avons fait allusion déjà. S'il est vrai que la nature du sol, par exemple, est, d'une manière absolue, cause d'une densité de population plus ou moins forte ainsi que le soutenaient les partisans du déterminisme, il était logique d'user de ces limites physiques pour une carte de densité.

Suivant les circonstances et les pays, certains auteurs ont pris, comme base de division, les limites régionales d'un phénomène unique : soit le climat, soit l'altitude, etc. ; d'autres au contraire ont combiné les limites de deux ou de plusieurs facteurs qu'ils estimaient devoir contribuer simultanément à la densité de la population.

Enfin, à la suite de l'ouvrage de M. de Martonne sur la population de la Valachie, les géographes ont considéré comme unité spatiale, la plus adéquate pour les calculs de densité de population, la « région naturelle ». L'expression est prise ici dans son sens le plus large, c'est-à-dire « une région où les caractères physiques, économiques, sociaux, soient partout à peu près les mêmes ou du moins soient tous en rapport avec des conditions communes.... Tout le succès, continue M. de Martonne, d'une tentative telle que celle que nous avons faite pour la Valachie, dépend du choix et de l'établissement des « régions naturelles » (1).

S'il est vrai que dans le concept de région naturelle sont compris les caractères « économiques et sociaux », et si des espaces ainsi délimités sont choisis comme cadre des « régions » de densité de population, régions qu'on cherche précisément à établir, nous ne comprenons pas comment on peut éviter ainsi une « pétition de principe » ; en d'autres termes, calculer la densité de la population par « régions naturelles », c'est supposer connu le phénomène qu'on va étudier, puisqu'on en trace d'avance les limites.

Telles sont, en résumé, les différentes méthodes employées

(1) Emm. DE MARTONNE, ouv. cité, pp. 77 et 79.

pour la représentation cartographique de la population. Dans quelle mesure nous en sommes-nous inspiré pour la construction de notre carte des habitations ?

On comprendra, d'après ce que nous avons dit, que nous n'avons pas suivi la méthode des chiffres absolus. Nous avons calculé par conséquent la « densité » des maisons. Contrairement au procédé habituellement employé, nous n'avons tracé de ce phénomène aucune limite préétablie ; les limites des zones de densité doivent découler uniquement de ce que nous révèle l'étude du phénomène lui-même.

Lorsqu'on veut établir les limites d'un phénomène géographique quelconque, ce n'est pas sur les données d'un autre facteur, quand bien même il se trouve dans une étroite dépendance avec lui, qu'on peut se baser. Ce n'est qu'après avoir relevé tous les endroits où le phénomène se présente, avec les caractères qui lui sont propres, qu'il est permis de tracer les limites de son aire d'extension naturelle. Ainsi conçues, ces cartes seront un des nombreux éléments qui serviront à la détermination des « régions géographiques »⁽¹⁾. Celles-ci sont une conséquence et non pas un point de départ.

2 — Les matériaux de la carte

Les communes ont servi de base à nos calculs dans l'établissement d'une première carte « d'exploration ». Pour chacune d'elles, la superficie et le nombre de maisons nous étant donnés par les recensements décennaux, nous avons calculé la densité des habitations par kilomètre carré.

C'est en quelque sorte le « travail d'enquête », par lequel débute toute étude régionale.

Les divisions communales ne doivent pas, aux mêmes titres que des départements, des provinces, des arrondissements, être regar-

(1) Nous employons ici l'expression « région géographique » de préférence à celle de « région naturelle ». « Région géographique » désigne mieux le complexe de faits physiques, botaniques, humains, économiques, ... dont l'ensemble constitue les paysages terrestres. « Région naturelle », au contraire, s'applique logiquement aux régions définies par les seuls facteurs physiques : nature du sol, climat, végétation, topographie, etc.... On peut lui opposer les « régions humaines » déterminées par l'action de l'homme : types d'habitat, zones industrielles, etc... L'extension de l'expression « région naturelle » aux paysages humains, est encore une conséquence de l'ancien déterminisme géographique.

dées comme des divisions administratives purement arbitraires et tout-à-fait artificielles ⁽¹⁾. Très anciennes, pour la plupart, elles sont fondées, plus souvent qu'on ne le croirait à première vue, sur des accidents géographiques. En outre les communes de notre pays sont en général de très faible étendue, ne dépassant pas en moyenne 10 kilomètres carrés ; on peut donc les considérer comme les « espaces limites » du phénomène de la densité.

La densité des maisons des 2659 communes ⁽²⁾ une fois établie, nous avons reporté ces chiffres sur une carte au 1 : 320.000.

Il est effectué tous les dix ans un recensement général de la population de la Belgique par communes. Le dernier en date est celui de 1920. Nous avons pris cependant les données du relevé précédent, celui de 1910 ⁽³⁾. Voici pourquoi : l'état fixé par les données de 1920 ne peut avoir pour notre pays, en ce qui concerne le nombre des maisons, qu'une valeur purement temporaire ; ce recensement fut effectué en effet à un moment où les destructions laissées par la guerre étaient encore nombreuses. Depuis lors, un mouvement vigoureux de reconstruction s'est manifesté dans toutes les régions dévastées de la Belgique. En West-Flandre, par exemple, à l'époque du recensement on ne comptait encore dans de nombreuses communes que quelques misérables baraquements ; aujourd'hui, toutes les maisons sont reconstruites. D'autre part, le nombre de maisons « nouvelles » est, comme partout ailleurs, assez restreint. On peut donc dire, sans crainte de se tromper beaucoup, que le développement normal de la construction s'est arrêté en août 1914, trois ans et demi après le relevé de 1910 ; que celui-ci, par conséquent, doit correspondre sensiblement à l'état actuel, en tout cas donner des résultats plus normaux que ceux de 1920 ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ M. M. SORRE, dans son étude sur : *La répartition des populations dans le Bas-Languedoc*, prend également comme point de départ de ses calculs les superficies communales, s'en tenant ainsi à l'application du principe des aires minima. Les communes les plus étendues qu'il a rencontrées ont de 11 à 12 kilomètres carrés.

⁽²⁾ *L'Annuaire de Statistique de la Belgique*, 41^e année, 1910, p. 47, renseigne 2629 communes ; nous y ajoutons les 30 communes des territoires d'Eupen-Malmédy.

⁽³⁾ Du reste le recensement de 1920 n'a encore paru que partiellement.

⁽⁴⁾ Nous avons dû faire une exception pour les territoires d'Eupen et Malmédy. N'ayant pas trouvé dans les statistiques allemandes des données suffisantes et correspondant aux recensements belges, nous nous sommes adressé à M. le Baron Lieutenant-général BALTIA, gouverneur des territoires annexés, qui a bien voulu

D'après les recensements belges, toutes les constructions sont groupées en 3 catégories :

- a) Les maisons proprement dites, c'est-à-dire celles qui servent effectivement de logement.
- b) Les bâtiments de toute nature, non destinés à l'habitation mais où cependant demeurent une ou plusieurs personnes. A cette catégorie appartiennent notamment les édifices et bâtiments destinés à un service ou à un usage public.
- c) Tous les autres bâtiments qui ne sont pas affectés à l'habitation. Ceux-ci comprennent des bâtiments de toute nature affectés soit à un service ou usage public, soit à un usage privé, lorsqu'ils ne servent de logement à personne ⁽¹⁾.

Dans nos calculs, nous n'avons tenu compte que de la première catégorie : les maisons proprement dites. Les autres bâtiments et édifices publics figurant dans les catégories *b* et *c* ne répondant pas, en somme, à la signification du mot habitation, c'est-à-dire « abri de l'homme ». Il va de soi que font partie de la maison, sous une seule unité, toutes ses dépendances, que celles-ci fassent corps avec elle ou non.

Nous n'avons pas fait abstraction, dans nos calculs de densité, de terres incultes ou de surfaces boisées. Les premières n'existent pour ainsi dire plus dans notre pays ⁽²⁾, et aucune de nos forêts

nous faire adresser les relevés statistiques nécessaires à cette partie de notre carté. Nous lui en exprimons ici notre très respectueuse reconnaissance.

Nous avons trouvé, d'autre part, les superficies des nouvelles communes de ces deux districts dans : Ed. HAKIN, *Recueil de législation à l'usage des administrations communales et fabriennes du Gouvernement d'Eupen-Malmédy*.

⁽¹⁾ « On comprend dans cette catégorie les bâtiments suivants : hôtels de ville, maisons communales, maisons d'école, musées, théâtres et salles de fêtes, stations de chemin de fer, qui comporteraient, à titre accessoire, des logements de gardiens, concierges, conservateurs de collections, etc., ainsi que des bâtiments destinés à des usages particuliers, tels que : usines, moulins, ateliers, entrepôts, marchés couverts, lorsqu'ils servent accessoirement de demeure à des surveillants, gardiens, concierges, etc. » *Recensement de la population*, ouv. cité, t. I, p. 19.

Antérieurement à 1890, le mot « maison » s'appliquait à tous les bâtiments quelconques. Depuis cette date le terme fut pris dans un sens plus strict en le restreignant aux bâtiments destinés exclusivement à l'habitation ; toutes les autres constructions figuraient dans une deuxième catégorie. Enfin en 1900, cette dernière a encore été subdivisée et, depuis lors, on distingue les trois catégories mentionnées plus haut. Ibid., pp. 1 et 166.

⁽²⁾ J. MASSART, *Géographie botanique de la Belgique*, p. 87.

n'est assez dense que pour écarter de façon radicale toute installation humaine.

S'il paraît logique de traiter différemment les grandes régions boisées et les zones incultes là où elles sont très étendues, comme il s'en rencontre dans certains pays, on doit reconnaître que la question fut parfois singulièrement résolue.

Récemment, pour une carte de la densité de la population des Alpes, M. Robert élimina systématiquement de ses calculs les zones improductives : hautes cîmes, névés, glaciers, rochers à pic, versants très inclinés ravagés par l'érosion, etc. ⁽¹⁾. Sur sa carte, cependant, les surfaces ainsi négligées sont recouvertes de la teinte de densité des communes dont elles font partie. C'est à notre sens une erreur ; si, à juste titre, l'auteur a jugé ces endroits « inhabitables », tant au point de vue du manque de ressources naturelles que de l'impossibilité matérielle d'y construire des habitations, il aurait dû laisser sur sa carte ces surfaces en blanc et ne teinter que celles dont il a réellement calculé la densité.

De même, nous ne sommes pas d'accord avec lui quand il soutient que l'élimination des terres improductives est « plus géographique ». Dans certains pays désertiques ou de montagnes, les terres improductives ne contribuent-elles pas, au même titre que des gisements miniers ou un sol fertile dans d'autres régions, à donner de la densité de la population ou de l'habitation un « aspect complet » ? En les indiquant comme zones inhabitées, elles marquent avec les centres de surpopulation les deux extrêmes de l'échelle des densités.

Pour des raisons analogues, on ne doit pas éliminer, dans le calcul des densités, les zones forestières, du moins dans les pays tempérés de l'Europe occidentale. Ces zones ne peuvent être considérées comme inexploitable, puisqu'elles constituent dans bien des cas une source de revenus ⁽²⁾ ; de plus, elles marquent aussi, au bas de l'échelle, un certain « type » de densité.

Comment avons-nous utilisé les chiffres des densités communales ?

⁽¹⁾ J. ROBERT, ouv. cité, p. 6.

⁽²⁾ J. BRUNHES et C. VALLAUX, *La géographie de l'histoire*, pp. 169-170.

O. SCHLÜTER, *Beiträge zur Bevölkerungs-und Siedlungsgeographie Deutschlands*, p. 8.

Pour donner du phénomène une image claire, la nécessité de former des catégories s'impose.

Nous avons choisi l'échelle suivante :

de 1 à	10	maisons	au kilomètre carré
de 11 à	25	»	»
de 26 à	50	»	»
de 51 à	100	»	»
de 101 à	250	»	»
de 251 à	500	»	»
de 501 à	1000	»	»
au-delà de	1000	»	»

Ce choix n'a pas été fait *a priori*. Nous avons essayé plusieurs séries de groupements et nous avons établi des cartes correspondant à chacune de ces séries. Il nous a semblé que la classification que nous avons adoptée répondait le mieux à la réalité, et traduisait vraiment les divers aspects de la densité des maisons en Belgique.

Travaillant par commune, nous avons évité en grande partie l'inexactitude des cartes de densité à grandes divisions naturelles ou administratives, inexactitude due au « fait urbain » et à laquelle on a tâché de parer de différentes manières ⁽¹⁾. Si on ne les corrige, en effet, la forte densité des centres urbains, répartie sur la zone rurale qui les englobe, donne à celle-ci un taux de densité exagéré et par conséquent inexact.

Les groupes une fois fixés, il restait encore à déterminer le mode de leur figuration sur la carte. De cette figuration dépend en grande partie l'utilité des cartes de densité, en ce sens qu'elle les rend plus ou moins parlantes et expressives. Deux procédés sont couramment employés pour la représentation des densités : les grisés ou les couleurs et le système des points. Nous ne nous sommes pas arrêté à ce dernier genre de figuration, quoique très à la mode de nos jours ⁽²⁾. Nous en avons déjà montré les inconvénients ; il serait préférable de réserver le pointillé à la représentation de phénomènes qui exigent l'application de la méthode des chiffres absolus. Le figuré par points conviendrait

(1) Emm. DE MARTONNE, *ouv. cité*, p. 75.

(2) STEN DE GEER, *atlas cité* ; PERCY M. ROXBY, *ouv. cité*.

fort bien, par exemple, à des cartes de distribution et de localisation.

Pour notre carte de fond, qui est en quelque sorte l'expression spatiale détaillée et minutieuse du phénomène de la densité des maisons, nous avons donné la préférence aux couleurs plutôt qu'aux grisés. Ceux-ci donnent de très heureux résultats, pourvu que les degrés de densité distingués ne soient pas trop nombreux ni trop entremêlés sur de petites surfaces. Dans le cas présent, où les degrés de densité diffèrent quelquefois de commune à commune, l'emploi des grisés eut donné une image très confuse pour ne pas dire illisible. Les couleurs au contraire, par leurs tonalités de plus en plus puissantes, suivent le mouvement ascendant de la densité. Dans ce but, on doit éviter l'emploi d'un trop grand nombre de couleurs. La carte mosaïque qui en résulte est d'une lecture fatigante et désagréable. Certains auteurs conseillent l'emploi de deux gammes de couleurs, dans lesquelles les teintes pâles et neutres représentent les densités moyennes ⁽¹⁾. Il nous semble que ce système choque quelque peu notre sens visuel ; instinctivement, on voudrait voir dans les teintes pâles les régions les moins denses, et lire les fortes densités dans les tons les plus foncés. Mieux vaudrait peut-être, dans ce cas, alterner les teintes des deux gammes pour passer, avec les tons clairs et foncés, des densités les plus faibles aux densités les plus fortes.

Nous avons essayé de n'employer qu'une seule gamme de couleurs, allant d'un jaune très pâle à un brun foncé. De cette manière le lecteur peut, sans la moindre difficulté, sans même devoir se servir de l'échelle des densités, d'un coup d'œil d'ensemble, se rendre compte de la répartition des différents degrés de densité.

Les teintes s'étendent naturellement sur toute la superficie de la commune et non pas uniquement sur la surface bâtie. On reproche quelquefois à ce système de donner une image inexacte des lieux habités, en ce sens que l'on considère les habitations comme « également » réparties sur le sol, tandis qu'en réalité elles se groupent parfois, nous l'avons noté dans notre premier chapitre, sur des surfaces restreintes et s'entourent de champs étendus, sans traces d'habitations.

(1) Voir Emm. DE MARTONNE, ouv. cité, p. 20.

Il est à remarquer que la soi-disant inexactitude que l'on voudrait supprimer tient au caractère même des cartes de densité. Celle-ci en effet se traduit par un rapport entre deux éléments donnés, ici : superficie et nombre de maisons. On ne doit pas vouloir trouver sur une carte de densité plus qu'elle ne doit représenter. Son but est de permettre une estimation quantitative, en l'espèce de la maison, et une comparaison mathématique entre plusieurs régions. Elle n'a pas à se soucier du mode de répartition des habitations, de leur distribution ou de leur localisation. Chacun de ces objets exige une figuration spéciale d'après un procédé approprié à la nature du phénomène. En voulant représenter simultanément plusieurs faits, on risque de produire des cartes peu claires, quelquefois même incompréhensibles.

Remarquons enfin que notre carte ne paraît pas correspondre exactement au titre du chapitre qu'elle illustre. Tandis qu'il n'y est question que de « densités rurales », sur la carte figurent également les densités urbaines. Notre but, en agissant ainsi, était d'éviter de donner à notre carte, dressée par commune, un aspect inachevé. Nous avons donc calculé la densité des maisons des communes urbaines, comme celles des communes rurales, pour notre carte seulement, négligeant complètement cette question dans notre commentaire.

Pour plus de clarté, résumons-nous. Nous avons calculé la densité par commune, les communes pouvant être considérées comme des aires minima et, en quelque sorte, surtout au point de vue de la géographie de l'habitat, comme autant de petites régions géographiques. Nous n'avons cru devoir faire subir aux superficies communales aucune soustraction du fait de terres inexploitable, forêts, etc. ; enfin, nous avons établi notre échelle de densité et teinté chaque superficie communale de la couleur affectée à son degré de densité. La carte ainsi construite est une image fidèle de la densité des maisons dans le pays. Elle équivaut, pour ainsi dire, au carnet de route dans lequel on note, au fur et à mesure qu'on parcourt les régions d'un pays, les caractères géographiques des faits physiques et humains qu'on y observe.

III

ESQUISSE RÉGIONALE DE LA DENSITÉ DES MAISONS

(ANNEXE DE LA CARTE II)

La carte des densités par commune est plutôt statistique que géographique ; au géographe incombe le devoir d'en extraire une carte régionale, d'y discerner des régions de densité.

Après avoir teinté chaque commune d'après l'échelle de densité, nous avons naturellement fait disparaître les limites des communes ayant même couleur. Ainsi sont apparues peu à peu de grandes zones de teintes uniformes ou voisines qui traduisent les « régions de densité ».

Délimiter ces zones et ainsi construire « l'esquisse régionale de la densité des maisons en Belgique », constituait la dernière et la plus importante partie de notre travail. Dans cette opération, nous ne nous sommes laissé guider par aucune idée préconçue, par aucune notion de rapport entre la quantité des maisons et un facteur quelconque du milieu physique ou humain. Les données de la carte par commune sont les seules qui nous ont servi à l'établissement de la carte régionale. Nous n'avons tracé aucune limite d'avance, limite qui eut enfermé en quelque sorte le phénomène « densité » dans un cadre rigide ; les limites nous ont été fournies par les caractères du phénomène lui-même.

De l'examen attentif et répété de la carte ont surgi peu à peu des taches dans lesquelles telle couleur était dominante par suite de la répétition fréquente de tel degré de densité. C'est dire que nous nous sommes basé pour distinguer des « régions de densité » sur la « normale » du phénomène et non pas, comme on le fait habituellement, sur sa valeur moyenne. Du reste, le calcul des moyennes nous était interdit, et devait logiquement l'être, du fait que nous avions renoncé, pour éviter tout apriorisme, au tracé de limites préétablies. Les anomalies locales qui apparaissent de-ci de-là dans un ensemble homogène, et qui ne sont que des exceptions à la normale, ne peuvent compter aux yeux du géographe régionaliste. Ce qu'il importe de connaître c'est l'aspect typique de la contrée. « Le géographe doit se préoccuper avant tout, dit M. J. Brunhes, du fait prédominant qui est en même

temps le fait modeste, c'est-à-dire du type le plus représentatif d'une région déterminée » (1).

Pour préciser notre idée de la normale, prenons un exemple sur notre carte régionale : la région campinoise dans le coin nord-est du pays. Elle indique une densité de 11 à 25 maisons au kilomètre carré. Cette région comprend 150 communes dont 114 ont la densité de 11 à 25. Cette densité est donc bien réellement « normale » dans la contrée. Les anomalies locales qui y apparaissent par endroits, ne modifient en rien l'aspect de l'ensemble. Ces densités exceptionnelles sont le résultat de causes fortuites et accidentelles ; elles peuvent tout au plus éveiller notre attention et demander une explication.

Il est inutile, pensons-nous, d'insister sur le fait de la généralisation que comporte inévitablement notre carte régionale ; on ne doit pas vouloir attribuer à nos limites une signification qu'elles n'ont pas. Plus encore en géographie humaine qu'en géographie physique, aux limites, figurées sur les cartes par des lignes bien définies, s'attache en réalité toute l'imprécision que comporte un passage lent et gradué d'un aspect géographique à un autre. Nos délimitations de régions de densité ne sont que des « indications », elles ne prétendent pas à autre chose.

La plupart des régions se présentent avec des caractères nettement tranchés ; dans une partie de la moyenne Belgique cependant on rencontre un peu de confusion et il est difficile d'en déterminer la normale. Les densités de 11 à 25 et de 26 à 50 maisons au kilomètre carré s'y disputent des surfaces sensiblement égales. Dans la partie orientale de la région, les densités de 11 à 25 maisons sont un peu plus fréquentes que dans la partie occidentale, mais dans l'ensemble, toute la contrée se caractérise par un mélange de deux degrés de densité. C'est pourquoi nous avons attribué à cette zone une densité de 11 à 50 maisons au kilomètre carré, en distinguant toutefois par un grisé légèrement plus foncé sa partie ouest.

Tels sont les principes qui nous ont guidé dans la construction de notre carte régionale des densités de maisons en Belgique — annexe de la carte II —, terme de nos calculs sur l'aspect quantitatif du phénomène géographique de l'habitat.

(1) J. BRUNHES, *La géographie humaine*, t. I, p. 100.

IV

LE COMMENTAIRE DE LA CARTE (1)

Embrassée d'un coup d'œil d'ensemble, la carte régionale nous frappe d'abord par la grande diversité des régions et des degrés de densité. Comment ne pas être surpris de constater de si notables différences en un aussi petit espace.

Ce qui arrête en premier lieu le regard c'est, nous semble-t-il, la bande de densités très fortes qui suit, avec des interruptions, le sillon de la Sambre-Meuse. Le fait est d'autant plus remarquable qu'il contraste violemment avec les régions voisines, souvent peu habitées. Ailleurs la « dénivellation » est moins brusque, et la loi des frontières, zones de transition, se vérifie pour la plupart des régions.

En continuant notre analyse, nous constatons que l'étendue des régions de faible densité l'emporte légèrement sur celle des fortes densités. Tout le sud de la Belgique est couvert par le grisé clair des basses densités : au delà de la zone industrielle de Liège, il s'étend de même sur toute la partie nord-est du pays. La région occidentale, au contraire, se fonce très fortement ; une densité moyenne se rencontre dans la zone centrale.

Nous pouvons donc distinguer, dans l'ensemble de la Belgique, trois groupes de régions :

- 1^o les régions de forte densité comprenant les zones de plus de 100 maisons et celles de 50 à 250 maisons au kilomètre carré ;
- 2^o les régions les moins habitées, c'est-à-dire celles dont le nombre des maisons ne dépasse pas 25 au kilomètre carré ;
- 3^o les régions de densité moyenne dans lesquelles, quoiqu'on y

(1) Comme préface au commentaire de nos régions de densité, nous aurions voulu placer la carte, dressée par nous à cette intention, de la densité des maisons en 1846. Nous disposions des mêmes outils que ceux dont nous nous sommes servi pour la carte de 1910 : nombre de maisons par commune et superficies communales, et nous avons exécuté cette seconde carte suivant la même méthode. Nous avons ainsi pu évaluer les variations qui se sont produites au cours de 70 ans environ, pendant une période de profondes transformations économiques. Des circonstances budgétaires ne nous ont pas permis de joindre ce document à notre étude. Nous avons dû nous borner à reproduire, dans le texte, l'un ou l'autre extrait plus particulièrement intéressant.

trouve encore par places des communes avec 11 à 25 maisons au kilomètre carré, la normale est de 25 à 50.

Il est évident qu'une densité plus ou moins forte de maisons, « habitat de l'homme », doit trouver sa cause première dans le nombre plus ou moins grand d'habitants d'une contrée et que dès lors expliquer cette densité revient à chercher les motifs d'un peuplement plus ou moins intense.

Qu'on ne nous objecte pas que nous sommes ainsi en contradiction avec nous-même. Nous ne disons pas que la densité des maisons s'explique toujours et partout par la densité de la population, ce serait rendre ces deux termes synonymes ; mais il est logique que la densité des maisons doive nécessairement et évidemment être en rapport avec le chiffre absolu de la population, ce qui n'est pas la même chose. Aussi est-il indispensable, pour expliquer en dernière analyse notre carte, de faire appel aux causes régionales de la répartition de la population.

1 — Les régions de forte densité

Les centres de forte densité fixent immédiatement l'attention.

Domaine 1. A. — Les chiffres les plus élevés se pressent dans les régions industrielles de la Sambre-Meuse. Des densités de 100 à 1000 maisons au kilomètre carré, et même plus, y sont fréquentes.

Nous signalons au hasard quelques chiffres. Gilly 862 maisons au kilomètre carré, La Hestre 818, Lodelinsart 859, Montignies-sur-Sambre 961, Bressoux 884, Glain 829, Tilleur 1030. Cette densité remarquable et toute récente, tient à des causes suffisamment connues. Elle est contemporaine du développement de la grande industrie dans cette région : exploitation de la houille, métallurgie, verrerie, etc. Les chiffres du recensement de 1846, le plus ancien dont les données puissent être employées avec certitude, comparés aux chiffres de 1910 ⁽¹⁾, révèlent un taux

⁽¹⁾ Depuis 1846, plusieurs villages et hameaux, jadis réunis à deux ou à trois, et même davantage, sous une seule administration communale, ont été érigés en communes distinctes. Dans les relevés statistiques de 1846, on donne le chiffre des maisons pour chaque groupe partiel, village ou hameau, mais sans indiquer la superficie de chacun d'eux. On peut considérer néanmoins cette superficie comme

d'augmentation vraiment extraordinaire. Dans la moitié des communes de la région, l'augmentation des maisons, entre 1846 et 1910, est de 250 % au kilomètre carré ; certaines localités même ont vu la densité de leurs maisons gagner plus de 1000 %. La Louvière qui, en 1846, avait 2 maisons au kilomètre carré, en comptait 609 en 1910 ; Goutroux a passé de 1 à 138 maisons au kilomètre carré ; Lodelinsart de 17 à 859 ; Dampremy de 152 à 1203 ; Bressoux de 66 à 884, etc. Tous ces chiffres se passent de commentaire ⁽¹⁾.

Il est à remarquer que cette zone de densité (Sambre-Meuse) n'est pas continue à travers le pays. On lit fréquemment que la région industrielle belge se poursuit en une bande ininterrompue d'ouest en est. Cela n'est pas exact et les densités inégales des maisons le long de ce large sillon viennent souligner ce fait. La bande houillère, développée largement dans les bassins de Mons, du Centre, de Charleroi et de Liège, se rétrécit vers Namur et Andenne, pour s'interrompre même complètement entre ces deux localités. Cette solution de continuité dans le gisement houiller est fonction, comme on le sait, d'un accident tectonique. Elle correspond au passage de l'anticlinal transversal du Samson qui, en relevant les couches, fait affleurer le calcaire carbonifère. Les terrains houillers se trouvent ainsi partagés en deux bassins qui perdent de plus en plus de leur profondeur à l'approche de l'anticlinal. Cela entraîne évidemment une exploitation plus faible ou même nulle et partant, une diminution de la population ouvrière à l'est de Namur et à l'ouest de Huy ⁽²⁾.

Nous rattachons à la bande Sambre-Meuse la région industrielle de Verviers, siège de la grande industrie textile de la laine. Si l'industrie de Verviers et de quelques villages voisins a une histoire déjà longue ⁽³⁾, elle n'a pas joui cependant, au XV^e et au XVI^e siècle, d'une prospérité comparable à celle de l'industrie drapière

étant sensiblement celle qui leur fut attribuée lors de leur constitution en commune distincte. Ainsi, nous fut-il possible de calculer pour ces « communes nouvelles » l'augmentation de la densité des maisons, de la même manière que pour l'ensemble des communes du pays.

(1) On sait que c'est précisément de la première moitié du siècle dernier que date, par suite de la substitution du coke au charbon de bois, la migration de la grosse métallurgie, et par conséquent de toutes les industries connexes, de la zone forestière et minière de l'Entre-Sambre-et-Meuse et du Condroz vers nos bassins houillers.

(2) P. FOURMARIER, *L'influence des mouvements du sol en Belgique*, pp. 230-231.

(3) H. PIRENNE, *ouv. cité*, t. II, p. 412 ; t. III, p. 246.

de la Flandre, écartée qu'elle était des grandes voies d'exportation. Elle a dû attendre les temps modernes pour prendre, avec le lavage, la filature et le tissage des laines, l'importance qu'on lui connaît aujourd'hui dans la vallée de la Vesdre.

A la suite de cette région se classent, par ordre d'importance, différents centres ou zones avec des densités de 50 à 250 maisons au kilomètre carré. Ces groupes forment de petites sous-régions, ou domaines distincts, dans le grand ensemble des fortes densités de maisons ⁽¹⁾.

Domaine 1. B. — Remarquons d'abord une zone reliant le bassin houiller à la capitale. L'exploitation intense des carrières importantes du nord de la province de Hainaut et du sud du Brabant a contribué au développement de la population de Quenast, d'Ecaussines, des environs de Soignies, etc. En remontant vers le nord, de fortes agglomérations s'échelonnent aux abords du canal de Charleroi à Bruxelles. Cette voie de communication, soudant les grands foyers producteurs à la capitale, centre consommateur, devait forcément attirer à elle de nombreux ateliers et usines. Ce sont les fabriques de Tubize, de Clabecq, de Braine-le-Comte et d'autres encore. Autour de Bruxelles, la densité prend un caractère spécial, elle est une création de la capitale. On ne peut pas dire que ce sont les communes voisines qui se développèrent au contact de la grande ville : c'est plutôt la ville qui les a englobées dans son évolution, en vertu de la loi du développement « tourbillonnaire » des grandes cités modernes. Aucune industrie particulière, aucun facteur physique spécial, ne peuvent être invoqués comme causes de la formation de ce noyau compact.

Les quelques fortes densités qui se répètent le long du littoral peuvent être qualifiées de factices. Les nombreuses villas des stations balnéaires contribuent presque uniquement à donner aux communes de La Panne, Westende, Wenduyne, Heyst,

(1) A vrai dire, parmi les communes de ces groupes, quelques-unes auraient dû figurer dans la catégorie précédente. Ces contrées se distinguent pourtant de la zone houillère. Tandis que dans celle-ci le chiffre de densité ne descend jamais au-dessous de 100, et dépasse souvent 500 et même 1000 maisons au kilomètre carré, les communes de ces sous-régions, dont la densité atteint 100 et 250, ne sont que des unités éparpillées en assez grand nombre au milieu de densités inférieures à 100 ; on ne peut les séparer vu les caractères particuliers de la densité dans ces domaines.

Knocke, etc., un nombre de maisons supérieur à celui de l'ensemble de la zone côtière. Sans les cottages parsemés à profusion dans les dunes, ou alignés le long de la digue, ces localités ne seraient que de petits villages de pêcheurs.

Nous n'insistons pas davantage sur ces densités exceptionnelles et quelque peu artificielles ; l'atténuation, en plusieurs endroits, de leur caractère rural les écarte du reste du cadre de notre sujet.

Domaine 1. C. — La grande tache sombre des densités élevées qui s'étend, à l'ouest du méridien de Bruxelles-Anvers, sur toute la région des Flandres, doit au plus haut degré captiver notre intérêt. En suivant la vallée de la Lys, par exemple, on reste frappé d'étonnement devant le fourmillement des habitations. Il s'en montre partout, toujours aussi nombreuses, comme multipliées à l'infini.

Le semis dru des maisons dans les champs alterne avec de gros bourgs, plus denses que la plupart des villages des régions orientales. L'impression de pays surpeuplé s'accroît à chaque pas et est renforcée par l'animation intense qui ne cesse de régner dans cette contrée, en hiver aussi bien qu'aux époques des travaux saisonniers. Le travail du lin en est la cause. Après la récolte, le lin passe au rouissage, puis au teillage et au peignage, enfin à la filature. Toutes ces opérations occupent des milliers de bras l'année durant.

Cette région ne comporte cependant pas une densité homogène, on y relève des écarts parfois notables. Nous ne croyons pas que ces inégalités soient de nature à constituer des domaines distincts. L'ensemble de la région forme un tout trop parfaitement individualisé, avec un passé commun et une évolution semblable, que pour songer à le désarticuler et à en étudier séparément les modalités. Pour en saisir le côté vraiment géographique, il faut considérer la totalité du phénomène et le voir dans son « milieu ».

Le taux extraordinaire de la population rurale flamande a retenu plus d'une fois l'attention des historiens, des économistes et même parfois des géographes ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Parmi les ouvrages qui ont traité ce sujet, signalons : *Enquête linière* ; H. PIRENNE, ouv. cité ; L. VANDERKINDERE, *Le siècle des Artevelde* ; H. VAN HOUTTE, *Histoire économique de la Belgique à la fin de l'ancien régime* ; R. BLANCHARD,

On a invoqué tour à tour : la forte natalité de la population des Flandres, le développement de son agriculture, son industrie très ancienne, l'intensité de son commerce, les avantages de sa position géographique, etc.

On n'a peut-être pas suffisamment montré qu'une de ces causes prime les autres ; c'est d'après nous l'industrie, en tant qu'industrie familiale, alimentée par les matières premières de la contrée elle-même. Développer en quelques mots cette idée, n'est pas, croyons-nous, faire une redite inutile.

Afin de saisir l'action de cette cause essentielle, il nous faut remonter dans le passé, jusqu'au moment où s'amorce et se manifeste, pour la première fois dans l'histoire, une population particulièrement abondante.

Si partant du fait actuel nous comparons, comme nous l'avons fait pour la région houillère, la densité des maisons en 1910 et en 1846, contrairement à ce que nous avons constaté pour le Hainaut, nous trouvons en Flandre en 1846, avec de légères différences sur lesquelles nous reviendrons, une densité encore exceptionnelle (fig. 23). Nous ne pouvons donc pas, comme pour notre bande industrielle, nous arrêter à cette date ; la cause de la surpopulation des Flandres est plus ancienne et trouve son origine dans un passé plus lointain. Nous rencontrons, en effet, tout le long de notre recherche dans le passé, des témoignages irrécusables de la perdurance de ce même phénomène démographique : au XVIII^e siècle, à la fin du XVII^e, au début du XVI^e, au XV^e, enfin du XIV^e au XI^e siècle ⁽¹⁾.

Ce n'est qu'au-delà de cette époque qu'il n'est plus fait mention d'une population particulièrement abondante en Flandre ; nous pouvons donc nous y arrêter.

La Flandre, ch. XIV ; Les industries à domicile, t. II ; E. DUBOIS, *L'industrie du tissage du lin dans les Flandres* ; P. THUYSBAERT, *Het land van Waes*, ch. X ; A. J. L. VAN DEN BOGAERDE, *Proef of de aanmoediging en uitbreiding der linnenweverijen in Oost-Vlaanderen* ; Ed. DUCPÉTIAUX, *Mémoire sur le paupérisme dans les Flandres* ; G. ESPINAS et H. PIRENNE, *Recueil de documents relatifs à l'histoire de l'industrie drapière en Flandre*.

⁽¹⁾ H. PIRENNE, ouv. cité, t. IV, pp. 433 et ss. ; t. III, pp. 249 et ss. ; t. II et I passim.

L. VANDERKINDERE, ouv. cité, p. 297.

R. BLANCHARD, ouv. cité, ch. XVII, passim.

H. VAN HOUTTE, ouv. cité, p. 402.

DENSITÉ DES MAISONS EN FLANDRE EN 1846

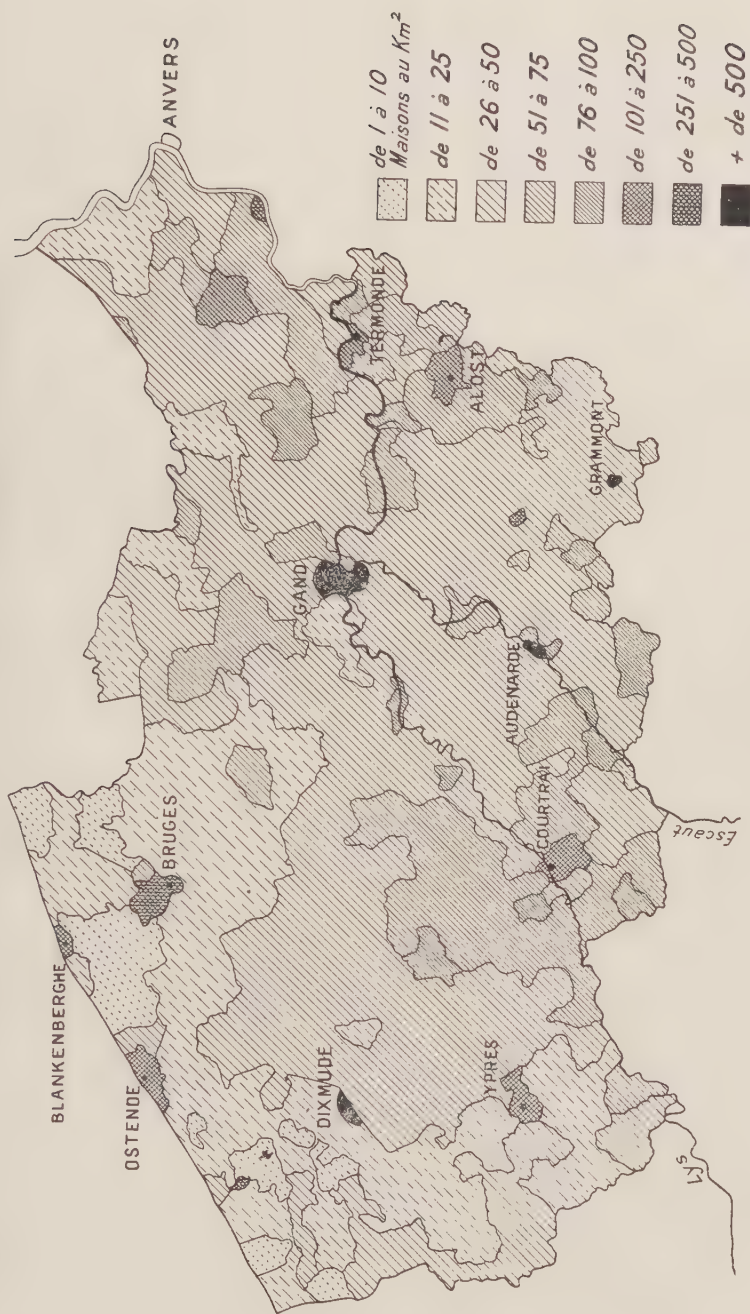


Fig. 23

A quoi bon, en effet, continuer cette course à reculons jusqu'à l'époque romaine ou jusqu'aux temps néolithiques ! Qu'importe à notre sujet de savoir quels étaient les premiers occupants de la Flandre et comment ils y ont vécu. Ces événements, essentiels pour des historiens, ne peuvent en aucune manière éclairer le problème géographique qui nous occupe ; nous n'avons donc pas à nous en inquiéter.

Il va sans dire que si, depuis le XI^e siècle, le chiffre de la population flamande s'est fait remarquer par son total élevé, cela ne signifie pas qu'il était comparable à celui de notre époque, mais que, à ces divers « moments » de l'histoire, il contrastait déjà par ses caractères exceptionnels avec les régions voisines moins habitées. Prenant donc le XI^e siècle comme point de départ de nos explications on peut, nous semble-t-il, distinguer trois phases dans le développement de la population en Flandre :

- a) premières manifestations d'une population abondante avec symptômes de surpopulation au XI^e siècle ;
- b) marche ascendante du chiffre de la population, interrompue par de courtes périodes de crise, aboutissant à la situation du milieu du XIX^e siècle ;
- c) modifications récentes jusqu'en 1910.

Quelle était la situation vers le XI^e siècle ? Faut-il trouver dans la forte natalité de la population flamande l'origine première et la condition de sa supériorité ⁽¹⁾ ?

Les opinions sont très partagées ; on peut faire remarquer du reste que de nos jours, par exemple, les familles nombreuses se rencontrent surtout dans la province du Limbourg et que la densité de la population y est malgré cela très faible.

Un fait qui mérite plus de considération est le « principe de l'immobilisation des vilains sur le sol seigneurial » ⁽²⁾, en vigueur au haut Moyen âge, et qui a dû avoir une répercussion sur l'élévation du taux de la population rurale de la Flandre féodale. La population y atteint un chiffre tel que, lors de certaines circons-

⁽¹⁾ L. VANDERKINDERE, *ouv. cité*, p. 303.

⁽²⁾ L. VERRIEST, *Le régime seigneurial*, ch. XIII.

tances : guerres, croisades, un mouvement d'émigration se dessinait, déversant au dehors ce premier trop-plein de la population ⁽¹⁾.

C'est à ce moment que se produisit un fait capital qui allait arrêter net l'émigration et favoriser un peuplement de plus en plus intense : l'essor de l'industrie drapière, intimement lié au développement des villes.

Sans doute n'était-elle pas une innovation dans le pays ; on sait que son origine remonte bien au-delà du XI^e siècle, toutefois ce n'est que vers le XII^e siècle que, par suite de diverses circonstances, elle est devenue vraiment florissante.

Parmi ces circonstances favorables, une des plus importantes semble être l'évolution juridique de cette époque. Le nouveau droit domanial avait mis fin définitivement au « servage de la glèbe », fait qui avait provoqué la « mobilité » des classes rurales ⁽²⁾.

Or, cette « liberté de domicile », accordée aux gens de la campagne, allait avoir les plus heureuses conséquences sur le développement de l'industrie. Comment celle-ci aurait-elle pu prospérer et satisfaire à des demandes toujours plus nombreuses, sans l'apport de la main-d'œuvre abondante des campagnes ? Si les villes flamandes du XII^e au XIV^e siècle se sont accrues à tel point que Gand et Bruges comptaient alors 50.000 habitants ⁽³⁾, elles le doivent à leur industrie qui attira vers elles le surplus de la population des campagnes, enrayant ainsi l'émigration.

La situation géographique de la Flandre fut également un facteur important de la prospérité industrielle et favorisa singulièrement l'exportation des draps flamands ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Entre le XI^e et le XIV^e siècle se place un mouvement intense d'émigration des populations flamandes vers l'Angleterre, l'Allemagne, la Poméranie, la Thuringe, la Saxe, le Holstein, la Silésie, les bords de la Vistule, jusqu'en Hongrie et en Transylvanie. Dans ce dernier pays on considère encore communément les « Saxons » comme d'origine flamande. Sur ces émigrations voir : H. PIRENNE, ouv. cité, t. I, pp. 149-150 ; E. DE LAVELEYE, ouv. cité, p. 14 ; V. BRANTS, ouv. cité, p. 44 ; E. DE BORCHGRAVE, *Histoire des colonies belges*, passim.

⁽²⁾ L. VERRIEST, *L'origine et le développement des villes*, p. 45 ; H. PIRENNE, ouv. cité, t. I, ch. IV.

⁽³⁾ H. PIRENNE, ouv. cité, t. I, pp. 277 et ss. ; Sur le développement des villes consulter : R. MAUNIER, ouv. cité ; J. FLACH, *Les origines de l'ancienne France*, t. II, pp. 213 et ss.

⁽⁴⁾ L. GALLOIS, *La Flandre*, par Raoul BLANCHARD.

E. DE BORCHGRAVE, ouv. cité, p. 47.

Le commerce, né déjà vers le IX^e siècle, sous l'influence de la même cause, prit une ampleur inconnue jusque là ; marchands et commerçants affluèrent dans les villes qui se multipliaient.

L'industrie réagit à son tour sur l'agriculture. Les besoins alimentaires croissants des centres urbains devaient être satisfaits. En même temps que les défrichements et les assèchements gagnaient de nouveaux terrains à la culture, celle-ci se perfectionnait de plus en plus. Le système de la jachère est abandonné et, dès le XIII^e siècle, l'usage de l'engrais animal se répand ⁽¹⁾.

Certains ont cru voir dans le développement des villes une conséquence de l'extension de l'agriculture. Le contraire nous paraît plus logique. Sous le régime seigneurial, on doit admettre en effet qu'un excédent de produits agricoles d'une certaine importance ne pouvait exister entre les mains des tenanciers ⁽²⁾.

Lorsque ceux-ci furent peu à peu dispensés des cens et terrages en nature, ils n'auraient eu aucun avantage à produire plus qu'il n'eût fallu à leur consommation personnelle, s'ils n'avaient trouvé, pour le surplus, un débouché assuré dans les villes.

S'il est vrai que accroissement de consommateurs non producteurs et accroissement de producteurs sont deux éléments solidaires, on doit reconnaître néanmoins que c'est le groupe des consommateurs qui déclanche le mouvement.

Nous nous trouvons donc aux XII^e et XIII^e siècles en présence de deux classes de personnes bien distinctes et nettement séparées : fabricants et marchands d'une part, agriculteurs de l'autre : villes uniquement industrielles et commerciales d'un côté, campagnes agricoles d'autre part, se développant parallèlement et se complétant réciproquement. Défense absolue était faite en effet à la population rurale de se livrer aux mêmes occupations que les habitants des villes. Les agriculteurs ne pouvaient tisser que pour leur usage strictement personnel et avaient comme principale fonction de nourrir les citoyens ⁽³⁾.

(1) E. DE LAVELEYE, ouv. cité, p. 41, insiste particulièrement sur le rôle de l'engrais dans l'économie rurale de la Flandre ; H. PIRENNE, ouv. cité, t. I, p. 303 ; L. VANDERKINDERE, ouv. cité, p. 191.

(2) L. VERRIEST, *L'origine et le développement des villes*, p. 43 ; G. SMETS, *Henri I, duc de Brabant*, p. 296.

(3) L. VANDERKINDERE, ouv. cité, p. 102 ; H. PIRENNE, ouv. cité, t. III, p. 246, t. II, p. 76.

Fin du XIV^e siècle, début du XV^e, cet état de choses se transforma profondément : l'industrie urbaine émigra vers les campagnes.

« Les premiers fabricants (ruraux) furent, sans aucun doute, des cultivateurs pratiquant l'industrie comme profession accessoire. Mais ce qui était l'accessoire à l'origine devint rapidement le principal. Le travail de la terre est bientôt négligé pour celui du métier. En 1428, Philippe le Bon déclare que dans les châtellenies d'Ypres, de Warneton, de Cassel et de Bailleul, il faut appeler des étrangers pour cultiver les terres, chaque laboureur s'étant fait drapier. Le nombre des tisserands des nouveaux centres manufacturiers du plat-pays augmente avec une surprenante rapidité...

Le malaise croissant de l'industrie urbaine poussant les ouvriers des grandes communes vers le plat-pays, on assiste au spectacle inattendu d'un exode des villes vers les campagnes. Et encore, si nombreux que soient les arrivants, ils ne suffisent pas à l'ouvrage » (1).

Cette situation ne pouvait que s'accroître par l'importance de plus en plus grande prise insensiblement par le lin sur la laine ; c'est à cette époque en effet, comme on le sait, que se fit cette substitution (2). L'industrie de la toile, se développant au début de l'époque moderne, se manifesta nécessairement sous la forme de l'industrie à domicile et se répandit surtout dans les campagnes (3) ; elle fut pour la population rurale flamande l'élément essentiel de sa prospérité et la cause principale de la densité extraordinaire à laquelle elle devait atteindre au début du siècle dernier, malgré les troubles et les misères de toutes espèces qu'elle eut à traverser. L'agriculture, plus encore que par le passé, fut durant toute cette longue période, conditionnée par l'industrie. Au début de cette ère nouvelle pour les campagnes, les tisserands-cultivateurs, grâce aux bénéfices que leur rapportait le tissage du lin, grâce aussi sans doute à l'appauvrissement des seigneurs (4), purent se rendre propriétaires des champs qu'ils cultivaient. Ce fut

(1) H. PIRENNE, *ouv. cité*, t. III, pp. 234 et ss.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 419.

(3) *Ibid.*, p. 420.

(4) H. VAN HOUTTE, *ouv. cité*, p. 416.

la première brèche ouverte dans les grands domaines seigneuriaux. Bientôt cependant, l'augmentation de la population, et par conséquent une demande de plus en plus grande de terres, amena le renchérissement de celles-ci, à tel point qu'un grand nombre de paysans virent s'envoler l'espoir de devenir un jour propriétaires et durent se résoudre à rester fermiers locataires. Ils trouvaient dans les cultures industrielles et dans le tissage le moyen le plus sûr de s'acquitter de leur loyer ⁽¹⁾. L'étendue des champs cultivés par chaque famille se réduisit de plus en plus, parce que très chers et très disputés ; et cependant le lopin, si réduit fut-il, devait produire assez pour subvenir aux besoins du ménage. Il fallut donc faire donner à la terre son maximum de rendement. Dans cette situation réside tout le secret de la culture intensive de la Flandre, si renommée à juste titre.

Quoiqu'on ait dit de la stérilité de son sol, c'est pourtant grâce à sa composition spéciale que la culture intensive y fut rendue possible. Non seulement le sable, mêlé d'argile, convenait admirablement à la culture du lin ⁽²⁾, et on sait les avantages que les tisserands ont retirés de cette production sur place de la matière première, mais encore sa composition avait l'énorme avantage de permettre les cultures dérobées qui furent d'une importance primordiale dans l'économie agricole flamande.

Le rôle de l'industrie dans le développement de la culture intensive en Flandre est, d'après ce que nous venons de rappeler, évidente. C'est l'industrie qui a procuré au tisserand-cultivateur l'argent nécessaire au paiement de ses fermages. Que l'industrie périclite, le paysan se trouve sans terre et par conséquent n'a plus de quoi se nourrir ; il sera obligé de chercher un gagne-pain ailleurs et le pays se videra. L'industrie de la filature et du tissage fut donc une nécessité pour la nombreuse population des Flandres ⁽³⁾, comme aussi sa raison d'être.

Qu'on ne s'imagine pas que n'importe quelle industrie eut pu jouer ce rôle démographique. Ce n'est qu'en tant qu'industrie linière que l'industrie flamande a exercé cette remarquable

⁽¹⁾ A. J. L. VAN DEN BOGAERDE, ouv. cité, p. 54 ; E. DE LAVELEYE, ouv. cité, p. 89.

⁽²⁾ E. DUBOIS, ouv. cité, pp. 34 et 48 ; *Enquête linière*, t. II, pp. 38-40.

⁽³⁾ A. JULIN, *La production décentralisée en Belgique* ; B. SEEBOHM-ROWNTREE, ouv. cité, p. 97.

influence ; en d'autres termes : le genre d'industrie nous paraît être dans le cas présent un élément essentiel sur lequel on n'a peut-être pas suffisamment insisté.

Le tissage de la toile étant une industrie familiale, tous les membres de la famille ont leur part dans le travail. Plutôt que de chercher à gagner leur vie en dehors de la maison, les enfants restent sous le toit paternel, où ils trouvent à s'occuper toute l'année, soit au travail du lin, soit à celui des champs. A l'époque des travaux saisonniers toute cette main-d'œuvre industrielle peut, sans inconvénient, quitter le métier pour plusieurs jours.

En second lieu, le capital requis pour l'acquisition du métier n'étant pas très élevé, les tisserands peuvent, après une période de crise, se remettre immédiatement au travail.

Ainsi les guerres désastreuses que connurent les Flandres, et qui auraient ruiné à jamais toute autre population, ne furent pour elles que des moments d'arrêt ⁽¹⁾. En quelques années, les vides étaient comblés et la prospérité renaissait.

Vu le caractère temporaire de ces périodes de dépeuplement, vu aussi la persistance de l'industrie, reprenant plus activement après chaque crise, on peut considérer comme une période continue toute l'histoire de la population flamande du ^{XV}^e au ^{XIX}^e siècle.

Mais au cours du ^{XIX}^e siècle, une profonde transformation s'accomplit en Flandre ; on en peut mesurer les conséquences en comparant notre carte de la densité des maisons en 1910, avec la figure 23 donnant la densité pour 1846.

Ce qui nous frappe surtout, sur la carte de 1846, c'est une très grande uniformité de la densité : entre 25 et 50 maisons au kilomètre carré, densité qui est encore aujourd'hui la normale d'une grande partie de la région. Les centres urbains y apparaissent naturellement en teintes plus foncées, mais on remarque aussi autour de Thielt, Courtrai, Gand, St-Nicolas, Termonde, Alost, des densités plus fortes, tout comme sur la carte de 1910. Nous assistons là à une évolution de la densité des maisons toute différente de celle constatée dans la région industrielle houillère au cours de la même période. Pour notre zone industrielle de Sambre-Meuse, différence radicale entre les deux recensements ; pour la

(1) H. PIRENNE, ouv. cité, t. IV, pp. 417 et ss. et t. V, pp. 58 et ss.

Flandre on peut tout au plus parler d'augmentation, entre ces deux dates, et encore cette augmentation, comme nous allons le voir, est plus apparente que réelle.

En 1846, la Flandre Orientale arrivait en tête de liste pour la densité des maisons par province, avec 49 maisons au kilomètre carré. La Flandre Occidentale et le Hainaut, qui venaient ensuite, n'en comptaient que 38 ⁽¹⁾.

Depuis lors, tout en suivant encore le mouvement général des augmentations, les deux Flandres sont devancées de beaucoup par les autres provinces, ainsi que nous l'indique le tableau suivant :

AUGMENTATION % DES MAISONS PAR KILOMÈTRE CARRÉ

	de 1846 à 1866	de 1866 à 1880	de 1880 à 1890	de 1890 à 1900	de 1900 à 1910
Anvers	24	20	13	11	21
Brabant	23	18	6	16	20
Flandre Occidentale	11	10	4	6	10
Flandre Orientale...	16	11	5	6	11
Hainaut	8	18	8	15	16
Liège	33	17	10	15	17
Limbourg	21	6	0	6	16
Luxembourg	25	0	0	10	9
Namur	28	11	0	10	9
Le Royaume	22	15	8	10	16

Ainsi donc, à partir de 1846, la Flandre Orientale, suivie de près par la Flandre Occidentale, n'arrive plus qu'au 5^e, 6^e et même 7^e rang dans l'augmentation des maisons par province.

La carte que nous avons dressée des variations de la densité des maisons en Flandre de 1846 à 1910 (fig. 24) permet de découvrir des changements beaucoup plus sensibles : tout d'abord ce fait, à première vue surprenant, de la régression de la densité dans plusieurs localités depuis 1846. La Flandre Orientale a été plus particulièrement atteinte ; une cinquantaine de communes ont une densité de maisons moindre en 1910 qu'à l'époque du premier

(1) Recensement général de la population en 1846, p. XXII.

VARIATIONS DE LA DENSITÉ DES MAISONS EN FLANDRE DE 1846 À 1910

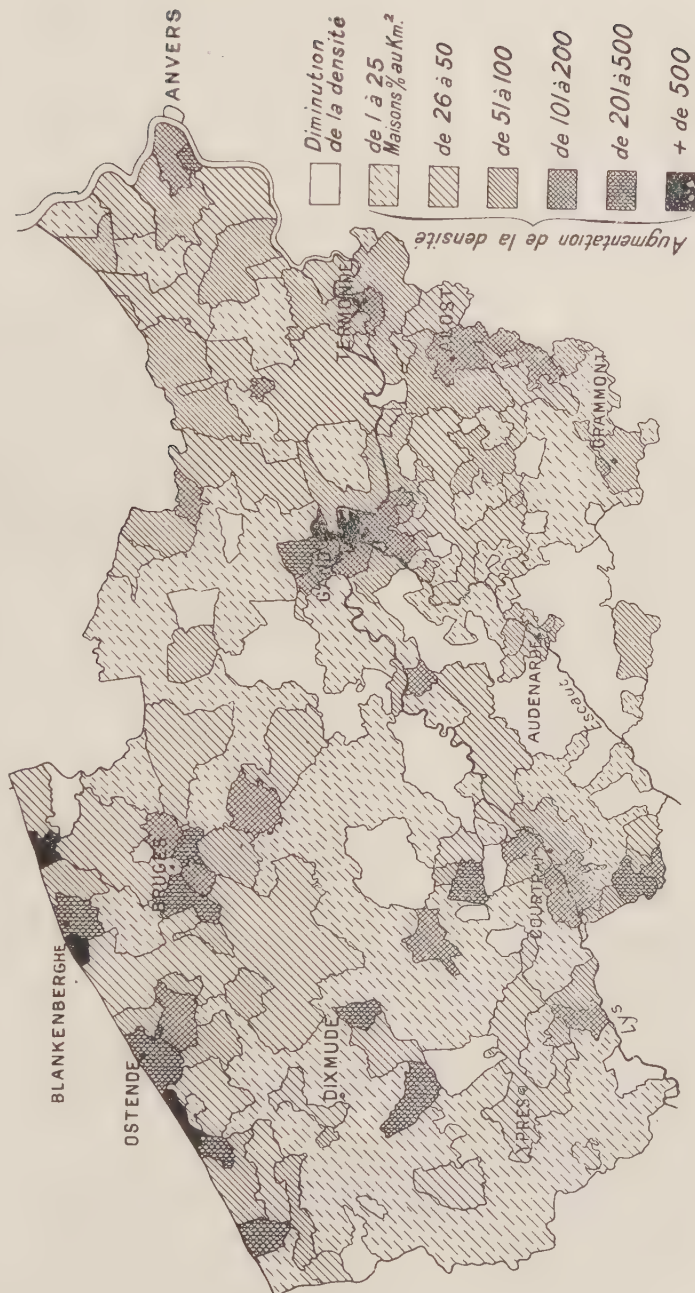


FIG. 24.

recensement ; la diminution se chiffre entre 10 et 30 maisons % au kilomètre carré. En Flandre Occidentale, 22 communes seulement sont en diminution : celle-ci ne dépasse pas 15 maisons % au kilomètre carré. Par contre, la Flandre Orientale présente, dans certaines communes, des taux d'augmentation beaucoup plus considérables que dans la province voisine.

Grâce à ce développement intensif de quelques communes, les diminutions sont compensées et le chiffre global de la province marque encore une augmentation mais, comme nous le faisons remarquer, elle est plus apparente que réelle en ce sens que, pour le reste du pays, elle est beaucoup plus forte ; par conséquent la Flandre est, depuis le milieu du siècle dernier, en régression relative.

A quelle cause faut-il attribuer cette situation ? Sans aucun doute à l'évolution mécanique qui a entraîné l'industrie linière et avec elle la vie économique de la Flandre dans une des crises les plus pénibles de son histoire ⁽¹⁾. Du jour où la filature et le tissage mécaniques firent leur apparition, s'en fut fait de la vieille industrie textile familiale. Le tissage à domicile a résisté plus longtemps que la filature, mais il est condamné néanmoins ⁽²⁾. Les chiffres que nous relevons dans l'enquête faite par M. Dubois sont concluants, quant aux résultats de la lutte inégale entre le métier à main et la machine. En 1840, la Flandre Occidentale comptait 24.430 tisserands à domicile, la Flandre Orientale 32.718. En 1896, il n'y en a plus que 10.000 environ pour les deux provinces : 1.345 en Flandre Orientale, 8.531 en Flandre Occidentale ⁽³⁾.

Il n'est pas sans intérêt de s'arrêter un moment à l'examen de la réaction si différente des deux Flandres en présence d'une crise commune aux deux provinces. Cette différence se manifeste dans le nombre des tisserands à domicile.

(1) P. MICHOTTE, *Etudes sur les théories économiques qui dominèrent en Belgique de 1830 à 1886*, pp. 11 et ss. ; A. JULIN, *ouv. cité* ; E. DUBOIS, *ouv. cité*, p. 181 ; B. SEEBOHM-ROWNTREE, *ouv. cité*, p. 71 ; A. RUTTEN, *La population belge depuis 1830*, p. 72 et diagrammes ; R. BLANCHARD, *ouv. cité*, pp. 550 et ss. ; Ed. DUCPÉTIAUX, *Mémoire sur le paupérisme dans les Flandres*.

(2) Très récemment, on a inauguré en Belgique l'installation à domicile de métiers actionnés par l'électricité. Il n'est pas encore possible de tirer des conclusions de ce procédé nouveau de tissage.

(3) Voir aussi : E. DUBOIS, *ouv. cité*, carte annexe III.

En 1846, ils étaient d'un quart plus nombreux en Flandre Orientale que dans la province voisine : 32.000 contre 24.000. En 1910, la proportion est inverse. Les tisserands à domicile ne représentent plus dans la Flandre Orientale que le 1/6 du nombre de ceux de la Flandre Occidentale. Ce fait n'a pas encore été commenté à notre connaissance ; comment peut-il s'expliquer ?

On se représente généralement le tisserand flamand comme présidant au cycle complet de la manipulation du lin, depuis les semailles jusqu'au moment où il porte la pièce de toile achevée au marché. C'est le tableau esquissé dans l'Enquête linière sur la condition des cultivateurs-tisserands vers 1840. « Ils exploitent une étendue de terre suffisante pour pourvoir à leur nourriture et à celle de leur famille : généralement de six journaux jusqu'à deux et trois hectares. Le lin qu'ils cultivent et mettent en œuvre leur fournit le moyen de payer leur loyer et de s'entretenir. Ils n'achètent du lin qu'en cas d'insuffisance de récolte. Ils possèdent le plus souvent un métier et ont des domestiques qui filent et tissent » ⁽¹⁾.

Cette classe de cultivateurs-tisserands est loin de représenter la totalité des « ouvriers de la toile ». A côté des producteurs de la matière première, il y a toute une catégorie de non-cultivateurs, des journaliers agricoles, qui ne produisent pas eux-mêmes la matière première et sont obligés d'acheter le lin qu'ils filent et tissent. Ils ne possèdent qu'un métier et un lopin de terre. Déjà en 1840, à l'époque de l'Enquête linière, les non-cultivateurs formaient la catégorie la plus nombreuse parmi les tisserands de la toile ⁽²⁾.

Les intérêts de ces deux classes de personnes n'étaient pas tout à fait les mêmes. Les cultivateurs-tisserands étaient avant tout des agriculteurs, tirant leurs ressources principalement du sol producteur de lin ; les journaliers au contraire étaient davantage des ouvriers industriels pour qui le tissage constituait le revenu principal.

Un petit nombre de ceux-ci ne quittaient pas le métier de toute l'année, la plupart d'entre eux toutefois travaillaient durant l'été

⁽¹⁾ *Enquête linière*, t. II, pp.398 et 363.

⁽²⁾ E. DUBOIS, *ouv. cité*, t. II, p. 63.

dans les champs, pour le compte des grands fermiers des environs et pour leur propre compte.

Etant donnée l'inégale fertilité du sol, la culture du lin n'était pas uniformément répandue sur toute la Flandre ; il s'ensuivait une certaine localisation des deux classes de travailleurs du lin. Les cultivateurs-tisserands s'installaient naturellement près des terres à lin, mais la grande masse des ouvriers pouvait se répandre plus librement à travers le pays.

Les deux grands centres de la production du lin furent de tout temps les environs de Roulers et de Courtrai et le Pays de Waes, favorisés comparativement aux contrées voisines par la fertilité plus grande de leur sol argileux. Malgré la régression de cette culture, elle occupait encore à la fin du siècle dernier, dans toutes ces régions, le 1/10 de la superficie exploitée ⁽¹⁾.

Pays de production intense, le Pays de Waes ne fut jamais un centre où le tissage fut très actif ⁽²⁾. Au début du XIX^e siècle, il y avait « plus de métiers de tisserands dans les seules communes de Waerschoot et d'Evergem, près de Gand, que dans tout le Pays de Waes » ⁽³⁾.

Dans cette région, on tissait seulement la toile pour l'usage personnel et non pas pour la vente. C'était surtout la vente du lin vert, ou du lin teillé, qui alimentait le commerce du Pays de Waes ⁽⁴⁾. Les journaliers y étaient davantage ouvriers agricoles que tisserands. Quand on considère le nombre d'industries secondaires qui prospéraient dans la région, comme la saboterie, la vannerie, la tannerie, etc., on comprend que le nombre des ouvriers exclusivement tisserands ne pouvait y être très élevé.

La vallée de la Lys, par sa spécialité du rouissage du lin, occupait également un grand nombre d'ouvriers qui n'avaient pas le tissage comme travail principal.

Or si nous examinons la carte des variations de densité en Flandre, de 1846 à 1910, figure 24, nous constatons que la plupart

⁽¹⁾ *Recensement agricole*, 1895, Atlas, pl. VIII.

⁽²⁾ Baron РУСКЕ, *Mémoire aux Etats généraux sur la prohibition de la sortie des lins*, p. 3.

⁽³⁾ Cité par P. THUYSBAERT, *ouv. cité*, p. 282.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, ch. X.

des localités qui marquent une diminution de la densité sont précisément situées en dehors de la zone de la culture intensive du lin, là où s'étaient établis le plus grand nombre des ouvriers tisserands.

Ce sont, au nord de Gand, les environs de Waerschoot dont nous citons plus haut le grand nombre de métiers vers 1825, de Somergem et d'Evergem, les environs de Thielt et d'Audenarde ⁽¹⁾, toutes localités où la culture du lin est peu développée et ne dépasse plus actuellement les 3 % de la superficie exploitée.

La crise industrielle a dû atteindre en tout premier lieu cette classe de tisserands non-cultivateurs. Tandis que les cultivateurs pouvaient modifier peu à peu leurs cultures, les ouvriers ne pouvaient substituer sur place une occupation à celle que le machinisme venait de tuer.

Poussés par la nécessité, sollicités par l'appât des salaires élevés payés dans les fabriques et les usines, et n'ayant d'autre part aucune attache, ou presque, avec la terre, ils ont facilement émigré vers les centres d'industries nouvelles : Gand, Anvers, et surtout vers les bassins houillers et métallurgiques du Hainaut.

Les ouvriers saisonniers, qui émigrent soit vers l'intérieur du pays soit à l'étranger, se recrutent aussi en grande partie dans les localités où jadis les métiers à domicile faisaient vivre une population nombreuse ⁽²⁾.

Nous avons vu qu'à la veille de la crise, les tisserands à domicile étaient beaucoup plus nombreux dans la Flandre Orientale que dans la Flandre Occidentale. Il est donc naturel que l'exode de la population ouvrière fut plus intense dans cette première province.

La diminution moins forte constatée en Flandre Occidentale est due peut-être aussi, en partie, à une certaine spécialisation dans le tissage. La région de Courtrai était réputée jadis pour la fabrication des tissus les plus fins. Ceux-ci sont encore en partie tissés à la main.

(¹) G. JACQUART, *La dépression démographique des Flandres*, signale également ces localités comme particulièrement atteintes par la diminution de la population.

(²) P. THUYBAERT, ouv. cité, pp. 269 et ss.

E. VANDERVELDE, *La propriété foncière*, p. 81.

Les villages situés entre Courtrai et Thielt sont le centre de ce genre de travail, notamment : Ingelmunster, Oostroosebeke, Meulebeke, Iseghem, Lendelede, Wynckel-Saint-Eloi, Gullegghem, Heule, Moorseele, Wevelghem, etc. (1).

La concurrence de la machine y fit des ravages moins profonds qu'ailleurs. Cette spécialisation n'excluait nullement du reste la production des toiles plus ordinaires, toiles d'emballage, toiles pour matelas, etc., dont Roulers était le centre.

Les eaux de la Lys, par leurs qualités spéciales pour le rouissage du lin, contribuèrent d'autre part à maintenir de fortes agglomérations ouvrières dans ses environs immédiats.

Jusqu'à son confluent avec l'Escaut, on peut suivre le cours de la rivière à une traînée de communes très peuplées. Dans le pays, on appelle les ouvriers s'occupant principalement du rouissage, les « Leyewerkers », c'est-à-dire les « ouvriers de la Lys. »

Le lin, enfin, comme partout ailleurs, subit la victorieuse concurrence du coton (2). Dès lors, il devint impossible aux vieux tisserands à domicile de soutenir plus longtemps la lutte.

L'industrie cotonnière prospéra rapidement dans la Flandre Orientale qui, en 1896 déjà, fournissait les 4/5 des produits de la filature cotonnière belge. Mais au lieu de se disséminer sur toute la province, comme les tissages à domicile de la toile, elle se localisa dans les usines vers le nord-est de la Flandre Orientale surtout, à proximité du marché d'Anvers et des voies navigables de l'Escaut, de la Dendre, ainsi que le montre la figure 24. La main-d'œuvre, rendue disponible par la ruine du métier à main, fut tout naturellement attirée, en partie au moins, par ces centres d'attraction nouveaux qui prirent un développement considérable aux dépens des autres localités. Nous relevons, dans le Recensement industriel de 1910 (3), les principaux de ces endroits et le nombre des ouvriers qui y sont exclusivement employés dans l'industrie textile :

(1) E. DUBOIS, ouv. cité, p. 123 et ss. et p. 182.

(2) A. AFTALION, *La crise de l'industrie linière et la concurrence victorieuse de l'industrie cotonnière.*

(3) *Recensement de l'Industrie et du Commerce*, 1910, t. V.

Alost	6.202	ouvriers
* Gentbrugge	667	»
Gand	22.444	»
* Ledeborg	1.121	»
Lokeren	3.721	»
Ninove.....	1.570	»
* St-Gilles (Termonde).....	785	»
St-Nicolas	3.091	»
* Tamise.....	1.462	»
* Wetteren	2.784	»
* Zele	1.332	»
* Hamme	2.040	»
Eecloo.....	1.308	»
Termonde.....	1.214	»
	49.741	»

En ne considérant que les 7 communes rurales (celles marquées du signe *) on trouve un total de 10.191 ouvriers travaillant en fabriques contre 1345, pour toute la province, qui exercent encore le tissage à la main. Les ouvriers des centres textiles urbains sont évidemment recrutés en majeure partie dans les campagnes voisines, les moyens de communication faciles et rapides favorisant les migrations journalières ou hebdomadaires.

Outre les industries textiles, la Flandre Orientale compte une série d'autres industries, presque toutes localisées dans le bassin de l'Escaut et de ses affluents. De nombreux gros bourgs s'accrochent au fleuve et dépendent de lui directement ou indirectement. Gand et Anvers sont les pôles d'attraction de la contrée.

Malgré toute cette activité il y a encore un excédent de main-d'œuvre : si la Flandre est un foyer de dispersion d'ouvriers migrants, les aôteurs par exemple, elle compte aussi le total le plus élevé d'émigrations définitives ⁽¹⁾, notamment vers les contrées textiles du nord de la France.

Concluons donc que si la population flamande est restée relativement stationnaire depuis le milieu du siècle dernier, c'est, en

⁽¹⁾ *Annales statistiques de la Belgique.*

ordre principal, la décadence de l'industrie linière qui en fut la cause. Tant que cette industrie, essentiellement à domicile jusqu'au XIX^e siècle, fut florissante, une forte population rurale put vivre et s'accroître sur le sol des Flandres, grâce à une agriculture particulièrement intensive, tout comme, durant la période précédente, une importante population urbaine avait trouvé dans l'industrie lainière la raison d'être de son essor. Du jour où par suite d'un ensemble de motifs économiques et techniques, le travail à domicile du lin a périclité, l'accroissement de la population rurale a, lui aussi, subi un arrêt ou un ralentissement.

L'industrie cotonnière, quoique très brillante de nos jours en Flandre, a été impuissante à offrir à la main-d'œuvre flamande une occupation aussi générale que l'ancien tissage de la toile. Elle a tout au plus, au point de vue démographique, arrêté la décadence qui, sans elle, eut été irrémédiable.

Nous voyons ainsi à travers toute l'histoire, du XI^e siècle jusqu'à nos jours, comment le travail du lin, sous sa forme spéciale de l'industrie à domicile et production sur place de la matière première, a été le pivot de toutes les « possibilités » qui ont fait de la Flandre une des contrées les plus habitées et partant les plus « construites » de toute l'Europe. Ajoutons que, devant les symptômes de surpopulation, le cultivateur flamand, stimulé par la lutte pour la vie, a réussi ce tour de force de créer une étendue productrice supérieure à sa superficie ; au lieu de laisser à la terre un repos régulier et périodique, les Flamands lui demandent, depuis de longs siècles, deux récoltes par an ⁽¹⁾.

2 — Les régions de densité moyenne

Opposons à la Flandre surpeuplée, dont le sol n'est cependant pas des meilleurs, des contrées comme la Hesbaye, les Polders... les plus fertiles du pays, mais exclusivement agricoles ou presque, et dont la population est encore aujourd'hui de beaucoup inférieure à celle de la Flandre. Malgré la forte augmentation de la population hesbignonne, pendant la dernière moitié du siècle passé, la densité des maisons en Hesbaye n'approche pas, même en 1910, de celle que la Flandre avait atteinte déjà en 1846. Alors

(1) E. LEPLAE, *Esquisse agronomique de la Flandre occidentale*, p. 89.

que de nos jours la densité de beaucoup de communes hesbignonnes ne dépasse pas 25 maisons au kilomètre carré, celle-ci était l'exception parmi les densités flamandes en 1846.

L'économie des deux régions, ainsi opposées, est totalement différente.

La Flandre est le pays de la petite culture, avec un genre de vie semi-agricole; semi-industriel; la Hesbaye, au contraire, est beaucoup plus agricole qu'industrielle; la grande et la moyenne culture y sont actuellement encore dominantes ⁽¹⁾. Que celle-ci se pratique en faire-valoir direct ou en faire valoir-indirect, il n'y a jamais qu'un nombre restreint de personnes qui peuvent vivre uniquement de l'agriculture: le propriétaire ou le fermier, sa famille, plus un certain nombre de domestiques, logés à la ferme même et qui y trouvent du travail pendant toute l'année. La situation des journaliers est au contraire assez précaire; la plupart ont en location une parcelle de terre qu'ils cultivent avec leur famille et dont les récoltes doivent pourvoir à la majeure partie de leur nourriture; les salaires qu'ils gagnent comme ouvriers agricoles suffisent à payer les loyers et à acheter des vêtements ⁽²⁾. Ils ne peuvent cependant être occupés toute l'année aux travaux des champs et sont obligés de chercher du travail et un salaire supplémentaire ailleurs. Par contre, à l'époque des moissons et des semailles, il y a manque de bras et les fermiers se trouvent dans la nécessité de recruter une main-d'œuvre étrangère à la région.

Il s'ensuit que, sauf aux moments des grands travaux agricoles, la main-d'œuvre est normalement supérieure à la demande. Quel est son emploi? Trouve-t-elle, comme en Flandre, un placement avantageux et forcé dans une industrie régionale? La seule industrie qui se soit implantée en Hesbaye, d'une manière générale, est la sucrerie ⁽³⁾.

(1) E. VLIBERGH et R. ULENS, *La population agricole de la Hesbaye au XIX^e siècle*, passim.

(2) Nous parlons évidemment de la situation d'avant-guerre qui explique notre carte.

(3) Nous n'avons pas à nous étendre ici sur le développement de la culture de la betterave à sucre, depuis un siècle, dans nos riches terres limoneuses ni sur la multiplication des sucreries dans la région.

Or, celle-ci, industrie essentiellement saisonnière, ne fournit de l'ouvrage qu'à des époques bien déterminées, au moment du nettoyage et de l'arrachage des betteraves et, huit à neuf semaines par an, pour les travaux de la sucrerie. Elle est donc impuissante à résoudre le problème de la surabondance de la main-d'œuvre en Hesbaye, et la population hesbignonne se verrait contrainte d'abandonner en masse une terre qui ne peut nourrir ses enfants, si un facteur nouveau n'était intervenu qui, indirectement, a fixé la population sur place : le développement des moyens de transport.

La facilité des communications permet aux ouvriers hesbignons de s'en aller travailler hors de chez eux, dans le bassin de Liège principalement, sans devoir pour cela quitter définitivement le sol natal. Le prix réduit des « coupons de semaine » et la proximité des centres industriels favorisent les exodes journaliers et le retour, le soir, au foyer.

Ces fils d'agriculteurs, devenus par nécessité ouvriers industriels, gardent des liens avec la terre ; dans leurs heures de loisir, ils cultivent un bout de champ et plus tard, dans leurs vieux jours, ils redeviendront agriculteurs, quand leurs enfants auront eux-mêmes pris leur place dans la fabrique. Si ces migrations quotidiennes ou hebdomadaires n'eussent pas été possibles, la Hesbaye, malgré toute la richesse de son sol, aurait été moins habitée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ces déplacements sont la cause principale de l'augmentation des densités de maisons indiquée sur la figure 25. Les densités les plus élevées se localisent suivant deux axes : la ligne Tirlemont, Landen, Liège, qui est la grande ligne de chemin de fer vers le bassin houiller de Liège, ces villes sont du reste elles-mêmes des cités industrielles importantes ; ensuite, le versant gauche de la Meuse entre Namur et Liège vers où afflue également un fort contingent de main-d'œuvre ouvrière. Les communes, trop éloignées de ces foyers d'activité ou des voies de communication, sont restées plus exclusivement agricoles et se caractérisent par une faible densité de maisons.

Ainsi l'union étroite de l'industrie et de la culture fait que la Hesbaye a en quelque sorte deux normales de densités : l'une purement agricole, de 11 à 25 maisons au kilomètre carré, l'autre, due en partie à des ouvriers industriels, avec de 26 à 50 maisons au kilomètre carré.

Les mêmes remarques s'appliquent dans une certaine mesure à la zone qui s'étend, à l'ouest de la Hesbaye proprement dite, sur une partie du Brabant et sur le nord de la province du Hainaut. On y rencontre un nombre plus élevé d'habitations ; les densités de 26 à 50 maisons au kilomètre carré y sont beaucoup plus fré-

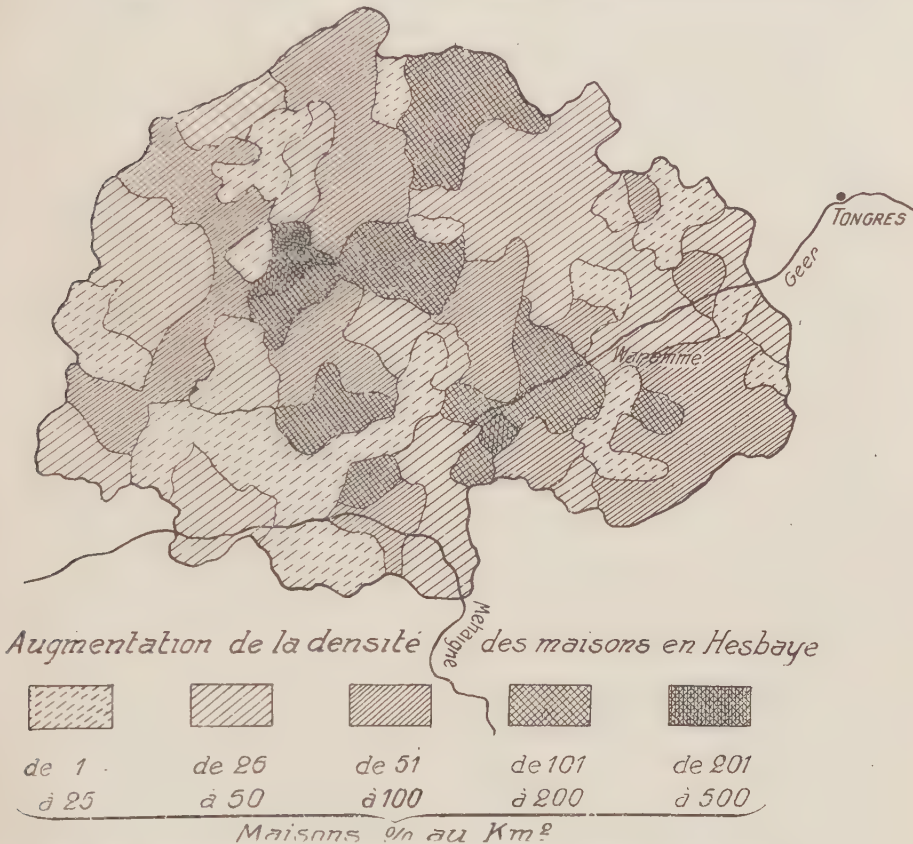


Fig. 25. - Augmentation de la densité des maisons en Hesbaye de 1846 à 1910.

quentes que dans le reste de la région limoneuse ; aussi en avons-nous fait une sous-région, sorte de zone de transition entre la Flandre et le pays hesbignon. L'agriculture y est prospère, l'industrie y est représentée par des foyers de concentration, dont certains ont une importance de premier ordre, tels : Lessines et le bassin calcaire du Tournaisis qui, par la vallée de l'Escaut, va

se souder aux fortes densités de la Flandre Orientale. En outre, bordée et traversée par les centres industriels les plus actifs du pays, elle trouve dans ceux-ci l'emploi naturel de ses forces ouvrières en surabondance.

A l'extrémité orientale de la Belgique, sur le plateau verdoyant du Pays de Herve, le taux de la densité des maisons est actuellement légèrement inférieur à celui de la Hesbaye.

En 1846, les densités de ces deux régions étaient sensiblement les mêmes. Nous saisissons ici sur le vif l'action de l'économie rurale et du genre de vie des habitants sur le chiffre de la population.

Au Pays de Herve, jusque vers 1840, le genre de vie semi-agricole semi-industriel, conséquence de l'économie herbagère, était général. Le régime pastoral en effet ne réclame qu'un nombre restreint de bras. Aux hommes surtout il laisse de nombreux loisirs, presque toute la besogne incombant aux fermières. Les hommes ont cherché dans des industries à domicile un emploi utile de leur temps disponible. Dès le XIV^e siècle, l'industrie drapière à domicile fut introduite dans le pays, grâce à l'impulsion donnée par le cercle de Verviers. Elle n'égala jamais la prospérité de sa sœur flamande, établie à une époque où la draperie devait compter déjà avec la concurrence étrangère ; elle n'eut pas non plus le caractère d'impérieuse nécessité qui l'a caractérisée en Flandre.

L'industrie armurière occupa plus tard de nombreux ouvriers et faisait vivre toute une population de petits ménages ⁽¹⁾, qui demandait à la culture un surcroît de ressources.

Depuis que la machine a remplacé le métier à main, l'industrie de la laine, après avoir connu une certaine faveur au Pays de Herve au XVIII^e siècle, s'est fixée définitivement aux environs de Verviers. L'armurerie, florissante jadis dans les villages situés sur le versant des collines qui descendent vers la Meuse et la Vesdre, a périclité à son tour et les petits ateliers abandonnés auront bientôt disparu.

La décadence de ces industries traditionnelles a eu un contre-coup fâcheux sur la densité de la population de la région. Dans

(1) A. JULIN, ouv. cité, p. 694 ; M. ANSIAUX, *L'industrie armurière liégeoise*, pp. 5 et ss.

Il semble pourtant que la dernière guerre ait donné à cette industrie à domicile si intéressante et si spéciale un coup mortel. Il n'est pas rare de voir aujourd'hui, vides et tombant en ruines, les « ateliers » des anciens armuriers à domicile.

plusieurs communes, sises à l'écart des voies de communication, il s'est produit un déplacement important de la population vers les cités industrielles. Dans les localités, où la proximité de foyers d'activité rend les migrations journalières possibles, la dépopulation fut moins intense. Voici quelques chiffres que nous empruntons au travail de M. Ch. Bihot ⁽¹⁾, se rapportant aux communes les plus éprouvées, pendant la période 1840-1910.

Communes	Diminution en % de la population
Clermont	40
Charneux	32
Berneau	27
Aubin-Neufchâteau .	27
Battice.....	26
Feneur	23
Grand-Rechain.....	22
Thimister	19
Warsage	15
Bombaye	13
Saint-André	10
Aubel	7

Rapprochons de ce tableau celui de la densité des maisons de ces communes en 1846 et en 1910.

Communes	Densité des maisons		Augmentation ou diminution
	en 1846	en 1910	
Clermont	25	21	— 4
Charneux.....	29	24	— 5
Berneau	34	36	+ 2
Aubin-Neufchâteau ...	23	19	— 4
Battice.....	36	25	— 11
Feneur	41	42	+ 1
Grand-Rechain.....	49	49	
Thimister	43	45	+ 2
Warsage	20	23	+ 3
Bombaye	20	17	— 3
Saint-André	23	21	— 2
Aubel	35	38	+ 3

(1) Ch. BIHOT, *ouv. cité*, p. 41.

La comparaison de ces deux tableaux révèle des faits bien curieux : en premier lieu, la constatation qu'à une diminution de la population ne correspond pas une diminution aussi générale des maisons.

Berneau, Feneur, Thimister, Warsage et Aubel ont plus de maisons en 1910 qu'en 1846, bien que, pendant cette même période, leur population ait diminué. C'est encore une preuve de la non-identité de la densité de la population et de la densité des maisons.

En outre dans les communes où les maisons sont en diminution, celle-ci n'est pas non plus en rapport avec la régression de la population. Pour Clermont, par exemple, la diminution « absolue » des maisons n'est que de 16 % tandis que celle de la population est de 40 %.

Tout ceci nous montre une fois de plus la « fixité » plus grande de la maison. Lorsque la crise de l'industrie à domicile s'est fait sentir, les jeunes gens ont quitté le pays sans idée de retour ⁽¹⁾ ; les vieillards ont continué à vivoter tant bien que mal et, après leur mort, les enfants installés définitivement dans les grands centres ne se sont plus inquiétés de la maisonnette qui, délaissée, a fini par tomber en ruines. La construction n'a pourtant pas subi un arrêt ni un recul général, ainsi que l'atteste notre tableau, mais dans bien peu de régions du pays, elle fit aussi peu de progrès durant les dernières années ; c'est logique si on tient compte de la dépopulation de la contrée.

3 — Les régions de faible densité

Il nous reste une dernière série de densités à analyser, les plus faibles, celles dont le chiffre ne dépasse pas 25 maisons au kilomètre carré. On y doit distinguer deux catégories de sous-régions : 1^o les domaines dont la normale est de 11 à 25 maisons, 2^o les domaines où le taux de la densité n'atteint pas 10 maisons au kilomètre carré. A elles seules, ces régions s'étendent sur plus du tiers du pays.

Examinons d'abord la grande surface claire qui recouvre toute la

(1) Le Pays de Herve est avec la région ardennaise une des contrées les moins bien desservies par des lignes de chemin de fer ou de tramways vicinaux. Consulter : P. MICHOTTE, *Atlas classique de géographie*, voies de communication, p. 25.

région ardennaise, et nous indique un pays presque désert comparativement aux provinces occidentales si populeuses.

L'écart entre ces densités extrêmes provient essentiellement, faut-il le dire, de l'inégale répartition des ressources naturelles dans le pays.

Comme on le sait, la décomposition des quartzo-phyllades du plateau ardennais donne un sol des plus stérile, couvert de fagnes et de forêts. La plupart des terrains de culture ont dû être établis sur des défrichements. La pratique de l'écobuage y est encore fréquente, quoiqu'elle tende à disparaître ⁽¹⁾. Mais que vaut ce maigre engrais provenant des cendres de mottes de gazon brûlé ? Sur les sols ainsi préparés, on ne peut d'ailleurs faire pousser qu'une seule récolte, deux tout au plus. Après quoi la terre doit se reposer pendant 7 à 10 ans parfois, jusqu'à ce que les taillis aient repoussé et qu'un nouvel essartage soit possible. L'engrais naturel, qui avait tant contribué au développement de l'agriculture en Flandre et qui eut rendu des services inestimables sur ce sol déshérité, était produit en trop faible quantité. La situation a heureusement changé depuis une vingtaine d'années. Grâce à la création de voies de communication plus nombreuses, les agriculteurs ardennais peuvent se procurer actuellement des engrais chimiques à des prix en rapport avec le rendement des terres. D'où une extension de la culture et la création de nombreuses pâtures-sart qu'on transforme ensuite en terres de labour.

Les avantages de cette transformation se sont manifestés dans les chiffres de la population. Vers le milieu du XIX^e siècle, la misère, probablement aussi le non-emploi d'une partie de la main-d'œuvre, avaient provoqué un mouvement sérieux d'émigration définitive. Actuellement, cet exode est enrayé ⁽²⁾.

Malgré ces améliorations, l'agriculture ardennaise reste toujours sous la menace de graves déboires, auxquels il n'y a pas à remédier.

L'altitude moyenne du plateau étant de 500 mètres environ, le climat y a des caractères nettement excessifs, dont les effets sont renforcés encore par la nature du sol. A une altitude égale, l'Ardenne est, en toute saison, et particulièrement en été, plus froide que le pays calcaire, ce qui fait que la période d'activité

(1) Voir ce que nous avons dit à ce propos p. 75.

(2) L. BOUTRY, *La population de l'Ardenne*, pp. 199-210.

végétative y est de six semaines plus courte que dans le voisinage de Liège par exemple ⁽¹⁾. Il arrive certaines années que les premières neiges tombent avant la rentrée des moissons. Dans ces conditions, on ne peut songer à une deuxième récolte comme en Flandre. A cette pauvreté agricole, s'ajoute l'absence presque totale d'exploitations minérales et de petites industries. Les paysans ardennais se livrent sans doute à quelque travail à domicile pendant les longs mois d'hiver, à la clouterie ou à la boissellerie spécialement, mais ces industries, comme toutes les autres industries à domicile, ont perdu de leur importance dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Les exploitations d'ardoisières groupent quelques agglomérations dans la région de la Semois et aux environs de Vielsalm.

Nous voyons ainsi réunies sur le plateau ardennais une série de conditions, peu avantageuses au développement de la population, et qui ont de ce fait voué cette contrée à l'abandon.

L'Ardenne est limitée au nord par une bande calcaire qui contraste avec les schistes et les grès voisins. Elle se marque parfaitement sur notre carte par une zone de densité plus forte.

C'est en effet un pays découvert et cultivé ⁽²⁾, par opposition aux régions boisées qui la bordent, et conséquemment plus peuplé, les établissements y étant plus aisés et les ressources naturelles plus abondantes. Aux produits de la culture se joignent tous les avantages de la proximité de la forêt. Cette zone franchie, le type de la densité ardennaise se retrouve et se répète. Les grisés pâles qui s'étendent sur les deux rives de la Meuse coïncident à peu près avec la Famenne à l'est et la Fagne à l'ouest du fleuve. Cette dépression allongée, large à peine de quelques kilomètres, est constituée par des schistes frasniens et par les roches schisteuses du faciès bathyal du Famennien. Ces schistes sont tendres, ils s'altèrent facilement et donnent un sol argileux, humide, qui se couvre de forêts et de prairies naturelles, et qui porte de nombreux étangs ⁽³⁾. Un semblable pays n'est évidemment pas de nature à favoriser une forte population et si les localités y atteignent

(1) J. MASSART, *La géographie botanique de la Belgique*. pp. 56 et 67.

(2) A. DEMANGEON, *La trouée de l'Oise*.

(3) M. LERICHE, *Les régions naturelles de la Belgique*, p. 191.

quelquefois les proportions de bourgs importants, leur nombre est très restreint. La plupart d'entre elles, du reste, s'échelonnent sur les limites extérieures de la région couverte de grandes forêts.

De part et d'autre de ce vaste territoire faiblement habité, le Condroz au nord ⁽¹⁾ et la Lorraine belge au sud se marquent sur notre carte par une densité légèrement supérieure à celle des plateaux de l'Ardenne : 11 à 25 maisons au kilomètre carré.

D'une manière générale, on peut dire que le genre de vie est assez semblable dans ces deux régions que sépare le massif ardennais. Si des forêts s'allongent sur les « crêtes » gréseuses du Condroz, comme sur les grès et sables jurassiques de la Lorraine, le sol arable y est assurément meilleur qu'en Ardenne. Les terres marneuses du Pays Gaumais et des environs d'Arlon peuvent porter des moissons par endroits assez riches. Elles sont favorisées d'autre part par un climat dont on a sans doute exagéré les charmes, mais que les cultivateurs ardennais envient à leurs voisins ⁽²⁾.

Les terres condruisiennes formées des éléments de désagrégation des roches calcaires et gréseuses ne manquent pas de fertilité ; là où la culture intensive a été pratiquée, les produits récoltés sont sensiblement les mêmes que ceux de la Hesbaye ⁽³⁾. Les travaux des champs ne sont toutefois pas la seule occupation des habitants de la région. Les multiples carrières ouvertes dans les flancs des vallées condruisiennes, les exploitations des grès de l'Ourthe et du petit granit de Sprimont, etc., attirent vers ces lieux une main-d'œuvre importante. Le taux de la densité y est de ce fait plus fort. Les ouvriers ruraux ont abandonné les travaux des champs et sont devenus carriers ; les fermiers se sont trouvés dans l'obligation de faire appel à des salariés étrangers pour les travaux saisonniers.

⁽¹⁾ Sous le nom de Condroz, nous comprenons non seulement le Condroz proprement dit, mais aussi une partie de l'Entre-Sambre-et-Meuse qui n'en est que la continuation. Sur l'économie agricole de cette région voir : *Monographie agricole du Condroz* ; R. ULENS, *Le Condroz*.

⁽²⁾ A une chaleur, accentuée vers le milieu de la journée, succède un refroidissement nocturne prononcé de manière à contrarier la culture de la vigne qui s'y était maintenue jusque vers la fin du siècle dernier. Il existait encore quelques ceps isolés en ces derniers temps à Torgny. L. VERHULST, ouv. cité, p. 15.

⁽³⁾ R. ULENS, ouv. cité, p. 5.

Cette pénurie de main-d'œuvre agricole fut même une des causes de la transformation récente des champs cultivés en prairies, nous en avons parlé dans notre premier chapitre, transformation qui s'accroît de plus en plus au Condroz, et marque la substitution graduelle de l'élevage à l'agriculture dans les grandes exploitations de la région qui comptent, on le sait, parmi les plus étendues du pays.

Le sillon de la Meuse en aval de Dinant jusqu'au confluent de la Sambre ressort, par des couleurs plus sombres, sur la tonalité de la densité condrusienne. Centre de tourisme et de villégiature estivale très recherché, ce sont les nombreuses villas qui ont contribué à élever le chiffre des maisons des communes riveraines du fleuve au-dessus du taux normal.

Dans son ensemble, le Condroz n'est donc pas très habité mais, par suite de circonstances diverses, des agglomérations plus denses se pressent en quelques points donnés.

La Lorraine belge, malgré une économie rurale plus favorisée par les conditions naturelles que celle de l'Ardenne, doit elle aussi offrir un débouché d'appoint pour conserver une population qui est loin cependant d'être exagérée. Jadis c'était le travail dans les forges qui procurait ce complément d'occupation ; aujourd'hui les établissements métallurgiques d'Athus, de Musson, d'Halanzy, comme aussi la région minière toute proche, pèchent par excès contraire. Les hauts salaires industriels ont, comme au Condroz, détourné de l'agriculture non seulement les bras superflus, mais ont à tel point raréfié la main-d'œuvre agricole que, dans les grandes fermes surtout, on se trouve parfois devant un problème des plus graves ⁽¹⁾.

La Campine, avec un taux de densité identique à celui du Condroz et de la Lorraine, pourrait faire illusion à celui qui ne connaîtrait pas notre pays et ne saurait pas que son sol, essentiellement sablonneux, que son climat plus excessif que ne le laisserait supposer sa faible altitude, sont absolument inaptes à nourrir une population quelque peu abondante si elle était condamnée à vivre des seules ressources de la contrée. Le paysan campin-

⁽¹⁾ L. VERHULST, ouv. cité, p. 101. Sur les déplacements de la main-d'œuvre agricole lire également : C. JACQUART, *Les migrations de la population belge*.

nois est certainement aussi patient, aussi tenace et aussi courageux que son compatriote de la Flandre : s'il n'est pas arrivé à égaler la prospérité de celui-ci, c'est, croyons-nous, aux mauvaises qualités de son sol qu'il le doit.

S'il est vrai que les sables du Pays de Waes peuvent être considérés en quelque sorte comme le prolongement de ceux de la Campine, il faut ajouter que le sous-sol est très différent, dans ces deux régions. La présence, au Pays de Waes, d'une couche d'argile, à une très faible profondeur, y est cause d'une fertilité plus grande. Par le travail incessant des hommes, l'argile s'est mêlée peu à peu aux sables supérieurs pour former un excellent sol arable.

C'est encore à la couche d'argile imperméable qu'est due une humidité plus grande qu'en Campine, condition capitale pour la culture du lin, principale source de richesse du Pays de Waes. Les campinois ont essayé eux aussi la culture du lin, sans grand succès évidemment, sur leurs terrains secs et sableux ⁽¹⁾.

Si donc la densité des maisons atteint pour une grande partie de la Campine un chiffre qui surprend et qui ne paraît pas en rapport avec les conditions du milieu, c'est qu'elle est l'une des grandes réserves de main-d'œuvre saisonnière ⁽²⁾. Trois fois par an, des milliers d'ouvriers et même des petits cultivateurs s'engagent en Hesbaye et en Wallonie pour les travaux agricoles. Leur absence à chaque départ est de quatre à six semaines environ ⁽³⁾. Grâce aux économies ainsi réalisées, et au fait que le prix des terres est beaucoup moins élevé en Campine qu'en Flandre, le paysan campinois peut, après quelques années de dur labeur, devenir acquéreur d'une petite exploitation.

Cela explique comment, dans une contrée pauvre, beaucoup d'agriculteurs sont propriétaires de leurs champs. En Campine le fermage est rare, le faible rapport des terres ne favorise pas

(1) Il est à remarquer du reste que certains coins du Pays de Waes à l'ouest de Lokeren par exemple et dans les environs de Belcele, où cette couche d'argile manque, sont aussi stériles que la Campine, ne portant que des bruyères et des bois de sapin.

(2) Sur les émigrations saisonnières des ouvriers belges en général, consulter : Ed. RONSE, *L'émigration saisonnière belge* ; E. DEMAÏN, *Les migrations ouvrières à travers la Belgique*, ch. IX ; Ch. DE GRÜNNE, *Les ouvriers agricoles belges en France* ; E. VANDERVELDE, *L'exode rural et le retour aux champs*, ch. III.

(3) E. VLIEBERGH, ouv. cité, pp. 143 et ss. ; *Monographie agricole de la Campine*, p. 42.

l'existence d'une classe de propriétaires rentiers ⁽¹⁾. Depuis quelques années, la situation s'est sensiblement modifiée. Le défrichement des bruyères, l'emploi des engrais artificiels ont étendu les cultures et fait produire au sol ingrat de la Campine des moissons ignorées jusqu'à ce jour. Seul le centre de la province de Limbourg avait encore en 1910 d'immenses étendues de terres incultes, et constituait une des zones les plus déserte de la Belgique. Jusqu'à cette époque, la Campine limbourgeoise était parmi les contrées les moins favorisées du pays. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, Delacroix ⁽²⁾ écrivait à propos de cette région : « A mesure que les terrains de la Campine s'élèvent au-dessus du niveau de la mer, l'humidité diminue et le sol est moins fertile ; l'établissement des voies de transport devient de moins en moins facile, par conséquent les engrais provenant du dehors sont plus coûteux. En même temps, et pour cette cause, l'activité commerciale cesse ; les centres de population qu'elle crée s'éclaircissent ; la production sur place diminue, et il y a moins de bras disponibles pour le travail des champs. Toutes les ressources tendent donc à diminuer à la fois pour l'agriculture : qualité du sol, proximité des engrais, forces à appliquer à la terre, besoins, circulation des hommes et des choses, enfin capitaux à bon marché ».

Les richesses minérales vont compenser bientôt cette pauvreté agricole ; l'aspect désolé du Limbourg commence à se modifier. Au milieu de ces landes sauvages, se creusent les puits des nouveaux charbonnages et se construisent de modernes cités ouvrières, animant déjà ces solitudes, en attendant le moment où elles se peupleront peut-être comme nos anciens bassins houillers. L'industrie du reste avait déjà touché la région ; celle du zinc dans le coin nord-ouest de la province ; la briqueterie le long du canal de la Campine, la fabrication du verre, etc., procuraient à cette région pauvre une source de revenus non superflue ⁽³⁾.

Le grand obstacle à un progrès quelconque en Campine, tant au point de vue agricole qu'au point de vue industriel, fut jusqu'à

(1) E. VAN HOUTTE, ouv. cité, p. 402.

(2) DELACROIX, *Défrichements des terrains incultes dans la Campine belge*, cité par E. VANDERVELDE, *La propriété foncière*, p. 134.

(3) E. VLIBERGH, ouv. cité, p. 167.

M. HENRIQUET, ouv. cité, passim.

la fin du siècle dernier le manque de voies de communication. Produisant très peu eux-mêmes, les campinois ne pouvaient faire appel à des matières premières étrangères par suite de la difficulté où ils se trouvaient de les amener à pied-d'œuvre. Depuis quelques années, il y a un sérieux progrès sous ce rapport.

La densité des maisons dans les Polders est celle de la Campine, du Condroz et de la Lorraine belge. Elle ne s'explique évidemment pas par les mêmes causes. Nous sommes ici dans la contrée la plus fertile du pays, domaine des grandes propriétés et des grandes cultures ; qu'elles soient une relique des célèbres abbayes de jadis, comme l'abbaye des Dunes près de Coxyde, celle de Ter Doest à Dudzele, où le résultat d'une évolution curieuse au XVIII^e siècle (1), elles n'en sont pas moins une des caractéristiques actuelles de la Flandre maritime.

Les riches propriétaires ou locataires de ces terres fertiles et de ces gras pâturages trouvent dans les productions du sol leur unique et suffisant revenu. Les Polders sont une des rares régions de la Belgique où l'industrie est, peut-on dire, nulle (2). Les journaliers eux-mêmes n'ont pas à s'inquiéter d'un salaire supplémentaire. Les fermiers les occupent toute l'année et, pendant bien longtemps, plusieurs avaient renoncé à l'emploi des batteuses mécaniques afin de donner du travail à leurs ouvriers en hiver (3). Les journaliers, employés régulièrement à la ferme, reçoivent en location, à un prix modique, 5 à 7 ares de terre, qu'ils cultivent pour leur usage personnel, souvent avec l'aide des animaux de trait que le fermier leur cède pour le labour. Ils habitent assez généralement des maisonnettes, dépendances des grandes fermes.

On peut donc dire que, fait exceptionnel en Belgique, la population de nos Polders maritimes est, dans son état actuel, adaptée aux ressources agricoles de cette contrée ; il n'y a ni pénurie ni surabondance de bras, mais équilibre entre « l'offre et la demande ». C'est ce qui différencie les Polders de la Campine et du Condroz, où le même taux de densité de maisons indique au contraire, comme nous l'avons vu, une inéquation entre le sol et la population qu'il porte.

(1) A. DEMANGEON, *Recherches géographiques dans les Archives*, p. 203.

(2) R. BLANCHARD, *ouv. cité*, p. 318.

(3) *Monographie agricole des Polders*, p. 22 ; E. DE LAVELEYE, *ouv. cité*, p. 25.

V

CONCLUSION

Faisons, au terme de cette analyse, la synthèse de nos observations sur la densité des maisons en Belgique.

On sait que les produits de notre sol sont insuffisants à nourrir ses habitants ; la Belgique, dans son ensemble, est surpeuplée. Cette surpopulation se constate non seulement dans des campagnes pauvres comme la Campine, mais encore dans des campagnes riches comme la Hesbaye.

Il faut donc trouver la raison de cet excès ; l'industrie en est la seule explication possible. C'est en effet l'exportation des produits industriels qui permet l'importation des matières alimentaires indispensables à la vie d'une très grande partie de la population belge.

Au point de vue de la localisation des habitants du pays et par conséquent de la densité des maisons, l'industrie a eu cependant des effets divers ; elle n'a pas toujours agi dans le même sens, elle offre au contraire de très intéressantes variantes.

Notre antique industrie à domicile, en fâcheuse mais fatale régression aujourd'hui, qui constituait presque toujours une ressource d'appoint, a eu comme résultat de fixer les travailleurs à leur « domicile agricole ». Venant se surajouter au travail de la terre, elle n'a pas déraciné ceux qu'elle employait et n'a pas modifié par conséquent la répartition de leur habitat.

Tout autre fut l'effet de la grande industrie au siècle passé. C'est elle qui a amené cette extraordinaire densité de maisons sur toute la bande de notre région houillère, c'est elle qui a causé ces déplacements de population en Flandre, faisant baisser le taux de densité de communes trop éloignées des centres nouveaux de production, à l'avantage au contraire de celles que leur situation favorisait ⁽¹⁾.

Un facteur essentiel, nouveau depuis une cinquantaine d'années, a arrêté la migration définitive vers les foyers industriels.

(1) Malgré cet exode rural, la désertion de nos campagnes n'eut jamais rien de comparable à ce qu'elle fut en France et en Grande-Bretagne.

La Belgique tient la première place dans le monde pour la densité de son réseau ferré. Le développement de ses chemins de fer à voie normale et de ses chemins de fer vicinaux a peu à peu couvert le pays d'une toile d'acier à mailles extraordinairement serrées. Or, il y a cinquante ans environ, un arrêté ministériel de 1869 institua les abonnements ouvriers sur les chemins de fer de l'Etat ⁽¹⁾. « Il devait provoquer la révolution la plus profonde peut-être qui se soit produite dans le régime du travail en Belgique » ⁽²⁾, et modifier du tout au tout les effets que la grande industrie avait exercés jusque là sur la concentration de la population.

Grâce au développement des voies ferrées et aux abonnements ouvriers à bon marché, les travailleurs de l'industrie peuvent continuer à habiter leur commune d'origine; ils ne sont plus forcés de quitter sans esprit de retour leur ancien foyer, ils peuvent même garder avec la terre les liens traditionnels.

« Tant que les enfants sont jeunes, c'est le père qui voyage : les enfants aident la mère aux travaux agricoles. Si la famille est nombreuse et les charges lourdes, le père restera à la carrière ou à l'usine le plus longtemps possible, ne consacrant que les journées indispensables aux champs en été. Quand les enfants sont grands, les rôles changent : le père reprend la direction de la culture tandis que les fils vont à la carrière, et voyagent tous les jours, consacrant toutefois, lorsqu'il est nécessaire, le temps voulu aux semailles et à la récolte » ⁽³⁾.

Pour se faire une idée de l'importance du mouvement ouvrier, grâce aux abonnements de semaine, il suffit de regarder la carte si parlante qui figure dans l'ouvrage de M. Mahaim ⁽⁴⁾. Il n'est pas un coin du pays qui ne compte des ouvriers migrants journaliers ou hebdomadaires.

On peut dire que, par suite de cette organisation qui, par sa généralité et son ampleur, est sans doute unique au monde, la grande industrie moderne agit actuellement en Belgique, tout

(1) E. MAHAÏM, *Les abonnements d'ouvriers sur les lignes de chemins de fer belges et leurs effets sociaux*, p. 4.

(2) E. VANDERVELDE, *L'exode rural et le retour aux champs*, p. 43.

(3) E. MAHAÏM, *ouv. cité*, p. 141.

(4) E. MAHAÏM, *ouv. cité*, carte 2, p. 66.

paradoxal que cela puisse paraître, dans le même sens que l'industrie à domicile de jadis : elle aussi permet aux habitants des campagnes surpeuplées de gagner leur vie dans l'industrie sans devoir abandonner « leur domicile rural » ; et voilà pourquoi des pays purement agricoles comme la Hesbaye, certaines parties de la Campine, etc., peuvent avoir, encore aujourd'hui, un taux d'habitations tout à fait disproportionné aux ressources de la contrée.

Nous pouvons donc distinguer au point de vue de la densité des maisons, trois types de régions en Belgique :

- 1^o Celles où la population est sensiblement en rapport avec les besoins de la région ; nous n'en trouvons guère d'exemple que dans les Polders.
- 2^o Celles où la population est en nombre trop faible, vu la demande de main-d'œuvre : ce sont les centres industriels.
- 3^o Celles enfin, et c'est la généralité des cas dans notre pays, où la population est en surabondance et d'où les habitants partent nombreux, journellement ou hebdomadairement, pour aller travailler en dehors de leur village.

A ces trois régions correspondent trois « genres de vie » bien tranchés ; genre de vie purement agricole dans la première, genre de vie purement industriel dans la seconde, genre de vie mi-agricol mi-industriel dans la troisième. Il est remarquable en effet qu'une forte proportion d'ouvriers « migrants » restent agriculteurs et savent interrompre le travail industriel, dans lequel ils ne sont que rarement ouvriers qualifiés, aux moments où la terre a le plus besoin de bras.

Nos régions de densité s'expliquent donc en premier lieu par le genre de vie qui en est ainsi la cause la plus prochaine. Les genres de vie trouvent à leur tour leur raison d'être dans des facteurs multiples.

Les facteurs physiques : l'intensité plus ou moins grande de la vie agricole est en rapport avec le climat et le sol. Les landes de la Campine, la forêt ardennaise ne sont évidemment pas des foyers d'appel de main-d'œuvre agricole ; apparaisse au contraire une zone plus fertile et hostile à la forêt, la bande calcaire de la « Trouée de l'Oise » par exemple, immédiatement, on voit les cultures se multiplier et la densité des habitations augmenter.

Ajoutons cependant qu'il ne faut pas chercher entre la fertilité du sol et le nombre de ses habitants une relation trop étroite. Un sol fertile et un sol pauvre peuvent porter l'un et l'autre un nombre identique d'habitants ; rien n'est plus frappant à ce sujet que la comparaison des Polders et de la Campine, entre lesquels la différence la plus notable consiste plutôt dans le fait que le riche fermier des Polders connaît une aisance cossue tandis que le pauvre cultivateur campinois a vécu, jusqu'en ces dernières années, dans un état voisin de la misère. On voit, une fois de plus, combien sont délicates ces questions de connexion entre l'homme et la terre.

D'autres facteurs physiques, les richesses minières du sous-sol, par exemple, sont, c'est l'évidence même, une des causes principales de la vie industrielle ; nous avons montré son importance sur la répartition des habitations en Belgique.

On pourrait en dire autant de nos fleuves qui ne constituent des lieux de concentration que pour autant qu'ils servent de voies de transport aux matières premières et aux produits industriels, ou qu'ils jouent un rôle dans la préparation même de ces produits, comme la Lys pour le lin.

N'oublions pas enfin le rôle de l'histoire. La persistance de l'industrie textile en Flandre notamment tient en partie à des facteurs historiques qui expliquent pourquoi, à travers les âges, s'est opérée sur place la substitution d'une matière première à une autre, continuant à profiter ainsi d'une main-d'œuvre exercée.

Il va sans dire que toutes ces causes agissent et réagissent les unes sur les autres et font de la densité des maisons, comme de toutes les questions de géographie humaine, un problème complexe dont nous souhaitons que des monographies viennent approfondir et éclairer les aspects régionaux.

CHAPITRE IV

Types des maisons rurales

Notion de « type » de maison

Dans les chapitres précédents : *répartition* et *densité des maisons rurales*, nous n'avons envisagé les habitations qu'en tant qu'unités d'une collectivité, unités plus ou moins nombreuses suivant les endroits, groupées ici, disséminées ailleurs, abstraction faite de tout caractère particulier et individuel de dimension, de disposition, d'aspect extérieur, etc.

Pour établir une carte de la densité des maisons, peu importe en effet que celles-ci soient petites ou très importantes, que toutes les parties de l'habitation tiennent sous un toit unique ou forment au contraire plusieurs bâtiments distincts. Il est tout aussi indifférent de savoir en quels matériaux les maisons sont construites, ou quelles sont leurs formes. Ces particularités n'intéressent pas davantage les modes de répartition.

Passant de ces considérations générales à un examen plus détaillé de l'habitation, on remarque bientôt que ces éléments de dimension, de forme, de cachet extérieur... confèrent à celle-ci une individualité de réelle valeur géographique. La petite ferme de Campine, tout en façade, enfouie sous son épaisse couverture de chaume, et la maison agricole de l'Ardenne, aplatie, comme écrasée sous le poids des lourdes « scailles », trahissent ouvertement leur ascendance régionale. La hofstede flämande avec ses nombreux bâtiments déjetés et la cense wallonne aux allures de petite forteresse évoquent de même des paysages différents. Chaque maison est un monde en soi, où tout ce qui intéresse directement la vie de l'homme : ses occupations, ses besoins, ses ressources, se traduit par mille détails de formes, de couleurs, d'importance..., qui concourent à donner aux habitations des physionomies de caractères nuancés, en harmonie avec le cadre naturel.

L'individualisme qui se dégage de l'aspect extérieur des maisons rurales ne se double pas de particularisme ; au contraire. Le genre de vie semblable des habitants d'une même contrée, leur adaptation ou leur réaction au milieu physique, comme aussi l'esprit d'imitation qui, sans qu'on en exagère le rôle, doit ici entrer en ligne de compte, sont autant de motifs qui entraînent fatalement la répétition de quelques formes-types dans les habitations destinées à une même fonction et ayant à répondre à des besoins identiques. Il en résulte des groupements de maisons rurales d'après les affinités de leur physionomie, d'après leurs « traits de famille » si l'on peut s'exprimer ainsi. Indépendamment des formes de peuplement et des aspects de densité, il se crée des « régions humaines » nouvelles, superposables ou non aux régions de répartition et de densité des maisons, des régions de types de maisons.

La notion de « type » de maison n'est pas aussi simple qu'on le pourrait penser de prime abord. Tantôt on le définit en vertu de considérations historiques, d'après de lointaines origines, et l'on parle de type celtique, de type romain, de type franc, selon qu'on croit y retrouver, plus ou moins déformée par le temps, la manière de construire des anciens habitants de notre pays (1).

Tantôt c'est sur l'ordonnance intérieure de l'habitation que l'on se base, et on classe les maisons suivant que leurs différentes parties s'alignent au niveau du sol ou se superposent, ou suivant qu'elles se composent de un ou de plusieurs bâtiments séparés les uns des autres, ou bien accolés, formant une enceinte fermée autour d'une cour intérieure (2).

On peut enfin considérer plus spécialement la maison rurale comme atelier agricole et distinguer, d'après leur importance, entre grandes fermes, petites fermes et maisons simples.

Il résulte de cette multiplicité de points de vue que la notion de « type » a pu prêter à confusion, les auteurs considérant soit

(1) Voir notamment : J. FLACH, *L'origine historique des habitations rurales*. A. MEITZEN, ouv. cité, t. III, pp. 212 et ss., et pp. 280 et ss.

M. SCHWEISTHAL, *Histoire de la maison rurale en Belgique*.

(2) A. DEMANGEON, *L'habitation rurale en France*.

l'origine historique, soit l'ordonnance interne, soit l'importance agricole de l'habitat humain.

Au point de vue géographique, l'étude de l'habitation a nécessairement pour objet l'aspect extérieur de la maison, sa forme, ses dimensions, ses couleurs... tout ce par quoi elle se manifeste dans le paysage et ajoute à celui-ci des traits nouveaux et particuliers.

Il s'ensuit que le géographe ne peut définir les « types » de maisons en basant sa classification sur l'un ou l'autre caractère seulement, comme pourrait le faire l'historien ou l'archéologue, mais qu'il devra considérer à la fois tous les éléments extérieurs qui contribuent à donner à la maison sa physionomie dans le paysage.

De plus, comme ce n'est que par la répétition du même type que la maison acquiert toute sa valeur géographique, en tant que tel aspect se retrouve dans la majorité des habitations d'une contrée, il s'ensuit encore que le « type » géographique de la maison doit être avant tout un « type régional ».

Les témoins des temps passés, qu'on rencontre isolément dans quelques bourgades retirées, n'ont de valeur pour le géographe que pour autant qu'ils lui permettent de fixer un rapport de causalité entre le type actuel et des formes anciennes. Parce que « exceptionnels », ils ne rentrent pas directement dans le domaine de la géographie dont l'objet doit rester, avant tout, l'étude de la manifestation « normale » des phénomènes.

De l'examen des maisons rurales en Belgique, à la suite de nombreuses enquêtes que nous avons faites, il ressort que trois facteurs concourent à définir les types régionaux des maisons rurales dans notre pays :

1. le degré d'importance de la maison ;
2. la forme extérieure de la maison, conséquence de son plan, de son ordonnance interne ;
3. l'aspect extérieur de la maison, résultant des matériaux de construction, de l'entourage immédiat, de quelque dispositif spécial de protection contre les intempéries, etc.

PREMIÈRE PARTIE

Associations des maisons rurales d'après leur importance

I

DEGRÉS D'IMPORTANCE DES MAISONS

Le degré d'importance des habitations, indépendamment de tout autre caractère de forme et d'aspect, établit dans le paysage des différenciations notables ⁽¹⁾. Nous n'en trouvons pas de meilleure preuve que l'opposition que l'on constate entre deux de nos plus petites régions naturelles : la plaine maritime et la bande côtière des dunes. De part et d'autre les habitations sont disséminées ; la densité des maisons est sensiblement la même dans les deux régions (abstraction faite des cités balnéaires, bien entendu) ; mais quel contraste quand on compare les grosses fermes du Bloote aux petites cabanes de pêcheurs enfouies dans les sables. Une dizaine de ces masures, groupées dans une panne abritée contre les vents du large, ne font guère plus d'effet qu'une seule ferme de la plaine. Qu'on oppose de même les petites fermes de la Campine et du Hageland aux censes wallonnes, la maison du petit cultivateur ardennais aux riches fermes du Condroz ; ce sont autant d'exemples qui montrent que l'importance des maisons est à elle seule un trait de la géographie de l'habitat. Sans que leur attention eut été spécialement attirée sur ce point, les collaborateurs de M. de Foville dans son Enquête sur les types de maisons rurales en France ⁽²⁾, ont distingué, dans leurs descriptions, les divers degrés d'importance que comporte la maison rurale dans les contrées où la terre est exploitée, côte à côte, par

(1) Dans la détermination de l'importance des maisons rurales il entre forcément de nombreuses considérations sur l'économie rurale du pays. De précieux renseignements sur cette matière nous ont été fournis par le Belgische Boerenbond de Louvain.

(2) A. de FOVILLE, *Enquête sur les conditions de l'habitation en France. Les maisons-types*, Introduction, p. XXVII.

de pauvres gens et par des familles aisées. N'est-ce pas la preuve que la différenciation des maisons d'après leur « masse » se marque assez dans le paysage, que pour frapper ceux-là même qui n'ont aucune préoccupation géographique.

En parcourant les campagnes on a tôt fait de sérier les maisons rurales, par ordre de grandeur, en quelques catégories capitales. Nous en distinguons trois dans notre pays :

Les maisons simples ⁽¹⁾.

Les petites fermes.

Les grandes fermes ⁽²⁾.

La distinction que nous faisons ne peut se baser sur une estimation chiffrée ou mesurée, dans laquelle on tiendrait compte uniquement du nombre des bâtiments ou de leur étendue. Nous avons visé à établir une classification de fait, sensible et apparente à la première prise de contact avec une région, et qui est aussi reconnue spontanément par les ruraux eux-mêmes. Ceux-ci distinguent parfaitement entre la maison simple de l'ouvrier ou du journalier agricole et la petite ferme, et ne confondent jamais celle-ci avec les grands ateliers agricoles.

Ainsi comprise l'importance des maisons est avant tout, et peut-être exclusivement, sinon directement, déterminée, comme nous allons le voir, par les conditions de vie des habitants ⁽³⁾.

(1) Un terme mieux approprié au type de maison que nous voulons désigner ici eut été celui de « maison élémentaire », c'est-à-dire l'abri de l'homme réduit à sa plus simple expression, en tenant compte des conditions actuelles de vie dans un milieu déterminé.

M. DEMANGEON, dans : *L'habitation rurale en France*, ayant employé le mot « élémentaire » pour désigner un type de « forme » de maison, nous n'avons pas voulu user de cette expression afin d'éviter toute confusion.

(2) Le mot ferme est employé ici dans le sens très général qu'on lui attribue couramment pour désigner toute exploitation agricole et, plus particulièrement, les bâtiments d'exploitation.

(3) M. ROSCHER distingue l'importance des exploitations agricoles d'après le même critère. « Appelons grande, dit-il, toute propriété qui l'est assez pour occuper pleinement un homme entendu de la classe supérieure, lorsqu'il se charge d'en diriger l'exploitation. La propriété moyenne est celle dont la direction n'occupe pas suffisamment l'entrepreneur, mais lui laisse encore du temps pour coopérer aux travaux de gestion plus simples et moins relevés, coopération que, dans ce cas, sa condition sociale et son éducation ne doivent pas lui faire dédaigner. Cepen-

1 — Maisons simples

La maison de l'ouvrier, que ce soit celle de l'ouvrier agricole, de l'ouvrier semi-agricole semi-industriel, ou de l'ouvrier industriel proprement dit, est tout élémentaire. Elle ne comprend que le minimum dont l'homme a besoin pour abriter les siens et son avoir (pl. VIII, IX, X et XI).

Dans les campagnes, les familles ouvrières disposent au moins d'une cuisine et de une ou deux chambres à coucher. Suivant les occupations des habitants, il se greffe sur cette demeure essentielle, soit des annexes agricoles, soit un atelier minuscule, les deux quelquefois. Nous ne nous inquiétons pas pour le moment de la disposition de ces différentes pièces, ni des matériaux de construction ; nous soulignons seulement ici le caractère d'extrême exiguité qui s'attache aux maisons ouvrières.

Dimensions et nombre des pièces obéissent à la loi de la moindre dépense. C'est que les exigences des habitants, par nécessité, quelquefois aussi par habitude, sont dans la généralité des cas fort réduites. Les ouvriers de toutes catégories gagnaient, jusqu'en ces dernières années, des salaires à peine suffisants à assurer le logement, la nourriture et le vêtement à la famille ⁽¹⁾.

Se loger commodément apparaissait comme un besoin secondaire qui ne devait pas absorber une trop grande part du budget. Pendant de longs siècles, et surtout dans la classe agricole, l'ouvrier fut lui-même le principal artisan de sa mesure. Avec les matériaux trouvés sur place : bois et limon, pierres et chaume, et, avec l'aide des voisins, il parvenait à se construire une habitation

dant la majeure partie des travaux d'exécution matérielle y sont effectués par des manœuvres salariés. La plupart des biens des paysans riches rentrent dans cette classe. Les petites propriétés sont celles qui ne sont ordinairement cultivées que par le tenancier seul, à l'aide de sa famille, mais réclamant le travail de tous les bras dont elles disposent. Lorsqu'enfin l'exploitation rurale est trop exigüe pour occuper toute une famille, il ne peut être question de biens, mais seulement de parcelles ». Cité par E. VANDERVELDE, *La propriété foncière*, p. 277.

⁽¹⁾ Sur la condition de la classe ouvrière au siècle dernier voir notamment : Ed. DUCPÉTIAUX, *Budgets économiques des classes ouvrières en Belgique* ; P. MICHOTTE, *Les théories économiques qui dominèrent en Belgique de 1830 à 1886*, ch. III et IV ; *Recensement Industriel*, 1896 ; *Recensement de l'industrie et du commerce*, 1910 ; les *Monographies agricoles* publiées par le Ministère de l'agriculture ; les *Mono-*

tenant tant bien que mal, n'abritant pas toujours contre les intempéries, mais ne nécessitant qu'une minime dépense. A certains même elle n'avait coûté que l'énergie de leurs bras ⁽¹⁾.

En 1923, un paysan campinois nous racontait avoir vendu pour 600 francs une maisonnette en torchis qu'il venait de construire. En décomptant le prix du bois de charpente et les frais d'un peu de main-d'œuvre, il avait encore, disait-il, réalisé un bénéfice appréciable. On peut juger d'après cet exemple de la valeur de ces chaumières avant la guerre.

Mais aussi ne fallait-il pas y chercher ne fut-ce qu'une apparence de confort.

Dans les dernières années, grâce aux facilités de transport et aux bas prix des matériaux de construction, sous l'impulsion aussi de la propagande entreprise par les comités d'hygiène et à la suite de la création de maisons ouvrières à bon marché, les misérables demeures d'autrefois ont peu à peu cédé la place à des maisons mieux conditionnées, à des constructions plus spacieuses et plus saines. La lutte ne fut pas toujours aisée, surtout dans les milieux agricoles, où les ouvriers opposaient la plus vive résistance à changer des habitudes séculaires. Sous prétexte que les ancêtres avaient passé leurs jours dans des chambres basses et trop étroites, mal éclairées et à peine aérées, et que malgré cela ils avaient vécu très vieux, ils ne voyaient aucune raison de se loger autrement. Il faut ajouter toutefois que les salaires des ouvriers agricoles furent toujours, et sont encore actuellement, inférieurs aux salaires industriels et que, par conséquent, bien après l'ouvrier industriel, le travailleur des

graphies régionales de la Campine, du Hageland, de la Hesbaye, du Condroz, de l'Ardenne, dans les Mémoires de l'Académie royale de Belgique ; R. SEEBOHM-ROWNTREE, *Comment diminuer la misère*, pp. 73 et ss. et appendice V.

Il est évident que là où des conditions économiques ont déterminé un aspect particulier de l'habitation, c'est à la situation d'avant-guerre qu'il faut remonter pour expliquer ce que nous avons actuellement sous les yeux. Les bouleversements produits par la guerre n'ont pas encore pu se manifester dans le domaine de la géographie humaine, excepté toutefois dans la région du théâtre de la guerre où la totalité des maisons ont été reconstruites pendant les cinq dernières années.

(1) Sur le droit donné aux pauvres de bâtir sur les communaux et de s'approvisionner en matériaux dans les carrières et les bois communaux voir : E. VANDERVELDE, *La propriété foncière*, p. 248.

champs a pu entrer dans la voie du progrès. L'amélioration a surtout consisté à agrandir les pièces d'habitation et à multiplier leur nombre, afin qu'une même pièce ne serve plus à la fois de cuisine, de chambre à coucher, parfois même de logement pour les bêtes.

Mais qu'il s'agisse des vieilles chaumières basses et désaxées de la Campine et de la Flandre intérieure, des anciennes maisons en dur, d'apparence plus solide, des régions pierreuses, ou des mornes « habitations en série », produit du siècle dernier, toutes ont ceci de commun de ne posséder que le strict nécessaire. Elles sont la manifestation de la vie la plus simple qu'on puisse concevoir de nos jours dans nos pays de l'Europe occidentale : celle du genre de vie ouvrier.

2 — Petites fermes

A un degré plus élevé, dans l'ordre d'importance, se rangent les petites fermes, demeures de petits cultivateurs (pl. XII, XIII, XIV, XV, XIX et XX). Elles ne diffèrent pas essentiellement des maisons ouvrières agricoles. Comme celles-ci elles comportent logis, grange et étable. Mais tandis que dans les premières tout est étriqué et restreint, le logis se bornant à une ou deux places, la grange et l'étable n'étant souvent que des appentis, chacune de ces parties prend dans la petite ferme des proportions plus vastes. Il n'est pas rare que le logis comprenne trois ou quatre pièces. Outre la cuisine, le cultivateur met un point d'honneur à se réserver une chambre d'apparat, qui fait, à la fois, service de salon, de deuxième cuisine et de chambre à coucher. Il y a en outre une ou deux chambres supplémentaires. La principale différence entre maison simple et petite ferme tient toutefois au développement de l'annexe agricole. Granges et étables s'allongent et s'élargissent. Le cultivateur doit disposer de place pour emmagasiner ses récoltes, en attendant qu'il puisse les vendre ou les utiliser à son propre usage. L'importance des labours exige le concours de un ou deux chevaux dont l'écurie est attenante au logis, par mesure de prudence ; les instruments agricoles sont remisés sous abri pour qu'ils ne se détériorent pas pendant la mauvaise saison. Il reste enfin à loger convenablement le bétail,

qui a de tout temps joué un rôle capital dans les exploitations de faible étendue.

Un tel ensemble de bâtiments : logis, grange, écurie, chartil, quand bien même chacun d'eux serait de dimensions modestes, jette dans le paysage une note tout autre et y occupe une place bien mieux marquée, que l'humble maisonnette ouvrière.

Il arrive cependant qu'on hésite à se prononcer sur le degré d'importance de certaines maisons. C'est le cas notamment en Campine et en Ardenne, où beaucoup de ruraux, grâce à un labeur acharné et surtout au bas prix des terres, sont insensiblement passés du rang de journaliers agricoles à celui de petits propriétaires.

Des terres, même mauvaises, exploitées en faire-valoir direct, rapportent toujours davantage à ceux qui les travaillent que les champs dont le loyer augmente, à mesure que la terre s'améliore, grâce au labeur de l'ouvrier. L'agriculteur campinois ou ardennais, qui a pu s'approprier des communaux pour peu d'argent, voit bientôt ses peines récompensées. Il étend progressivement ses cultures et, en conséquence, l'atelier agricole élémentaire s'agrandit progressivement d'ajoutages successifs. Tantôt c'est l'apprentis qui est transformé en étable, un peu plus tard une nouvelle grange est ajoutée, quelquefois même le campagnard est assez heureux de pouvoir se construire tout d'une pièce une nouvelle habitation. Dans cette évolution il n'est pas possible, on le conçoit, de saisir à quel moment la maison simple passe au rang de petite ferme. Le cas inverse peut se présenter également ; une petite ferme peut se désagréger graduellement et se réduire, au point de ne plus apparaître que comme une simple maison ouvrière.

Toutefois ces exemples ne se généralisent pas et, dans l'ensemble, on discerne aisément entre les maisons simples et les petites fermes. Au besoin, le genre de vie des occupants nous renseigne sur l'importance de l'habitation.

La maison agricole simple abrite une famille d'ouvriers agricoles, cultivant un bout de terre qui est loin de suffire à l'entretien du ménage et ne procure du travail que peu de jours par an.

Pour les occupants de la petite ferme, au contraire, l'étendue de l'exploitation est calculée de telle sorte que toute la famille du paysan y trouve l'année durant ses occupations, en n'ayant

recours à la main-d'œuvre étrangère que pour des travaux saisonniers. Les champs constituent leur ressource essentielle. Rarement les fils de petits cultivateurs s'engagent dans l'industrie, ce serait déchoir pour eux.

3 — Grandes fermes

Nous avons distingué, en troisième lieu, les grandes fermes. Tout ici se développe démesurément (pl. XXII, XXV et XXVII).

Au logis, avec des chambres en abondance, s'ajoutent des pièces pour le personnel. La grange prend des proportions énormes ; au lieu d'une seule étable, trois ou quatre servent pour les différentes catégories de bétail ; le chartil doit pourvoir abriter plusieurs charrettes et un lot considérable d'instruments agricoles. Il y a en outre, l'écurie, la bergerie, la porcherie, quelquefois même un local spécial pour les machines. Du groupement de tous ces bâtiments, résulte un ensemble tellement vaste et imposant que les maisons ouvrières qui se tiennent dans le voisinage paraissent minuscules. Chacune d'elles équivaut à peine à la moindre des constructions de ce puissant organisme.

La différence entre grande ferme et petite ferme est surtout bien marquée lorsqu'on considère l'ensemble du pays. Il n'y a aucune confusion possible entre les bâtiments d'exploitation de la plaine maritime ou les censes de la région limoneuse, par exemple, et les petites fermes de l'Ardenne et de la Campine.

Dans la moyenne Belgique, où petites et grandes fermes, construites fréquemment suivant un plan commun, se côtoient, la distinction est moins aisée.

Ici encore, l'organisation du travail à la ferme est le meilleur critérium. La famille propriétaire ou tenancière d'une grande ferme ne travaille jamais elle-même aux champs. Fermier et fermière ont assez à faire pour diriger l'exploitation et pour surveiller le personnel. Ensuite, la production dépasse de beaucoup ce qui est nécessaire à la consommation du ménage et du personnel agricole. Enfin, dans les grandes fermes, on ne peut se passer de la main-d'œuvre étrangère pour les travaux journaliers de l'exploitation, non plus que pour les travaux saisonniers.

Il est évident qu'il ne faudrait pas s'en tenir uniquement à

ce principe de classement pour distinguer la grande ferme de la petite, la distinction devant se baser avant tout sur l'aspect même de la maison. Toutefois dans les régions où petites et grandes cultures sont fortement entremêlées, et où par conséquent la petite ferme passe graduellement à un rang supérieur, la considération du genre de vie des occupants constitue une base d'estimation suffisamment exacte.

L'opposition que nous marquons entre petites et grandes fermes ne concorde pas avec les catégories admises dans les Monographies agricoles belges ; celles-ci distinguent entre grande, moyenne et petite culture, d'après la superficie exploitée. Si, à première vue, la dimension des bâtiments semble devoir se mesurer à l'importance de l'exploitation, il n'en est pas toujours ainsi en réalité. Cela ne pourrait être que si toutes les terres de culture étaient de même qualité et si elles étaient exploitées en produits identiques.

Une exploitation de 40 hectares, sur les riches terres alluviales de la plaine maritime, peut nécessiter des bâtiments plus considérables qu'une ferme de 80 hectares sur des sols moins fertiles, tels ceux du Condroz ou de la Famenne. Si nous devons adopter les subdivisions des Monographies agricoles, notre classification devrait se modifier pour chaque région. Dans le tableau de la page suivante, emprunté à la Monographie de la région limoneuse, on voit les chiffres, attribués respectivement aux trois catégories d'exploitation, varier notablement d'après la nature du sol.

L'importance des bâtiments d'exploitation est aussi en rapport avec le genre d'économie rurale. Les plus grandes fermes, dans le sens que nous donnons ici à cette expression, se rencontrent toujours dans des régions de cultures ; là en effet il faut d'énormes granges pour la conservation des récoltes, de grandes écuries vu le nombre de chevaux de labour, des étables, un chartil, etc. Les exploitations herbagères, au contraire, sont moins exigeantes ; la grange peut être réduite ou même faire complètement défaut, comme c'est le cas dans le Pays de Herve. Les étables ne doivent pas être absolument en rapport avec l'importance du cheptel, du fait que le bétail, destiné à l'engraissement, reste durant toute la bonne saison en pâture, et ne demande pas d'abri. Les herbagers n'ont guère d'instruments à remiser et le nombre de

chevaux est réduit ; très souvent on les loge dans l'étable des bêtes à cornes.

Ainsi donc, toute proportion de superficie exploitée gardée, la ferme d'élevage est plus restreinte que la ferme de labour. Il faut ajouter que l'herbager mène plutôt la vie du petit cultivateur, s'occupant lui-même, avec l'aide de sa famille, des travaux de son exploitation.

Etendue des exploitations dans la Région limoneuse et sablo-limoneuse ⁽¹⁾

Zones	Grande culture	Moyenne culture	Petite culture
	Hectares	Hectares	Hectares
Partie limoneuse de la Flandre occidentale	25 et plus	14 à 20	7 à 12
Partie limoneuse de la Flandre orientale	15 à 30	5 à 15	Moins de 5
Brabant wallon	100 et plus	30 et plus	4 à 12
Tournaisis et pays d'Ath	50	25	12
Haut-pays (Quévy)	100 à 150	50 à 70	15 à 25
Région du Centre	80 à 100	15 à 35	5 à 10
Entre Binche et la Sambre	100 à 200	15 à 30	5 à 15
Région de Soignies	60 à 100	20 à 40	5 à 10
Pays-de-Liège (Thuillies)	80 à 100	40 à 60	10 à 20
Nord de la Province de Namur	80 à 100	30 à 60	10 à 20
Hesbaye liégeoise	60 à 200	15 à 60	3 à 15
Hesbaye limbourgeoise	70 à 110	25 à 50	10 à 20
Zone de transition entre la Hesbaye et la Campine	40 à 70	20 à 35	7 à 15
Alluvion de la Meuse, dans la province de Limbourg	30 à 50	10 à 25	5 à 10

⁽¹⁾ *Monographie agricole de la région limoneuse et sablo-limoneuse*, p. 91.

De fait, par la dimension de ses bâtiments, où, si l'on peut dire, par le volume qu'elle occupe dans l'espace, la ferme d'élevage tient le milieu entre les grandes et les petites fermes et pourrait à la rigueur être appelée « ferme moyenne ».

Nous n'avons pas cru devoir introduire cette quatrième catégorie, la ferme moyenne, dans notre classification. Si, pour une région déterminée, il eut paru plus adéquat de glisser cette subdivision intermédiaire entre petites et grandes fermes, il aurait fallu appliquer la même règle à tout le pays au risque probablement d'amener de la confusion dans notre exposé, et cela sans que la connaissance du phénomène envisagé fut davantage précisée. Comparées entre elles, les fermes campinoises sont un peu plus petites que les fermes ardennaises, celles-ci moins développées que les petites « grandes fermes » de la région limoneuse ; certaines censes de la Wallonie sont moins importantes que les grandes fermes d'exploitation mixte de la plaine maritime. Par comparaison donc, les fermes de l'Ardenne seraient des fermes moyennes, opposées à celles de la Campine, mais de petites fermes seulement vis-à-vis des fermes hesbignones. A une précision, plus apparente que réelle, nous avons préféré une classification qui se justifie pour le pays entier.

II

ASSOCIATIONS RÉGIONALES DES MAISONS RURALES D'APRÈS LEUR IMPORTANCE

CARTE III

Les trois genres de maisons que nous venons de définir ne se répartissent pas uniformément dans nos campagnes. Les groupes ne sont pas non plus homogènes : grandes fermes d'un côté, petites de l'autre. Au contraire, presque toujours, des maisons de deux ou de trois catégories se partagent l'espace. Il en résulte des associations variées de petites fermes et de maisons simples, de grandes fermes et de maisons simples, etc., associations dont le rôle dans la différenciation des paysages géographiques est appréciable. N'est-ce pas cette différence dans l'association de maisons qui crée, en partie, le contraste entre les villages nuclé-

aires de l'Ardenne et les villages condrusiens ; entre l'habitat de la bande côtière des dunes et la plaine maritime ; entre celle-ci et la Flandre intérieure ? Lorsque suivant la grand'route de Thourout à Ostende on arrive à la première digue, à Moerdyck, on passe brusquement, sans transition aucune, d'une région à une autre ; au pullulement des milliers de maisonnettes ouvrières et de petites fermes du Houtland, succède un large horizon nu sur lequel se profilent les fermes des Polders. Aux premières collines de sable des dunes, les grandes fermes disparaissent à leur tour et on n'a plus que des masures de pêcheurs.

Les combinaisons entre grandes, petites fermes et maisons simples, donnent lieu à quatre groupements régionaux :

Régions où il n'y a que des maisons simples.

Régions avec maisons simples et petites fermes.

Région avec maisons simples et grandes fermes.

Régions où se mêlent à la fois maisons simples, petites fermes et grandes fermes.

Dans l'établissement de la carte régionale des associations de maisons, nous sommes resté fidèle au principe de « la normale », principe qui est à la base de toutes nos cartes et qui fut aussi le point de départ de toutes nos recherches ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Remarquons toutefois que, dans le cas présent, on ne doit accorder au concept de la « normale » qu'une valeur relative. Dans les régions, par exemple, où l'on trouve à la fois des maisons simples, des petites fermes et des grandes fermes, il est évident que celles-ci sont beaucoup moins abondantes que les petites fermes qui, elles-mêmes, sont moins nombreuses que les maisons simples, équation qui tient à la nature même des choses. Nous avons admis qu'une association pouvait comprendre des grandes fermes lorsque, dans chaque village, on en compte au moins une ou deux. Si on ne rencontre qu'une seule grande ferme pour plusieurs villages, comme en Campine ou en Ardenne, nous avons jugé la présence de la grande ferme comme exceptionnelle, ne méritant pas, dès lors, d'être relevée dans une classification géographique générale. Dans des monographies, il y aurait lieu évidemment d'attacher plus d'importance à la proportion des diverses catégories de maisons représentées dans une région donnée.

Dans la définition des régions d'associations de maisons d'après leur importance, nous avons trouvé, en dehors de nos enquêtes personnelles, des renseignements, notamment dans : E. de LAVELEYE, *Essai sur l'économie rurale de la Belgique* ; E. VANDERVELDE, *La propriété foncière en Belgique* ; les *Monographies agricoles régionales* publiées par le Ministère de l'Agriculture, et les *Monographies régionales* publiées dans les Mémoires de l'Académie royale de Belgique.

1 — Régions n'ayant que des maisons simples

Centres industriels. — A proximité des bassins houillers et métallurgiques, s'alignent, en corons, les demeures des ouvriers mineurs et industriels. Elles sont toutes taillées sur le même modèle : deux pièces au rez-de-chaussée, deux chambres à l'étage. Elles pourraient difficilement être plus restreintes. Toute la vie du manoeuvre industriel se reflète dans ces quelques pièces : une cuisine et une chambre à coucher, l'ouvrier ne rentre chez lui que pour manger et dormir ; en outre une chambre pour les enfants et un « salon », sorte de salle d'exposition d'objets les plus hétéroclites, parmi lesquels les portraits tiennent une large place. Cette pièce, qui ne sert pour ainsi dire jamais, est tout l'orgueil du ménage.

Les régions industrielles sont encore trop récentes pour que toute trace de l'association précédente y ait disparu, et il arrive, chose bizarre, de découvrir, encastrée dans les longues files de maisons ouvrières, une grande ferme, témoin du passé agricole, que le flot montant d'une population grouillante a submergé en peu d'années.

En Campine, les cités ouvrières qui s'édifient près des nouveaux charbonnages ont un aspect beaucoup plus riant. Si les maisons gardent la disposition élémentaire de leurs aînées du Borinage, des pays de Liège et de Charleroi, construites ici avec un louable souci d'esthétique et entourées chacune d'un petit jardin, elles créent des paysages humains d'un aspect attrayant, qui ne rappelle plus en rien l'ancien « pays noir ».

Région littorale. — Dans les parties habitées des dunes une seule catégorie de maisons se rencontre : les maisons simples des pêcheurs. La pêche est une des principales ressources des habitants, et ce métier, pratiqué en petit, est peu lucratif. L'agriculture ne compense que faiblement les maigres profits tirés de la mer ; les sables fins, amoncelés par les vents, ne forment qu'un sol très pauvre. Il faut lui faire violence, si on veut y gagner un peu de seigle, une petite provision de pommes de terre et quelques légumes.

Un apprentis adossé à l'un des pignons de l'habitation est plus que suffisant pour garder les moissons. Un autre apprentis loge

une ou deux chèvres, des lapins, quelquefois une vache que l'on mène brouter les herbes pâles et coriaces des pannes. Le pêcheur n'est pas exigeant pour son propre logement : une petite cuisine, suivie d'une relaverie, et une ou deux chambres, c'est tout ce qu'il demande.

La maisonnette des dunes est bien exiguë et ne tient pas beaucoup de place dans le paysage. Seules ses couleurs vives la trahissent à qui regarde le pays du haut des collines sableuses.

A cause de leur sol stérile, les dunes excluent totalement ce qu'on est convenu d'appeler une « exploitation » et, par conséquent, on n'y voit pas de fermes. Il arrive exceptionnellement qu'un petit cultivateur, ayant réussi à se créer une exploitation dans les polders, ait installé sa maison sur le rebord intérieur des dunes, pour ne pas empiéter sur ses bonnes terres. On ne peut pas considérer ces habitations comme appartenant à la région côtière.

A côté de la pêche, les cultures maraîchères occupent une bonne partie des habitants de la côte. Cette exploitation a pris, en ces dernières années et surtout depuis la guerre, une extension extraordinaire en rapport avec la vogue croissante des stations balnéaires et le prolongement des saisons de villégiature ⁽¹⁾.

Le sol sableux, très léger, est tout indiqué pour la culture des primeurs. Celle-ci a le double avantage d'être très rémunératrice et, vu la situation de la région, d'avoir un débouché assuré. En été toute la production est consommée sur place ; la proximité du port d'Ostende facilite en hiver l'exportation des légumes vers l'Angleterre. Cette évolution de l'activité est trop récente pour qu'elle se manifeste déjà dans l'habitation. Il est à prévoir cependant que le maraîcher, devenu plus aisé, ne se contentera bientôt plus du modeste logis qu'il occupait lorsqu'il n'était que pêcheur.

2 — Régions de maisons simples et de petites fermes

Les associations de maisons simples et de petites fermes couvrent de grands espaces dans le pays. Elles s'étendent, dans le nord, sur toute la Flandre intérieure, le Pays de Waes et la totalité

(1) Elles débutent maintenant à Pâques, tandis que jadis les premiers baigneurs arrivaient seulement au début du mois de juin.

de la Campine ; au sud, elles englobent la région ardennaise, la Fagne et la Lorraine belge.

Flandre intérieure et Pays de Waes. — En parlant de la densité extraordinaire de la région flamande ⁽¹⁾, nous avons insisté sur l'état de misère de cette population qui ne se maintient que grâce à un labeur acharné et à de continuelles privations. Il est naturel que la demeure de ces pauvres gens leur ressemble ; petites constructions basses comportant deux ou trois chambres dont une, l'ancienne chambre du tisserand, est à la fois atelier de travail, chambre à provisions et débarras. Des apprentis branlants, accolés à l'un des côtés de la maison, font office d'annexe agricole, abritant une vache, une chèvre ou un porc, ainsi que quelques rares instruments aratoires (pl. VIII, A). L'atelier et la petite annexe agricole résument l'activité mixte de l'ouvrier flamand. Jusqu'au XX^e siècle il maniait tour à tour la navette du métier à tisser ou la bêche, son seul instrument de labour.

Les constructions récentes, où il n'y a plus de place prévue pour le vieux métier à main ⁽²⁾, ne sont pas beaucoup plus confortables que leurs devancières et n'ont pas davantage gagné en dimensions. L'ouvrier flamand est celui qui a le moins profité du bien-être général. Le manque d'équilibre entre l'offre et la demande le pousse à offrir, hors de chez lui, son travail au prix le plus bas et à accepter des besognes que d'autres refuseraient ⁽³⁾. Nulle part ailleurs, en Belgique, on ne rencontre une telle proportion de pauvres mesures.

Mêlée à la masse ouvrière, il existe dans la région une classe de privilégiés, les petits cultivateurs, qui ont pu maintenir une exploitation de quelque étendue malgré le morcellement intensif des terres ⁽⁴⁾.

Les sols sablo-argileux se travaillent avec facilité ; un ou deux chevaux et des instruments légers suffisent largement aux labours

⁽¹⁾ Voir : Chapitre III, pp. 125 et ss.

⁽²⁾ Tout récemment, on a fait des tentatives pour rétablir le tissage à domicile avec des métiers mus par l'électricité. Jusqu'à présent il n'est pas possible de juger des résultats de cette innovation.

⁽³⁾ E. VANDERVELDE, *La propriété foncière*, p. 26.

⁽⁴⁾ E. de LAVELEYE, *Economie rurale*, p. 25.

d'une petite exploitation ; il est fait aussi un très grand usage de brouettes, bèches, houes, etc., toutes choses qui ne demandent pas une mise de capital important. Les travaux sont effectués en famille avec une aide étrangère seulement aux temps des moissons.

L'atelier agricole se compose ici généralement de deux bâtiments : le logis auquel fait suite l'écurie et, à plusieurs mètres de là, au milieu de la prairie l'étable, la grange et le chartil qui tiennent sous un seul toit. Dans certaines fermes on rencontre aussi une chambre de tisserand, rarement cependant, preuve de l'activité plus exclusivement agricole du petit fermier.

La proportion des petites fermes est plus grande dans le Pays de Waes que dans le Houtland où les maisons ouvrières constituent la grande masse de l'association. De par leurs dimensions, leur disposition dans un enclos fermé, le bon entretien des bâtiments surtout, il n'est pas possible de confondre la petite ferme flamande avec la maison du « kortwoner » ⁽¹⁾.

Région sablonneuse du nord-est. — L'association de la région sablonneuse du nord-est est moins riche en contrastes ; la maison simple du journalier agricole ressemble à la ferme du petit cultivateur propriétaire.

En Campine et dans le Hageland, la maison simple ne comporte plus d'atelier mais elle a toujours une annexe agricole complète : étable et grange (pl. VIII, B) ; l'occupation des ouvriers de ces régions est plus exclusivement agricole qu'en Flandre.

A l'époque où le travail de la terre était rétribué en nature, le journalier agricole, qui ne cultivait pour son compte que quelques arpents, devait, aussi bien que le petit cultivateur, disposer d'une grange pour remiser les gerbes de seigle ou les provisions de pommes de terre qu'il recevait comme salaire de son labeur. En outre les communaux, avec les droits y attachés, furent maintenus fort tard dans cette contrée ; la famille ouvrière pouvait aisément garder deux ou trois têtes de bétail, que l'on menait en pâture dans les bois et sur les landes. Ainsi donc, si petite que soit la maison, il y faut nécessairement trouver la grange et l'étable. C'est ce qui différencie essentiellement la maison simple de

(1) Nom donné en Flandre à l'ouvrier agricole.

la Campine de celle de la Flandre, celle-ci organisée en vue d'un genre de vie semi-agricole semi-industriel, celle-là adaptée à un genre de vie uniquement agricole.

La petite ferme campinoise ne comporte pas d'autres éléments que la maison du simple journalier agricole, mais elle est conçue sur un plan plus vaste, c'est la chaumière aperçue à travers un verre grossissant (pl. XII). Il y a au moins quatre ou cinq pièces au logis, l'étable peut héberger une dizaine de têtes de bétail, la grange surtout est fortement développée. Il n'est pas rare non plus de voir, à l'un des côtés de la maison, une remise ou chartil (*wagenkot*).

Entre l'atelier agricole le plus simple et la petite ferme, telle que nous la montre la planche XII, A, il n'y a pas une opposition absolue. On suit, dans les stades successifs par lesquels passe la maison, les étapes de la vie de l'agriculteur qui de simple ouvrier s'élève progressivement au rang de petit cultivateur. L'ouvrier campinois commence par se tailler une minime exploitation dans les bruyères et les landes communales cédées, à un prix dérisoire, à la seule condition que l'acquéreur défriche et fasse fructifier la terre, ainsi acquise, en un temps déterminé. Pendant les premières années la famille ouvrière peine dur et les soins à donner au logis sont d'ordre secondaire.

Il n'y a pas de grandes fermes dans la région, dans lesquelles l'ouvrier pourrait occuper les loisirs que lui laisse une trop petite culture, guère d'industrie non plus où il pourrait puiser quelques ressources supplémentaires ⁽¹⁾. Mais, plusieurs fois par an, il quitte son foyer, s'engage comme « *aoûteur* » dans les régions de grande culture du centre du pays, souvent même à l'étranger, en France notamment. A chaque retour il rapporte quelques économies. Comme par ailleurs, étant propriétaire de son champ, il est à l'abri d'une augmentation abusive de loyer, il profite directement de l'amélioration des terres. Ainsi peu à peu il est à même d'étendre ses cultures. La maison suit, elle aussi, cette évolution progressive ; l'étable se transforme, une grange plus grande est construite. Le logis à son tour est modernisé. Dans cette lente ascension, il n'est pas possible de fixer le moment

⁽¹⁾ Cette situation est en train de se modifier. Les charbonnages, des fabriques nouvelles, font de plus en plus appel à la main-d'œuvre locale.

précis où la maison de l'ouvrier agricole cesse d'être maison simple pour devenir petite ferme. Le genre de vie des habitants ne nous renseigne pas davantage ici. Les campinois qui sont déjà à la tête d'une petite exploitation, ou les fils de cultivateurs-propriétaires, ne se croient pas déshonorés en allant, tout comme les plus pauvres des ouvriers, amasser un petit pécule supplémentaire gagné à des travaux saisonniers.

Le Hageland, qui comprend aujourd'hui une association de maisons simples et de petites fermes, a eu jadis quelques grandes fermes ⁽¹⁾, la plupart créées par les moines des abbayes d'Averbode, de Tongerlo, etc., entre le XII^e et le XVII^e siècle. Toutes ces exploitations ont été morcelées plus tard ; il ne reste de ces grands domaines que l'un ou l'autre bâtiment, disproportionné à l'étendue de l'exploitation présente.

Régions méridionales. — L'Ardenne et la Lorraine belge sont par excellence des contrées de petites fermes. On peut dire que la grande masse des personnes, occupées aux travaux de la terre, y sont des petits cultivateurs ; l'ouvrier agricole est pour ainsi dire inconnu. Comme en Campine la mise en culture des terres en friche, vendues à des prix peu élevés, a contribué efficacement à la création d'une classe de petits propriétaires. Au temps où les communaux étaient encore nombreux, avec le droit de vaine pâture, de glandée et du bois mort, les moins favorisés pouvaient élever quelques têtes de bétail, faire leur provision de bois pour l'hiver et, avec quelques ressources supplémentaires, (la petite industrie d'hiver fut toujours très développée dans ces régions), ils parvenaient aisément à nouer les deux bouts de l'année ⁽²⁾. Avec les matériaux pris aux carrières communales et l'aide des voisins, ils se construisaient une maison à bon compte. Depuis l'abolition de ces privilèges médiévaux et à la suite de la diminution des communaux, la classe des gens qui en vivaient a pour ainsi dire disparu. Ceux qui possédaient quelques terres en propriété ont considérablement augmenté leurs revenus, ces dernières années, par suite des progrès réalisés en agriculture ; de plus

⁽¹⁾ A. HEYLEN, *Historische verhandelingen over de Kempen*, p. 51 ; E. VLIEBERGH et R. ULENS, *Het Hageland*, pp. 115 et 127.

⁽²⁾ Sur les avantages des communaux, voir : E. VANDERVELDE, *L'exode rural*, pp. 58 et ss. ; E. DE LAVELEYE, *ouv. cité*, p. 213.

la loi sur la mise en culture des communaux ⁽¹⁾ fut pour eux le moyen d'étendre leurs exploitations à peu de frais.

Les autres, au contraire, ont vu leurs ressources diminuer rapidement et ont été obligés d'orienter leur activité dans une autre direction. Les carrières, les usines, les chemins de fer en ont attiré un grand nombre, et les maisons simples de la région ardennaise sont habitées de nos jours, presque exclusivement, par des ouvriers industriels. Ils cultivent toutefois encore quelques ares de terre ; les travaux des champs sont laissés aux femmes et aux enfants. Leurs maisons conservent par conséquent des affinités avec la maison agricole pure : étable ou grange, parfois les deux, très réduites. Dans plus d'un village, éloigné des centres industriels, des carrières et des voies de communication, l'association des maisons se compose encore, presque uniquement, de petites fermes. Tels, par exemple, Wanne, Limerlé, Naomé..., en pleine région ardennaise, à plusieurs kilomètres de tout chemin de fer. Plus rarement, comme à Oignies (pl. XI, B), dans le coin sud de la province de Namur, l'association villageoise ne comprend que des maisons ouvrières.

La fertilité des marnes jurassiques a favorisé la petite culture en Lorraine belge ; dans certains villages il n'y a guère que des petites fermes. Dans le sud de la région pourtant on compte une forte proportion de maisons simples ; l'émigration journalière d'ouvriers industriels vers les hauts fourneaux de Musson, Halanzy, Athus y étant très intense.

Si la maison lorraine surmontée d'un étage et la ferme ardennaise comportant, en plus de l'étable et de la grange, une bergerie, tiennent un peu plus de place dans le paysage que la petite ferme campinoise, toutes les trois appartiennent cependant, de par leur importance, à une même catégorie de maisons : la petite ferme, adaptée à un genre de vie précis. Dans les régions du nord comme dans celles du sud, les hommes qui occupent ces habitations n'ont d'autre occupation que le travail des champs.

Les maisons simples, d'autre part, répondent à un genre de vie différent ; les exigences du logement sont subordonnées aux maigres revenus des familles ouvrières, et la place réservée aux produits de la terre y est strictement limitée.

(1) Loi de 1849.

L'association de maisons simples et de petites fermes, dans les régions que nous venons de parcourir, doit en premier lieu sa raison d'être à la nature du sol.

D'une fertilité moyenne, un peu plus en Flandre et en Lorraine, un peu moins en Campine et en Ardenne, le sol de ces régions rapporte en proportion des soins qu'on met à le préparer et des engrais qu'on lui fournit. La petite exploitation remplit ces deux conditions. Une grande partie de l'engrais est produit à la ferme, grâce à la stabulation permanente du bétail. En ajoutant un supplément d'engrais artificiels, le paysan est assuré de ses récoltes ; et, comme il travaille lui-même ses champs, il y a des chances pour que la besogne soit mieux conduite que lorsqu'on l'abandonne aux mains de journaliers étrangers ⁽¹⁾.

Ces raisons expliquent que de grandes exploitations réussissent rarement dans ces contrées. Des essais ont toutefois été tentés. Nous avons parlé dans le 1^{er} chapitre de quelques grandes fermes installées dans des défrichements des Fagnes, au nord et au nord-ouest de Chimay. Actuellement, au cœur de la Campine limbourgeoise, à Moll, on dirige, depuis quelque vingt-cinq ans, le défrichement des landes et des bruyères vers une exploitation extensive basée sur l'emploi des boues de villes ⁽²⁾. Non sans surprise on y admire de belles prairies, des champs de froment, de seigle et d'avoine, voire de betteraves sucrières. On peut prévoir toutefois que de pareilles entreprises ne se multiplieront guère. Pour qu'elles soient rentables, il est essentiel de mettre en œuvre des moyens très modernes de culture, opérer sur de grandes étendues et surtout disposer d'énormes capitaux ⁽³⁾.

En Ardenne aussi on pouvait voir, au siècle dernier, quelques grandes fermes ; elles ont été abandonnées les unes après les autres. Le rendement de sols peu fertiles par eux-mêmes n'est pas en rapport avec les frais d'amélioration et d'exploitation qu'ils exigent.

Dans ces mêmes régions, par contre, la classe ouvrière peut

(1) Sur les avantages des petites cultures, voir : R. SEEBOHM-ROWNTREE, *ouv. cité*, ch. IX ; L'abbé MANN, *Mémoire sur les grandes fermes*.

(2) M. HENRIQUET, *La Campine industrielle*, ch. XI, pp. 267 et ss.

(3) E. VLIEBERGH, *ouv. cité*, p. 165.

subsister aisément. La terre y est en général d'un prix peu élevé, de sorte que l'ouvrier peut acquérir une exploitation assez étendue pour y récolter une bonne partie de son alimentation. Les sols médiocres sont aussi fréquemment des terres légères ; le travail des champs y est facile et peut être effectué en partie par les femmes et les enfants ; les hommes n'interviennent que quelques jours par année, à l'époque des labours et des moissons.

Lorsque, à ces avantages agricoles, se joint la possibilité d'une activité industrielle, comme en Flandre, le nombre des maisons simples l'emporte sur celui des petites fermes. Dans les régions purement agricoles, au contraire, la petite ferme est le type dominant dans l'association des maisons rurales.

3 — Région de maisons simples et de grandes fermes

Des maisons simples ou des petites fermes peuvent constituer à elles seules une association régionale.

Les grandes fermes au contraire s'accompagnent presque forcément de maisons ouvrières ; c'est l'association qu'on observe dans les Polders maritimes. Les grandes fermes y sont parmi les plus considérables du pays.

De par leur origine les terres poldériennes produisent abondamment sans qu'il soit nécessaire de les amender beaucoup ⁽¹⁾. Elles sont par excellence le domaine des grandes cultures et spécialement des cultures industrielles. Pour que les rendements soient rémunérateurs, le cultivateur doit être à même de suivre les perfectionnements de l'outillage agricole et pouvoir faire face à des années de crise ou de mauvaises récoltes. A ce double point de vue, il est de première nécessité de disposer d'un capital de roulement considérable, et d'exploiter, à côté des plantes industrielles, d'autres produits agricoles : cultures alimentaires, plantes fourragères favorisant l'élevage, etc., de manière à compenser les pertes possibles. L'art de la grande exploitation consiste à doser les diverses cultures.

Si ces terres argileuses portent des moissons plus belles et plus

(1) *Monographie agricole des Polders*, pp. 8 et 26.

A. DE HOON, *Mémoire sur les Polders de la rive gauche de l'Escaut et du littoral belge*, pp. 43 et ss.

fournies que partout ailleurs, les travaux des champs y sont par contre infiniment plus pénibles. Les labours seraient impossibles sans un matériel solide et des attelages résistants. Trois lourds chevaux ne sont pas de trop pour tirer la charrue dans le sol gras et compact, et l'on attelle jusqu'à cinq chevaux pour traîner, par les ornières profondes, les charrettes chargées de moissons.

Pour répondre aux besoins de pareilles exploitations, le fermier des Polders doit disposer, cela va sans dire, d'annexes agricoles multiples. D'énormes granges, des étables, des écuries, des porcheries, un chartil, synthétisent l'activité complexe de la grande ferme. Le confort du logis témoigne de l'opulence de l'exploitant. Aux fermes de jadis s'ajoute encore l'ancien « roskot », appareil d'une technique rudimentaire pour la mouture du blé (fig. 42). Il n'est plus en usage aujourd'hui. Une chambre de machines que plusieurs fermiers ont aménagée depuis quelques années, atteste de la modernisation mécanique de ces grandes entreprises agricoles.

En quelques endroits des Polders, et notamment dans le Veurne-Ambacht, où les terres sont inondées une grande partie de l'hiver au point de contrarier les labours et les cultures, la plupart des terres sont mises en prairies. Cette modification de l'économie rurale a sa répercussion sur les dimensions des fermes. La grange se réduit de même que l'écurie et le chartil ; par contre les étables s'étendent ou se dédoublent.

Les fermes où la culture se pratique en grand exigent, autant que des instruments et des attelages, une importante main-d'œuvre agricole.

Outre des domestiques à gages, logés et nourris à la ferme et employés plus directement aux travaux d'intérieur, les grandes fermes doivent s'assurer l'assistance de tâcherons pour les travaux des champs. Ils appartiennent à la classe des ouvriers exclusivement agricoles, dont les familles habitent de coquettes maisons, étonnantes de fraîcheur et de propreté. Plusieurs de ces maisons font partie du domaine des grandes fermes et se tiennent dans leur voisinage immédiat. Par leur adaptation à une vie purement agricole elles doivent posséder étable et grange, ce qui les rend pareilles aux maisons simples de la Campine. Chaque famille

d'ouvriers cultive un petit champ, parcelle détachée du grand domaine et labourée à l'aide des attelages de la ferme. La jouissance de ce bout de terre est le dernier moyen, entre les mains des fermiers, pour s'attacher un personnel dont ils ne peuvent se passer.

Les fermiers des Polders, atteints plus tardivement qu'ailleurs, commencent cependant à souffrir aussi de l'emprise de l'industrie sur la main-d'œuvre agricole. Les ouvriers à gages, tentés par les salaires élevés, n'hésitent pas à préférer la liberté de l'ouvrier d'usine à la tutelle, parfois dure et brutale, du riche fermier qui ne peut plus guère compter que sur des journaliers agricoles.

Ceux-ci ont mieux résisté à l'appel des fabriques. La plaine maritime ne possède pas d'industries ⁽¹⁾, ce qui complique le problème de la migration journalière pour l'ouvrier qui ne veut pas rompre tout lien avec la terre. D'autre part abandonner la ferme serait la confiscation immédiate du bout de terre et, par conséquent, la suppression des précieuses ressources alimentaires.

Malgré la fidélité d'une partie des journaliers aux travaux de la terre, le problème de la main-d'œuvre devient de jour en jour plus ardoissant pour les gros agriculteurs. La motoculture a paré partiellement au mal, parce qu'elle permet de remplacer, surtout, la main-d'œuvre saisonnière. Toutefois malgré les perfectionnements que les progrès modernes pourront apporter à l'économie agricole, le grand fermier sera toujours tributaire d'un personnel agricole, dont les modestes habitations resteront le cortège naturel des grandes exploitations.

On peut se demander pour quelles raisons de petites fermes ne se sont pas glissées dans cette association. Nous avons insisté sur ce qu'exige, comme outillage de labour, la nature compacte du sol argileux ⁽²⁾. Sur une exploitation de dimension restreinte, les instruments coûteux, comme le nombre de chevaux requis, ne rendraient pas une somme de services en rapport avec les frais d'achat et d'entretien.

Toutefois un mouvement de morcellement des exploitations commençait à se dessiner avant 1914. Ce mouvement n'était

(1) Excepté les quelques usines construites le long du canal maritime de Bruges à Zeebrugge.

(2) R. BLANCHARD, ouv. cité, p. 307.

E. de LAVELEYE, ouv. cité, p. 133.

pas limité à la plaine maritime, on l'observait un peu partout dans le pays. Les propriétaires, pour donner une plus-value à leurs biens, n'hésitaient pas à les diviser en deux ou trois exploitations. Les destructions causées par la guerre ont accentué cette tendance. Plusieurs grandes fermes de la plaine flamande ne se sont pas relevées de leurs ruines. Deux ou trois fermes ont remplacé un seul grand domaine. Ce fait, joint au développement de l'élevage, serait de nature à introduire une légère modification dans l'association des maisons de la plaine maritime.

La création des coopératives rurales, organisant les achats en commun, faisait entrevoir la possibilité de mettre à la portée des petits cultivateurs des machines perfectionnées, dont seuls pouvaient jouir jusqu'à présent les gros fermiers. De la sorte, le groupement de cinq ou de six petites exploitations aurait profité des mêmes avantages que les grands domaines dotés d'un important capital.

L'expérience de quelques années a donné un résultat négatif (1). Tous les coopérateurs attendent le moment le plus favorable pour les semailles, le fauchage et le battage des moissons, et tous se trouvent ainsi vouloir employer en même temps les machines. Dès lors l'introduction de la très petite culture dans les terres grasses de la plaine maritime ne paraît pas encore prochaine.

S'il est vrai que la nécessité d'un capital d'exploitation considérable entrave le développement des petites exploitations, ce même facteur semble de nos jours condamner également les exploitations de très grande superficie. La plupart des domaines des Polders, de création récente relativement aux vieilles terres de colonisation de la région limoneuse, étaient restés entre les mains de quelques riches propriétaires ou tenanciers, aussi longtemps qu'une culture plus ou moins extensive s'était maintenue. Sous le régime de la culture intensive, le capital d'exploitation devient trop considérable et les cultivateurs sont obligés de réduire l'étendue de leurs champs.

On remarque donc une tendance à l'introduction dans les Polders d'une classe de fermes moins importantes qu'elles ne le furent jusqu'à présent, mais qui, comparées aux fermes des autres régions, sont encore de la catégorie des grandes fermes.

(1) Renseignements fournis par le Belgische Boerenbond de Louvain.

4 — Régions de maisons simples, de petites fermes et de grandes fermes

La combinaison des trois classes de maisons rurales est réalisée, depuis longtemps, dans les contrées où l'inégale fertilité du sol avait rendu possible le voisinage de petites fermes et de plus grandes entreprises.

La région où maisons simples, petites et grandes fermes s'associent s'étend, d'ouest en est, sur toute la moyenne Belgique et s'avance sur une partie de la haute Belgique.

Région limoneuse. — Le rapport que nous avons signalé entre les terres argileuses des Polders et les grandes fermes se vérifie également dans la région des sols limoneux. L'économie agricole est pareille dans ces deux régions : céréales et cultures industrielles ; les labours y sont aussi pénibles, le limon gras se travaille avec peine.

La présence de grandes fermes est donc tout indiquée dans la région limoneuse et, comme dans la plaine maritime et pour les mêmes motifs, elles appellent à leur suite de petites maisons simples.

Toutefois le limon n'est pas également étendu sur toute la zone. A l'est il couvre d'un manteau épais et continu les couches secondaires du crétacé ; plus vers l'ouest, dans les contrées découpées par les vallées de la Dyle, de la Senne, de la Dendre et de l'Escaut, la couche de limon est moins puissante et disparaît même complètement, par places, entraînée par les eaux courantes et de ruissellement.

Les sables tertiaires qui affleurent de la sorte offrent, par endroits, à l'économie rurale des conditions semblables à celles que nous avons observées dans les régions sablonneuses de la Flandre intérieure et de la Campine, et de petits cultivateurs ont pu s'y créer une exploitation. La classe ouvrière a bénéficié également de l'hétérogénéité du sol. Des milliers d'ouvriers y trouvent une occupation semi-agricole semi-industrielle. Ils peuvent se procurer les moins bonnes terres qui ne se louent pas cher et, dans toute la moyenne Belgique, des industries nombreuses appellent la main-d'œuvre.

Région condrusienne. — Le sol du Condroz est souvent de bonne qualité et couvert, en été, de belles moissons. C'est la région où l'on trouve les exploitations les plus étendues du pays ; certaines fermes y possèdent jusqu'à 200 et 300 hectares. Cette trop grande extension est désavantageuse, les fermiers ne disposant pas de capitaux suffisants pour un faire-valoir rationnel aussi considérable.

Les petites fermes sont nombreuses en Condroz. Le défrichement des terres communales y a créé une classe de petits cultivateurs-proprétaires semblable à celle que nous avons rencontrée déjà en Campine et en Ardenne ¹⁾.

Enfin, les besoins de main-d'œuvre agricole dans les grandes fermes, comme les nombreuses carrières ouvertes dans les flancs des collines et sur les versants des vallées, sont autant de débouchés à l'activité des ouvriers condrusiens.

La dépression famennienne, quoique moins fertile dans son ensemble que le Condroz, continue cependant la même association. Les sols argileux des schistes famenniens, les limons de pente et les terres alluviales des environs de Wanlin, Rochefort, Haversin, Humain, Grand-Han..., expliquent que de grandes fermes s'avancent jusque sur le rebord septentrional de l'Ardenne.

Certes le caractère de l'association s'y trouve atténué ; on y sent tout le flou que comporte une zone de transition mais, au point de vue qui nous intéresse pour le moment, la Famenne se rapproche davantage du Condroz que de la région ardennaise.

L'affleurement d'une bande de calcaire givétien, entre les schistes frasniens et couviniens, prolonge de même, vers l'ouest, l'association du Condroz en travers du groupement ardennais. Dans les villages de Vaulx, Lomprez, Nismes, de grosses fermes à plusieurs bâtiments voisinent avec des habitations rurales plus modestes et de petits ateliers de sabotiers.

Sur les polders de l'Escaut, deux lambeaux de la Flandre appartiennent encore à l'association où se mêlent les maisons simples, les petites et les grandes fermes.

On pourrait s'étonner de ne pas y rencontrer une association semblable à celle de la plaine maritime. C'est que les alluvions du fleuve ne se sont pas répandues uniformément sur la région. Elles sont entrecoupées d'îlots de sable où de petites fermes

(¹) R. ULENS, *Le Condroz*, p. 110.

trouvent à s'installer avec, conformément à leur genre d'exploitation, moins de chevaux et moins d'instruments que n'en emploient habituellement les grandes exploitations sur des sols gras et lourds ⁽¹⁾.

Fermes d'élevage du plateau de Herve. — Au nord-est de Liège, l'association du plateau limoneux hesbignon déborde sur la rive droite de la Meuse et recouvre le plateau de Herve. Abstraction faite des centres de villages qui rassemblent des maisons de boutiquiers et d'artisans, l'association de la région herbagère se compose presque exclusivement de fermes d'élevage. Celles-ci comprennent essentiellement deux bâtiments : le logis et l'étable. Nulle part peut-être la demeure du fermier n'est aussi avenante ni aussi cossue que dans le Pays de Herve. Elle se double fréquemment d'une résidence d'été réservée au propriétaire.

L'annexe agricole de la ferme hervienne ne comporte pas de grange ; par contre les étables sont très développées et parfois au nombre de deux ou trois. Presque chaque ferme dispose d'une porcherie, l'élevage du porc allant de pair avec l'industrie laitière et fromagère. L'absence de grange et l'entourage d'un verger touffu, qui la cache en partie aux yeux du passant, enlèvent à la ferme du plateau de Herve l'allure imposante de la cense wallonne ou de la ferme flamande.

L'opposition entre grandes et petites fermes y est aussi moins apparente que dans les régions de culture. Il faudrait presque une étiquette spéciale pour marquer l'association des fermes herbagères ; nous n'avons pas voulu introduire cette subdivision dans notre classification, notre travail s'attachant avant tout à des tableaux d'ensemble.

Une autre particularité caractérise encore ces fermes d'élevage : elles n'attirent guère les maisons ouvrières.

La main-d'œuvre à laquelle les herbagers doivent recourir est une aide permanente qui ne suit pas les fluctuations des saisons, et ne connaît pas le repos du dimanche ni des jours de fête. Tous les jours on doit traire les vaches, les bouses doivent être journellement répandues sur les prairies ; seuls le fauchage des foins et la cueillette des fruits amènent quelque suractivité momentanée.

(1) A. De Hoon, ouv. cité, pp. 44 et 45.

Aussi le travail de la ferme d'élevage réclame-t-il un personnel logé et nourri à la ferme même.

L'intermittence des occupations, au cours de la journée, ne s'accommode pas de l'embauchage de journaliers, arrivant à la ferme le matin et quittant le travail à heure fixe. D'autre part les travaux sont moindres dans les exploitations herbagères que dans les fermes de culture et, par conséquent, elles requièrent un moindre personnel.

Pendant quelques siècles l'industrie drapière et armurière avait donné naissance à une classe d'ouvriers-artisans dans le Pays de Herve. Dans le troisième chapitre nous avons noté la décadence de ces industries à domicile et le déplacement de la population ouvrière vers les nouvelles cités industrielles ⁽¹⁾.

Ce commentaire de la carte régionale des associations de maisons rurales prouve que, de toutes les questions qui se rapportent à la géographie de l'habitat, celle-ci témoigne le plus sensiblement du rapport existant entre un phénomène humain et un facteur physique : la nature du sol. L'influence exercée par ce facteur sur le groupement des différents types de maisons est indéniable ⁽²⁾. Notre carte des associations de maisons est une réplique, presque exacte, de la carte des régions agricoles ⁽³⁾.

En superposant à celle-ci la carte industrielle, qui fixe les endroits de concentration excessive de la main-d'œuvre ouvrière, on est en possession des deux éléments qui, par leur combinaison, ont créé les aspects et régi les associations des maisons rurales, considérées au point de vue de leur importance respective.

(1) Voir plus haut, p. 144.

(2) La présence de quelques grandes fermes dans des contrées peu fertiles, comme la Campine et l'Ardenne, semble démentir cette affirmation. On ne doit pas oublier que ces fermes sont presque toujours d'origine abbatiale. Or les moines s'attaquèrent de préférence aux terres les moins bonnes : forêts, landes, marécages, dont ils n'attendaient pas d'énormes rendements. La plupart de ces domaines furent morcelés dans la suite. On peut donc considérer ces entreprises comme exceptionnelles.

A propos de l'influence qu'exercèrent les moines sur l'agriculture de notre pays, voir : Ed. MICHEL, *Abbayes et Monastères de Belgique* ; A. HEYLEN, ouv. cité ; V. BRANTS, ouv. cité, pp. 107 et ss. ; Fr. de POTTER et J. BROECKAERT, ouv. cité, pp. 103 et ss. ; H. PIRENNE, ouv. cité, t. I, pp. 139 et ss.

(3) Voir, par exemple, la *Carte agricole* de P. L. MICHOTTE, Atlas Vidal-Lablache, p. 21b.

DEUXIÈME PARTIE

Les formes-types des habitations rurales

I

GENRES DES FORMES-TYPES

Plus encore que par leur importance, c'est par leurs formes extérieures, multiples et souvent originales, que les habitations font figure dans la variété des décors terrestres.

Les mêmes éléments se retrouvent presque toujours dans la composition des maisons rurales : logis, grange, étable, petit atelier industriel quelquefois. Mais l'agencement de ces parties entre elles, comme aussi leurs dimensions respectives, engendrent des combinaisons diverses qui se traduisent dans la forme extérieure des maisons.

Sans sortir de la Belgique, nous voyons tantôt toutes les parties de l'habitation se juxtaposer en un seul bâtiment allongé ou de forme carrée, ou bien se souder les unes aux autres à angle droit, délimitant ainsi une enceinte fermée, ou bien encore se séparer en plusieurs constructions distinctes.

Cette ordonnance totalise les expériences faites par les hommes, à la recherche d'une adaptation de plus en plus adéquate de l'atelier agricole à sa fonction.

Le nombre de combinaisons possibles n'est évidemment pas élevé, mais des besoins locaux ou des nécessités particulières ont fait éclore des formes variées d'habitations, formes qui font le charme des paysages que l'homme a modifiés.

Point n'est besoin d'entrer dans la maison pour relever les relations qui unissent ses diverses parties ; leurs fonctions se manifestent clairement du dehors. L'absence ou l'abondance de portes et de fenêtres, leur disposition, la proportion des différents corps de bâtiment et leur aspect, la forme du toit, etc., sont

autant de signes qui nous renseignent sur la destination de chacune des parties de l'édifice.

Nous n'avons pas comme pour d'autres caractères de l'habitat, telles, par exemple, la densité ou les associations de maisons d'après leur importance (suggestions nouvelles dans l'étude qui nous occupe), à insister sur la place que la question des formes de maisons doit prendre en géographie humaine. Le nombre des travaux, déjà consacrés à ce sujet, prouve suffisamment tout l'intérêt qu'il éveille ⁽¹⁾.

Dans une classification très générale, nous pouvons distinguer deux groupes importants de maisons : 1^o maisons à bâtiment unique ; 2^o maisons à plusieurs bâtiments.

Nous croyons cependant devoir ranger dans une classe distincte les maisons ouvrières. Quoique rentrant dans le groupe des maisons à un seul bâtiment, ces habitations présentent des caractères et un aspect si particuliers, qu'il nous a paru opportun de leur attribuer une place à part dans notre nomenclature.

Nous distinguons par conséquent trois « genres » de maisons en Belgique, dont nous aurons à étudier les « variétés » dans les pages suivantes :

- la maison ouvrière ;
- la maison à bâtiment unique ;
- la maison à plusieurs bâtiments.

II

MAISON OUVRIÈRE

1 — Caractères de la maison ouvrière

La grande masse de la population ouvrière belge appartient à la catégorie d'ouvriers que nous avons appelés, dans le chapitre III, semi-agricoles semi-industriels. Le genre de vie mixte de ces familles ouvrières se traduit dans l'ordonnance de leurs maisons. On y constate l'adaptation de la demeure à une exploitation élémentaire du sol et, dans le cas d'industrie à domicile, l'atelier

(1) Nous croyons inutile de dresser ici la liste des ouvrages auxquels nous faisons allusion. Nous signalerons la plupart d'entre eux, dans les pages suivantes, à l'occasion des citations que nous en ferons.

de l'artisan. Le dédoublement de la vie rurale en « rurale agricole » et « rurale industrielle » qui, de l'homme, se communique à sa maison, est cause précisément des caractères un peu particuliers de ce genre d'habitation. Celui-ci est une forme caractéristique de l'habitat rural de notre pays où, par suite d'une surpopulation extraordinaire, la masse ouvrière est dans la nécessité de se créer des ressources de plusieurs côtés à la fois.

A cause de la réduction du nombre de leurs pièces au strict minimum et de l'exiguité de celles-ci, l'ordonnance des maisons ouvrières n'est pas bien compliquée. Une différence essentielle établit cependant une subdivision entre elles, selon que l'ouvrier s'est aménagé un atelier à domicile, ou suivant qu'il travaille en dehors de chez lui. De là, deux espèces de maisons ouvrières ; celle où s'exerce une industrie à domicile et celle qui ne comporte pas d'atelier industriel. Dans l'une comme dans l'autre espèce on trouve, pour ainsi dire toujours, une annexe agricole, si rudimentaire soit-elle.

2 — Variétés de la maison ouvrière

A. *Maison ouvrière avec atelier.* — La maison flamande de la fin du XIX^e siècle, petite et ramassée, sans étage, est le type le plus original de la maison ouvrière, dans laquelle l'industrie à domicile s'allie, en parfaite harmonie, avec les travaux des champs (fig. 26). L'atelier élémentaire du tisserand voisine avec l'annexe agricole simple apprentis le plus souvent, qui sert d'étable ou de remise.

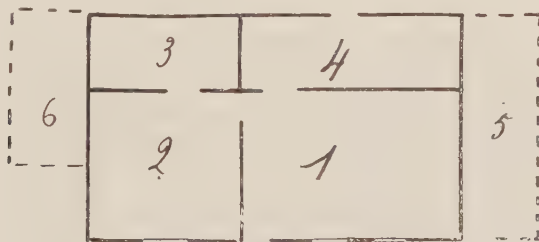


FIG. 26. — Maison ouvrière avec atelier.
Flandre intérieure.

1 — cuisine, 2 — atelier du tisserand, 3 — chambre, 4 — relaverie ⁽¹⁾,
5 et 6 — annexes agricoles : étable et remise.

⁽¹⁾ Relaverie ou laverie, mots employés communément en Belgique pour désigner la pièce où se trouvent l'évier et, parfois, le fournil.

Il arrive que le logis soit réduit à une pièce, à la fois cuisine et chambre à coucher. Habituellement cependant il comporte, outre la cuisine, une ou deux chambres à coucher. De la cuisine on passe dans la chambre du tisserand, légèrement creusée dans le sol afin d'entretenir dans la pièce une certaine humidité, nécessaire à la manipulation du lin. Le vieux métier y a occupé, pendant des siècles, sa place près de la fenêtre carrée. Avec le lin à tisser voisinent les provisions de pommes de terre, de charbon et de bois, de vieux vêtements et tout ce qui n'a pu trouver place dans les autres chambres ; quelquefois même un grabat, jeté dans un coin, indique que des personnes y couchent la nuit. On y sent le renfermé, le moisi ; chambre de débarras, véritable taudis, elle mérite à peine le nom d'atelier.

Derrière la cuisine et la chambre à tisser, du côté opposé à la façade et sous le prolongement du toit qui descend presque jusqu'à terre, s'ajoutent souvent une laverie et une chambre à coucher. D'autres fois c'est une étable ou une remise qu'on aménage ainsi, à peu de frais. Plus souvent l'étable et la remise s'adossent, en appentis, de part et d'autre des pignons de la maison (pl. VIII, A).

Dans le Pays de Waes, les régions boisées de l'Entre-Sambre-et-Meuse et certains endroits de l'Ardenne, c'est le petit atelier du sabotier, qui prolonge le logis sur un de ses côtés. En général, plus spacieux et mieux aéré que la chambre du tisserand flamand, il n'est pas, comme elle, destiné à différents usages. Le « *struggle for live* » est moins âpre dans ces régions qu'en Flandre. Les familles ouvrières y jouissent d'un bien-être relatif, qui se manifeste dans un logis mieux aménagé, avec cuisine et chambres à coucher distinctes. Depuis quelques années des bâtiments spéciaux ont été construits dans le Pays de Waes pour le séchage des sabots. D'un aspect très curieux ils n'égaleront pourtant pas en pittoresque l'ancien usage de suspendre des chapelets de sabots, exposés au soleil, le long des pignons des habitations. Ceci nous rappelle les rideaux de feuilles de tabac qui garnissent les murs des maisons ardennaises au pays de la Semois. Là aussi, on commence à construire des séchoirs spéciaux au milieu des champs.

Sur la basse Semois, au sud de l'Ardenne, et au Pays de Herve, subsistent encore quelques rares petites clouteries à la main,

survivance de l'industrie cloutière qui fut longtemps une industrie à domicile florissante au pays de Liège et de Charleroi. C'est surtout, comme jadis, une industrie saisonnière qui se pratique par le paysan durant les longs mois d'hiver ⁽¹⁾.

Bien d'autres industries à domicile se pratiquent encore en Belgique ⁽²⁾, mais, ou bien elles n'exigent pas d'atelier spécial, ou bien elles sont exercées dans de petits ateliers distincts de l'habitation et sis à proximité de celle-ci ; nous avons déjà parlé ailleurs des armuriers liégeois dont les ateliers étaient de petites forges séparées de leurs maisons.

B. *Maisons ouvrières sans atelier.* — Abstraction faite de la chambre du tisserand, la petite maison des dunes, sous des dehors plus soignés et plus accueillants, se modèle sur le plan de la maison de l'ouvrier flamand (pl. IX, A).

Aux deux pièces en façade succèdent sous le prolongement bas du toit une arrière-cuisine et une chambre de débarras : laverie, fournil, quelquefois chambre à coucher. Le logement des enfants est aménagé sous les combles. La destination des différentes pièces change périodiquement. En hiver, la cuisine de devant est abandonnée pour l'arrière-cuisine que l'on chauffe plus facilement, étant basse et petite, et dans laquelle le vent s'engouffre avec moins de violence. Comme il fait glacial au grenier, on descend le lit des enfants dans la première cuisine où pénètre un peu de la chaleur de la chambre voisine.

Contre l'un des pignons sont appuyés une étable ou porcherie, un poulailler, une remise. Les lourds filets de pêche, qui pendent à côté de la maison, témoignent du genre d'activité des habitants de la côte.

La maison ouvrière des régions méridionales diffère quelque peu de celle des contrées du nord. Tandis que celle-ci est toute en rez-de-chaussée, l'ouvrier des régions hennuyère, condrusienne et ardennaise, ouvrier carrier le plus souvent, construit sa maison, presque toujours, avec des chambres à coucher à l'étage ; le

(1) Au sujet de cette industrie voir : V. TAHON, *L'industrie cloutière au pays de Charleroi*.

(2) Consulter à ce sujet : *Les industries à domicile en Belgique*.

rez-de-chaussée se compose d'une cuisine, suivie d'une relaverie et d'une petite étable (pl. XI, B).

Peut-être faut-il voir dans cette forme une conséquence du mode de répartition des habitations. Resserrées les unes près des autres, quelquefois même se touchant mur à mur, elles n'ont pas le moyen de s'étendre comme peuvent le faire les habitations disséminées de la Flandre et de la région des dunes.

Une variété spéciale de la maison ouvrière est représentée dans toute la moyenne Belgique ; c'est la maison ouvrière moderne (pl. X, B). Le genre de vie semi-agricole semi-industriel y est d'introduction relativement récente, datant de l'essor de la grande industrie et plus particulièrement de la création des abonnements ouvriers sur les chemins de fer de l'Etat. L'ouvrier, non exclusivement agricole, n'y était toutefois pas inconnu avant cette époque. L'industrie du bâtiment offrait du travail aux ouvriers brabançons qui ne trouvaient pas à s'occuper, l'année durant, aux travaux des champs ⁽¹⁾. Le genre de vie mixte n'était cependant pas général, avant 1880, dans ces régions où ne florissait aucune industrie à domicile, aucune exploitation minérale et où les usines étaient rares. La possibilité des migrations journalières a ouvert pour presque tout le pays, comme nous l'avons signalé dans le chapitre III, l'ère de l'activité mixte : le père et les fils s'embauchent dans l'industrie, la femme s'emploie, dans la mesure du possible, à l'exploitation d'un lopin de terre. Les salaires plus élevés payés dans les usines, joints aux avantages d'une petite culture, firent luire pour l'ouvrier l'aurore d'une vie meilleure. Son mieux-être matériel se reflète dans le plan et l'ordonnance de sa maison. Elle s'est agrandie d'un étage, aménagé en chambres claires et spacieuses ; au rez-de-chaussée on trouve une cuisine, une relaverie et souvent une salle à manger. La porte, à côté du logis, indique une remise, suivie d'une étable ; l'étage au-dessus de l'étable peut servir de fenil et de grenier à provisions. Quelquefois, mais plus rarement, une grange complète cet ensemble. Le touriste épris de pittoresque regrettera sans doute l'aspect fruste de la vieille chaumière branlante ; l'ouvrier, que cette poésie

(1) E. VANDERVELDE, *La propriété foncière*, p. 26.

laisse indifférent, ne peut qu'être satisfait de cette heureuse transformation.

L'éclosion de la maison ouvrière moderne a été très rapide. Il n'est pas de contrées en Belgique où elle ne soit représentée aujourd'hui. Partout c'est le même plan qui a été adopté, témoignant ainsi de l'uniformité du genre de vie des ouvriers semi-agricoles semi-industriels.

Il faut enfin ranger dans la catégorie des maisons ouvrières, les habitations des journaliers agricoles dont le nombre tend à se restreindre. Plus nombreuses dans les régions de grande culture, là où les journaliers trouvent un emploi régulier dans les grandes fermes, on les rencontre aussi dans les régions de petite culture : Campine et Flandre, qui sont les grandes réserves de la main-d'œuvre saisonnière. Ces demeures rudimentaires sont toutes taillées sur le même modèle ; petite construction basse et allongée, avec le logis pour les hommes et l'abri pour les bêtes. On y trouve aussi généralement une grange, ou tout au moins une remise, qui abrite à la fois les provisions et les instruments aratoires (pl. VIII, B et X, A).

III

MAISON A BATIMENT UNIQUE

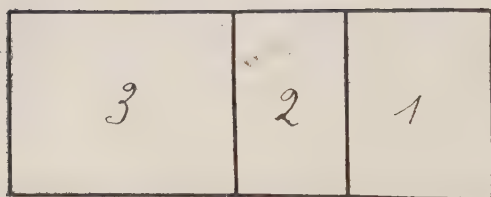
1 — Caractères de la maison à bâtiment unique

Le principe du « tout sous un toit », conception si pas toujours la plus simple du moins la plus économique, est d'une application fréquente dans les contrées de petite culture.

Par essence la maison agricole demande, à côté du logis, des bâtiments plus ou moins nombreux suivant le genre et l'importance de l'entreprise.

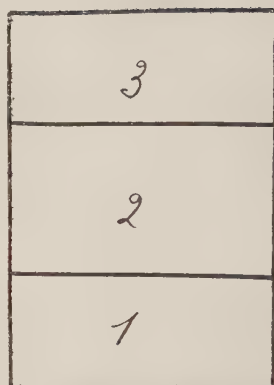
De notables différences dans l'arrangement intérieur et dans l'ordonnance des diverses parties entre elles font reconnaître, dans la maison à bâtiment unique, plusieurs types distincts qui se cantonnent dans des aires géographiques bien déterminées.

1^o La disposition la plus simple est celle où toutes les parties de la maison s'alignent en prolongement les unes des autres. La



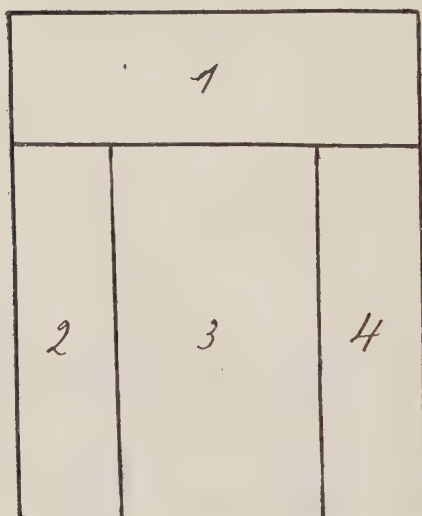
A. — Maison en longueur.

1 — logis, 2 — étable, 3 — grange.



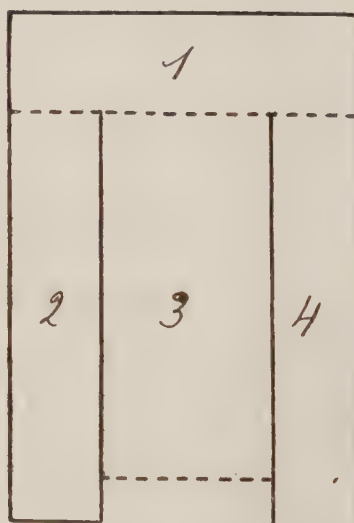
B. — Maison en hauteur.

1 — étable,
2 — logis, 3 — grenier.



C. — Maison frisonne (stelphuizinge).

1 — logis, 2 — écurie,
3 — aire et grange, 4 — étable.



D. — Maison saxonne.

1 — logis, 2 — écurie,
3 — aire et grange, 4 — étable.

FIG. 27. — Variétés de la maison à bâtiment unique.

construction, en rez-de-chaussée, est surmontée d'un grenier, partiellement aménagé en chambres. Toutes les parties de la maison se juxtaposent suivant une seule direction (fig. 27, A).

2° L'ordonnance de la ferme frisonne est différente : sous l'immense toit pyramidal, logis, grange, étable, écurie,... s'accolent en un énorme quadrilatère et dénotent de vastes exploitations. Le logis, en façade, coupe perpendiculairement l'annexe agricole : étable et grange (fig. 27, C et D). Le plan de l'ancienne maison saxonne est étroitement apparenté à ce type ⁽¹⁾.

3° Dans la maison en hauteur ⁽²⁾ (fig. 27, B), les mêmes éléments se retrouvent dans la même union étroite, mais superposés. C'est en quelque sorte la maison en longueur à laquelle on aurait fait subir un mouvement de bascule de 90°.

Il existe très probablement bien d'autres variétés de maisons à toit unique. Nous n'avons signalé que celles que l'on peut observer en Belgique ou dans les pays voisins.

Nous ne connaissons dans notre pays aucun exemple de la seconde catégorie. Nous aurons à revenir plus loin sur les fermes de la plaine maritime qu'on appelle « frisonnes », par analogie, à cause de leurs formes extérieures et de l'aspect caractéristique du toit, qu'on trouve quelquefois chez nous sur l'annexe agricole. Mais la « stelphuizinge » ⁽³⁾ est d'introduction récente en Frise et n'a pas de représentant chez nous.

Quant à la maison en hauteur, M. Verhulst ⁽⁴⁾ en signale quelques-unes dans la région de Virton, en Pays Gaumais. Nous n'en avons guère observées de vraiment typiques, c'est-à-dire avec étable au rez-de-chaussée, logis à l'étage, surmonté lui-même d'un grenier. S'il existe des exemples de cette espèce de maison, leur nombre doit être restreint et constituer des cas exceptionnels dans notre pays. Nous avons rencontré quelquefois un type mitigé en Ardenne, notamment à Limerlé et à Cherain. Le logis

(1) Sur l'ancienne maison saxonne voir : Dr W. PESSLER, *Das Altsächsische Bauernhaus*, plan p. 112 ; M. SCHWEISTHAL, ouv. cité, p. 127 ; A. MEITZEN, ouv. cité, t. III, pp. 280 et ss., t. II, p. 92, fig. 56-57-58.

(2) A. DEMANGEON, *L'habitation rurale en France*, p. 370.

(3) Nom donné en Frise aux grandes fermes à toit pyramidal. Stelp vient de stolpen = couvrir.

(4) L. VERHULST, ouv. cité, note 2, p. 22 et fig. 3.

est au rez-de-chaussée, suivi de l'étable qui est légèrement en contre-bas. Au-dessus de l'étable se trouve la grange à laquelle on accède au moyen d'un « tirant » (plan incliné).

Une seule espèce de maisons à bâtiment unique est donc normalement représentée en Belgique, c'est celle où logis et annexe agricole se juxtaposent, côte à côte, au même niveau.

La petite maison agricole de nos contrées se divise essentiellement en trois compartiments : logis, étable, grange, et peut donc être dénommée : « maison-tricellulaire ».

Des appentis ou annexes s'y adjoignent quelquefois ; ce sont rarement des parties essentielles de la maison, mais plus souvent des ajoutées nécessitées par un agrandissement de l'exploitation ou par une évolution momentanée de l'économie agricole.

La maison tri-cellulaire est l'expression la plus commune et la plus complète de la vie du petit cultivateur : la demeure de l'homme, le logis des bêtes, l'abri pour les récoltes.

La petite exploitation bien comprise doit être en effet en partie double, et dirigée à la fois vers l'élevage et la culture. Jusqu'à l'introduction de l'emploi des engrais artificiels, le rôle principal du bétail était de produire le fumier nécessaire à l'amendement du sol. Les bêtes étaient vouées, par conséquent, à une stabulation permanente, d'où le besoin d'une étable ⁽¹⁾.

La grange n'est pas moins indispensable pour la conservation des récoltes, les travaux de battage, etc.

Ainsi conçue la maison est donc un organisme complet ; suivant l'importance de l'exploitation, chacune des parties sera plus ou

(1) Très curieux est à ce point de vue l'aménagement de l'étable en Campine. Comme la paille n'est pas abondante, on emploie, en guise de litière pour le bétail, des genêts et des bruyères. Ceux-ci se décomposent naturellement beaucoup moins vite que la paille. Afin de permettre une décomposition assez complète, le fumier est laissé à l'étable pendant toute une saison. A cet effet, l'étable est creusée dans le sol. Après les labours, les bêtes se trouvent dans un trou. Mais peu à peu, par la superposition de litières successives, le niveau se relève et, en été, les bêtes sont perchées au-dessus du niveau du sol. Cette pratique est, faut-il le dire, peu hygiénique pour le bétail, mais elle procure au fermier campinois l'engrais indispensable aux terres sablonneuses. De nos jours le rôle du bétail dans l'économie agricole tend à se modifier. Les engrais chimiques remplacent de plus en plus le fumier d'étable, et le bétail est exploité davantage pour la production laitière et comme viande de boucherie.

moins grande mais on ne peut supprimer l'une d'elles sans porter préjudice à la bonne organisation de l'entreprise.

En les accolant les unes à la suite des autres, sous un toit unique, le petit cultivateur a réalisé un double avantage :

1^o Les travaux de la ferme sont, de ce fait, facilités. De la cuisine on passe directement dans l'étable attenante ; c'est très commode pour la ménagère à qui incombe principalement le soin du bétail. Deux ou trois fois par jour elle doit traire les vaches ; plusieurs fois aussi elle doit porter à manger au bétail. Jusqu'en ces dernières années, l'habitude existait, dans les régions du nord, de donner aux bêtes un repas chaud, espèce de bouillie de pommes de terre mêlée de son. La préparation en était faite sur le fourneau de la cuisine. Grâce à la communication entre celle-ci et l'étable, le transport de cette charge lourde et encombrante ne présentait pas de grande difficulté.

La grange ne communique pas toujours avec l'étable. Leur proximité avantage néanmoins les allées et venues du cultivateur, lorsque par les mauvais temps d'hiver il a sa besogne à la grange. Une avancée du toit, formant auvent, l'abrite contre la pluie.

On le voit, tout est conçu pour la plus grande facilité du paysan.

Les hygiénistes ont mené campagne pour la suppression de la communication entre la cuisine et l'étable. Dans les constructions récentes, le problème a pu être résolu pratiquement en séparant les deux pièces par un corridor, ou bien en perçant une porte entre l'étable et la laverie. On a néanmoins bien du mal à faire prévaloir, dans la mentalité des paysans, leur bien-être général à leurs aises et à la bonne surveillance de leurs bêtes. Le passage direct de la cuisine à l'étable est loin d'avoir disparu dans les petites maisons agricoles.

Dans certaines constructions nouvelles on a interverti l'ordre des pièces ; la grange a pris la place de l'étable. C'est compliquer les occupations journalières ; aussi semble-t-il que ce plan ne soit pas appelé à se généraliser.

2^o Un second avantage, résultant du plan tri-cellulaire, est l'économie pécuniaire réalisée dans la construction.

Multiplier les bâtiments, c'est augmenter le nombre des murs extérieurs. Ceux-ci doivent être construits plus solidement que des murs de refend ; ils sont, par conséquent, plus coûteux que les

légères séparations intérieures. C'est aussi accroître les frais de main-d'œuvre et la quantité de matériaux que de construire en trois bâtiments séparés, le logis, l'étable et la grange. Enfin l'entretien de plusieurs petites constructions isolées est plus onéreux que celui d'un bâtiment unique.

RÉGIONS OÙ DOMINENT LES FERMES À UN BÂTIMENT



FIG. 28.

Ech. 1 : 2.000.000.

Lorsqu'on envisage les avantages de la maison unifaîtière, on ne peut s'étonner qu'elle soit aussi généralement répandue dans notre pays où l'économie rurale se caractérise par le morcellement des terres et la faible étendue des exploitations. Les endroits sont rares où ce genre d'habitations n'est pas représenté.

En Campine, en Ardenne, dans les Fagnes, en Lorraine, il

est pour ainsi dire général (fig. 28). On le trouve également dans le centre du pays, où il ne constitue pas toutefois le type dominant.

2 — Variétés de la maison à bâtiment unique

Dans l'uniformité du plan, qui traduit l'uniformité du genre de vie du petit exploitant rural, des modalités d'interprétation donnent, à la forme extérieure de la maison, des silhouettes différentes et sériees en groupements régionaux (fig. 28).

Nous distinguons trois variétés principales :

- la maison en longueur ;
- la maison en surface ;
- la maison cubique.

A. *Maison en longueur.* — La maison de Campine est tout entière en façade (pl. XII). La juxtaposition des trois parties, l'étable et la grange s'alignant sur le prolongement du logis, produit une sorte d'étirement de la demeure suivant une seule direction (fig. 29).

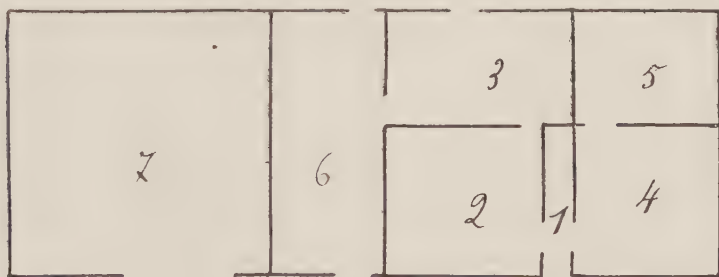


FIG. 29. — Maison en longueur.

Campine et Hageland.

- 1 — corridor, 2 — cuisine, 3 — laverie, 4 — « beste kamer »,
5 — chambre, 6 — étable, 7 — grange.

Le logis comporte deux chambres du côté de la façade, la cuisine et la « beste kamer » ⁽¹⁾, séparées par un corridor. Dans les anciennes maisons le corridor n'existe pas toujours ; la porte extérieure conduit directement dans la cuisine, d'où l'on a accès à la « beste kamer ». Cette disposition tend à disparaître.

(1) Beste kamer = meilleure chambre.

La cuisine est attenante à l'étable et, dans les vieilles demeures, elle communique directement avec elle. Derrière la cuisine se trouve la laverie, pièce à destinations multiples : chambre à lait, arrière-cuisine, chambre de débarras. De la « beste kamer » on passe dans une pièce plus petite qui est généralement la chambre à coucher des parents. Les enfants sont logés au grenier.

Nous avons noté le système, pratiqué en Campine, de laisser séjourner le fumier à l'étable au lieu de le tasser au dehors. C'est un des motifs de la grande propreté des villages campinois. Nulle part on ne voit de fumier traîner devant les portes des maisons, ou, par temps de pluie, des filets de liquide brunâtre salir les chemins, comme dans la plupart des autres contrées de notre pays.

La grange fait suite à l'étable. Par la large porte si haute qu'elle oblige à arquer ou à couper la sablière du toit, les charrettes chargées de moissons rentrent aisément.

L'emplacement et l'aspect des portes et fenêtres renseignent sur cette disposition intérieure de la maison. Telle que la représente la planche XII, B, elle est le dernier stade d'une longue évolution de la vie agricole en Campine ; elle réalise ce que le paysan campinois a jamais osé rêver de mieux approprié à son exploitation et de plus confortable pour lui-même. Le petit cultivateur qui peine durement et qui s'impose à lui et à sa famille des privations continuelles, est guidé par une idée fixe : amasser des économies afin de pouvoir un jour « construire », c'est-à-dire remplacer sa ferme vétuste, faite de pièces et morceaux, par une habitation solide et soignée où tout sera ordonné, adapté à ses occupations journalières et taillé à la mesure de ses besoins.

La maison en longueur est le type dominant, on peut même dire le seul connu, dans les régions du nord-est (fig. 28) : Campine limbourgeoise et anversoise, et une partie du Hageland. Le même plan, mais plus réduit, est adopté par la plupart des journaliers agricoles, pour qui le travail des champs est l'occupation unique et dont la maison se modèle donc forcément sur les petites fermes (pl. VIII, B). Les maisons en longueur se rencontrent également dans la plaine maritime, dans le Brabant (pl. X, A) et dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, mais plus sporadiquement. En dehors de la région délimitée sur la figure 28, le nombre des maisons en longueur, en un endroit donné, n'est jamais prépon-

dérant, sauf peut-être dans les Rièzes, mais elles y disparaissent progressivement.

B. *Maison en surface*. — Quand on compare la maison de Campine (pl. XII) au type d'habitation le plus répandu en Ardenne (pl. XVI), il semble qu'on ait affaire à des maisons totalement différentes. Cependant la nature de la maison ardennaise, logis et annexe agricole complète, comme le rapport entre ces différentes parties, sont les mêmes que dans la maison campinoise ; logis, étable, grange, se juxtaposent dans le même ordre sous un toit unique.

L'élevage du mouton, assez développé il y a un siècle, avait nécessité l'ajoute d'une bergerie à côté de la grange. Actuellement le paysan ardennais ne garde plus de troupeau et la bergerie est employée comme étable.

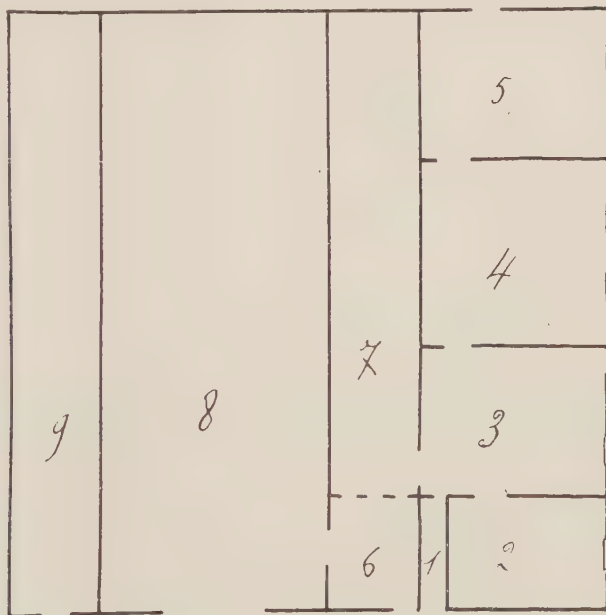


FIG. 30. — Maison en surface.
Ardenne.

1 — corridor, 2 — ancienne chambre du tisserand, 3 — cuisine, 4 — « la chambre »,
5 — laverie, 6 — remise, 7 — étable, 8 — grange, 9 — bergerie.

Entre la remise et l'étable, il n'y a qu'une mince cloison. Cette cloison et le corridor n'existaient pas jadis ; on entrait à la cuisine par l'étable.

Mais tandis que la ferme de Campine se décompose en blocs, la maison ardennaise se débite en tranches étroites et profondes (fig. 30). De leur accollement résulte un bâtiment de forme carrée dont la silhouette diffère totalement de la maison en longueur, ainsi qu'on en peut juger en comparant les planches XII et XVI, A.

Sans étage, recouverte d'un toit à faibles pentes, la maison ardennaise semble, à l'inverse de la maison de Campine, s'être étalée en surface.

Les trois ou quatre chambres du logis se suivent en enfilade, dans le sens du pignon ; toute la lumière leur vient de ce côté. Ceci explique, partiellement au moins, que les maisons ardennaises sont presque toujours séparées les unes des autres. Elles peuvent tout au plus être jumelées, laissant à chacune d'elles un pignon libre par où s'éclairent les places du logis. Les deux pièces du milieu sont les chambres principales : la cuisine et la « chambre », qui sert de chambre à coucher et qui est aussi la pièce où on reçoit les étrangers. Elle est suivie d'une laverie.

La première pièce ne semble plus avoir de destination bien définie. Jadis elle servait de petit atelier de tissage et on y remisait la provision de laine produite par le troupeau. Actuellement on l'appelle : « chambre d'étrangers ».

Toutes ces pièces communiquent entre elles. De la cuisine une porte mène directement dans l'écurie-étable ⁽¹⁾. Il n'est pas rare qu'une petite remise soit prise sur l'étable ; celle-ci communique alors avec la grange et le dehors. Il n'y a pas de communication directe entre la grange et la bergerie. La bergerie n'est pas toujours attenante à la ferme, lorsque, par suite du rapprochement des maisons voisines, la place a manqué pour un agrandissement.

On retrouve, dans cette disposition, l'adaptation de l'habitation à la petite exploitation. La solution adoptée, par le paysan ardennais, dans l'ordonnance interne de sa demeure, est pareille à celle que nous avons observée dans le nord-est. Les trois parties essentielles de la maison se succèdent dans le même ordre, sous un seul toit, disposition qui semble être la meilleure pour une exploitation de faible importance.

Quelle pourrait être dès lors la cause, ou les causes, qui ont

(1) Dans les petites fermes, où les chevaux partagent l'étable des vaches, on parle indifféremment d'écurie et d'étable.

amené le paysan ardennais à donner, à chacune des parties de sa demeure, un développement en profondeur d'où résulte une habitation carrée ? Nous n'avons pu étudier la question dans tous ses détails. Nous voulons néanmoins formuler l'hypothèse qui nous fut suggérée par l'examen d'un plan de vieille ferme que nous avons relevé à Limerlé (fig. 31) ; au dire des villageois cette maison devait dater du XVIII^e siècle.



FIG. 31. — Maison ardennaise à Limerlé,
datant de la fin du XVIII^e siècle.

1 — corridor, 2 — chambre, 3 — cuisine, 4 — « la chambre », 5 — laverie, 6 — étable, 7 — grange, 8 — bergerie, 9 — porcherie, 10 — poulailler, 11 — auvent ou chartil.

Un petit couloir mène à la première pièce et à la cuisine. Il n'y a pas de communication entre ces deux pièces, mais elles ont un foyer commun ⁽¹⁾. La chambre communique avec l'annexe qui est une laverie. L'étable et la grange font suite au logis, sur le

⁽¹⁾ Habituellement cependant, le foyer est commun à la cuisine et à la seconde ou troisième pièce, la « chambre », au moyen d'une plaque de fonte appelée taque. Voir à ce sujet : J. B. SIBENALER, *Tâques et plaques de foyer* ; L. VERHULST, ouv. cité, p. 23.

côté, mais seulement sur la profondeur des deux pièces du milieu. La bergerie et une porcherie ont été ajoutées ultérieurement. Le toit descend, d'un seul plan, jusqu'au niveau des deux parties saillantes de la maison, formant ainsi un espace couvert devant la grange et l'étable. Cet auvent abrite le fumier et les instruments agricoles (pl. XV, B).

Supposons que, par suite d'une extension de l'exploitation, (choses fréquentes en Ardenne à la suite de la mise en culture des biens communaux), le propriétaire d'une ferme, semblable à celle que nous venons de décrire, se soit vu dans la nécessité d'agrandir son annexe agricole. Il est permis d'admettre que le cultivateur ait été naturellement amené à avancer l'étable et la grange sur l'alignement de la première chambre. Nous avons vu des maisons, à Cherain, Mont-le-Ban, dans les environs de Limerlé, où la grange seule était restée en retrait, laissant de la sorte un petit chartil couvert.

La maison ardennaise du XIX^e siècle paraît donc être le développement de la maison avec auvent, de date plus ancienne, dans laquelle on aurait déplacé seulement, vers l'avant, le mur de façade de l'annexe agricole. Nous trouvons une preuve, en faveur de cette hypothèse, dans la présence, dans plusieurs maisons ardennaises, d'une remise à l'avant-plan de l'étable; alors que, en Campine par exemple, la porte de la façade mène directement dans l'étable.

Cette remise, resserrée entre les murs de l'étable et de la cuisine, ne suffit plus à abriter tous les instruments agricoles, dont une partie est laissée dehors sans abri; le fumier s'étale maintenant devant la porte de l'étable.

De la remise on accède à la cuisine et à l'étable-écurie. Jadis c'était même le seul accès au logis et, comme il n'y avait pas toujours de cloison entre la remise et l'écurie, ou lorsque la remise manquait, c'était par l'écurie qu'on pénétrait dans la maison. On ne voyait que deux portes dans la façade : celle de la grange et celle de l'étable-écurie. Cette pratique a disparu, mais on en trouve la trace dans maintes maisons ardennaises. L'accouplement de deux petites portes étroites : celle de l'étable et celle du logis, sont manifestement le résultat d'une transformation tardive.

Le plan de la maison de Limerlé (fig. 31) conduit à d'autres déductions intéressantes.

La bergerie ne fait pas essentiellement partie de la ferme ardennaise et les petites exploitations n'en possèdent pas ; celles-ci n'ont aussi, le plus souvent, que deux pièces au logis : la chambre et la cuisine ; relaverie et chambre du tisserand faisant défaut (fig. 32). Ainsi réduites, elles représentent le type pur de la maison tri-cellulaire et correspondent à la partie de fond du plan représenté sur la figure 31. Que sur cette partie viennent se greffer des annexes supplémentaires, en rapport avec des besoins nouveaux, la bergerie, par exemple, et, en relation avec celle-ci la chambre du tisserand, l'ancienne maison de Limerlé sera exactement reproduite.

Sur les figures 30, 31 et 32, on peut suivre l'évolution de la maison ardennaise ; nous considérons la figure 31 comme représentant un état intermédiaire.

La petite maison tri-cellulaire (fig. 32) serait d'après nous le stade primitif de la maison rurale en Ardenne. Elle n'aurait atteint son type actuel que par agrandissements successifs. La maison du XVIII^e siècle avec chartil indique une première étape de développement ⁽¹⁾ ; la maison de la fin du XIX^e siècle avec suppression du chartil, ainsi qu'elle est écrite à la page 204, montre un stade plus avancé.

Il est probable, pour ne pas dire certain, que les maisons ardennaises n'ont pas toutes suivi cette filière.

Il se peut en effet que le type de la maison en surface, tel que

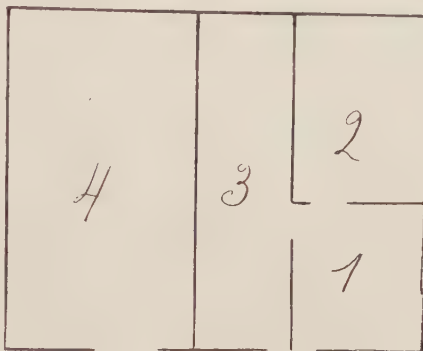


FIG. 32. — Petite maison agricole en Ardenne.

1 — cuisine, 2 — « la chambre »,
3 — étable, 4 — grange.

La maison ardennaise simple correspond aux parties essentielles : 3, 4, 6 et 7, de la maison de la fig. 31.

⁽¹⁾ Nous avons rencontré des traces de la maison avec chartil, devant la grange et l'étable, à Limerlé, Cherain, Mont-le-Ban, Grand-Halleux, Mormont.

M. l'architecte MULLER de Bruxelles, qui étudie avec beaucoup de compétence l'évolution de la maison ardennaise, possède quantité de données intéressantes à ce sujet ; elles ne sont malheureusement pas encore publiées.

le montre la fig. 30, une fois établi, l'agrandissement de la petite ferme tri-cellulaire se soit fait directement, sans passer par l'intermédiaire de la maison avec chartil.

A la limite méridionale de l'Ardenne, dans les villages de Mellier, Lavaux, etc., une variété de maisons, que nous n'avons pas retrouvée ailleurs, pourrait s'apparenter au type de la maison figurée page 205.

Le logis forme té (|—) avec l'annexe agricole, correspondant ainsi à la maison de Limerlé dont on aurait supprimé l'auvent.

Enfin, depuis quelques années, la maison ardennaise subit une nouvelle et très notable évolution qui change totalement sa forme extérieure.

Le besoin de confort qu'ont éprouvé les populations rurales vers la fin du XIX^e siècle, a fait naître l'usage d'élever la maison d'un étage pour y aménager des chambres à coucher. La surélévation du logis, dépassant ainsi l'annexe agricole, engendre une dénivellation entre les deux parties de l'habitation.

Nous définissons plus haut l'habitation ardennaise comme une maison se débitant en tranches. La chose est frappante sur la planche XVIII, A. Le logis, surmonté d'un étage et rebâti en matériaux différents de la partie restante de l'ancien bâtiment, apparaît comme une tranche accolée à l'annexe agricole. Dans d'autres cas, la façade seule a été exhaussée et, n'était l'aspect du pignon (pl. XVIII, B), qui a conservé son cachet ancien, on croirait avoir affaire à une maison de construction récente.

Il y a enfin les maisons entièrement neuves, produit du XX^e siècle, dernier terme des nombreuses transformations qu'a subies la maison de l'Ardenne. Sur chacune des faces un morceau a été enlevé et reporté en hauteur. Le logis ne comporte plus que deux pièces en enfilade au rez-de-chaussée, les chambres étant toutes à l'étage (pl. XVI, B).

L'étable et la grange sont diminuées en profondeur. L'ancienne bergerie a été conservée pour y loger les jeunes bêtes, l'étable réduite ne suffisant plus à abriter tout le bétail. La place perdue dans la grange se retrouve dans les vastes greniers aménagés au-dessus de l'annexe agricole. Il y a en somme compensation, en hauteur, du volume perdu en surface.

La forme régionale de l'ancienne maison ardennaise en surface

est complètement perdue dans la maison cubique qui l'a remplacée. A ce type nouveau ne s'attachent presque plus de caractères locaux. N'étaient les matériaux de construction, les maisons cubiques modernes de l'Ardenne seraient pareilles aux maisons cubiques des régions brabançonnaises et hennuyères.

Si nous avons insisté sur l'évolution de la maison ardennaise, c'est que, nulle part ailleurs, nous n'observons une transformation aussi sensible et, détail intéressant, qui se peut suivre pas à pas dans les formes variées de la maison rurale de cette région.

En Campine nous avons signalé aussi le développement et l'amélioration de la maison agricole ; toutefois les fermes que montre la planche XII, n'indiquent aucune opposition radicale. Le plan interne, tout comme les formes extérieures, sont semblables ; les maisons ont seulement gagné en dimension et en confort. En Ardenne, au contraire, on retrouve sans doute toujours la même conception de l'adaptation des bâtiments à la petite exploitation, mais, de l'interprétation différente du plan, est résultée une maison tout autre, géographiquement parlant.

Il faut donc noter, sous ce rapport, une opposition très nette entre les maisons de l'Ardenne et celles de la Campine.

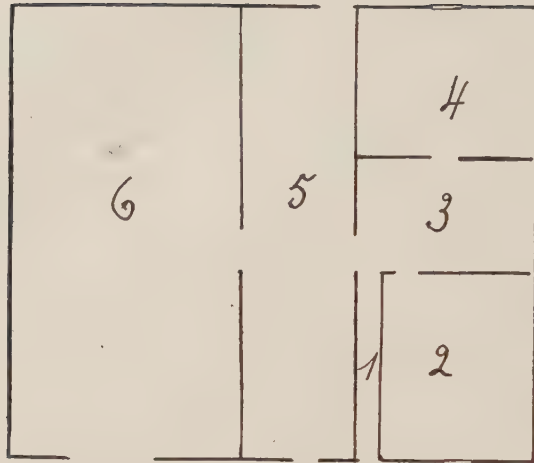
C. *Maison cubique*. — La maison lorraine est une troisième variété de la maison tri-cellulaire ⁽¹⁾.

A juger par les dates taillées dans les grès tendres du fronton de la porte, la plupart des maisons lorraines furent transformées ou reconstruites il y a un siècle environ. Ont-elles été rebâties suivant le plan ancien ou subirent-elles un changement notable de formes ? Nous n'avons pu l'établir.

Les petites fermes du Pays Gaumais comportent au rez-de-chaussée le logis avec deux ou trois places en enfilade, l'étable et la grange. Elles ont toujours un étage surmonté d'un grenier (pl. XIX, B).

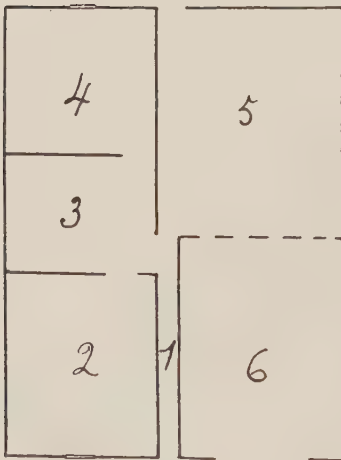
Dans les maisons, bâties il y a une cinquantaine d'années, un

(1) Sur la maison lorraine, qui se continue au-delà de nos frontières, dans la Lorraine française, voir : L. VERHULST, *ouv. cité*, p. 21 et ss. ; M. SCHWEISTHAL, *ouv. cité*, p. 97 ; A. DEMANGEON, *L'habitation rurale en France*, p. 364 ; A. de FOVILLE, *ouv. cité*, pp. 82, 88, 97, 108 ; P. DEFFONTAINES et A. CHOVEAUX, *La région du Nord-Est*, pp. 65 et ss. ; J. VIDAL DE LA BLACHE, *ouv. cité*, pp. 150 et ss. 14



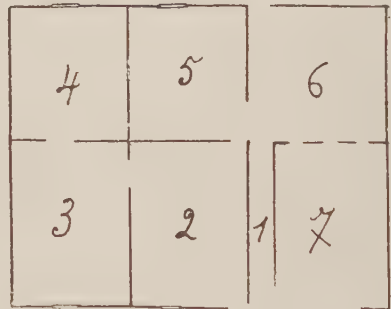
A. — Petite ferme du XIX^e siècle.

1 — corridor, 2 — « pêle », 3 — cuisine, 4 — chambre à four et relaverie,
5 — étable, 6 — grange.



B. — Maison agricole simple de la 1^{re} moitié du XIX^e siècle.

1 — corridor, 2 — « pêle »,
3 — cuisine, 4 — chambre à four et relaverie, 5 — étable, 6 — grange.



C. — Maison agricole simple de la fin du XIX^e siècle.

1 — corridor, 2 — cuisine, 3 — « pêle »,
4 — chambre, 5 — relaverie,
6 — étable, 7 — grange.

FIG. 33. — Variétés de la maison cubique lorraine.

Toutes ces maisons ont un ou deux étages.

long et étroit corridor conduit à la deuxième pièce : la cuisine (fig. 33, A). Souvent celle-ci n'a pas de fenêtres, les maisons lorraines se touchant mur à mur. Tout l'éclairage lui vient de la grande cheminée, largement ouverte vers le bas, à travers laquelle on peut apercevoir un carré de ciel. Cette pièce n'est pas habitable en hiver à cause du froid ; vent, pluie et neige pénètrent par la cheminée. C'est la pièce de devant, la « Stufe », ou le « pêle », qui est la chambre de famille ⁽¹⁾. A l'arrière, la cuisine communique avec la chambre à four, surélevée parfois de quelques marches. Il n'y a plus actuellement que deux pièces d'enfilade, normalement éclairées par des fenêtres (fig. 33, C). Là où on disposait d'assez de place, on a mis deux chambres à front de rue, suivies de deux autres donnant sur un petit jardin. De la cuisine on passe directement à l'étable et à la grange.

Avec ce type de ferme, qui convient aux exploitations d'une certaine étendue, voisine un autre genre de maison, en Lorraine fréquent où les exploitations sont plus petites. Dans l'annexe agricole la grange seule est à front de rue ; l'étable qu'on atteint par un corridor est à l'arrière (fig. 33, B et C).

Il faut voir dans cette disposition, peu pratique en somme, une conséquence de la répartition des maisons. Les habitations se touchant mur à mur, la place leur manque quelquefois pour s'étendre en façade. Il a fallu dès lors étendre la maison en profondeur. Dans cette disposition, c'est évidemment la grange qui doit communiquer avec la rue pour permettre la rentrée des moissons.

Quel que soit le plan adopté, le principe de la maison tri-cellulaire est maintenu.

Entre les cubes élevés des maisons avec étage, du XIX^e siècle, se cachent encore pas mal de petites maisons vétustes, jadis demeures de journaliers agricoles, occupées de nos jours par des ouvriers semi-agricoles semi-industriels (pl. XIX, A).

Certaines de ces maisons simples sont une réplique exacte de

(1) Dans le territoire de langue allemande on parle de « Stufe » = Stube, dans la partie wallonne on dit « pêle » = poêle.

On y voit encore les vieilles alcôves aux couchettes bien abritées. La taque entre la cuisine et le pêle existe toujours dans la plupart des maisons, quoiqu'elle n'ait plus de rôle à remplir, les feux ouverts ayant été remplacés par des fourneaux.

la petite maison fri-cellulaire ardennaise et s'apparentent même à la maison agricole élémentaire de la Campine. On les trouve en assez grand nombre dans les villages au sud-ouest d'Arlon, à Rachecourt, Habergy...

Sur la rive gauche de la Meuse, séparée de l'Ardenne par une large frontière politique, la région des Fagnes possède également, quoique non exclusivement, la maison de type cubique. Le plan tri-cellulaire comporte l'habitation, l'étable et la grange, le tout surmonté d'un étage.

Plus au sud, au delà de la bande calcaire, qui se rattache quant à la forme de ses maisons à la région condrusienne, dans le pays des Rières, les anciennes maisons se rapprochent du type en longueur (pl. XVII, B) ; les nouvelles, de jour en jour plus nombreuses, évoluent vers la maison cubique.

Enfin un nouveau genre de maison cubique gagne insensiblement toutes les parties du pays ; son plan et sa forme sont ceux des fermes de peu d'importance et de construction récente. Il est déjà fréquent dans la moyenne Belgique où il paraît être le développement de la maison en longueur agrandie et haussée d'un étage (pl. XX, A). On le trouve également en Famenne et Condroz (pl. XX, B), où il est adopté par les petits cultivateurs dont le nombre s'est fortement accru au cours de la dernière moitié du XIX^e siècle ⁽¹⁾.

L'Ardenne enfin est entrée aussi, comme nous l'avons dit, dans la voie de la transformation : la maison en surface y est remplacée de plus en plus par la maison cubique. La Campine, au contraire, reste plus fidèle à son ancienne forme de maison.

Malgré leurs formes diverses, on constate un air de parenté entre les habitations de la Campine, de l'Ardenne, du Pays Gaumais et des Fagnes.

Dans la recherche des dispositions les plus pratiques entre le logis des hommes, l'abri des bêtes, et la remise des récoltes, les cultivateurs de régions différentes mais d'économie semblable ont abouti à une solution unique : la réunion des trois cellules essentielles dans une même construction.

(1) Ce type de maison n'étant pas encore prédominant dans ces régions, il n'en a pas été tenu compte sur la figure 28.

A l'analogie du plan s'ajoute, pour les moins importantes et les plus anciennes maisons surtout, une ressemblance de forme extérieure telle qu'il est souvent difficile, sur document, de leur assigner une localisation régionale (1).

On est en droit de se demander dès lors si les variétés locales d'aujourd'hui n'ont pas eu comme prototype la petite maison tri-cellulaire, toute en rez-de-chaussée, plus ou moins longue ou plus ou moins large, selon les circonstances, mais parfaitement adaptée à la petite exploitation qui, de tout temps, prévalut dans plusieurs contrées de notre pays.

Nous verrions là une autre application de la succession des cycles dans la formation des régions humaines. (2). Il n'est pas téméraire de penser que, dans la Belgique médiévale, les maisons rudimentaires des petits cultivateurs, bâties sur le plan uniforme de la disposition tri-cellulaire, devaient se ressembler également dans leur forme d'ensemble. Cette forme aurait évolué dans la suite en quelques variétés locales qui, aujourd'hui, viennent se refondre dans le moule commun de la maison cubique moderne. Ce qui différencie le plus les maisons du nord de celles du sud, c'est le confort plus grand de ces dernières. Dans la maison ardennaise et la maison lorraine la cuisine n'est pas, comme en Campine, la place principale du logis ; pour les ardennais, comme pour les gaumais, la salle de famille est une place distincte de la cuisine : « la chambre ». Ce dédoublement n'est pas un luxe, mais une nécessité imposée, comme nous l'avons vu, par les rigueurs du climat. Ce simple fait, en obligeant la maison ardennaise à un plus grand développement en profondeur, fut sans doute la raison initiale de sa différenciation d'avec la maison du nord, qui ne comportait jadis qu'une pièce en profondeur.

Dans les nombreuses estampes laissées par Brueghel, nous trouvons l'image lointaine de ce qu'était l'habitat de nos contrées septentrionales au XVI^e siècle (3). Nous avons cru intéressant

(1) En rassemblant les nombreuses photographies prises au cours de nos enquêtes, il nous est arrivé, n'ayant intentionnellement pas voulu prendre connaissance des indications de lieu renseignées au dos, d'hésiter sur la région d'origine des maisons représentées.

(2) Dans la succession des types de répartition des maisons, nous avons relevé des phénomènes analogues. Voir ch. I, p. 45.

(3) Collection des estampes de Peter Brueghel l'Ancien conservée à la Bibliothèque

de reproduire ici l'un ou l'autre de ces témoins disparus : une petite ferme isolée et une rue de village de la région campinoise ou brabançonne (pl. XXI).

A juger par l'aspect, dans lequel les matériaux de construction jouent un rôle important, il semble qu'on puisse discerner dans ces maisons une triple subdivision intérieure. La forme allongée est aussi celle qu'on retrouve le plus souvent sur les estampes.

Pour autant qu'on puisse se fier à la valeur documentaire de celles-ci, on trouve entre les maisons de Brueghel et les habitations rurales actuelles de ces régions une certaine similitude. Néanmoins, en comparant les maisons de la planche XII à celles dessinées par le peintre flamand, il nous semble impossible, en nous plaçant à un point de vue purement géographique, de faire entrer ces deux types dans une même catégorie. Autrement dit, la maison actuelle de Campine, quoique pouvant logiquement dériver de la manière dont nos ancêtres d'il y a cinq cents ans construisaient leur demeure, n'est pas moins, quant à sa forme générale et, nous ajouterons plus tard ⁽¹⁾, quant à son aspect extérieur, un type « géographique » différent, qui trouve sa raison dans des conditions inexistantes au temps de Brueghel.

Que penser dès lors de certaines recherches historiques, tendant à établir une ressemblance entre nos maisons du XIX^e siècle et les habitations des anciennes peuplades, qui vivaient dans notre pays il y a près de deux mille ans ?

Dans sa très intéressante étude sur l'histoire de l'habitation rurale en Belgique, M. Schweisthal ⁽²⁾ attribue aux traditions franques le type de la maison à triple division dans le sens de la longueur. D'après lui la ferme de Campine, telle qu'on la trouve aux environs d'Anvers et de Moll, basse, avec le toit en croupe, c'est-à-dire, à quatre versants, serait restée fidèle aux traditions anciennes.

Remarquons cependant que les maisons campinoises, avec toit à quatre pans, ne se rencontrent plus que très exceptionnellement aujourd'hui.

royale de Belgique, cabinet des estampes et gravures. Consulter aussi à ce sujet : René VAN BASTELAER, *Les estampes de Peter Brueghel l'Ancien*.

⁽¹⁾ Voir pp. 256 et ss.

⁽²⁾ M. SCHWEISTHAL, ouv. cité, passim.

La maison franque, reconstituée par M. Rahir et exposée au musée du Cinquantenaire à Bruxelles, est d'autre part une construction carrée, unicellulaire, avec toit à quatre versants égaux ⁽¹⁾. Telle quelle, elle ne ressemble nullement à la maison en longueur, si générale de nos jours en Campine.

S'il existe une filiation entre ces deux types de maison, il faut reconnaître que le type original s'est déformé à tel point que le résultat final de cette transformation doit être considéré, en fait, comme un type nouveau, qui n'a plus rien de commun avec la manière dont les peuplades de jadis bâtissaient leur demeure. Pourquoi dès lors dénommer la maison moderne : maison franque ⁽²⁾ ?

En Ardenne, M. Schweisthal croit retrouver des traces de la maison alemane. Celle-ci présente d'après lui une triple division dans le sens de la hauteur : l'étable au rez-de-chaussée, l'habitation à l'étage et, sous le toit, les greniers ⁽³⁾. De ce type aussi il n'y a que quelques rares représentants dans nos contrées, et encore y est-il très mitigé. Ainsi que nous l'avons montré, le type prépondérant en Ardenne et en Lorraine est à division tri-cellulaire, dans laquelle le rez-de-chaussée contient le logis, l'étable et la grange. L'étage ne fut ajouté qu'à une époque très récente.

La division de la maison rurale en trois compartiments, soit

(1) Cette reconstitution est reproduite dans : BON DE LOË, *Notions d'archéologie préhistorique belgo-romaine et franque*, fig. 182, p. 233.

(2) Sans vouloir nous attarder à cette question de survivances franques dans ce que nous appelons la maison en longueur, recherche que nous considérons comme étant du domaine de l'archéologie, nous tenons cependant à signaler la divergence d'opinion entre M. FLACH et A. MEITZEN à ce sujet. (J. FLACH, *L'origine historique de l'habitation et des lieux habités*, p. 13 et ss.).

D'après M. FLACH, les maisons franques, alemaniques, etc., auraient toutes comme prototype la villa romaine. Le plan de la maison franque, dressé par M. HELLWALD et reproduit par M. FLACH, n'a aucun rapport avec la maison en longueur. La grange fait angle avec l'étable attenante au logis. Dans le plan que donne A. MEITZEN de la maison franque, et que reproduit également M. FLACH, l'annexe agricole est incomplète, en ce sens qu'elle ne comporte pas de grange. L'un et l'autre de ces plans ne peuvent donc rien prouver en faveur de la manière dont sont conçues, de nos jours, les maisons en longueur.

(3) C'est le type de la maison en hauteur que M. DEMANGEON signale en France, dans le midi : Massif Central, Bassin Aquitainien, Languedoc et Alpes. Il le met en relation avec les pays riches en pierres, où les matériaux de construction solides sont à pied d'œuvre. *L'habitation rurale en France*, p. 371.

dans le sens de la longueur, soit dans le sens de la hauteur, ne paraît pas être du reste contemporaine de l'installation dans notre pays des peuplades auxquelles elles empruntent leurs noms. En effet, la maison franque reproduite par M. Rahir est renseignée comme unicellulaire : « La maison germanique courante du temps de Charlemagne était une habitation rectangulaire en colombage, ou en clayonnage, munie d'un haut toit de chaume, ne comprenant qu'une seule pièce. Dans le vaste enclos, dont la maison formait le centre, se trouvaient, selon le rang et la richesse du propriétaire, d'autres constructions : l'étable, l'écurie, la grange, le fournil, toutes isolées les unes des autres » (1).

Nous sommes loin de la maison unique, où le logis, l'étable et la grange tiennent sous un toit ; et cependant, d'après M. Schweisthal, le type décrit, composé de bâtiments divers, était encore très répandu au IX^e siècle. Les évolutions survenues au cours des siècles suivants pourraient-elles aussi être attribuées aux Alemans et aux Francs ?

Citons encore ces mots de M. Schweisthal : « Peu à peu, dit-il, le progrès vint, et les peuplades germaniques s'organisèrent définitivement. En même temps les diverses peuplades germaniques, habitant des contrées très différentes comme ressources naturelles, se mirent à différencier de plus en plus leur système de construction et à établir des types d'habitation plus complexes, dont la genèse et l'évolution au cours des siècles ne sont pas connues dans tous leurs détails et parfois doivent plus être devinées par leurs résultats que prouvées par des documents ou des restes de l'époque » (2).

N'est-ce pas affirmer le rôle important joué par les facteurs naturels dans la différenciation des types d'habitat, les facteurs ethniques reculant par conséquent au deuxième rang, et reconnaître la fragilité de la théorie racique de l'origine des types actuels de maison, dont la genèse doit être « devinée », plutôt que « prouvée », par des documents ou des restes de l'époque ?

Négligeons donc les démonstrations vagues et incertaines des ascendances ancestrales et soulignons plutôt la parfaite adaptation de la maison tri-cellulaire aux petites exploitations de notre

(1) M. SCHWEISTHAL, ouv. cité, p. 121.

(2) *Ibid.*, p. 122.

pays ⁽¹⁾. Nous avons essayé de pénétrer les motifs, qui d'un plan unique, ont fait sortir des variétés locales et régionales d'une si réelle valeur géographique. Les conditions économiques et sociales actuelles n'ont pu entamer le fondement profond de ces petits ateliers agricoles, alors même qu'elles en ont défiguré si malheureusement les formes caractéristiques.

IV

MAISON A PLUSIEURS BATIMENTS

L'activité multiple de la grande culture exige des locaux variés ; l'importance de l'exploitation demande maintes fois le dédoublement de certains de ceux-ci. On doit donc s'attendre à trouver dans ce « genre » de maisons, plusieurs « espèces » différentes. Lorsqu'il s'agit d'agencer, en vue du meilleur parti à en tirer, six ou sept bâtiments de formes et de dimensions diverses, le problème peut donner lieu à des solutions nombreuses.

Marquons en premier lieu l'opposition qui s'établit entre les maisons, suivant que les bâtiments sont séparés en constructions distinctes, ou bien suivant qu'ils sont accolés, serrés les uns contre les autres. De là trois formes principales dans le genre de la maison à plusieurs bâtiments :

- la maison en ordre lâche ;
- la maison en ordre serré ⁽²⁾ ;
- la ferme fermée.

⁽¹⁾ Le type de la maison tri-cellulaire est également très répandu en France. La plupart des variétés de la maison élémentaire, décrites par M. DEMANGEON, manifestent cette ordonnance interne. *L'habitation rurale en France*.

En feuilletant les enquêtes de M. de FOVILLE, et d'après les plans y annexés, on retrouve la maison en longueur dans les cantons de Patay, de Meurry-sur-Loire, de Beaugency, de Cley, du Nivernais, de la Brie champenoise, dans le Bergey (Savoie), etc.

Attribuer à toutes ces maisons une même origine ethnique serait vraiment quelque peu forcer la note. Par contre, dans toutes ces régions, on les voit en relation avec la petite exploitation agricole.

⁽²⁾ Les termes : maison en ordre lâche et maison en ordre serré ont été employés, pour la première fois, par M. DEMANGEON, *L'habitation rurale en France*.

RÉGIONS OÙ DOMINENT LES FERMES À PLUSIEURS BÂTIMENTS



FIG. 34.

1 — Maison en ordre lâche

L'éparpillement des bâties appartenant à une même ferme est propre à la Flandre. La maison en ordre lâche est répandue sur la plaine maritime, la Flandre intérieure et le Pays de Waes (1).

(1) Sur la maison rurale de la Flandre voir notamment : L. LEMIRE, *L'habitation dans la Flandre française* ; R. BLANCHARD, ouv. cité ; A. RONSE et Th. RAISON, *Fermes types et constructions rurales en Wet-Flandre* ; J. VIERIN, *L'architecture*

On la rencontre, mêlée à d'autres types, dans la moyenne Belgique et le Pays de Herve (fig. 34).

Dans la maison en ordre lâche, l'habitation, la grange, les étables, l'écurie, la porcherie, le chartil, etc., sont autant de constructions indépendantes, entourant une cour ou dispersées dans un enclos (fig. 35).

Quelle est l'origine, en Flandre, de ce type régional, de conception si différente des habitations que nous venons de quitter ?

Trouve-t-il son explication dans des conditions particulières de milieu ou dans une adaptation à une fonction agricole déterminée ; ou bien se perd-il dans la nuit des temps ?

La plupart des grandes fermes flamandes sont fort anciennes, elles ont passé de père en fils, soit en propriété soit, plus généralement, en location. Les occupants actuels se sont rarement inquiétés de savoir pour quels motifs leurs devanciers avaient suivi tel plan plutôt que tel autre.

Afin de saisir ce que l'ordonnance de la ferme a d'avantageux ou de défectueux pour l'exploitation agricole, nous avons demandé à de nombreux fermiers flamands quelle disposition ils auraient choisie, à supposer qu'il leur eut été donné de faire construire une nouvelle ferme à leur convenance. Les ruines que quatre années de guerre ont amoncelées dans le coin sud-ouest de la Flandre avaient précisément mis plus d'un fermier dans la possibilité de corriger le plan ancien de sa ferme détruite. Nous ne nous sommes fait aucune illusion sur les conclusions à tirer de leurs réponses. Toutefois ces enquêtes ne sont pas sans intérêt. Si on admet que les types de maisons rurales, que nous voyons défiler sous nos yeux dans les campagnes, sont l'aboutissement d'une lente évolution de l'outil forgé par l'expérience des générations terriennes ⁽¹⁾, on doit admettre aussi que les générations actuelles aient pu apporter une part, si minime soit-elle, au lent travail d'adaptation qui se poursuit depuis des siècles.

Parmi les avantages que les cultivateurs flamands reconnaissent à leur ferme en ordre lâche, un des plus appréciés est la protection

régionale de la Flandre maritime ; SANDERUS, *Flandria Illustrata* ; Stijn Streuvels, *Veld en dorp*, dans : *Vlaanderen door de eeuwen heen* ; Stijn Streuvels, *Land en woning in Vlaanderen* ; P. THUYSBAERT, ouv. cité.

(1) A. DEMANGEON, *L'habitation rurale en France*, p. 353.

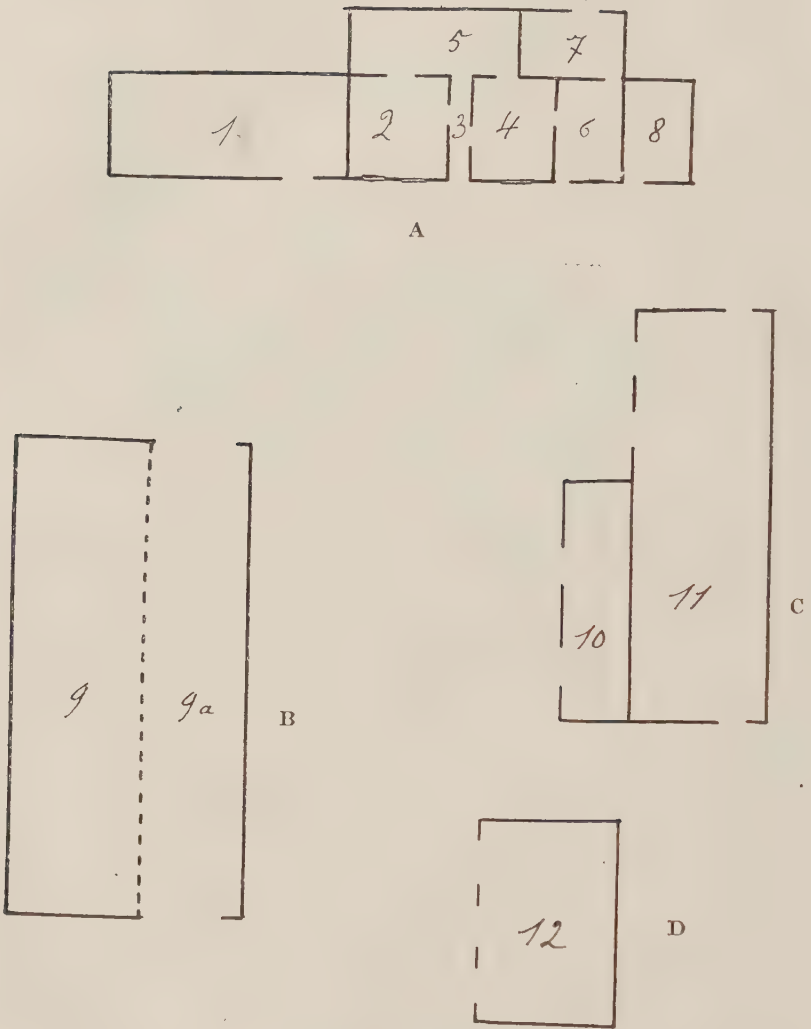


FIG. 35. — Maison en ordre lâche. Flandre.

- A. — Logis avec écurie attenante : 1 — écurie, 2 — « voute », 3 — corridor,
4 — cuisine, 5 et 7 — chambres, 6 — relaverie, 8 — fournil.
- B. — Grange : 9 — gerbier, 9a — aire.
- C. — Etables : 10 — porcherie, 11 — étable.
- D. — Chartil.

contre les incendies. Lorsque le feu se déclare dans une des annexes, il peut plus facilement être localisé si les bâtiments sont isolés que s'ils se touchent.

D'autres prétendent que c'est le souci d'agrandissements ultérieurs qui fait laisser de l'espace libre entre les différentes constructions. Ces arguments, pour faibles qu'ils paraissent à première vue, ne sont pas à rejeter sans examen.

Le danger d'incendie, par exemple, fut pendant de longs siècles, une perpétuelle menace dans les régions du nord, où les toits de chaume et les murs en clayonnage étaient une proie facile pour les flammes. La moindre imprudence pouvait y mettre le feu, et l'on s'imagine avec quelle facilité devaient flamber les immenses granges gorgées de paille et les étables dont le grenier servait de fenil. En cas de sinistre, la perte des récoltes était bien plus sensible que celle des bâtiments de valeur médiocre. Dans certaines communes, des ordonnances défendaient de couvrir en chaume, en vue de prévenir ces désastres ⁽¹⁾. Très fréquemment les granges ne sont pas seulement séparées des autres bâtiments mais reléguées à une distance appréciable.

Jusqu'au XIX^e siècle, l'emploi du chaume était pourtant général dans toutes les régions où dominait la maison en ordre lâche, et aujourd'hui encore plus d'une grande ferme des Polders a conservé son immense toit de chaume au-dessus des granges.

Le bois entraît aussi pour une très grande part dans la construction, non seulement comme bois de charpente, mais même dans les parois des granges qui étaient souvent exclusivement construites en planches. Toute l'annexe agricole des fermes du Pays de Waes est, encore maintenant, en bois et en paille (pl. XIII, B).

Le danger d'incendie est moindre dans les régions de constructions en dur, comme dans la moyenne Belgique et la région condrusienne, et là même le paysan s'en préoccupe ; nous ne croyons pas exagéré d'affirmer que, parmi les fermes construites en dur, 50 % ont la grange à une petite distance des autres bâtiments si pas complètement séparée d'eux (pl. XXVIII, B). Le

(1) R. BLANCHARD, ouv. cité, p. 310.

passage entre les deux parties de la ferme est du reste appelé « coupe-feu » ⁽¹⁾.

Quant à la possibilité d'agrandissements futurs, ce motif nous paraît devoir moins retenir l'attention ; s'il est certain qu'il est plus facile de construire un ajoutage à un bâtiment dont tous les côtés sont libres, il n'est pas moins vrai qu'il y a d'autres moyens très simples de développer des fermes isolées, comme elles le sont en Flandre, alors même que les bâtiments seraient serrés les uns contre les autres (fig. 36).

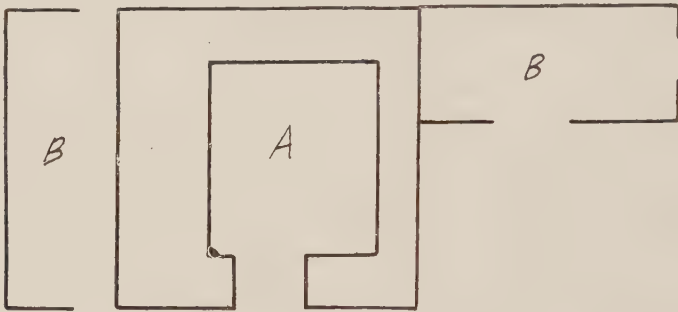


FIG. 36. — Plan d'agrandissement d'une ferme en ordre serré.

A. — Ferme primitive.

B et B. — Ajoutages possibles, mais seulement aux fermes isolées.

À côté de ces avantages, les fermes en ordre lâche offrent de sérieux inconvénients. Ceux-ci sont pour les fermes « du Bloote », en premier lieu, d'ordre climatérique. Les vents déchaînés du large, qu'aucun obstacle ne brise dans leur passage sur la plaine nue, redoublent d'impétuosité en s'engouffrant dans les vides laissés entre les constructions. Rien ne résiste à cette force sauvage : volets, portes, gouttières, tuiles, cheminées sont arrachés ; les seaux et les cuves renversés dans la cour, les pailles et les foin dispersés ⁽²⁾. Aussi a-t-il fallu parer à ces désagréments ; les vides ont été plus ou moins bouchés par des haies, des palissades, quelquefois même par des murs maçonnés.

⁽¹⁾ Le motif d'incendie est invoqué aussi par les paysans du pays de Caux en Normandie ; les bâtiments de la ferme, recouverts de chaume, y sont éparpillés dans une vaste cour.

⁽²⁾ Alfred RONSE et Th. RAISON, ouv. cité, t. I, p. 84.

Il faut noter encore que les frais, occasionnés par la construction de plusieurs bâtiments séparés, sont beaucoup plus élevés que pour les fermes en ordre serré ⁽¹⁾.

Au point de vue de sa fonction agricole, la ferme en ordre lâche ne paraît pas être fort pratique. Pour la moindre besogne à faire à l'étable ou dans la grange, il faut sortir de l'habitation, s'exposer aux vents et aux pluies et, en hiver, aux bourrasques de neige. Le bétail circule plus facilement en liberté entre les divers bâtiments, il est cause de dégâts et entrave les mouvements du charroi.

Enfin, la modernisation des exploitations agricoles, dans lesquelles le machinisme paraît être appelé à jouer un rôle de plus en plus grand, s'accommode plus facilement de l'habitation où toutes les parties se tiennent, que de la ferme à bâtiments éparpillés.

Nous croyons intéressant de noter, pour les déductions concrètes qu'on peut en tirer, les motifs qui ont décidé un fermier de Comines, commune au sud de la Flandre Occidentale, à reconstruire sa ferme, détruite pendant la guerre, en ordre serré, alors que jadis elle était en ordre lâche (fig. 37 et pl. XXIII, A).

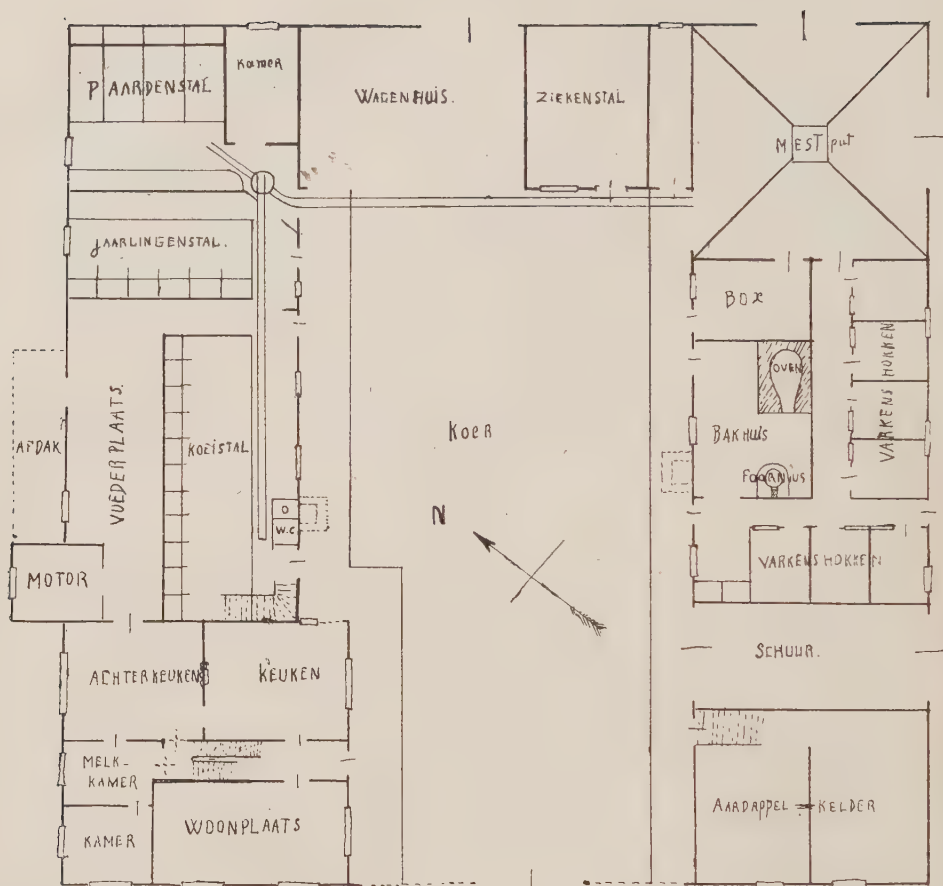
La ferme, comme on le voit, comprend trois parties : un bâtiment de fond flanqué de deux ailes perpendiculaires ; le côté libre est fermé par un grillage. Voici les multiples raisons qui ont poussé ce cultivateur à adopter le plan de la maison en ordre serré ⁽²⁾.

Il y trouve en premier lieu une notable économie de terrain bâti, la figure 38 fait ressortir clairement la chose.

Les constructions A. et B. de la figure sont égales comme volume, la hauteur étant supposée constante dans les deux cas. Tandis que dans le modèle A, 1 are seulement de terrain est pris sur l'exploitation, le modèle B soustrait 1,68 are au terrain productif, ce qui fait une perte de 0,68 are, quantité

(1) Un proverbe néerlandais dit : « Het huis bij de schuur laten », qui se traduit : ne pas séparer le logis de la grange ; ce qui veut dire : ne pas faire de dépenses inutiles.

(2) La ferme de Comines a obtenu le prix du roi Albert. Ce prix devait être attribué à la ferme la mieux conçue et dont le plan avait été dressé sur les indications du cultivateur-proprétaire, qui devait exploiter lui-même sa ferme.



Plan communiqué par M. l'architecte Fr. VAN DEN DAEL.

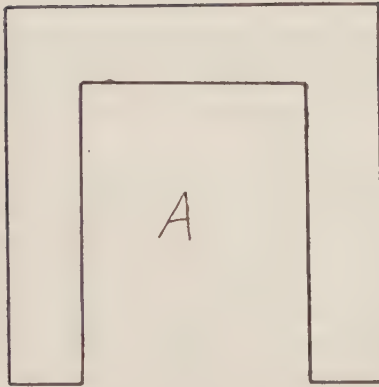
FIG. 37. — Plan de la ferme du roi à Comines.

Maison en ordre serré ; le côté libre de la cour est fermé par une grille.

appréciable dans un pays comme la Belgique où les terres sont aussi disputées.

En second lieu, grande est l'économie de maçonnerie : deux pignons au lieu de six.

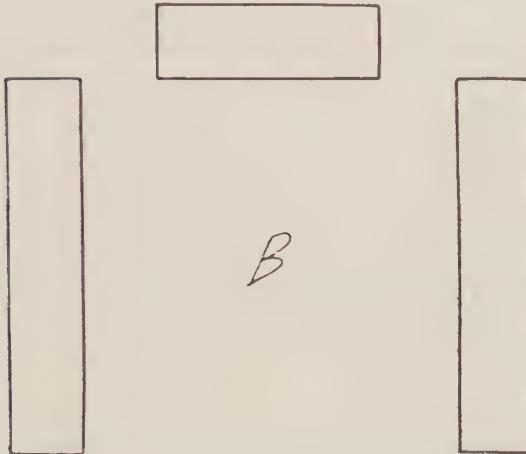
Mais, de l'avis même du cultivateur, le plus sérieux avantage que procure la contiguïté des bâtiments, est la simplification des travaux de la ferme ; de la cuisine, la fermière passe aisément dans l'étable pour traire les vaches ; on peut faire le tour de toutes les parties de la ferme, sans devoir sortir des bâtiments.



Ech. 1 : 200.

Superficie construite = 52 m².

Superficie improductive totale = 100 m².



Ech. 1 : 200.

Superficie construite = 52 m².

Superficie improductive totale = 168 m².

FIG. 38. — Comparaison des surfaces perdues pour l'exploitation, dans deux fermes de dimensions égales : A, en ordre serré ; B, en ordre lâche.

Le bétail, parqué dans l'enclos qui touche immédiatement à l'étable, ne risque pas de venir encombrer la cour intérieure, libre pour le travail des machines et la rentrée des attelages. Enfin, le soir venu et le grillage bien clos, la famille entière peut prendre son repos avec quiétude, assurée que son bien est soigneusement gardé.

Le danger d'incendie ne semble pas inquiéter outre mesure le paysan, encore faut-il ajouter que toute sa ferme est solidement construite en briques et en tuiles et que ces constructions ne se trouvent plus, de ce fait, dans les conditions de jadis ⁽¹⁾.

La plupart des fermes flamandes ont repris, dans leurs grandes lignes, leur aspect d'avant-guerre. Cette routine doit nous étonner d'autant moins que beaucoup de ces fermes sont exploitées en faire-valoir indirect. Ce sont les propriétaires de ces immeubles, ou plutôt leurs architectes et non pas les paysans eux-mêmes, qui ont fait le plan des nouveaux bâtiments d'exploitation. Est-il besoin de dire que des considérations, quelquefois bien différentes de celles qui auraient guidé le cultivateur lui-même, ont présidé à l'ordonnance de ces constructions !

Il faut tenir compte enfin de l'enracinement d'habitudes, plusieurs fois séculaires, qui ne se perdent que très lentement. Le paysan flamand ne voit pas les désavantages de l'éparpillement de ses bâtiments d'exploitation. Il faudrait qu'il puisse juger expérimentalement des divers types de maison. Ce fut le cas pour plusieurs flamands que le manque de terre a chassés de leur contrée vers les régions du sud. Nous en avons visités qui occupaient des fermes en ordre serré dans le Condroz. Ils reconnaissaient celles-ci supérieures aux fermes en ordre lâche de la Flandre.

⁽¹⁾ Ces considérations pourraient-elles engager les cultivateurs flamands à transformer leurs fermes ? La ferme de Comines, offerte à l'attention de la classe agricole par la distinction qui lui échet, a été visitée par plus d'un fermier qui est venu s'inspirer de ce modèle. Supposons que cet exemple ait été suivi dans quelques cas ; il faudrait alors attribuer à l'esprit d'imitation la nouvelle disposition adoptée par les cultivateurs. Il ne reste pas moins vrai que la première manifestation en a été voulue et choisie, en vue d'un but déterminé, et que son application ne s'est répandue qu'en raison des avantages qu'elle apportait aux fermiers. Nous n'avons insisté sur cet exemple isolé que pour montrer un processus possible de l'apparition et de la généralisation, dans une contrée, d'un type de forme de maison.

M. Demangeon attribue, en grande partie, à l'économie pastorale l'éparpillement des bâtiments d'exploitation ⁽¹⁾. L'élevage tint de tous temps une place importante dans l'économie rurale de la Flandre maritime et y semble donc en connexion avec l'espacement des bâtiments dans une pâture.

Dans la région herbagère du Pays de Herve, les fermes à deux bâtiments se faisant vis-à-vis paraissent aussi une heureuse adaptation à l'économie de la région. N'ayant pas de récoltes à abriter, la grange n'est pas indispensable ; le grenier au-dessus des étables suffit à la rentrée des foins. En construisant l'étable vis-à-vis du logis, l'herbager a tout le bétail sous sa surveillance ; de plus il soustrait le logis et la fromagerie aux odeurs et poussières provenant de l'étable. La ferme en ordre lâche n'est toutefois pas le seul type du Pays de Herve. Beaucoup de fermiers lui préfèrent la maison en ordre serré, dans laquelle le logis communique directement avec l'étable. Une pâture qui se prolonge derrière l'étable permet d'éviter le passage du bétail par la cour intérieure. Il y a même des fermes à deux bâtiments parallèles dont les deux côtés libres ont été clôturés par des grilles, ou des murs, pour empêcher le bétail d'entrer dans la cour.

A notre avis, l'économie pastorale détermine avant tout la dissémination des maisons au milieu d'une pâture, ainsi que nous l'avons montré dans le premier chapitre, plutôt que la séparation des bâtiments d'une même ferme.

La séparation des diverses bâtisses de l'exploitation agricole est d'ailleurs très ancienne. Les fermes celtiques, comme les « villa rustica » décrites par Meitzen d'après le plan de Vitruve ⁽²⁾ sont du type de la ferme en ordre lâche. De même la petite ferme belgo-romaine, reconstituée au musée du Cinquantenaire à Bruxelles, nous montre le logis, la grange et les étables en trois bâtiments distincts. Les plans des villas romaines d'Anthée et de Maillen, exposés au musée d'archéologie de Namur, indiquent aussi plusieurs bâtiments, en particulier pour la « villa rustica » ⁽³⁾.

(1) A. DEMANGEON, *L'habitation rurale en France*, p. 368.

(2) A. MEITZEN, ouv. cité, t. I, p. 356.

(3) Voir notamment dans les *Annales de la société d'archéologie de Namur* : E. DEL MARMOL, *Découvertes d'habitations Gallo-romaines dans la plaine de Berlaecomines*, t. II ; N. HAUZEUR, *Etablissement romain de Barcenne*, t. II ; E. DEL



Extrait de : L. VERRIEST, *Le régime seigneurial dans le comté de Hainaut*, p. 96.

FIG. 39. — Plan du château de Harvengt et des deux censes y attenantes. 1796.

Les deux censes figurées sur le plan sont des maisons en ordre lâche.

D'après M. Pirenne, la petite ferme franque du V^e siècle comportait plusieurs constructions séparées dans un enclos ⁽¹⁾. M. Schweisthal nous décrit la maison germanique d'une certaine importance comme une ferme à bâtiments distincts, vers le IX^e siècle ⁽²⁾.

Plus près de nous, sur les plans anciens que nous trouvons dans les archives, plans qui ne remontent pas au-delà du XVI^e siècle, la plupart des grandes fermes sont dessinées avec des bâtiments isolés, par exemple sur les plans terriers et parcellaires des abbayes d'Averbode ⁽³⁾ et de St-Trond ⁽⁴⁾.

Sur la figure 39, empruntée au travail de M. Verriest et représentant un plan du XVIII^e siècle ⁽⁵⁾, la cense d'en haut et la cense Ste-Anne ont chacune plusieurs constructions ; de même la figure 14 représente trois fermes en ordre lâche ⁽⁶⁾. La même disposition se remarque sur plusieurs autres figures, cartes ou plans parcellaires du travail de M. Verriest.

Ce plan n'était pas propre aux grandes fermes exclusivement. Quantité de petites exploitations avaient les bâtiments séparés dans un courtil. Ainsi donc, jusqu'à une époque très rapprochée de nous, la maison en ordre lâche n'est pas cantonnée seulement dans le nord-ouest du pays, mais répandue là aussi où dominent actuellement des fermes d'un type tout autre.

Que faut-il conclure de ce qui précède ? Nous sommes enclin à admettre que la ferme en ordre lâche fut pendant de longs siècles, si pas le type unique de la maison agricole, du moins le modèle le plus répandu. A une époque où les ruraux étaient eux-mêmes, le plus souvent, les artisans de leurs propres demeures, il était plus facile pour eux d'élever plusieurs constructions distinctes que d'agencer avec art les différents corps de bâtiments

MARMOL, *La villa d'Anthée*, t. XIV et XV ; A. MAHIEU, *La villa Belgo-romaine de Bauselonne à Mettet*, t. XXXIII, etc.

⁽¹⁾ H. PIRENNE, ouv. cité, t. I, p. 26. Voir également : L. VANDERKINDERE, *Introduction à l'histoire des institutions de la Belgique au Moyen-âge*, p. 116.

⁽²⁾ Voir texte cité, p. 216.

⁽³⁾ N^o 5009 de l'inventaire des archives ecclésiastiques aux Archives Générales du Royaume.

⁽⁴⁾ N^o 2082 et 2083 de l'inventaire des cartes et plans manuscrits aux Archives Générales du Royaume.

⁽⁵⁾ L. VERRIEST, *Le régime seigneurial*, p. 96.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, p. 108.

que comporte une ferme construite d'un seul bloc. Rappelons encore les considérations que nous avons développées plus haut, concernant la crainte des incendies et la prévision d'agrandissements futurs, et nous aurons un ensemble de motifs capables de justifier, en grande partie, le principe de la ferme en ordre lâche. Que d'autres influences aient agi dans le même sens, c'est possible si pas probable, mais nous n'en avons, jusqu'à présent, aucune preuve.

Le nombre de constructions desservant une exploitation agricole, comme la disposition de ses différents locaux, ne se répètent pas suivant un plan cliché, bien au contraire. Des types différents se localisent en des aires géographiques déterminées.

A. *Ferme de la plaine maritime.* — Cet organisme puissant groupe autour d'une cour spacieuse, pavée, défoncée au milieu pour le fumier, jusqu'à sept et huit bâtiments, tous séparés, comme nous l'avons vu; les espaces libres sont quelquefois fermés par des palissades. Ces bâtiments sont notamment : le logis, la grange, l'écurie, une ou deux étables, les porcheries, la charretterie, le fournil (pl. XXII).

La disposition de ces nombreuses constructions n'est pas uniforme, comme bien on le pense. Il y a toutefois un certain ordre dans la place assignée aux parties principales.

Face à l'entrée, gardée fréquemment par une porte monumentale, se trouve le logis, charmant tous ceux qui l'approchent par la fraîche et riante blancheur de ses murs, les couleurs gaies des tuiles et des peintures, les nombreuses fenêtres gourmandes de lumière, les portes largement ouvertes invitant le passant à entrer. Et quelle originalité dans la silhouette (pl. XXIV, A) ! Un toit en gradins, à trois sections, séparée chacune par un bout de pignon en maçonnerie, laisse deviner un arrangement intérieur particulier.

Dans la section centrale se trouve la cuisine, « het huis », qui est la chambre d'habitation où, la besogne finie, toute la famille se réunit autour du foyer, sous la vieille cheminée flamande. Du dehors on accède directement à cette pièce ; un paravent ou une cloison de bois empêche l'air vif de pénétrer trop directement à l'intérieur. De plus en plus pourtant l'entrée se fait par un petit

couloir dans lequel s'ouvre la porte de la cuisine. De la cuisine, on passe de plein-pied dans la « beste kamer », cuisine d'apparat et salon. Parfois le corridor sépare ces deux pièces. De l'une d'elles on monte par quelques marches dans la « vaute » ⁽¹⁾. Ce nom de vaute, ou voute, vient de ce que cette chambre surmonte une cave voûtée. La « vaute » correspond à la section élevée du logis. On y accède par un méchant escalier formé par quelques lattes de bois fixées sur une planche inclinée, qui ferme l'entrée de la cave.

Le petit corps de bâtiment, à l'extrémité opposée, est occupé par une laverie et le fournil. On y trouve le four et souvent un grand feu ouvert sur lequel on prépare la boisson chaude pour le bétail. Toutes ces pièces se suivent en enfilade du côté de la façade. A l'arrière une série de chambres plus petites sont réservées à des usages multiples : chambres à coucher, pièce pour la préparation du lait, relaverie, etc.

Toute l'ordonnance de cette construction, comme désaxée par un jeu de failles, est commandée par la cave.

Dans une région où la production laitière est intense, la nécessité s'impose d'une cave bien fraîche et en même temps très sèche pour la conservation du lait et du beurre. Une pièce à niveau du sol ne satisferait pas aux conditions de fraîcheur ; d'autre part la faible profondeur de la nappe aquifère empêche de creuser la cave à plus d'un mètre dans le sol. Il a donc fallu se résoudre à une solution intermédiaire ; enfoncer la cave d'un mètre et élever son plafond d'autant. Comme cette cave occupe l'extrémité du bâtiment, deux ou trois soupiraux, orientés au nord et à l'est, permettent d'établir un courant d'air qui assure la fraîcheur à la place. Creusée peu profondément dans le sol elle est préservée des suintements de l'eau souterraine ⁽²⁾. En « voultant » la cave on la soustrait à toute élévation de température pouvant venir de la maison même.

(1) Cette pièce est appelée aussi « voutkamer », « kelderkamer » = la chambre au-dessus de la cave ; « hoogkamer » = chambre élevée.

(2) Le creusement de la cave à un mètre peut être considéré comme un maximum. Dans la ferme « Bamburg », à Mannekensvere, reconstruite après la guerre, on avait porté la profondeur de la cave à 1 m. 32. L'eau n'a pas tardé à suinter et à atteindre une hauteur de 10 à 15 centimètres.

La dénivellation ne s'arrête pas à la cave ; elle se communique à la chambre qui la surmonte et se poursuit à travers le grenier jusqu'au toit. Dans la façade le rejet entre les deux parties de la maison se traduit dans l'alignement brisé des fenêtres. A l'autre bout de la maison la dénivellation est plus partielle ; le toit seul subit un abaissement par suite de l'absence de grenier au-dessus du fournil.

La « vaute » ne crée pas toujours une silhouette aussi pittoresque. Parfois elle ne se montre au dehors que par le niveau différent des fenêtres et les soupiraux à raz du sol. Le toit, dans ce cas, est d'un seul tenant ⁽¹⁾. Cet arrangement est moins coûteux et d'un entretien plus facile.

Le plus près possible du logis, y attendant quelquefois, se place l'écurie. Les chevaux représentent une grosse partie du capital

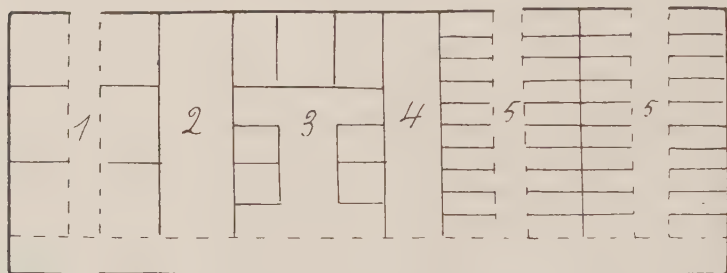


FIG. 40. — Nouvelle disposition de l'étable adoptée en Flandre.

1 — écurie, 2 — loge à nourriture, 3 — porcherie, 4 — loge à nourriture, 5 — étable.

d'exploitation ; aussi le paysan aime-t-il à les avoir près de sa demeure sous sa surveillance immédiate. Ils sont du reste gardés durant la nuit, un des valets ayant sa couchette dans l'écurie ⁽²⁾.

A droite et à gauche du logis se rangent les étables et la grange. Les anciennes étables s'étendent en longs boyaux bas et étroits.

⁽¹⁾ La chambre sur cave voûtée, dépassant le niveau du sol, n'est pas cantonnée à la Flandre maritime. Elle se rencontre aussi dans les fermes de la Flandre intérieure, du Brabant et de la Hesbaye, mais plus rarement.

⁽²⁾ Si tant est qu'on puisse appeler « couchette » le bac infect accroché, ainsi qu'une cage, au mur et que le domestique doit atteindre par une échelle. Cette situation commence à s'améliorer et une petite chambre est aménagée parfois dans l'écurie.

Jadis, on avait l'habitude de placer le bétail dans le sens de la longueur, en deux rangées, la tête du côté du mur ; un couloir au milieu permettait de distribuer la nourriture aux bêtes et de vaquer aux soins de l'étable. Cette disposition intérieure est en voie de transformation ; le plan, reproduit sur la figure 40, a été adopté dans plusieurs nouvelles fermes. Le bétail y est placé transversalement, la tête tournée vers des cloisons en maçonnerie. Grâce à ce système on réalise un notable gain de place et le travail est rendu plus aisé. Un couloir permet de circuler à travers toute l'étable. Celle-ci est de forme ramassée, moins longue et plus large que les étables de jadis.

La grange l'emporte sur toutes les annexes agricoles par ses dimensions énormes, écrasant de sa masse ce qui se trouve dans son voisinage immédiat. Elle occupe toujours un site de choix, près de l'entrée de la ferme, afin de faciliter la rentrée des moissons. Sur un des côtés, dans le sens de la longueur, l'aire coupe la grange d'outre en outre. Deux portes en commandent les issues, l'une très haute et large, l'autre moins grande, par où sortent les charrettes vides. Il y a en outre plusieurs petites portes pour les entrées et sorties habituelles. Parfois l'aire coupe la grange transversalement, à peu près vers le milieu de sa longueur. Cette disposition coïncide le plus souvent avec une issue vers la route et les champs (fig. 43).

Tout comme les étables, les granges se modifient légèrement ; on tend à en diminuer la hauteur et à gagner de la place dans le sens de la longueur, de manière à simplifier l'engrangement des céréales. Cette opération était singulièrement compliquée dans certaines fermes anciennes avec leurs granges démesurément élevées, telles, par exemple, les « bergschuren » ⁽¹⁾ dont il subsiste encore de nombreux exemplaires.

La « bergschuur », aux murs bas, de forme sensiblement carrée, se fait remarquer par son énorme toit à quatre versants

(1) « Bergschuur » appelée ainsi, d'après M. CLAERHOUT, *L'habitation rurale de la West-Flandre*, p. 258, parce que sa forme massive, avec toit en croupe, lui donne une apparence de montagne ; berg = colline, montagne.

L'étymologie nous paraît plus simple : « bergen » = remiser, cacher, mettre en sûreté. Le synonyme de « schuur » est d'ailleurs « bergplaats » = endroit où on remise quelque chose. Il n'y a donc aucune différence d'interprétation entre « bergschuur » et « bergplaats ».

(pl. XXIV, B). Ce toit est le plus souvent entièrement en chaume, parfois il se termine vers le bas par quelques rangées de tuiles. La hauteur totale de la grange, du sol jusqu'au faite, peut atteindre dix à douze mètres. Les bâtiments de ce type servent à la fois de grange et d'étable ; le milieu est occupé par l'aire, les bas-côtés par les étables, écuries et porcheries (fig. 41). Le toit descend

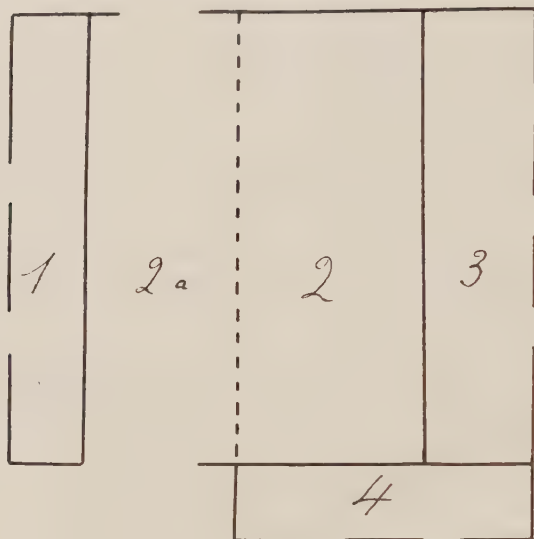


FIG. 41. — « Bergschuur », annexe agricole des fermes poldériennes.

1 — étable, 2a — aire, 2 — gerbier, 3 — écurie, 4 — porcherie.

Le bâtiment est recouvert d'un immense toit de chaume à quatre versants.

tellement bas que la porte charretière coupe la sablière, relevant une partie de la toiture. Lorsqu'un seul des bas-côtés est réservé au bétail, l'aire occupe le côté opposé et la porte charretière se place un peu en retrait.

Ces bâtiments originaux ne se rencontrent que dans la région poldérienne : polders de l'Escaut aussi bien que polders de la mer. Ils ont un aspect aussi curieux que pittoresque.

Par leur arrangement intérieur : la grange au milieu des étables ne formant qu'un seul bâtiment avec elles, par la disposition du bétail, la tête tournée vers le mur extérieur, et enfin par la forme pyramidale du toit, ces constructions ressemblent étrangement

aux fermes frisonnes du nord de la Hollande. Cette ressemblance a fait naître, très logiquement, l'hypothèse d'influences ethniques pour expliquer ces constructions assez exceptionnelles en Belgique.

M. Claerhout qui a fait des recherches persévérantes sur l'origine des granges pyramidales de la plaine maritime, est d'avis que les « bergschuren » auraient continué chez nous les traditions des colonies frisonnes installées, après l'occupation romaine, sur notre littoral ⁽¹⁾.

M. Uilkema, de son côté, dans son ouvrage « Het friesche Boerenhuis », a étudié d'une manière très approfondie l'évolution des fermes frisonnes dans les provinces septentrionales de la Hollande.

De nos jours deux types de maisons rurales se rencontrent en Frise : la « stelphuizinge » ⁽²⁾, grande ferme à un bâtiment, de forme carrée, où logis, étable et grange sont réunis sous un immense toit à quatre versants, et la ferme frisonne, proprement dite, comprenant trois bâtiments distincts mais accolés les uns aux autres dans le sens de la longueur.

Du premier type nous n'avons pas de représentants en Belgique ; du second il existe un exemple à Oudenburg (Polders). Dans toutes les autres fermes poldériennes, citées comme frisonnes, il n'y a que l'annexe agricole qui présente quelque analogie avec la stelphuizinge.

Or la stelphuizinge était inconnue en Frise avant le XVIII^e siècle, d'après M. Uilkema ⁽³⁾.

Le second type de ferme frisonne résulte de la fusion de deux autres types : la ferme d'élevage et la ferme d'exploitation mixte, fusion qui ne s'est opérée que vers le XV^e-XVI^e siècle.

Les plus anciennes fermes d'élevage n'avaient pas de grange, le foin étant conservé sous une toiture mobile. Elles se composaient essentiellement d'une étable, basse et allongée, séparée du corps de logis ⁽⁴⁾. Elles ne peuvent donc pas avoir servi de modèle à nos bergschuren flamandes.

(1) J. CLAERHOUT, *Colonies frisonnes dans la plaine maritime belge*, p. 179.

(2) K. ULKEMA, *Het friesche boerenhuis* ; J. CLAERHOUT, *L'habitation rurale de la West-Flandre*, p. 264 et p. 249, pl. 3.

(3) K. ULKEMA, ouv. cité, t. I, fig. XIII.

(4) *Ibid.*, t. I, fig. X.

Par conséquent, il n'y a que la ferme d'économie mixte qui aurait pu être, éventuellement, l'ancêtre de nos granges poldériennes.

M. Uilkema nous présente la ferme d'économie mixte, dans son stade le plus primitif, comme une masse trapue, grande grange avec étable, à laquelle étaient accolées deux pièces : le logis et la chambre à lait ; c'est le type de la ferme d'Oudenburg. On la retrouve ainsi aux environs du XIII^e siècle, et M. Uilkema ajoute, sans plus fixer de date, que ce type devait être plus ancien encore (1).

Dans l'hypothèse d'une origine frisonne des fermes du Bloote, on doit donc admettre une évolution postérieure, soit en Frise, soit dans les Polders, puisque une seule de nos fermes seulement est du type en ordre serré, comme les fermes frisonnes. Toutes les autres sont des maisons en ordre lâche, type inconnu en Frise.

Autre fait à signaler : le creusement d'une cave avec chambre élevée, disposition commune à toutes les fermes de la plaine maritime, ne fit son apparition en Frise que dans le courant du XVIII^e siècle, ce qui doit faire supposer, ou bien une infiltration récente chez nous de coutumes étrangères, ou bien la possibilité que des groupes d'hommes, de régions semblables mais non voisines, puissent arriver à une même conception de l'adaptation de leurs maisons à des besoins économiques identiques (2).

En dernière analyse, la possibilité d'une filiation entre les fermes frisonnes et celles des Polders ne repose que sur le plan et la forme d'une partie seulement de la ferme, grange et étables. Or le toit pyramidal à quatre versants, qui est un des arguments principaux en faveur de l'origine frisonne de ces granges (3), n'a été complètement réalisé, en Frise même, que dans la stelphuizinge

(1) Au XIV^e siècle ce plan aurait été modifié à la suite d'une évolution agricole : l'abandon des labours pour l'élevage.

(2) M. J. BURNHES note pareillement la ressemblance qui existe entre les formes d'installations des populations lacustres, formes résultant d'un même besoin de défense chez des groupes ethniques très différents ; *La géographie humaine*, t. I, p. 109.

(3) M. SWAB, considère comme prototype des maisons à toit pyramidal du nord-ouest de l'Allemagne et du littoral de la mer du Nord, la hutte formée uniquement d'un toit, sans mur aucun : la « Dachhutte ». De la côte nordique, ces types de construction se seraient répandus vers le sud, jusque dans les Alpes suisses, par la Forêt Noire ; *Das Schweizerhaus*, pp. 5 et 103.

par conséquent vers le XVIII^e siècle ⁽¹⁾. Comme nous le verrons dans la dernière partie de ce chapitre, cette forme caractéristique du toit est une forme constructive, due en partie au plan de la grange, mais dont la raison première est fonction de la nature des matériaux de construction.

On doit noter encore la ressemblance du mode de construire des Frisons et des Saxons, ainsi qu'il ressort de la comparaison des études de M. Uilkema et de M. Pessler ⁽²⁾. La stelphuizinge frisonne semble une copie exacte de l'ancienne maison saxonne. L'histoire nous parle d'ailleurs d'invasions saxonnes et frisonnes sur le littoral belge ⁽³⁾. La bergschuur pourrait donc, tout aussi bien, être une survivance saxonne. Enfin, d'après Meitzen, la maison frisonne et la maison saxonne seraient apparentées au type celtique et découleraient directement de celui-ci ⁽⁴⁾. De sorte qu'en dernière analyse l'annexe agricole des fermes poldériennes pourrait revendiquer trois origines : celtique, frisonne et saxonne. Or, en partant de l'état actuel, on ne retrouve, avec quelque certitude, la suite des évolutions successives de ces types de fermes, que jusqu'au XII^e siècle tout au plus. Raccorder ces formes aux maisons primitives des Celtes, Frisons et Saxons, à travers plusieurs siècles, alors que l'histoire ne nous apprend rien à ce sujet, nous paraît pour le moins audacieux.

Les « bergschuren » sont peu appréciées par les paysans. Pour engranger les moissons, ensuite la paille, après le battage du blé, il faut trois ou quatre hommes pour tasser les gerbes dans les combles. Au taux des salaires actuels, cela fait une énorme dépense de main-d'œuvre ; le travail n'est pas non plus sans présenter quelque danger. Aussi ce genre de construction est-il délaissé en faveur de bâtiments plus bas et allongés.

La bergschuur de la ferme Fleriskot à Leffinghe (pl. XXIII, B) a été reconstruite, par ordre du Gouvernement, dans son état d'avant guerre. Les murs ont 2,50 mètres de haut, la hauteur totale

(1) K. UILKEMA, ouv. cité, Atlas, pl. 4.

(2) K. UILKEMA, ouv. cité, et W. PESSLER, ouv. cité, plan p. 112.

(3) J. VERCOULLIE, *De taal der Vlamingen* dans : *Vlaanderen door de eeuwen heen*, t. I, p. 197 ; H. PIRENNE, ouv. cité, t. I, p. 17 ; R. BLANCHARD, ouv. cité, p. 145 ; Ed. JONCKHEERE, *L'origine de la côte de la Flandre*, pp. 13 et 30.

(4) A. MEITZEN, ouv. cité, t. II, plan. p. 92 ; J. FLACH, ouv. cité, p. 11 et ss.

jusqu'au faite est de 11 mètres environ. Les côtés sont occupés par les étables et la porcherie, tout le reste du bâtiment est réservé aux moissons. On imagine aisément de quelle place énorme on peut ainsi disposer ; et on voit cette chose surprenante : une grange à moitié vide, alors que les moissons sont conservées en grandes meules à côté d'elle. Le personnel manque pour entasser les moissons dans le bâtiment trop élevé ; d'autre part l'emploi de la batteuse mécanique rend le travail au dehors plus aisé. Comme le battage se fait immédiatement après la récolte, il n'est pas urgent de rentrer la paille, moins sensible que les grains à l'humidité. Aussi la bergschuur du Fleriskot n'est-elle plus qu'une curiosité, une reconstitution historique si on veut, peu en rapport avec l'état présent de l'économie rurale. Le fermier actuel aurait trouvé un meilleur outil dans une grange de type moderne, moins pittoresque et moins décorative sans doute, mais plus adaptée à son exploitation.

La coutume de conserver les récoltes en meules date déjà d'une cinquantaine d'années. Lors de la grande crise des céréales par suite de l'introduction sur nos marchés des blés étrangers, les cultivateurs ont tourné leur activité, plus qu'auparavant, vers l'économie herbagère. L'augmentation du cheptel entraînait un développement des étables auquel les propriétaires ne voulurent pas toujours souscrire. Dès lors le fermier fut obligé de transformer une partie de sa grange en étable, au moyen de minces cloisons de planches ou de maçonnerie légère. La moisson qui de la sorte ne pouvait plus être engrangée, était laissée dehors en meules, quelquefois abritée sous des hangars.

L'annexe agricole des fermes de la plaine maritime comprend encore la porcherie, le colombier, le chartil et, dans les vieilles fermes, le « roskot ». Cet ancien manège est de forme carrée ou polygonale, et coiffé d'un cône de chaume (fig. 42). Un bras de levier communique, par le sommet du toit, avec un axe commandant le mouvement de deux meules. Ce bras de levier était mu par un cheval, d'où le nom de « roskot » ⁽¹⁾.

Comme on vient de le voir c'est à la quantité et à la diversité de leurs bâtiments, comme aussi à leurs formes originales, que

⁽¹⁾ Ros = cheval.

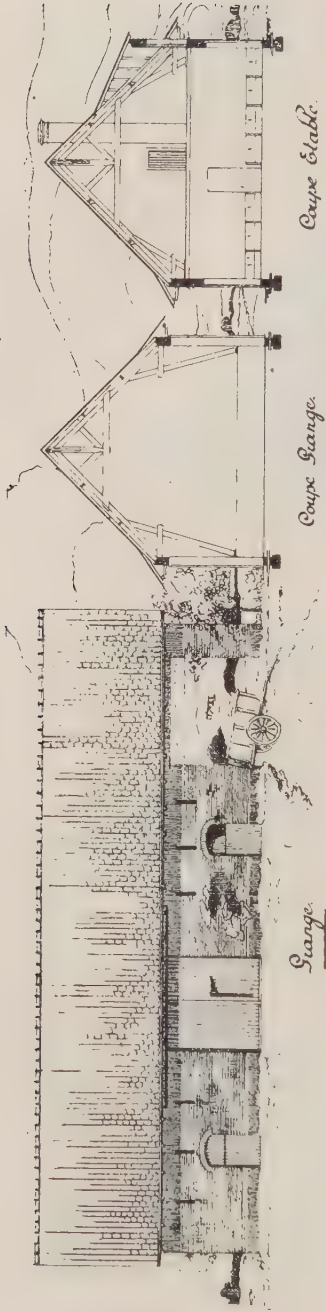
les fermes poldériennes doivent leur aspect heurté et quelque peu désordonné, aspect qui leur donne un cachet singulièrement archaïque. Les fermes du Bloote sont parmi les plus « personnelles » du pays.



FIG. 42. — « Roskot » des fermes poldériennes.

B. *La hofstede*. — Dans la Flandre intérieure, la hofstede a invariablement ses trois bâtiments, réguliers et distincts, disposés de la même manière : au fond de la cour, l'habitation du fermier suivie souvent de l'écurie, sur un des côtés, la grange et le chartil et, en face, les étables. Ces bâtiments occupent ainsi les trois côtés d'un rectangle.

Le logis est pareil à celui de la ferme poldérienne que nous avons décrite : construction sans étage dans laquelle on retrouve la « vaute ». L'étable s'étend en un bâtiment allongé, la grange est un vaste cube de forme simple. Une multitude d'annexes s'accrochent à ces bâtiments principaux et donnent à l'ancienne hofstede une apparence un peu décousue qui frappe davantage, depuis la guerre, au milieu des nombreuses fermes nouvelles, taillées exactement aux dimensions de l'exploitation présente. Chez certains paysans cependant cette manie d'ajoutages est



Extrait de : Onze werking in verwoest Vlaanderen. Uitgave van den Belgischen Boerenbond.
 FIG. 43. — La « hofstede » de Flandre. Reconstruction d'après guerre.

à tel point ancrée qu'ils ont déjà éprouvé le besoin d'en charger leurs nouvelles constructions. Dans celles-ci le plan primitif a été suivi un peu partout (fig. 43). Quelquefois le logis s'est avancé à l'avant-plan de la cour, faisant face à la route dont il n'est distant que de quelques mètres. Les deux ailes latérales s'avancent dans les champs. Tout l'ensemble y gagne en « bonne tenue » ; le fumier, le désordre des instruments abandonnés, la cour jonchée de débris de fourrage et de paille, toutes choses peu agréables à l'œil, sont cachés maintenant par le logis.

Les fermes du Houtland sont beaucoup plus petites, mais conservent la disposition de la hofstede. Quelquefois les bâtiments ne sont que deux, perpendiculaires l'un à l'autre ; le logis est mur à mur avec l'étable, la grange et le chartil (en annexe) sont à quelque distance. En outre les fermes du Houtland s'entourent plus fréquemment d'un enclos que celles de l'extrémité occidentale de la Flandre intérieure.

C. *Maisons du Pays de Waes.* — Le plan de la hofstede se retrouve partiellement dans la maison agricole du Pays de Waes ; ici cependant les bâtiments sont toujours dans un enclos de verdure. L'annexe agricole est près de l'entrée du courtil, à proximité de la route ; la demeure du cultivateur se cache derrière des arbres fruitiers en quinconce, en un réel isolement, au fond de la cour. Le fournil est relégué à quelque distance des autres bâtiments qui, fréquemment, ne forment que deux constructions distinctes (pl. XIII, A). Parfois, enfin, deux maisons occupent un seul enclos. Les logis sont alors contigus et, de part et d'autre, s'allongent les deux annexes agricoles ; une haie basse, aboutissant près des maisons, sépare l'exploitation en deux.

2 — Maison en ordre serré

A l'approche des terres limoneuses, les maisons en ordre lâche de la plaine flamande cèdent la place à une autre variété de la maison à plusieurs bâtiments : la maison en ordre serré (fig. 44). Celle-ci domine dans toute la zone limoneuse et, au-delà de la Sambre-et-Meuse, dans la région condrusienne (fig. 34).

Au lieu de s'éparpiller sans ordre aucun, les divers bâtiments

de l'exploitation se rangent régulièrement le long des quatre côtés d'un quadrilatère, et se rapprochent jusqu'à se toucher et se souder intimement, enserrant ainsi une cour intérieure (pl. XXV). Toute la vie de la ferme se concentre dans cette enceinte emmurée, hermétiquement close, qui ne communique avec le dehors que par une ou deux lourdes portes charretières. Par l'entre-bâillement

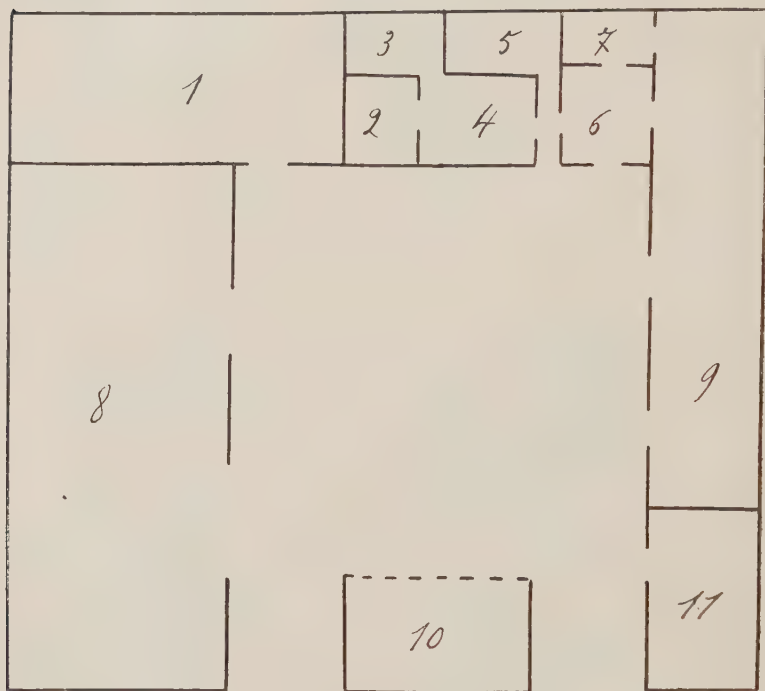


FIG. 44. — Maison en ordre serré.

1 — écurie, 2, 3 et 5 — chambres, 4 — salon, 6 — cuisine, 7 — laverie, 8 — grange, 9 — étable, 10 — chartil, 11 — porcherie.

des battants, on aperçoit, au fond de la cour, face à l'entrée, le logis d'un aspect cossu mais peu décoratif. Le rez-de-chaussée est généralement élevé de deux ou trois marches. De part et d'autre d'un couloir central s'alignent, en façade, la cuisine, le salon et le bureau. Si la maison n'a pas d'étage, ce qui devient assez rare, ces pièces se continuent par des chambres à coucher,

et on peut voir alors une série de sept ou huit fenêtres dans la façade (pl. XXIX, A).

Comme dans les Polders, la grange occupe une place importante dans les grosses fermes des terres limoneuses et du Condroz ; elle forme un des longs côtés du quadrilatère ; les deux derniers côtés sont réservés à l'écurie, (à moins que celle-ci ne soit attenante au logis), aux étables, porcherie, chartil, etc. Quelquefois il n'y a pas de bâtiment spécial pour la remise des charrettes et des outils. La journée finie tout est rangé sous la grande porte charretière. Celle-ci est souvent surmontée d'une tourelle originale et pittoresque : le colombier.

Habituellement il y a communication entre le logis et les étables. Un trottoir, tout autour de la cour, protégé par l'avancée du toit en auvent, permet d'atteindre à sec, par mauvais temps, les autres parties de l'annexe agricole.

La ferme en ordre serré apparaît comme un type parfaitement adapté aux vastes exploitations et à leurs productions variées ⁽¹⁾. Nous n'avons qu'à rappeler ici les inconvénients notés à propos des fermes en ordre lâche des Polders : complication des travaux intérieurs de la ferme, gaspillage de terrains productifs, fortes dépenses de construction et d'entretien, etc., pour comprendre que la ferme en ordre serré présente plus d'un avantage pour son exploitant.

Elle offre quelques formes diverses (fig. 45).

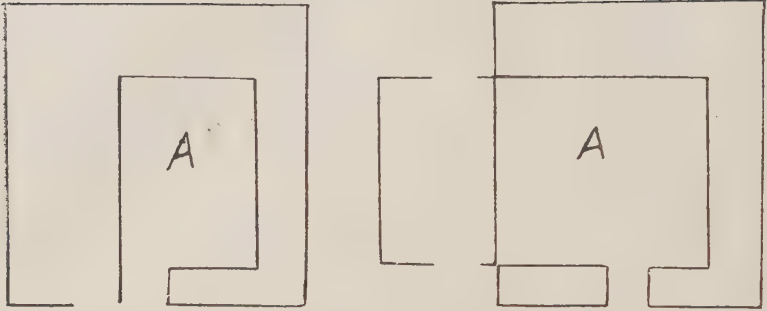
A. *Le quadrilatère fermé.* — La forme la plus parfaite de la maison en ordre serré est réalisée dans la construction carrée ou rectangulaire (pl. XXV). Elle est connue sous le nom de « cense wallonne », sans doute parce que, dans notre pays, son domaine le plus étendu est dans les provinces wallonnes. On la retrouve toutefois en pays flamand et, sur de très vastes régions, en dehors de la Belgique (fig. 45 A - 1).

Les motifs que nous avons allégués, dans notre premier chapitre, pour expliquer la concentration des habitations de la région hesbignonne, c'est-à-dire : l'économie des terres fertiles et riches, trouvent également leur application dans la forme des fermes en quadrilatère fermé. La lecture des plans cadastraux Popp ⁽²⁾ et

(1) A. DEMANGEON, *L'habitation rurale en France*, p. 367.

(2) P. C. POPP, *Atlas cadastral de Belgique*.

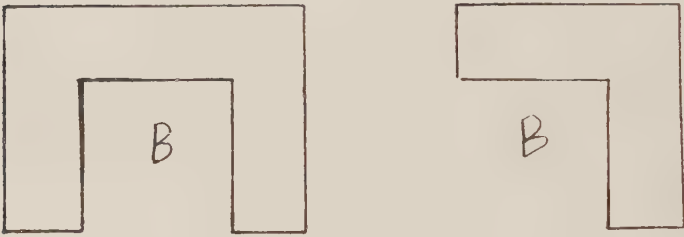
A. — Quadrilatères fermés.



1. — Type de la cense wallonne.

2. — Quadrilatère fermé, mais avec grange en saillie.

B. — Maisons en ordre serré à trois ou deux bâtiments.



C. — Type mixte : certaines parties de la ferme sont soudées entre elles, d'autres sont séparées.

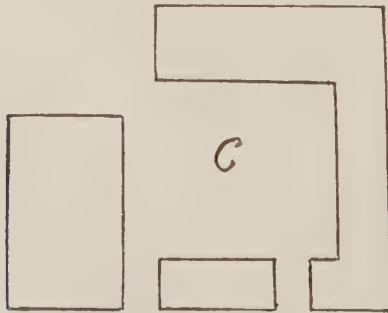


FIG. 45. — Variétés de la maison en ordre serré.

des cartes topographiques au 20.000^e conduit à des observations intéressantes : les fermes en quadrilatère régulier ne sont pas toujours parmi les plus importantes du pays ; en outre elles sont souvent construites mur à mur avec d'autres habitations. Le souci de réunir le plus de bâtiments possible sur le moindre espace est manifeste. De la nature des matériaux de construction, comme du bon état de conservation des bâtiments, on peut déduire que ces fermes ne sont pas très anciennes ; leur construction ne doit pas remonter à plus de un ou deux siècles tout au plus.

Toute la circulation entre la ferme et les champs s'écoule par les deux immenses portes jumelées : l'une donnant sur la cour intérieure, l'autre s'ouvrant directement sur la grange (pl. XXVI, B).

Lorsque la grange occupe le fond de la cour, deux portes coupent le bâtiment à front de rue : étable ou porcherie (pl. XXVI, A). Les charrettes chargées de moissons, entrent par l'une de ces portes et, les gerbes engrangées, sortent par l'autre, sans avoir à effectuer de manœuvre difficile que le manque de place dans la cour intérieure rendrait impossible. Enfin, lorsqu'il y a un certain espace libre autour de la ferme, on voit assez fréquemment la grange faire saillie, touchant à peine les autres bâtiments ; ceci, encore une fois, dans le but de faciliter la rentrée des moissons (fig. 45, A-2).

B. Fermes à trois et deux bâtiments. — Dans les exploitations de moindre importance, trois côtés de la cour seulement sont occupés par des bâtiments ; le quatrième est fermé par un mur ou par une grille (pl. XXIII, A). Lorsque l'exploitation est plus réduite encore, il n'y a plus que deux bâtiments formant équerre (pl. XIV, A et fig. 45, B).

C. Types mixtes. — Il n'est pas rare non plus de voir la grange séparée complètement des autres bâtiments, ceux-ci restant soudés entre eux (pl. XXVIII, B). Nous retrouvons ici la préoccupation d'éviter les dangers d'incendie. Alors même que toute la construction est en dur : briques et moellons calcaires ou psammitiques, le paysan estime prudent d'isoler la grange, dans laquelle les incendies sont toujours à craindre. C'est établir un « coupe-feu ». Si les possibilités d'incendie inquiètent à ce point les occupants de

constructions en dur, à plus forte raison ont-elles dû être un sujet de continuel souci pour les habitants de maisons que la nature des matériaux de construction rendait particulièrement inflammables.

Dans les fermes anciennes on rencontre quelquefois les combinaisons les plus curieuses. Ce qui les distingue, avant tout, c'est leur forme déjetée, provenant de la disposition irrégulière des bâtiments et des constructions attenantes. Avec l'énorme grange voisine le toit bas du chartil, auquel fait suite la porcherie plus basse encore. Puis c'est l'étable, de nouveau plus élevée, dépassée à son tour par l'étage du logis. Tout, dans cet ensemble hétéroclite, laisse deviner le résultat plus ou moins heureux de transformations successives. Il n'y a guère que les fermes en plein champ, ou un peu à l'écart, qui offrent de ces aspects désordonnés. Ces incohérences sont beaucoup plus rares en Hesbaye et dans le Condroz, où la concentration des maisons rend les changements malaisés et impose, dès le début, un plan plus régulier.

Toutes ces variétés (fig. 45) se rencontrent pêle-mêle dans le domaine de la maison en ordre serré. L'importance de la ferme détermine en général le type particulier de la maison, sauf peut-être en Hesbaye, région de très grande culture, où la concentration progressive des maisons du village a fait prévaloir le quadrilatère fermé. Dans les contrées, où petites et grandes exploitations s'entremêlent, les petits cultivateurs ont une tendance à s'inspirer du plan compliqué des grandes fermes, plutôt que d'adopter le type de la maison à bâtiment unique, si bien approprié à la petite exploitation. Ce sont eux qui habitent les petites fermes à deux ou trois bâtiments, dont le développement suit les fluctuations des mouvements agricoles. Lorsqu'une période de prospérité permet de réaliser quelques économies, le petit cultivateur s'empresse d'agrandir sa grange ou d'en construire une nouvelle, de transformer le logis en étable et d'élever une nouvelle demeure. Viennent des années de crise, comme celles de 1870-1880, l'annexe agricole devient trop grande ; une partie est abandonnée et finit par tomber en ruines.

On a voulu retrouver l'origine des maisons en ordre serré, et particulièrement des fermes en quadrilatère, dans la « villa rustica » romaine (1). On a aussi qualifié de type franc la

(1) F. CUMONT, ouv. cité, p. 42.

disposition des bâtiments de la ferme autour d'une cour carrée et fermée ⁽¹⁾.

Nous avons fait allusion déjà au plan de la petite ferme belgo-romaine reconstituée au musée du Cinquantenaire, à la description que donne Meitzen ⁽²⁾ de la « villa rustica », aux nombreuses découvertes de substructions de villas romaines, publiées dans les Annales de la Société d'Archéologie de Namur ⁽³⁾ ; tous ces documents montrent des maisons en ordre lâche. La disposition des bâtiments ne rappelle en aucune manière un plan serré.

Quant à l'origine franque, s'il est vrai que les maisons en quadrilatère fermé peuvent se réclamer de cette origine, ce serait un quatrième type franc à ajouter à ceux décrits par M. Flach, par A. Meitzen et par M. Pirenne ⁽⁴⁾ !

L'impression de forteresse que produisent les constructions massives, aux énormes murs sans fenêtres, aux portes solidement verrouillées, a fait naître l'idée que la ferme en ordre serré avait été construite de la sorte dans un but de protection contre les pillages, fréquents aux époques troublées, notamment au début des temps modernes ⁽⁵⁾.

Cette idée mérite qu'on s'y arrête un moment. Les fermes portant un millésime sont abondantes dans toute la moyenne Belgique. Quoique ces dates ne correspondent pas toujours à l'année de la construction de la ferme, elles indiquent cependant que des transformations notables ont été faites, à ce moment, aux bâtiments. Or les chiffres qui reviennent le plus fréquemment se placent entre le XVI^e et le XVIII^e siècle ⁽⁶⁾. On sait que ces époques furent parmi les plus agitées que la Belgique ait traversées ⁽⁷⁾. Après les interminables guerres religieuses du XVI^e siècle,

(1) J. CLAERHOUT, *L'habitation rurale en West-Flandre*, p. 261 ; A. RONSE et Th. RAISON, ouv. cité, t. I, p. 24 et ss.

(2) A. MEITZEN, ouv. cité, t. I, p. 356.

(3) Voir note 3 de la p. 227.

(4) J. FLACH, ouv. cité, p. 13 et ss. ; A. MEITZEN, ouv. cité, t. III, p. 213 ; H. PIRENNE, ouv. cité, t. I, p. 26.

(5) E. de LAVELEYE, *Essai sur l'économie rurale*, p. 161 ; A. COSYN, *Le Brabant inconnu*, pp. IX et 5.

(6) Voir : *Relevés des fermes de la province de Namur*, croquis de L. HENRY et L. LEBRUN, notices archéologiques de L. LEBRUN.

(7) H. PIRENNE, ouv. cité, t. IV, p. 407 et ss. ; Fr. VAN KALKEN, *Histoire de Belgique*, pp. 358 et 359.

des bandes de mercenaires, jadis à la solde de l'Espagne, étaient restées dans le pays et troublaient la quiétude des campagnes. Au siècle suivant, le passage et le séjour des armées de Louis XIV n'ont guère changé cet état de choses. Aussi conçoit-on sans peine que, devant la crainte continuelle des pillards et des maraudeurs, les cultivateurs aient songé à mettre leurs biens en sécurité derrière de solides murailles et de lourdes portes. Le besoin de défense ne fut-il pas assez impérieux quelquefois pour décider les hommes à se choisir des sites d'abri, par ailleurs peu favorables à l'habitat ?

Sans aller jusqu'à changer l'emplacement de leurs villages, (la plaine hesbignonne, pas plus que les faibles ondulations du Condroz, ne fournissent des sites de refuge), les paysans ont dû songer à défendre leur bien de la seule manière possible pour eux. Il faut ajouter que nombre de ces fermes sont d'anciennes fermes-châteaux, ayant appartenu aux petits seigneurs ruraux qui furent longtemps, avec le clergé, les seuls détenteurs des terres ⁽¹⁾. Des restes, maintes fois transformés, de ces anciennes demeures seigneuriales sont encore très nombreux dans la région des maisons en ordre serré. Les vieux donjons, la solidité des murs extérieurs, témoignent suffisamment du caractère défensif de ces appareils.

3 — Ferme fermée

Une importante catégorie de fermes de la moyenne Belgique s'écartent, par la disposition de leurs bâtiments, du type que nous venons de décrire.

Chaque partie de la ferme : corps de logis, étables, grange, forme une construction distincte, séparée de sa voisine (fig. 46). Ceci fait songer à la maison en ordre lâche. Toutefois les intervalles entre ces bâtiments sont clos par des murs ou par des appentis de construction plus récente (pl. XXVII et XXVIII, A). C'est en quelque sorte un type de transition entre la maison en ordre lâche et la maison en ordre serré.

Nous assistons probablement ici à l'élaboration d'un système de protection. Dans la ferme en ordre lâche, ouverte de tous côtés, bétail et récoltes ne sont guère en sûreté. Il y a sans doute le fossé,

(1) H. PIRENNE, ouv. cité, t. I, p. 145 ; L. VANDERKINDERE, *Introduction à l'histoire des institutions de la Belgique au Moyen-âge*, pp. 291 et ss.

rempli d'eau, entourant les bâtiments de ferme qui, notamment dans les Polders, pouvait être un moyen de défense. Mais cette protection n'est pas toujours efficace, et n'est possible que dans les régions où l'eau est abondante.

L'idée de « fermer la ferme » au moyen de murs était tout indi-

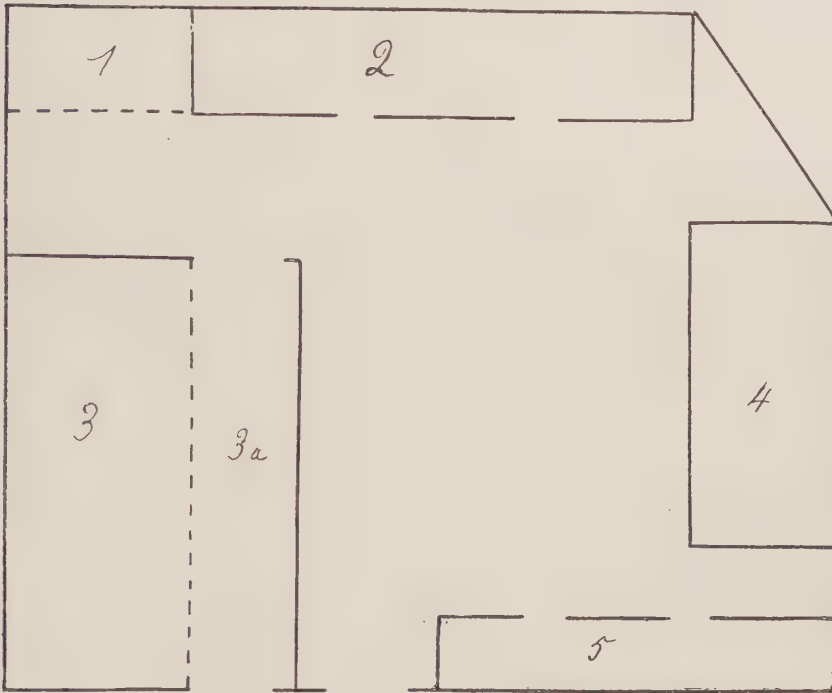


FIG. 46. — Ferme fermée.

1 écurie, 2 — logis, 3 — grange, 3a — aire, 4 — étable, 5 — porcherie.

Tous les bâtiments sont séparés les uns des autres.

Des grillages ou des murs ferment la cour.

quée, et nous sommes porté à croire que plusieurs fermes fermées furent jadis des maisons en ordre lâche. En examinant de près certaines de ces fermes, on devine une gêne dans l'exercice des travaux agricoles. Ainsi la grange est souvent d'un accès difficile. Jadis, avant la clôture, les chariots pouvaient sans doute circuler aisément par les intervalles qui séparaient les bâtiments. Maintenant que la grange elle-même est encastrée dans des murailles

ou des constructions, les charrettes n'y pénètrent plus qu'avec peine.

Ceci confirme notre manière de voir, exposée plus haut et appuyée sur des documents historiques : à savoir que le type de la maison en ordre lâche dut occuper jadis une aire géographique beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui, et avoir été représentée dans toutes les régions de grande culture du pays.

De la ferme fermée à la ferme en ordre serré il n'y a qu'un pas. Rien ne s'oppose même à ce que ces deux types soient à peu près contemporains. Les incendies de fermes étaient chose courante aux époques troublées ⁽¹⁾. Leur reconstruction pouvait amener, dans leur plan primitif, des transformations déterminées par les soucis du moment.

De quelle époque peuvent dater la ferme fermée et la ferme en ordre serré dans nos régions ?

Elles sont certainement antérieures aux temps modernes, puisque, sur les plans terriers du XVI^e siècle, figurent déjà des fermes en ordre serré. Elles y sont indiquées comme construites en briques et en ardoises, matériaux qui diminuent les dangers d'incendie. Si d'autre part on songe que, vers le XII^e-XIII^e siècle, la petite culture seule était compatible avec le système agraire alors en vigueur ⁽²⁾, on est en droit de se demander si le type des grandes fermes était déjà connu chez nous, en dehors des censes seigneuriales et abbatiales qui elles-mêmes n'ont pris leur plus grande extension que vers cette époque.

Quant à la maison agricole la plus répandue au Moyen-âge, le « courtil », les historiens la décrivent comme une maison en ordre lâche au milieu d'une exploitation ⁽³⁾.

Ainsi donc en nous basant sur les documents qui nous font connaître l'état passé des habitations rurales dans nos régions, nous croyons voir, parmi les variétés de maisons à plusieurs bâtiments, comme une évolution de la maison en ordre lâche vers la maison en ordre serré, par l'intermédiaire de la ferme fermée.

(1) A. HEYLEN, ouv. cité, p. 11 et ss. ; G. SIMENON, *L'organisation économique de l'abbaye de St-Trond*, pp. 54 et 55.

(2) H. SMETS, *Henri I, duc de Brabant*, 1190-1235, p. 303 ; V. BRANTS, ouv. cité, p. 77 et ss.

(3) L. VERRIEST, *Le comté seigneurial du Hainaut*, p. 109 et figure de la même page.

Nous déplorons que de plus nombreux témoignages historiques ne nous permettent pas de donner de cette hypothèse une confirmation certaine.

Fermes en ordre serré et fermes fermées ne se groupent pas en régions géographiques distinctes (fig. 34). Les premières sont peut-être un peu plus nombreuses en Hesbaye où, par mesure d'économie de bonne terre cultivable, on s'explique que les maisons se soient serrées davantage ; on y rencontre cependant bon nombre de fermes fermées. Dans le Brabant, le Hainaut et le Condroz il est difficile d'estimer quel est celui des deux types qui l'emporte.

Certaines fermes d'élevage du Pays de Herve pourraient se classer également dans la catégorie des fermes fermées. Elles se composent essentiellement, nous l'avons vu, de deux bâtiments, logis et étable, qui se font vis-à-vis. Toutefois pour empêcher que le bétail, parqué dans les prés d'alentour, ne vienne encombrer la cour, on a réuni les bâtiments par des maçonneries de manière à avoir une enceinte fermée (pl. XXIX, B). Les fermes d'élevage à deux, trois ou quatre bâtiments en ordre serré, sont pourtant aussi nombreuses que les fermes fermées. M. Bihot attribue au conflit entre deux systèmes différents d'économie rurale la pluralité des types de maisons du Pays de Herve ⁽¹⁾.

On pourrait se demander pourquoi la Flandre est seule restée fidèle au type primitif de la maison en ordre lâche ? Cette région est la seule du pays où, jusqu'au XIX^e siècle, les très grandes fermes étaient encore construites en matériaux inflammables : chaume et bois et, par conséquent, les dangers d'incendie y étaient plus grands qu'ailleurs. Nous n'irons pas jusqu'à affirmer que telle est la cause unique du maintien de la ferme en ordre lâche en Flandre ; il y a là cependant une coïncidence qui mérite d'être signalée.

(1) Ch. Bihot, ouv. cité, p. 11 et ss. Voir également les nombreux plans et figures des variétés de fermes herviennes qui illustrent cet ouvrage.

TROISIÈME. PARTIE

Aspect extérieur des maisons rurales

I

VALEUR GÉOGRAPHIQUE DE L'ASPECT EXTÉRIEUR

Associations régionales des habitations suivant leur importance, formes-types des maisons résultant de leur plan interne; voilà suffisamment établie, croyons-nous, « la personnalité foncière », suivant l'expression de M. Demangeon ⁽¹⁾, de la maison rurale en Belgique.

Et cependant celui qui connaît le pays, l'ayant parcouru en tous sens, des collines sableuses du littoral à la crête de l'Ardenne, de la Meuse limbourgeoise à la Flandre intérieure, doit avoir le sentiment, au terme de nos descriptions pourtant répétées, d'une lacune dans l'image des visages familiers de nos maisons campagnardes. Entre la chaumière de la Campine et la maison de l'Ardenne, il n'y a pas que la forme étirée de l'une et plus ramassée de l'autre qui lui parut être la seule marque de leur originalité. Il n'a pas songé davantage que la maison cubique du Pays Gaumais était la sœur jumelle de la ferme genre « cube rouge », récemment apparue un peu partout dans le pays. Ces quatre types d'habitations, si différents extérieurement, sont conçus pourtant sur le même plan : celui de la maison tri-cellulaire.

Il manque donc quelque chose à notre exposé ; nous n'avons pas épuisé, jusqu'à présent, la somme des caractères qui individualisent, dans le paysage, nos habitations rurales. Les maisons, en effet, s'habillent suivant les localités et la mode, de blanc, de gris ou de rouge ; elles se coiffent de paille dorée ou se couvrent de schistes aux reflets d'acier ; elles se parent de fraîches et riantes

(1) A. DEMANGEON, *L'habitation rurale en France*, p. 356.

peintures, s'ornent de coquets encadrements autour des fenêtres ou de courbes gracieuses au-dessus des portes. Tous ces ornements ou particularités ne modifient en rien, cela va de soi, l'ordonnance interne de la maison, qui reste l'élément essentiel de différenciation, mais ils lui ajoutent une foule de signes distinctifs, qui ne peuvent pas échapper au géographe paysagiste, et qui sont comme autant de marques de son origine régionale.

Il y a plus encore ; l'entourage immédiat de la maison fait corps avec elle et ce serait une faute que de vouloir l'en séparer. Tantôt c'est une ceinture d'eau, une mare, un bouquet d'arbres, un noyer, une haie vive soigneusement entretenue et taillée en figures fantaisistes qui rendent les abords de la maison accueillants et gais ; tantôt au contraire le fumier devant la porte, le « mur à mur » avec d'autres demeures, le voisinage d'une route boueuse et malpropre enveloppent la maison d'une ambiance peu hospitalière ; tantôt enfin on voit les habitations frileusement blotties derrière un rideau d'arbres enchevêtrés, ou étaler au soleil une façade riante et lumineuse, toutes fenêtres ouvertes.

Chacun de ces traits, peu de chose en eux-mêmes lorsqu'on les examine séparément, donne à l'habitation, faut-il le dire, un aspect familier, une allure de « chez elle et de son temps », et nous montre, par les matériaux de construction employés, la nature du sol qui la porte, ou nous renseigne sur la rudesse du climat contre lequel il faut se garer, ou encore nous apprend le degré de civilisation de la population, suivant que nous reconnaissons dans ses demeures les signes du progrès moderne...

L'intérêt qui s'attache à l'observation de l'aspect extérieur de la maison est du même ordre que celui que manifeste le plan de l'habitation sur lequel elle est construite. Si le plan traduit la fonction agricole de celle-ci et, par conséquent, son adaptation au milieu géographique, les traits particuliers de sa physionomie expriment aussi, dans bien des cas, une relation non moins intime avec le milieu ambiant et trahissent un régionalisme évident.

Bien plus, le visage des maisons aide quelquefois à reconnaître des régions géographiques. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer entre elles les deux figures de la planche XXX. L'examen des caractères physiques, représentés sur les deux photographies, ne nous permet pas de conclure que nous avons affaire à des régions

naturelles essentiellement différentes. Sur l'une comme sur l'autre c'est le même paysage de landes, sans relief, avec de-ci de-là quelques touffes d'arbres. Les « traits humains » du paysage paraissent à première vue assez insignifiants. Toutefois si nous examinons plus attentivement chacune des deux maisons photographiées, nous remarquons entre elles de notables différences. Leurs formes d'abord : l'une est étroite et allongée, l'autre plus massive, presque carrée ; nous reconnaissons dans la première la maison allongée du nord, dans la seconde la maison en surface de l'Ardenne. D'autres détails de la figure B précisent ces renseignements ; l'isolement de la maison, le rideau d'arbres qui l'abrite, définissent les points précis de l'Ardenne où se localisent ces particularités : ce sont les hauts plateaux des environs de la Baraque Michel...

II

CLASSIFICATION DES MAISONS D'APRÈS LES MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION

Nous ne pouvons songer, dans cette dernière partie, à traiter, suivant un plan systématique, les différents éléments qui concourent à façonner l'aspect extérieur de la maison ; ils sont trop divers et souvent trop localisés. Comme les matériaux de construction sont, sans contredit, le facteur le plus déterminant de physiologies locales, nous baserons sur eux, en ordre principal, notre analyse en signalant, chaque fois qu'il y aura lieu, les autres détails caractéristiques.

Jusqu'au XIX^e siècle, les populations rurales furent obligées de demander, au milieu naturel immédiat, les matériaux nécessaires à l'édification de leurs demeures et de leurs annexes agricoles ⁽¹⁾.

Les habitations rurales se groupaient de la sorte en deux catégories distinctes : au nord les maisons en terre durcie avec charpentes de bois et toits de chaume ; au sud du sillon Sambre-

(1) A propos de l'influence des matériaux de construction sur les variétés des types d'habitations rurales, voir notamment : J. BRUNHES, *La géographie humaine*, t. I, ch. III, pp. 99 et ss.

Meuse, les constructions en dur des régions pierreuses. Cette ligne ne trace cependant pas une démarcation nette entre ces deux genres de constructions. Les affleurements de roches résistantes, au nord de la Sambre-Meuse et dans le cours supérieur des vallées de la moyenne Belgique, mêlaient, en maints endroits de ces régions, la maison de pierre à la maison de terre, en établissant une large zone de compénétration entre ces deux variétés.

Au **XIX^e** siècle un troisième élément s'est imposé à la construction rurale : les briques et les tuiles.

Ces matériaux ne furent pas une innovation dans l'art de construire. Les Romains en faisaient déjà un large usage. Les cartes figuratives manuscrites, datant du **XVI^e** et du **XVII^e** siècle ⁽¹⁾, représentent également des bâtiments de ferme en couleur « brique ».

Toutefois, jusqu'au siècle dernier, ces matériaux n'étaient pas d'un usage courant. Leur vogue se lie à la création des voies de communication, qui ont permis de transporter soit le combustible nécessaire à la fabrication des briques soit les produits achevés.

L'abandon des anciens matériaux, principalement de la terre durcie, s'est fait avec la rapidité qui caractérise tout progrès moderne, au point que l'évolution, qui a pris naissance il y a un demi siècle à peine, se trouve déjà fort avancée. Il nous est resté cependant suffisamment de vestiges de la période passée, pour qu'ils s'imposent à l'attention du géographe. Ils nous laissent une dernière image de ce que fut, il y a une centaine d'années, l'aspect de la plupart des maisons de nos campagnes. En fixant cette image, au moment même où le règne de la brique s'est définitivement imposé, et en suivant les principaux stades de son évolution jusqu'à sa transformation complète, nous aurons noté l'essence même de la physionomie des maisons rurales de la Belgique, au début du **XX^e** siècle, c'est-à-dire l'aspect confus d'un type de transition.

1 — Maisons de terre et toits de chaume

Toute la Belgique à sous-sol tertiaire et quelques îlots dans les régions primaires possèdent encore des témoins, assez nombreux

(1) Régistre N° 5009 des Archives ecclésiastiques et atlas N° 2083 de l'inventaire des plans manuscrits aux Archives du royaume.

par endroit, de la maison en torchis et en pisé couverte de chaume.

Pendant de longs siècles les pierres furent peu ou pas employées dans la construction des maisons ouvrières et des petites fermes de ces régions. Le torchis était également d'un emploi courant dans les grandes fermes du nord. Des pans de mur en clayonnage, l'une ou l'autre étable ou porcherie sont encore là pour l'attester. Nous avons même relevé des traces de parois en terre durcie dans les énormes « bergschuren ». Le torchis n'est pas incompatible avec des constructions d'une certaine importance. Un colombage très serré, à interstices remplis de clayonnage recouvert d'un mortier argileux, le tout reposant sur un soubassement solide en dur, peut parfaitement supporter un ou deux étages. Les maisons de la région Stavelot-Malmédy en sont de parfaits exemples, comme aussi les fermes moyennes des environs de Tongres et de St-Trond (pl. XXXII, A).

Les gros fermiers ont remplacé toutefois, depuis longtemps, ces habitations peu solides, qui demandaient des réparations continues, par des constructions en dur. Il est douteux que, pour les fermes en ordre serré, on employât jamais ces matériaux fragiles (nous ne parlons ici que des très grandes fermes comme celles du Brabant et de la Hesbaye crayeuse); nulle part nous n'avons pu trouver d'indices de leur emploi, et nous croyons que seuls des moellons et des briques furent utilisés pour ces énormes bâtisses.

La chaumière campinoise est le modèle le plus simple de la manière dont l'homme a résolu le problème de se loger à peu de frais ⁽¹⁾. De l'argile, du bois de charpente pris dans les bois et les pineraies, le chaume de la récolte de seigle, voilà un matériel suffisant et peu coûteux. Dépenser le moins possible telle est par nécessité la devise du jeune ménage qui s'établit. Le journalier aidé de quelques voisins est le plus actif artisan de sa demeure.

Quatre troncs d'arbres grossièrement équarris, calés dans le sol au moyen de pierres, soutiennent quatre traverses. Ce cadre fragile est consolidé au moyen de décharges et de croisillons. Les intervalles sont remplis par un clayonnage fait de minces lattes

(1) E. VLIEBERGH et R. ULENS, *Het Hageland*, p. 203.

entrecroisées (pl. XXXI, A). Cette « cage à mouches » est recouverte, à l'intérieur et à l'extérieur, par un mortier de limon ou d'argile auquel on mêle de la paille hachée ou de la bale de céréales. On laisse ensuite les parois sécher et durcir au soleil. Quelques maisons ont exceptionnellement un soubassement en pierres.

Ces masures n'ont qu'une existence précaire sous nos climats humides. Pour empêcher l'infiltration des eaux de pluie, toutes les parois sont enduites, extérieurement et intérieurement, d'un badigeonnage à la chaux qui, en plus de son rôle utilitaire, cache sous une enveloppe claire et gaie l'aspect sale et morne des maisons de terre. Le bas des murs est l'objet de soins particuliers ; contre l'eau qui monte du sol ou qui rejaillit du toit, on les garantit par un enduit de goudron d'une hauteur d'environ 50 centimètres. On passe aussi une couche de goudron sur tous les bois apparents. Cette ossature noire, encadrant les surfaces blanches percées de petites fenêtres, est du plus joli effet. Chaque année, jadis même deux fois par an, badigeonnage et goudronnage sont soigneusement renouvelés.

Un toit de chaume à deux versants, dépassant légèrement les murs, achève cette construction élémentaire.

Il ne fallait pas beaucoup de temps pour mettre debout ces modestes habitations. Les archives communales renseignent des maisonnettes que l'on aurait construites en une nuit, dans l'intention de s'approprier, sans le payer, un bout de terre communale (1). L'opinion publique décrétait que, si au matin on pouvait voir la fumée monter d'une maison dont il n'y avait pas encore de trace la veille, l'autorité communale n'avait aucun droit de démolir la maison et que la terre, sur laquelle on l'avait bâtie, était acquise de droit par l'occupant. De connivence avec le charpentier, qui préparait chez lui l'ossature de la hutte, on transportait nuitamment la charpente à l'endroit choisi ; on assemblait rapidement le tout et d'une cheminée, aussitôt dressée sur le toit, montait au matin une fumée victorieuse. Ces tours de force furent plutôt rares, cela s'entend ; ils ne montrent pas moins combien était rudimentaire l'ancienne cabane en torchis.

Basse, allongée, avec ses trois pièces en enfilade, il faut la voir

(1) E. VLIEBERGH et R. ULENS, *Het Hageland*, p. 45 ; E. VANDERVELDE, *La propriété foncière*, p. 248.

dans son milieu naturel, en pleine lande, entourée d'un enclos et cachée sous la verdure. Si la blancheur des murs ne trahissait sa présence, elle passerait souvent inaperçue. En complète indépendance avec le réseau routier, la façade regarde vers le sud ou le sud-est. En elle se reflète toute l'âme de cet humble organisme social. Une porte basse et de petites fenêtres munies de méchants volets, qui paraissent toujours sur le point de se décrocher, indiquent l'emplacement du logis ; une autre porte plus petite donne accès à l'étable ; la porte de la grange prend toute la hauteur de la façade et quelquefois coupe la sablière en soulevant le toit en une courbe gracieuse. Deux lucarnes, à peine visibles sous l'épaisseur du chaume, distribuent une lumière parcimonieuse au grenier. Des appentis branlants sont accolés aux pignons, ou bien à l'arrière de la maison sous le toit qui se prolonge jusqu'à toucher presque le sol.

La blancheur des murs dont l'éclat s'intensifie par l'encadrement noir de la charpente et la bordure goudronnée du bas, l'absence de fumier devant la porte, la longue perche au bout de laquelle se balance le seau qui sert à puiser l'eau dans le puits maçonné, le feuillage vert et les bouleaux blancs, jusqu'au sable blanc du sol qui ne souille pas comme les argiles grasses et boueuses, tous ces mille détails parent la maison de Campine d'un air coquet et lui font gagner en propreté ce qui lui manque en confort.

Sous cet aspect elle est encore bien proche de ce que furent les maisons campinoises et brabançonnaises il y a trois ou quatre siècles, comme nous les montrent les estampes et gravures de Peter Brueghel (pl. XXI).

D'après ces dessins, les matériaux de construction semblent les mêmes qu'aujourd'hui : toits de chaume, charpente de bois et parois en torchis.

Les toits à quatre versants paraissent avoir été de règle à cette époque. Cette sorte de « toit pyramidal », très élevé, donne à la maison du XVI^e siècle une silhouette toute différente de celle que nous lui voyons de nos jours. Cette forme est fonction de la nature des matériaux de construction. Pour éviter que le chaume ne se détériore trop vite, il importe de donner au toit une pente assez raide afin de favoriser l'écoulement rapide des eaux de pluie. Un angle de 60° au faite réalise cette condition. Une telle

pente entraîne naturellement une assez forte élévation du toit et, par le fait même, des pignons très élevés si le toit est à deux versants. Or une simple paroi en torchis n'offrait pas une résistance suffisante aux poussées exercées par un toit relativement lourd. Une charpente solide aurait pu, à la rigueur, constituer un pignon robuste, mais il faut songer à toutes les difficultés techniques d'une pareille charpente et à l'inhabilité des artisans ruraux. Le toit à quatre versants d'une pose beaucoup plus aisée était donc tout indiqué. Les figures de la planche XXI annoncent déjà une tendance à la construction de murs en pignon, parfois jusqu'à mi-hauteur des combles. Des pans de toit coupés simplifiaient l'agencement à la jointure du faite. Cette pratique n'a pas disparu de nos jours ; elle est même très en vogue dans les régions de la construction en pierre, ainsi que nous le verrons plus loin. Sur la figure A de la planche XXI, une maison a déjà un pignon complet, mais le trait de gravure différent semble indiquer également l'emploi de matériaux différents. A quelques rares exceptions près, les toits à quatre versants ont disparu. Les murs des maisons se sont élevés, la pente du toit a diminué, et la mode du pignon a pu se généraliser.

Pareilles à la maison de Campine, plus avenantes peut-être dans leurs nuances ocre clair, bleu pâle ou rose qui enlève la crudité au badigeon, les chaumières flamandes ne se sont maintenues qu'en quelques endroits de la Flandre intérieure, notamment dans la région comprise entre la Dendre et l'Eseaut. Elles sont tout le charme de ce paysage si intensément humanisé. Grâce à leur mine joyeuse, la misère est ici moins apparente que, plus au nord, dans le Houtland. L'aspect riant des alentours y est pour quelque chose aussi. Ni pineraies, ni landes incultes ; partout des champs bien cultivés et couverts en été de belles moissons ; dans les jardins autour des maisonnettes c'est une fête de fleurs et de verdure. Ici les rustiques demeures se détachent éblouissantes sur le fond sombre des vagues ondulations du sol ; plus loin, dans la plaine, elles se confondent avec le gris brumeux de l'horizon. Tout est d'une exquise grâce champêtre dans ces masures dont les dernières ne tarderont pas à disparaître.

Torchis et pisé n'étaient pas en usage seulement dans les régions déshéritées où, par manque de ressources, les campagnards ne

pouvaient se mieux loger. Là où le sous-sol se compose de roches meubles, le cultivateur aisé, comme le pauvre journalier agricole, a été obligé très longtemps de recourir exclusivement aux matériaux que fournissait le milieu naturel.

Entre les mains d'ouvriers habiles ces matériaux élémentaires se prêtaient évidemment à des combinaisons plus heureuses que celles auxquelles pouvait parvenir l'artisan occasionnel de la Campine, ainsi qu'en témoignent les parois en colombage des fermes du pays de Tongres et de St-Trond, par exemple (pl. XXXII, A). Les dimensions de la maison, avec une annexe agricole développée et le logis surmonté d'un étage, exigeaient plus de solidité que les chaumières que nous venons de quitter. Leur base est construite en dur jusqu'à environ 50 centimètres, parfois un mètre, au-dessus du sol. Afin de pouvoir donner une plus grande élévation aux parois, la charpente est resserrée en colombage qui, lorsqu'il est apparent sous un enduit de goudron, est d'un bel effet décoratif. Le torchis est soigneusement entretenu et badigeonné une ou deux fois l'an ⁽¹⁾.

Les toitures sont en pannes ou en tuiles. Le rouge des toits, le blanc ocré des parois, la verdure des haies vives qui clôturent les vergers et la floraison des arbres qui ombragent les maisons se marient en un heureux ensemble de couleurs vives et chatoyantes. Ce décor communique aux villages « fruitiers », en bordure de la Hesbaye, un cachet spécial, infiniment plus accueillant que les mornes bourgs du plateau limoneux, où maisons et fermes se tassent en des amoncellements de briques et de tuiles délavées.

A ne considérer que la nature des matériaux de construction, abstraction faite des formes et du plan interne, quelques groupes de maisons ardennaises sont étroitement apparentés aux maisons de terre des régions du nord.

Signalons d'abord un îlot assez étendu dans la région de Stavelot-Malmédy et aux alentours de la Baraque-Michel. C'est la même

(1) T. CLÉMENT, J. CHOBERT, C. HUART, *Les anciennes constructions rurales en Belgique*, t. IV, p. 79 et ss.

La nature des matériaux de construction est une des causes des formes mitigées de ces types de maison. Pour la facilité de la construction, probablement aussi pour diminuer les dangers d'incendie, certaines fermes sont, en partie du moins, en ordre lâche, tandis que d'autres sont en ordre serré, par imitation sans doute du type de maison de la Hesbaye crayeuse.

région qui, au point de vue de la répartition, se distingue par son agglomération lâche des villages concentrés de l'Ardenne.

Le domaine de la maison de terre y correspond à peu près aux affleurements des phyllades cambriens. Ces roches qui s'effritent avec facilité ne sauraient, à l'état naturel, servir à la construction des maisons. Par contre leur désagrégation donne une argile compacte dont sont faites les maisons de terre. Dans la forêt qui est proche on trouve le bois nécessaire à la charpente. Celle-ci forme l'ossature du bâtiment, dans laquelle l'assemblage de montants et de traverses dessine un damier régulier (pl. XVII, A). Cette physionomie des habitations, très couleur locale, s'oppose aux dehors ternes et tristes des maisons de l'Ardenne dévonienne, quartzo-schisteuse.

Il n'est pas sans intérêt de souligner les rapports intimes qui se marquent, dans cette région de Stavelot-Malmédy, entre un trait du paysage humain et la nature du sous-sol. Celui-ci influe premièrement sur la forme du peuplement, nous l'avons vu, par l'intermédiaire de l'économie agricole orientée vers l'élevage. L'imperméabilité du sol argileux se prête mal aux emblavures ; les herbages, par contre, y viennent fort bien. En second lieu le sous-sol influence directement l'aspect extérieur de la maison, conséquence de la nature des matériaux de construction qu'il fournit. Cette même action du milieu physique sur le paysage humain se poursuit dans la bande de schistes dévoniens et de dépôts limoneux de la bordure méridionale de la Famenne ; qu'il nous suffise de citer les vieilles chaumières de Grand-Han, Rochefort, Halma, Chanly, Vonèche... (pl. XV, A).

La réapparition d'un lambeau de cambrien sur la rive gauche de la Meuse et les affleurements de schistes famenniens expliquent le fait de maisons de terre dans le domaine de la maison en dur. De nombreuses maisons dans les Fagnes sont en briques. Les pierres sont inconnues aussi dans les constructions des Rîezes ; nouvelles comme anciennes habitations sont faites en bois (pl. XVII, B). Les toits de chaume y sont très répandus. Là encore l'économie rurale, guidée par les aptitudes du sol, s'est orientée vers l'élevage.

Le type de l'habitation de terre, de bois et de chaume, si intimement lié au sol qui la porte, se meurt. La densité du réseau routier,

le bon marché des tarifs de transport, ont affranchi la maison de sa séculaire dépendance du milieu physique.

Briques et tuiles se sont prodigieusement répandues. Elles ont tout d'abord envahi la moyenne Belgique, où elles sont actuellement les seuls matériaux employés en construction. Dans les contrées moins favorisées de la Campine et de l'Ardenne, leur conquête fut plus lente et plus partielle.

La brique s'est introduite d'abord dans la façade des maisons, entre les montants de bois et les divisions régulières du colombage (pl. XXXI, B), puis elle a gagné toute une partie de la maison : logis, grange ou étable ; enfin toutes les parois branlantes ont été remplacées par des murailles solides et d'équerre.

Les toits de chaume ont cédé à leur tour. Les paysans les ont abandonnés avec plus de regret que les constructions en torchis. C'est que le chaume est très supérieur aux couvertures de pannes et de tuiles. Le chaume conserve la maison plus chaude en hiver et plus fraîche en été ; il préserve mieux aussi les récoltes contre l'humidité que ne le font les toitures de tuiles, dans lesquelles la neige et la pluie pénètrent plus aisément par les interstices. Malheureusement il se détériore plus vite que les tuiles. Un toit de chaume doit se renouveler tous les vingt ou trente ans au moins. Les agents destructeurs par excellence sont les oiseaux et les rats, qui viennent nicher en légion dans ces abris tout préparés et à portée de provisions inépuisables. Ainsi qu'on peut le voir sur la planche XXIII, B, la toiture construite depuis quatre ou cinq ans à peine est déjà sérieusement attaquée par ces hôtes indésirables.

C'est principalement par le bas que la toiture se détruit rapidement. L'eau de pluie, qui ne s'égoutte que lentement, a tôt fait de ronger la bordure du chaume en festons capricieux et fantaisistes. Pour éviter des réparations fréquentes et coûteuses, le paysan a commencé par placer deux ou trois rangées de tuiles au bas des toitures (pl. VIII, B). Tout en étant plus résistantes, elles permettent à l'eau de s'écouler plus rapidement. De proche en proche, les tuiles ont gagné un petit carré autour de la cheminée, le faite a été protégé par des tuiles creuses, des réparations ont été faites en pannes. Il est des toits qui sont une véritable marqueterie, où chaume moussu et paille dorée, pannes et tuiles faîtières rejointoyées, dessinent la plus curieuse mosaïque.

Les compagnies d'assurances contre incendies, en refusant d'assurer les bâtiments à toit de chaume ou en demandant des primes beaucoup plus élevées que pour des toitures en dur, ont porté un coup mortel aux couvertures de paille.

Ainsi la période actuelle marque une évolution rapide de la maison de terre vers la maison en dur ; le trait essentiel et actuel de l'aspect extérieur des habitations du nord réside précisément dans le mélange des matériaux les plus divers, soit dans une même habitation, soit par la présence, en un même endroit, de maisons en torchis et de constructions en briques.

Ce fait se vérifie dans toute la Campine. Les bénéfices réalisés pendant et après la guerre, grâce aux prix élevé des produits alimentaires, ont doté plus d'un cultivateur campinois d'une petite ferme que nous taxerions volontiers de modèle (pl. XII, B). Elle dépasse assurément en confort tout ce que le paysan de Campine eut osé rêver il y a une cinquantaine d'années.

Par delà l'Escaut, à travers le Pays de Waes, la Flandre intérieure et jusque dans la plaine maritime, le même mélange d'éléments divers reste la note caractéristique de la physionomie de la maison rurale. Non seulement les petites, mais aussi les grandes fermes du Bloote conservent, à côté de constructions toutes neuves, qu'on appellerait volontiers monumentales, des vestiges d'une époque où les briques et les tuiles étaient d'un usage moins fréquent. Le chaume occupait encore en Flandre, avant guerre, une grande place dans les toitures des annexes agricoles. Toutes les « bergschuren » notamment, à l'énorme toit pyramidal, étaient couvertes, en tout ou en partie, de chaume, ce qui explique ce profil si extraordinaire du toit. Ainsi que nous le disions plus haut, le chaume demande une pente raide des versants. Or, comme dans ces granges la surface à couvrir est considérable, il faut élever démesurément le toit pour lui garder la pente voulue. Les murs, dont quelques-uns sont encore en torchis, ont de 2 à 2.50 mètres de haut ; le faîte du toit est porté à 8 ou 10 mètres et quelquefois davantage. Ces proportions excluent totalement un toit à deux pentes avec des murs en pignons.

Nous voyons donc la forme des « bergschuren » conditionnée par une double cause : 1^o le plan rectangulaire, presque carré de cette annexe agricole, dans laquelle grange, étable et écurie sont

réunies en un seul bloc ; 2° la nature des matériaux de construction qui demande une élévation du toit hors de toute proportion.

Ces modes de construction sont abandonnés (1). L'annexe agricole en briques et en tuiles laissées à l'état naturel, d'aspect beaucoup moins original, rend des services plus appréciés.

Même avec les toitures en tuiles, il a fallu tenir compte de l'abondance des précipitations dans la plaine. Les toits y sont un peu plus inclinés qu'à l'intérieur du pays, afin de faciliter l'écoulement des eaux ; vers le bas, le versant est marqué par une rupture de pente qui rejette l'eau loin du pied du mur, l'annexe agricole n'étant pas toujours munie de gouttières (fig. 43). Cette avancée du toit sert en même temps d'auvent protecteur pour le personnel de la ferme et de remise à quelques instruments encombrants : échelles, perches, etc. ; c'est là aussi que pendent les semences à sécher.

L'annexe agricole est rarement blanchie ; cela entraînerait une trop grande dépense de main-d'œuvre. L'épaisseur des murs combat d'ailleurs l'infiltration de l'eau. Le logis est l'objet de soins plus minutieux. Le badigeon est renouvelé chaque année ; les portes, les volets, les châssis de fenêtres sont peints avec recherche et goût, les panneaux d'une nuance plus claire que les traverses en relief. A cause de la construction du toit en gradins, les vents violents ont particulièrement prise sur les tuiles bordières ; elles sont rejointoyées, de même que les tuiles faîtières, au mortier blanc. Fréquemment aussi les rampants des pignons font saillie au-dessus des toits, empêchant le vent de jouer entre les jointures des tuiles bordières, et donnent une plus grande résistance à toute la toiture.

Lorsque, près de la grange avec ses formes originales et du logis si coquet, vient se profiler la silhouette du « roskot », on trouve réunis les spécimens les plus décoratifs de notre architecture rurale. Un rideau d'arbres, tous penchés vers le nord-est sous les assauts des fréquentes bourrasques du sud-ouest, tempère la violence des vents autour de la ferme.

(1) Les Frisons sont restés fidèles au type du toit pyramidal soit pour la grange seulement, soit dans la ferme à bâtiment unique (stelphuizinge). Au siècle dernier les tuiles avaient remplacé le chaume ; malgré cela on n'a jamais construit le toit à deux versants avec pignons très hauts. Dans les fermes qui portent le millésime de 1900, le chaume réapparaît sur les toitures. K. UILKEMA, ouv. cité, planches 4 et 42.

On ne peut oublier, dans ce tableau, le fossé circulaire qui complète si heureusement les fermes du Bloote. Ces fossés étaient beaucoup plus nombreux jadis. Bien rares sont les anciens plans de ferme sur lesquels ne figure pas une ceinture d'eau autour des bâtiments ⁽¹⁾.

Les archéologues font remonter l'origine de ces fossés à l'époque celtique ⁽²⁾, et leur prêtent un rôle défensif. Le fossé large de 2 ou 3 mètres peut naturellement constituer une protection pour la ferme, et les censés domaniales et seigneuriales du Moyen-âge, même en dehors de la plaine maritime, étaient normalement entourées d'eau.

Dans les Polders, les fossés semblent avoir eu plus d'une utilité. Aussi longtemps que, faute de digues suffisantes, les habitants des terres basses avaient à craindre les inondations, on recherchait, pour l'établissement des bâtiments, un endroit un peu élevé au dessus des terres environnantes. Quand il n'y avait pas d'élévation naturelle, on créait des buttes artificielles ; nous en avons parlé déjà ⁽³⁾. A cet effet, on creusait un large fossé et, avec la terre enlevée, on élevait une butte, appelée « motte » dans la contrée.

Indépendamment de la question de défense ou d'aménagement spécial, les fossés jouent un rôle important dans l'économie de la plaine maritime, en constituant des réservoirs d'eau pour le bétail. Ces fossés, bien entretenus, communiquent avec les nombreux canaux de drainage de la contrée et l'eau se renouvelle continuellement. La saveur qu'elle acquiert par infiltration d'eau marine est très goûtée des animaux. Quand il n'y a pas d'écoulement, l'eau stagnante, où se putréfient les débris végétaux et animaux, devient une véritable infection pour la ferme. Aussi plusieurs fermiers ont-ils supprimé le fossé autour de leurs nouvelles constructions ; ils le regrettent déjà, embarrassés qu'ils sont pour procurer de l'eau à leurs bêtes.

Un pont, et plus souvent un terre-plein en travers du fossé,

(1) A. RONSE et Th. RAISON, ouv. cité, t. I, pp. 42, 43, 44 et 45 ; SANDERUS, ouv. cité, t. III p. 59, plan A, n° 10, 11, 14, 17, 22 ; p. 106, n° 1, 2, 6 ; p. 199, n° 2 ; p. 283, fig. 12 ; p. 362, fig 1 ; *Carte de Monborne*, F^{elle} J. 4.

(2) J. CLAERHOUT, *Les Francs à Denterghem*, 1902, p. 21.

(3) Voir ch. II, p. 96.

donne accès à la ferme. Jadis les entrées étaient munies de grandes portes parfois monumentales. Elles étaient à double ou à triple entrée : une très grande au milieu pour le passage des charrois et une ou deux autres plus petites pour les allées et venues habituelles. On rencontre de-ci de-là de ces portes isolées, n'ayant plus aucune utilité apparente (fig. 47). Elles fermaient probablement le pont qui franchissait un fossé, comblé dans la suite.

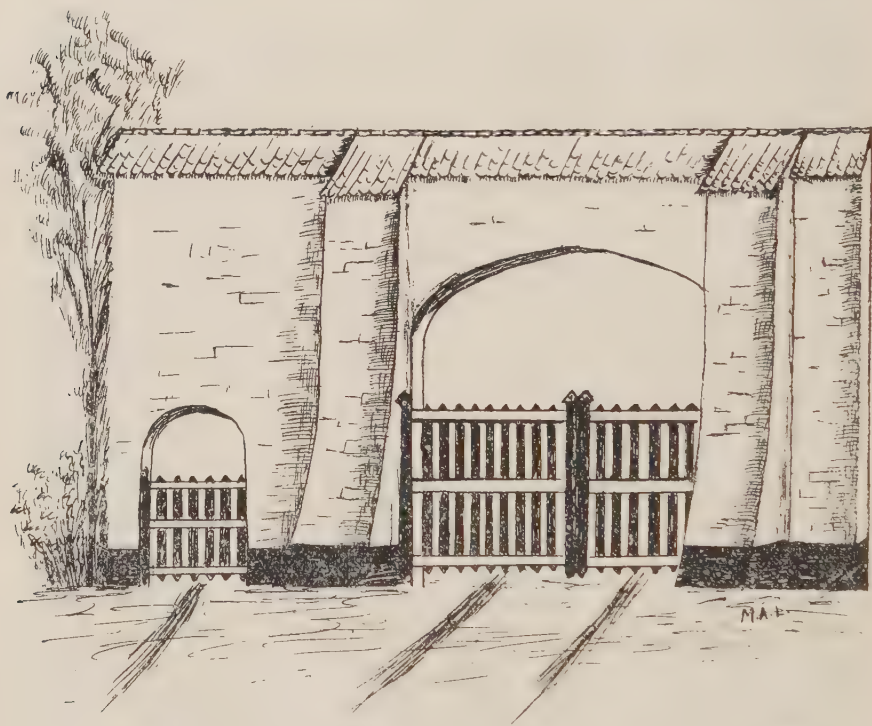


FIG. 47. — Porte, à double entrée, de grande ferme dans les Polders.

Les petites maisons de la plaine maritime, comme celles des dunes et du Houtland, sont toutes construites en dur ce qui, de prime abord, peut sembler étrange étant donné la pauvreté de la population.

Les sables des dunes ne se prêtent pas à la construction des parois en torchis, et les maigres récoltes de seigle ne suffisent pas à la pose et à l'entretien d'un toit de chaume. Ces fragiles

constructions résistaient fort mal aux vents du large et à l'humidité. Comme d'autre part des briqueteries se sont installées de très bonne heure sur le littoral, le pêcheur a trouvé plus d'avantages à se construire une maison en dur. Badigeonnage des murs, rejointoyage des tuiles bordières, peinture des portes et volets, défendent ces maisonnettes contre les mauvaises conditions atmosphériques. Le mur de la façade se réduit à peu de chose ; presque toute la surface est prise par la porte et les fenêtres. Du côté opposé, le toit descend presque jusqu'à terre recouvrant de petites chambres ou une relaverie en appentis. On a interprété quelquefois cette forme constructive du toit, comme devant servir de protection contre les pluies et les vents dominants. Cela ne nous paraît pas démontré. La façade de la maison est généralement, pour ne pas dire toujours, orientée vers le sud ou le sud-est ; par conséquent le long versant du toit descend du côté nord ou nord-ouest. Or, dans toute la Flandre, les vents dominants et les pluies viennent du sud-ouest ⁽¹⁾ ; c'est donc un des pignons qui reçoit les plus fortes averses. Disons encore que, souvent, le toit bas touche le pied des dunes et que, derrière ces monticules de sable, la violence des bourrasques se fait moins sentir. Cette disposition contribue certes à entretenir la chaleur à l'intérieur du logis, à cause de l'exiguité des pièces d'abord, ensuite parce que les ouvertures percées dans le mur, qui a à peine un mètre de haut, sont toutes petites. L'avancée du toit nous paraît donc être plutôt un moyen d'agrandir la maison à peu de frais qu'une protection contre les intempéries. Le toit à deux versants inégaux est loin d'être général dans les dunes et, d'autre part, n'est pas exclusif à cette région. Nous le retrouvons dans la Flandre intérieure, le Brabant, le Hageland, la Campine et l'Ardenne, sans qu'on puisse lui attribuer dans toutes ces régions un rôle protecteur. Il est une particularité des maisons simples, ouvrières, qu'on cherche à agrandir le plus économiquement possible.

La petite maison des dunes s'entoure d'un lopin de terre, jardin légumier, bordé d'un talus de 0,50 m. à 0,60 m. de haut, planté d'arbustes ou simplement de branches desséchées d'argousier. Ce talus est indispensable si on ne veut voir disparaître les cultures

(1) Voir les tableaux de la répartition des pluies et des moyennes annuelles des vents dans : R. BLANCHARD, ouv. cité, carte hors-texte.

sous une couche de sable. Avant de pouvoir songer à quelque plantation, on doit commencer par débarrasser le sol de la couche de sable superficiel, afin d'atteindre une terre un peu moins stérile ; c'est avec ce sable qu'on édifie le talus.

Pauvre et modeste, réduite au strict nécessaire, la maison du pêcheur dépasse, dans la hiérarchie sociale, l'habitation du Houtlander (pl. VIII, A). Nulle part ailleurs, en Belgique, l'aspect lamentable des maisons, réflète d'un intérieur miséreux, n'est aussi général que dans les endroits de la Flandre intérieure où la surpopulation a créé des conditions d'existence précaires. Contrastant avec la richesse des champs où mûrissent d'abondantes moissons, les demeures témoignent d'une réelle misère. Petites, ramassées, confondant le rouge sale des briques et des tuiles avec le brun ou le gris foncé de la terre, soutenant tant bien que mal des annexes parasites, accolées n'importe où et n'importe comment, elles méritent à peine le nom de maison et seraient beaucoup mieux qualifiées, suivant l'expression flamande, de « kot » ⁽¹⁾.

L'ouvrier tisserand n'a pas de loisirs à consacrer à l'entretien de sa maison. Perdre une journée à la blanchir, à renouveler la peinture des boiseries, c'est diminuer un salaire déjà insuffisant.

La maison se trouve au milieu d'un petit jardin, entouré d'une mauvaise clôture.

De-ci de-là, on aperçoit quelques constructions plus importantes appartenant à une petite ferme ; les bâtiments sont dispersés dans un enclos. Le logis est en briques, avec toit de tuiles ou de chaume. Quoique la construction soit en dur, l'habitude du badigeonnage avec bordure goudronnée est assez répandue. La « voutkamer » existe souvent et se montre dans la façade par les fenêtres surélevées. Plusieurs fermes du Houtland ont encore conservé la grande roue de bois, placée contre le mur extérieur et abritée sous un auvent. Un chien, en marchant dans la roue, la fait tourner et met en mouvement la baratte à beurre, placée à l'intérieur, dans la chambre à lait.

(1) Petite maison sale, mal entretenue, d'un aspect repoussant.

Le « Kot » désignait dans les textes anciens la masure en torchis du simple ouvrier agricole, le cossaet, « celui qui ne sème pas ». G. DES MAREZ, *Rapport extrait des Bull. de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques*, Académie royale de Belgique, séance du 1^{er} mai 1922, n° 5, p. 92.

Le bois entre pour une large part dans la construction de l'annexe agricole. La contrée fut de tout temps abondamment pourvue d'arbres : « Houtland », pays du bois. Les matériaux durs faisant défaut, on a usé de cette précieuse ressource pour la construction des maisons. Les arbres ne sont pas seulement destinés à la construction, mais fournissent encore le bois de chauffage. Ebranchés chaque année, les troncs perdent toute régularité et se couvrent de bosselures. Les planches qu'on débite sont difformes, ce qui n'empêche qu'on les assemble telles quelles. Le soin de préparer les planches est confié à des scieurs de long qui passent de village en village ; cette coutume se perd. La négligence observée dans les maisons ouvrières, semble avoir atteint les petites fermes du Houtland. Il leur manque un rien de cette coquetterie qu'elles pourraient envier à maintes chaumières modestes des endroits moins industrialisés de la Flandre et de la Campine (1). C'est en les comparant aux petites fermes du Pays de Waes, qu'on apprécie mieux combien une façade soignée et bien entretenue peut mettre d'originalité dans un paysage.

Il n'est pas beaucoup de maisons rurales en Belgique qui se puissent comparer à la petite ferme « waesienne » (pl. XIII, A). Par delà la barrière, qui est autant un ornement qu'une fermeture, on aperçoit, au fond d'une cour plantée d'arbres fruitiers, la demeure familiale. Un sentier coupant droit à travers le gazon conduit à l'unique entrée, faiblement cintrée, surmontée d'une « lumière ». Sur un des côtés, les fenêtres hautes indiquent la « voutkamer ». Les fenêtres divisées par des meneaux et quadrillées de menus carreaux, la partie ouvrante du châssis pourvue de volets à panneaux, témoignent d'une recherche architecturale ; les pignons en escalier et une lucarne agrémentent les toits de chaume ou de tuiles. Le corps de logis est en briques, badigeonnées au lait de chaux et goudronnées au bas des murs.

Les bâtiments d'exploitation, étable et grange attenantes, se rangent sur un des côtés du verger près de la porte d'entrée. Ils

(1) Le Houtlander est réputé par toute la Flandre comme négligeant et peu soigneux de sa maison. Une grande ferme du Bloote, reconstruite depuis la guerre, a été occupée par un flamand de l'intérieur. La ferme à peine construite se fait remarquer déjà par son extérieur peu soigné.

sont en matériaux différents de ceux du logis. Le toit de chaume ondule avec souplesse au-dessus des grandes portes charretières. C'est afin de conserver cette élasticité de ligne qu'exigent les hautes entrées dans des parois basses, que les tuiles n'ont pu être employées ici, comme partout ailleurs, au bas des toitures. Les murs de l'annexe sont en bois. Comme dans le Houtland, le bois fut toujours abondant dans le Pays de Waes. Routes, fossés, champs, sont bordés d'arbres dont on a fait une grande consommation dans les constructions et qui, en outre, ont donné naissance à l'industrie si active des sabots. La régularité des planches laisse beaucoup à désirer. Depuis l'introduction des bois du nord, qui arrivent en belles planches soigneusement débitées, le bois indigène s'emploie moins dans les constructions.

Tout est prétexte à décoration dans ce pays charmant : le puits devant la maison, abrité sous un auvent rustique pour empêcher la pluie et la poussière de salir l'eau ; la cour gazonnée et fleurie, la haie vive, taillée en figures curieuses, la barrière de bois, finement découpée et peinte en vert et blanc. Au sortir du Houtland, on éprouve une véritable joie à se promener le long de belles routes bordées, de chaque côté, de petites fermes qui sont comme de riants « cottages ». Tournant leur façade vers la route, les maisons du Pays de Waes se soucient peu d'orientation, sauf toutefois les petites maisons simples qui, regardant le sud, présentent à la rue indifféremment le pignon ou la façade.

L'exemple du petit cultivateur a été suivi par les journaliers. Aussi exigüe que la maison du tisserand de l'ouest, il émane néanmoins des murs blanchis, des couleurs vives des toits et des boiseriès, comme une atmosphère de bien-être. La saboterie et la vannerie, vieilles industries à domicile toujours actives dans la région, procurent un gain important à la population ouvrière.

2 — Maisons en briques et toits de tuiles

Dans toute la moyenne Belgique : Hainaut, Brabant, Hesbaye, dotée très tôt de voies de communication, les traces de chaume et de torchis ont pour ainsi dire disparu. Briques et tuiles les ont remplacés depuis de nombreuses années. Nous ne parlons évidemment pas des grosses fermes, dans lesquelles ces matériaux sont

en usage depuis très longtemps. A une époque où ils étaient encore rares et coûteux, les riches fermiers des terres limoneuses pouvaient seuls se payer ce luxe.

L'aspect de la maison en briques, couverte de tuiles, n'offre aucun caractère particulier qui puisse donner une expression locale.

Avec elles voisinent, en moyenne Belgique, des maisons en dur qui sont comme les « outliers » des régions du sud. Les grès tertiaires diestiens, lédiens, bruxelliens, les craies secondaires de la vallée du Geer, les affleurements des roches primaires dans les cours supérieurs de la Dyle, de la Senne et de la Dendre, ont été intensément exploités en vue de la construction. Ces matériaux, laissés à l'état naturel de blocs informes, ne présentent pas fort bel aspect, aussi recouvre-t-on généralement les murs d'un crépi badigeonné à la chaux.

La craie du Limbourg se débite en moellons plus réguliers. De nombreuses carrières, creusées dans des couches presque horizontales, ont alimenté la région en belles pierres de construction. Canne, Vroenhoven, etc., sont des villages tout blancs. Les paysans ont en outre tiré excellent profit des carrières abandonnées ; dans les excavations, divisées par des murs et des piliers de soutènement, ils ont aménagé toutes leurs annexes agricoles ; on y trouve de spacieuses granges et des étables bien closes, installées à bon compte et d'un entretien peu coûteux (pl. XXXII, B). Dans les constructions nouvelles les moellons de craie ne servent plus qu'aux encadrements des portes et fenêtres, les murs étant actuellement construits en briques.

Sur la rive gauche de la Sambre, les affleurements du bord nord du synclinal de Namur ont amené, à la surface, toute la série des calcaires carbonifères, excellentes pierres de construction. Dans les villages de Boignée, Balâtre, St-Martin, Onoz, etc., un grand nombre de maisons simples et de fermes sont édifiées exclusivement en moellons calcaires, toutefois la brique y est également en usage.

Le mélange de briques et de matériaux durs est aussi commun, dans la moyenne Belgique, que le coude à coude du torchis et de la brique dans les contrées du nord. Dans les maisons construites

en pierres de la région, on fait en briques les chaînages d'angle des portes, des fenêtres et des murs. Les rampants des pignons sont également en briques disposées en dents de scie ⁽¹⁾. Ce procédé a de nombreux avantages. Pour les chaînages d'angle, il est indispensable d'avoir des matériaux réguliers. Au lieu de perdre un temps précieux à équarrir les blocs bruts pris à la carrière, il est plus simple de se servir de briques. Grâce à leurs petites dimensions, celles-ci se prêtent aisément à des combinaisons variées. Aussi longtemps que le prix de transport des combustibles ou des produits achevés faisait de la brique une matière de luxe, les pierres ont gardé la faveur des journaliers agricoles et des petits fermiers.

Beaucoup de grandes fermes du Brabant, les plus anciennes surtout, sont en grès ou en calcaire. En Hesbaye par contre, où les roches résistantes font défaut dans le sous-sol, la totalité des grosses bâtisses sont en briques. Leur aspect quelconque n'a rien du pittoresque des fermes brabançonne où la patine du temps a su mêler avec art des taches d'ombre aux parties claires, régulièrement lavées par les pluies.

Depuis une cinquantaine d'années la brique gagne aussi les maisons simples. Il n'est presque pas de village qui n'ait chaque année, à feu, quelques fours à briques. Le limon est excellent et le charbon est amené à pied d'œuvre avec facilité. Enfin les grandes briqueteries de la région ont inondé le pays de leurs produits.

Dans le stade transitoire que traversent les maisons du Brabant, du Hainaut et de la Hesbaye, la nature variée des matériaux de construction a composé une palette d'un riche coloris où les bruns clairs et les bruns rouges des grès diestiens se mêlent au blanc lustré des pierres siliceuses du bruxellien, pour passer à la gamme des gris-bleu des calcaires de la vallée de la Sambre avec, partout, la note dominante du rouge brique, violacé ou vermillon. On peut, hélas, prévoir le moment où, dans toute la moyenne Belgique, il n'y aura plus que des maisons en briques.

Les tuiles ont suivi une marche parallèle aux briques. Par endroits, cependant elles sont supplantées par les ardoises. Avant

(1) T. CLÉMENT, J. CHOBERT, C. HUART, ouv. cité, t. III, p. 29 et ss.

la vogue des tuiles, c'étaient d'ailleurs les seuls matériaux de couverture qu'on pouvait mettre sur des demeures d'une certaine importance, si on ne voulait pas les couvrir en chaume. Leurs petites dimensions et leur faible épaisseur convenaient fort bien aux toitures coniques des donjons et tourelles si fréquents dans les vieilles fermes du Brabant.

A juger par quelques rares témoins, les maisons brabançonne de nos aïeux se paraient extérieurement d'un rien de recherche architecturale, qu'on cherche en vain dans les maisons de notre époque. La porte en plein cintre du logis, soulignée par des moulures, était surmontée d'une petite fenêtre ronde ou ovale, l'« oculi ». Les fenêtres, garnies de vitres placées au plomb, étaient divisées en quatre par des traverses en pierre. Une lucarne s'ouvrait dans le toit, au-dessus de la porte d'entrée. Jadis on avait coutume de construire les maisons un peu en retrait du chemin ; quelque gros arbre, noyer ou tilleul, un sureau, un bout de haie d'églantine, tamisaient à travers leur feuillage la crudité du badigeon de lait de chaux fraîchement appliqué, ou voilaient les méfaits du temps sur les parois vétustes. Aujourd'hui toutes les maisons s'alignent en bordure des routes, vers lesquelles elles tournent une façade d'aspect cliché. Toute originalité est bannie de ces productions en série ; l'uniformité de l'ensemble se communique aux moindres détails. Il n'est pas jusqu'aux rideaux blancs et aux statuette, exposées aux fenêtres, qui ne se répètent pareilles dans toutes les maisons du village.

3 — Maisons en dur

Le domaine de la construction en dur ne commence réellement que sur la rive droite de la Sambre-Meuse.

Calcaires carbonifères et dévoniens, psammite du Condroz, quartzite de l'Ardenne, grès jurassiques de la Lorraine Belge, d'une exploitation facile, à fleur de sol, furent, jusqu'à notre époque, les seuls matériaux utilisés dans les régions méridionales. Chaque village, peut-on dire, possédait une carrière communale où les habitants de la localité avaient le droit de prendre les matériaux nécessaires à la construction de leurs demeures. Tout comme en Campine, les villageois s'entr'aident ; ceux qui ont un attelage charrient les pierres à pied d'œuvre ; l'intéressé, aidé

d'un maçon ou deux, élève les murailles ; lorsqu'on est arrivé aux combles, les jeunes gens du village se chargent, leur besogne finie, le soir, de monter les ardoises que les ouvriers auront à fixer le lendemain. De cette manière le travail est mené à vive allure et les dépenses de construction ne sont pas énormes.

Dans le Condroz ce sont les psammites, et surtout les calcaires, qui sont le plus employés. Cette région ne possède pas de matériaux pour les toitures ; aussi est-on obligé d'importer des tuiles ou des ardoises. Vu du haut d'une « tige », le village condrusien apparaît comme une masse sombre et morne, collée contre le versant de la colline. Il est la tache d'ombre sur l'or des moissons et la verdure des bois. L'impression première ne change pas en parcourant l'enchevêtrement des rues tortueuses, boucuses et mal odorantes, où fermes et maisons ouvrières se côtoient en un mélange confus. Construites sans souci d'alignement, tantôt à front de rue et tantôt légèrement en retrait, elles décrivent des angles et des rentrants, cachant la vue aux unes, ménageant à d'autres un petit espace encombré de fumier et d'instruments agricoles. Les petites maisons ouvrières, tout comme les grandes fermes, sont bien bâties, les murs en moellons équarris, les toitures en schistes ou tuiles. Celles-ci restent dans la note bleue sombre des ardoises, au lieu de se parer des couleurs rutilantes qu'elles ont dans les contrées du nord. La nature de ces matériaux n'a pas déterminé une forme particulière du toit, il est à deux versants, se rejoignant au faitage sous un angle de 90°. Dans le but d'assurer une plus grande sécheresse à l'intérieur des bâtiments, on emploie fréquemment une couverture double ; une première couche mince de chaume sur laquelle reposent les pannes. Suivant l'endroit, c'est la note grise ou brune qui domine dans les murailles, selon que les carrières sont ouvertes dans les calcaires ou dans les psammites. Les encadrements des portes et fenêtres, et quelquefois les chaînages d'angle des murs, sont en belles pierres de taille. Les grandes fermes, particulièrement, font un usage abusif de ces matériaux coûteux : les contours des portes charretières en plein cintre, les entrées du logis et des étables, les encadrements des fenêtres sont toujours en pierre de taille, (pl. XXVI, B). On a reproché quelquefois aux cultivateurs du Condroz d'affecter une trop grande partie de leur capital d'exploitation à la con-

struction et à l'entretien de leurs bâtiments, au détriment de l'exploitation elle-même ⁽¹⁾. Le Condroz est d'ailleurs la région du pays où abondent les fermes-châteaux, dont quelques-unes de grand style ⁽²⁾. Elles ont souvent en annexe une petite chapelle qui parfois sert d'église paroissiale. A Goesnes, la chapelle se trouve à l'intérieur même de la cour de la ferme et fait corps avec celle-ci.

Le Condroz est une des régions du pays où la brique est le moins employée ; on ne la trouve que rarement, accompagnant d'autres matériaux, et les maisons entièrement construites en briques ne se rencontrent que le long des grand'routes et dans les localités industrialisées ou de tourisme. Les maisons condru-siennes sont sans caractère ; maisons cubiques pour la plupart, les grandes fermes exceptées, de construction relativement récente, qu'aucune influence du milieu ambiant, si ce n'est la nature même des matériaux de construction, n'a marqué d'une empreinte spéciale. Signalons seulement les angles brisés des pignons, que l'épaisseur des moellons gréseux ou calcaires rend d'une construction malaisée.

En Ardenne, par contre, beaucoup d'habitations ont gardé un rien d'archaïsme, un cachet local, synthèse de menus détails qui rappellent l'enfance de l'art de construire et une subordination de formes à des matériaux peu façonnables, qu'il fallait utiliser tels quels ⁽³⁾.

Ces murs, faits de dalles, grossièrement taillées et non calibrées, se superposant sans mortier, ces toits très plats couverts de phyllades épais et irréguliers, n'ont-ils pas l'air d'être sortis tout faits du sol. La nature des phyllades, appelés dans la région « scailles » ou « cherbains », a commandé la faible pente du toit dont l'angle de faite dépasse largement 90° (pl. XV, B). Dans ce pays à climat rigoureux, aux neiges abondantes, une plus forte inclinaison eut certainement été plus rationnelle. Mais, vu le poids des schistes qui peuvent avoir jusqu'à 2 cm. d'épaisseur, il a fallu réduire la pente au minimum afin d'empêcher

(1) E. DE LAVELEYE, *Economie rurale*, p. 190 et ss.

(2) *Relevé des fermes de la province de Namur*, ouv. cité ; DUMONT-WILDEN, *La Belgique illustrée*, p. 185.

(3) Sur la maison en Ardenne lire : Ch. J. COMHAIRE, *L'habitation dans les Hautes-Fagnes de l'Est*.

leur glissement. Cette précaution n'est pas encore suffisante. Il faut, en outre, qu'avant la pose des pierres on recouvre la surface du toit d'une couche de limon ou d'argile dans laquelle on pique les schistes. Au faite ceux-ci se soutiennent par un système d'emboîtement très curieux qui produit un joli ornement en crête dentelée. De grosses pierres, posées au bas du toit, contribuent à maintenir les scailles en place. L'emploi plus récent d'ardoises industrielles, légères, qu'on fixe plus aisément, a fait renoncer aux toits peu inclinés et adopter l'inclinaison normale de 45°.

Le procédé élémentaire de la construction des murs, par simple superposition des plaques gréseuses, en favorisant l'infiltration de l'humidité, exigeait une épaisseur de muraille anormale, jamais inférieure à 50 centimètres.

Les murs s'arrêtent généralement à la hauteur du toit ; le pignon est fait en colombage rempli de torchis. Il arrive cependant qu'un pignon en dur monte jusqu'au faîtage. Les dalles des murs s'emboîtant les unes dans les autres, et l'angle faitier du toit étant obtus, il n'a pas fallu avoir recours ici aux pans de toit coupés.

Toute l'ordonnance interne de la maison en surface se retrouve, avec une admirable netteté, dans les détails extérieurs de l'habitation. Dans la façade, la double entrée jumelée du logis et de l'étable et la grande porte charretière de la grange décèlent le plan tri-cellulaire. La première pièce s'éclaire quelquefois par une petite fenêtre percée dans la façade, toutefois l'éclairage du logis se fait normalement par un des pignons. Celui-ci est criblé de petites fenêtres carrées, quelques-unes accouplées (pl. XVII, A). C'est, sans contredit, l'originalité la plus frappante de la maison ardennaise.

Il n'y a du reste pas d'autre moyen d'éclairer le logis, tout en profondeur. Les fenêtres accouplées indiquent l'emplacement des pièces principales : cuisine et chambre ; la deuxième rangée de fenêtres, déjà à niveau des combles, éclairent les chambres à coucher ; la troisième, le grenier.

A cause de l'épaisseur des murs et les châssis étant placés extérieurement, les fenêtres laissent de grandes excavations à l'intérieur des pièces. Les parois en sont en plans inclinés vers l'intérieur, de manière à laisser pénétrer le plus de lumière possible.

Les châssis des fenêtres, de même que les portes, sont fixés dans

des encadrements de bois laissé à l'état naturel, sans peinture. Sous l'action alternative de l'humidité et de la sécheresse, les bois se fendillent et l'ouverture des portes et fenêtres est souvent difficile. La brique a avantageusement remplacé les montants de bois aux chaînages d'angle.

Le crépi et le badigeonnage sont employés par endroits en Ardenne. Lorsque la patine des années donne à la maison un aspect délabré et sale, on enduit les murailles d'un badigeon de chaux qu'on recommence chaque année. Certaines pierres de nature plus poreuse, (les gens disent que ces pierres pleurent en hiver), exigent également un crépi. Sous la couverture violacée des ardoises, les maisons blanches se détachent vivement sur le ciel bas chargé de nuages, sur les escarpements sombres des vallées, ou sur les masses bleu-verdâtres des sapinières qui auréolent le village.

Les pignons les plus exposés sont garantis, contre les rafales et les bourrasques, par une couverture d'ardoises ou de plaquettes de bois. Sur le haut plateau ardennais, dans les villages de Xhoffray Ovifat, Longfaye..., qu'aucune défense naturelle, colline ou forêts, ne protège contre les vents et les tempêtes de neige qui sévissent là plus rigoureusement que partout ailleurs, les habitants ont imaginé un système de protection tout particulier (pl. XXX, B). Un rideau de charmes ou de hêtres, dépassant le sommet du toit, abrite la maison du côté sud-ouest ⁽¹⁾. Comme c'est en hiver surtout que la haie doit jouer son rôle protecteur, au moment où les arbres, sont dénudés, on rapproche autant que possible les troncs les uns des autres ; l'enchevêtrement du branchage forme un clayonnage assez serré pour briser la violence des tempêtes et empêcher que la neige ne s'accumule autour des habitations. Le rideau d'arbres entoure parfois complètement la maison ; une grande ouverture, taillée en plein cintre, donne accès à la ferme. Le village de Xhoffray, où toutes les maisons se cachent en été derrière une couronne de verdure, est une vision curieuse et pittoresque dans le paysage ardennais.

A la suite des régions septentrionales, l'Ardenne est entrée dans la voie de la modernisation. Le mouvement y fut pourtant retardé, le réseau routier y étant le moins dense du pays. Les matériaux

(1) E. RAHIR, *L'Amblève et l'Ourthe*, p. 163 ; DUMONT-WILDEN, *ouv. cité*, p. 209.

n'ont pas changé de nature, ce sont toujours les mêmes grès et schistes qui entrent dans l'édification des demeures ; mais, au lieu d'élever des murs en pierres raboteuses, on ne fait plus que des maçonneries en moellons de choix régulièrement taillés. Les scailles et cherbains sont remplacés par les ardoises industrielles. La brique reste peu employée, sinon pour les contours des portes et fenêtres. Dans les contrées où, par suite de la friabilité du sous-sol schisteux, les maisons étaient jadis construites en torchis, les briques sont au contraire prédominantes.

Le principal changement qui s'est opéré, dans l'aspect extérieur de la maison ardennaise, est en relation avec la modification de son ordonnance interne sur laquelle nous avons insisté plus haut ⁽¹⁾. L'étage a modifié la forme générale de l'habitation ; en réduisant dans le pignon les séries d'yeux du logis, qui n'ont plus leur raison d'être depuis que les chambres s'éclairent autant sur la façade que sur un des côtés (pl. XVI, B), on a mutilé une très intéressante physionomie de maison rurale de notre pays.

Dans la banalité des maisons cubiques modernes, il n'est plus que l'aspect des matériaux qui ait conservé quelque couleur locale.

Les villages lorrains, non détruits par la guerre, sont encore de beaux produits de pierres du pays. Les grès tendres, qui se trouvent là en abondance et qui se débitent aisément, ont toujours servi dans les constructions indigènes. Toutes les petites fermes sont construites en dur. Ce qui frappe, dans la construction lorraine, c'est l'importance donnée aux encadrements des portes et fenêtres. Les entrées de la grange sont en plein cintre ou en arc à légère flexure. Le fronton de la porte du logis est décoré de quelques motifs taillés, encadrant un millésime. Le défaut de ces grès secondaires est d'être très perméables à l'humidité. Laissés à leur état naturel ils se couvrent rapidement de mousses. Un badigeonnage est indispensable. Celui des encadrements des portes et fenêtres est d'une nuance plus claire que celui des murailles, ce qui attire d'autant plus l'attention sur ces détails décoratifs de la maison.

La tuile est d'un usage courant pour les toitures. Celles-ci sont, de ce fait, à deux pentes égales, de 90° au faitage.

(1) Voir plus haut, p. 208.

Le village lorrain tire sa personnalité de l'alignement, en un mur sans fin, de façades, où les bordures claires des portes et fenêtres se répètent indéfiniment, et du désordre des instruments abandonnés pêle-mêle devant les maisons, la place faisant défaut pour leur construire un abri. Ils voisinent avec le fumier et les provisions de bois. Malgré l'apparente importance de la maison lorraine la place y fait défaut. Le resserrement des maisons en rues continues doit certainement en être la cause.

Nous avons à différentes reprises signalé l'habitude, commune à toutes les régions du pays, sans qu'elle soit cependant d'une application générale, d'enduire les murailles en maçonnerie, aussi bien que les parois de torchis, d'un badigeon au lait de chaux.

Le lait de chaux doit être considéré comme indispensable aux habitations des pays humides. Sans cet enduit protecteur, renouvelé à époques régulières, les fragiles parois de terre séchée eussent été rapidement attaquées par les agents atmosphériques, et les murs en dur n'auraient pu empêcher l'eau de pluie de suinter à l'intérieur de la maison. Le badigeon à la chaux est en outre un agent efficace de destruction des légions d'insectes, qui recherchent les anfractuosités des parois irrégulières et bosselées pour s'y nicher. Toutefois c'est peut-être moins à ces qualités hygiéniques et utilitaires que les paysans pensent en rafraîchissant chaque année, à la « kermesse », le badigeon de leur demeure. Ils y voient surtout un moyen d'embellissement, en cachant sous un revêtement clair l'aspect peu avenant d'une façade souillée. L'emploi de la brique fait abandonner cette coutume qui avait cependant les meilleurs effets. Lorsque la maison est nouvellement construite, cela paraîtrait un crime d'abîmer l'aspect rutilant des belles briques rouges et, lorsqu'après quelques années la propreté des murs neufs a disparu, l'habitude de la corvée annuelle du badigeonnage s'est perdue. L'ancienne idée d'embellissement par le badigeon subsiste encore dans la coutume de tracer une large bande blanche autour des portes et fenêtres, simulant des encadrements en pierre de taille (pl. XIV, B). On va même jusqu'à badigeonner des encadrements en grès ou en calcaire, pour leur donner plus jolie apparence.

CONCLUSION

On a pu se rendre compte, par l'étude sommaire des multiples aspects que revêtent les maisons rurales, de la complexité de la notion de « type » sur laquelle nous avons insisté au début de ce chapitre. Importance des maisons, formes-types des maisons, aspects extérieurs des maisons, sont autant d'éléments qui contribuent à diversifier les habitations et à les doter d'une physiologie régionale. Négliger l'un ou l'autre de ces éléments serait donner, de nos « paysages humains », une image incomplète.

On doit se demander, au terme de cet exposé, quel est celui des trois points de vue considérés qui pourrait servir de base à une classification générale des types d'habitations rurales.

L'importance des maisons : maison simple, petite ferme, grande ferme, décide parfois de son ordonnance interne, mais sa valeur est toute relative. Une petite ferme belge ferait figure d'habitation importante dans tel pays, alors qu'ailleurs elle serait quantité négligeable.

L'aspect extérieur tient le plus souvent à des détails d'intérêt local, qui doivent être distingués en géographie régionale, mais qui n'ont guère de signification générale.

Au contraire, la forme des maisons, définie par leur plan interne, semble avoir une portée plus universelle. Quelques types bien tranchés s'imposent à l'attention ; maisons à bâtiment unique, maisons en ordre lâche, maisons en ordre serré... précisent des dispositions qui se rencontrent un peu partout et qui pourraient, fort bien, être le principe d'une systématisation générale.

Nous n'irons cependant pas jusqu'à affirmer, avec certains auteurs, que l'ordonnance de l'habitation rurale, parce que essentiellement faite d'économie agricole, exprime à ce titre le milieu géographique beaucoup mieux, d'une manière beaucoup plus adéquate et plus permanente, que les matériaux de construction, les dispositifs d'orientation... ⁽¹⁾.

Sans doute le plan de l'habitation rurale a-t-il une fixité plus grande, un certain caractère de permanence et de durée, que n'ont pas les traits de l'aspect extérieur qui peuvent se modifier par suite de l'emploi de matériaux de construction nouveaux, etc... ; nous

(1) A. DEMANGEON, *L'habitation rurale en France*, p. 354.

en avons cité des exemples dans les pages qui précèdent ; mais on ne peut nier que souvent encore, en Belgique, une multitude de maisons paysannes traduisent si parfaitement le milieu physique qui les entoure, par les pierres de leurs murs extraites du sol, le chaume ou les schistes de leur toit, par la manière dont elles se protègent contre les intempéries du climat local..., qu'elles font corps pour ainsi dire avec le paysage.

Du reste est-il vrai de soutenir que l'économie agricole exprime d'une manière si adéquate l'originalité du milieu physique ? Nous avons vu que l'économie agricole de l'Ardenne est sensiblement la même que celle de la Campine, petites cultures, de part et d'autre, qui ont à lutter contre un sol ingrat, un climat déjà rigoureux. Cependant il ne viendra à la pensée de personne d'affirmer que l'Ardenne et la Campine constituent deux milieux physiques identiques. Tout au plus pourrait-on dire qu'entre la Campine et l'Ardenne il y a des traits communs qui expliquent une économie agricole similaire, mais de là à conclure que l'économie agricole exprime, adéquatément et beaucoup mieux, le milieu géographique que ne peuvent le faire les caractères de l'habitation rurale, il y a, nous semble-t-il, une certaine exagération.

Si nous estimons que les formes-types, basées sur l'ordonnance interne des maisons, peuvent servir de fondement à une classification générale des types d'habitat, il ne s'ensuit pas que nous reconnaissons à cet élément de différenciation une priorité sur les deux autres caractères géographiques de l'habitat : l'importance des maisons et leur aspect extérieur.

Chacun de ces éléments concourt à spécifier la physionomie de nos paysages et, à ce point de vue, qui est avant tout celui de la géographie, ils méritent tous les trois une égale considération.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Les régions d'habitat en Belgique

Après l'étude analytique que nous avons faite des divers caractères géographiques de l'habitat en Belgique, est-il possible d'avoir de ceux-ci une conception synthétique ? Nous l'avons tenté en guise de conclusion générale.

Rappelons tout d'abord que chacune des cartes qui accompagnent notre travail a été dressée, sans aucun souci de connexion entre le phénomène représenté sur la carte et d'autres faits géographiques quelconques. Toutes les limites régionales ont été tracées sur ces cartes en nous inspirant, uniquement et exclusivement, des modalités du phénomène lui-même.

Remarquons ensuite que nos cartes ont chacune une allure particulière et différente, en ce sens que les limites figurées sur l'une d'elles ne coïncident pas avec les limites marquées sur les autres. Ces limites se coupent et s'entremêlent. Il s'ensuit que les régions qui se montrent sur telle carte, ne se discernent plus sur telle autre.

Par exemple la Hesbaye, qui se dessine sur la carte de la répartition des maisons, ne se distingue pas, des régions voisines, sur la carte des densités ni sur celle des associations de maisons d'après leur importance. Les Polders, au contraire, se détachent nettement sur ces deux dernières cartes, tandis qu'ils se confondent avec la Flandre sur la carte de la répartition, etc.

Afin d'essayer une synthèse, nous avons cherché à obtenir une « image composite » des phénomènes étudiés en superposant nos cartes. Pour cela, nous avons redessiné à la même échelle, sur papier-calque léger, nos cartes de la répartition, des densités, des associations et des formes-types des maisons ; nous les avons soigneusement superposées, collées sur verre et étudiées par transparence.

Les quatre cartes, combinées ainsi entre elles, ont fait apparaître la série complète des régions d'habitat, telles que nous les avons schématisées sur la figure 48 ⁽¹⁾.

Comment accentuer les traits principaux de cette mosaïque ? Y-a-t-il moyen de grouper un certain nombre de régions et de dégager de la sorte quelques unités d'un ordre plus général, quelques zones principales ?

Pour ce faire, nous avons calculé le nombre de traits communs entre régions voisines, dans le « sens horizontal » et dans le « sens vertical », et nous avons constaté que les caractères communs sont plus nombreux entre régions voisines en longitude, qu'entre régions qui s'échelonnent plutôt en latitude. Ainsi, pour fixer les idées, le Pays de Waes-Alost (région 2) et la Flandre intérieure (région 3) ont trois caractères communs : la densité de 26 à 50 maisons au km², l'association de maisons simples et de petites fermes, la forme-type des maisons (maison en ordre lâche) ; ces deux régions ne diffèrent que par le mode de répartition : agglomération dans la première, dispersion dans la seconde. Entre le Pays de Waes-Région d'Alost (région 2) et la Région centrale (région 6), par contre, nous ne relevons qu'un seul trait de ressemblance : l'agglomération des maisons.

Grâce à ces comparaisons, nous pouvons distinguer trois grandes zones « horizontales » qui coupent notre pays d'est en ouest ⁽²⁾.

Une première zone septentrionale comprend les subdivisions 1, 2 et 3 de la figure 48. Leur trait commun est l'association de maisons simples et de petites fermes ; ce sont en effet des pays de petite culture. Une densité et une dispersion croissant vers l'ouest y introduisent de la diversité. La Campine (région 1) s'individualise davantage, avec ses petites fermes à un bâtiment en longueur, tandis qu'à l'ouest de l'Escaut dominant les maisons en ordre lâche.

(1) Nous n'avons pas tenu compte des quelques étendues qui ne se différencient des contrées avoisinantes que par un taux plus ou moins élevé de densité, comme, par exemple, les abords du canal de Charleroi à Bruxelles, le centre de la Campine limbourgeoise, etc. Ces densités sont, à notre point de vue, d'un intérêt secondaire.

(2) Nous négligeons les dunes et la région poldérienne (région 4), minime partie d'une autre grande zone qui se continue principalement au nord par les dunes et les polders des Pays-Bas et, au sud-ouest, dans la plaine littorale du nord de la France.

Les subdivisions 5, 6, 7 et 8 forment la zone que nous pouvons appeler médiane. L'association, composée de maisons simples, de petites et de grandes fermes en ordre serré ou fermées, caracté-



Ech. 1 : 2.000.000
 FIG. 48. — Les régions d'habitat en Belgique. Carte synthétique.

rise cette zone et correspond à ses cultures riches et à ses grandes exploitations. Le même taux de la densité, de 11 à 50 maisons au km²., couvre toute cette partie de la Belgique, sauf dans le sud de la Flandre Occidentale, où elle est un peu plus forte, et en Condroz,

Régions	Modes de répartition des maisons	Densités des maisons (1)	Associations des maisons d'après leur importance	Formes-types des maisons
1. Campine	agglomération	11 à 25	petites fermes	un bât. en longueur
2. Pays de Waes et Région d'Alost	agglomération	26 à 50	petites fermes	bâts. en ordre lâche
3. Flandre intérieure	dispersion	26 à 50	petites fermes	bâts. en ordre lâche
4. Polders	dispersion	11 à 25	grandes fermes	bâts. en ordre lâche
5. Flandre limoneuse	dispersion	26 à 50	petites et grandes fermes	bâts. en ordre serré
6. Région centrale	agglomération	11 à 50	petites et grandes fermes	bâts. en ordre serré
7. Hesbaye	concentration	11 à 50	petites et grandes fermes	bâts. en ordre serré
8. Condroz	concentration	11 à 25	petites et grandes fermes	bâts. en ordre serré
9. Pays de Herve	dispersion	11 à 50	petites et grandes fermes	types mêlés
10. Fagne occidentale	agglomération	1 à 10	petites fermes	un bâtiment cubique
11. Fagne orientale	concentration	1 à 10	petites fermes	un bâtiment cubique
12. Rîezes	agglomération	1 à 10	petites fermes	un bâtiment cubique
13. Ardenne	concentration	1 à 10	petites fermes	un bâtiment en surface
14. Région de Stavelot-Malmédy	agglomération	1 à 10	petites fermes	un bâtiment en surface
15. Lorraine belge	concentration	11 à 25	petites fermes	un bâtiment cubique
16. Régions industrielles	agglomération	plus de 100	maisons simples	maisons ouvrières

(1) Nous faisons abstraction des fortes densités industrielles.

(2) Nous n'inscrivons pas : maisons simples, qui se retrouvent dans toutes les associations.

où elle est un peu plus faible. Les types de la répartition au contraire y sont très différents : dispersion en Flandre, concentration en Hesbaye et en Condroz, agglomération dans toute la partie centrale.

Quelques détails intéressants sont à signaler : la limite septentrionale de la zone médiane coupe en diagonale, de Louvain à Diest, le pays communément appelé Hageland, rattachant de la sorte toute sa partie nord à la Campine. Il semble que l'unité de cette petite région, comprise « grosso modo » entre Louvain, Aerschot, Diest et Tirlemont, déjà discutée au point de vue physique, soit singulièrement compromise.

Par contre, la région sise entre St-Trond, Tongres et Hasselt s'oppose par ses caractères humains à la Hesbaye, confirmant ainsi la distinction entre la Hesbaye humide et la Hesbaye sèche, déjà introduite en géographie physique ⁽¹⁾.

Sous le rapport de l'habitat, le Condroz (région 8) fait partie, sans aucun doute, de la zone médiane et s'apparente plus spécialement à la Hesbaye (région 7), avec laquelle il a trois caractères communs sur quatre, tandis qu'il contraste vivement avec l'Ardenne, en compagnie de laquelle on le range habituellement si on ne considère que les traits d'ensemble de sa géologie et de sa tectonique.

La Famenne ne se marque pas sur notre carte synthétique. Elle ne se distingue en effet du Condroz que par un taux de densité un peu moins élevé : de 1 à 10 maisons au km².

Les caractères condrusiens des habitations se continuent sur toute la bande calcaire qui forme la bordure septentrionale de l'Ardenne.

Par ses caractères mêlés, le Pays de Herve (région 9) forme en Belgique comme un petit monde à part.

La zone méridionale (régions 10, 11, 12, 13, 14 et 15), zone de petite culture, voit réapparaître l'association : maisons simples et petites fermes à un bâtiment, tantôt de forme cubique dans la Fagne, les Rièzes, la Lorraine belge, tantôt en surface en Ardenne.

La Lorraine belge (région 15), à ne considérer que les quatre caractères qui nous occupent pour le moment, ne diffère de

(1) M. LERICHE, *Les terrains tertiaires de la Belgique*, p. 9 note 1 et p. 25.

l'Ardenne (région 13) que par la forme-type de la maison et par une densité plus grande, due à la fertilité des marnes et des argiles jurassiques et à un climat plus élément.

La concentration des maisons est la règle générale dans cette zone, sauf aux deux extrémités : dans la région de Stavelot-Malmédy (région 14), dans les Rièzes (région 12) et dans la partie occidentale de la Fagne (région 10), régions d'élevage dans lesquelles l'agglomération est naturelle.

 Dans cette division en zones que nous venons d'esquisser, on a remarqué que « l'élément unifiant » nous a été fourni par les divers genres d'associations des maisons. Le mode d'association est en effet le seul caractère commun, qui se manifeste avec une certaine continuité, dans notre « image composite » de la figure 48.

La carte des zones serait par conséquent le décalque de notre carte III : esquisse régionale des associations de maisons d'après leur importance. Or cette carte reproduit, dans ses grands traits, la carte agricole du pays : zone sablonneuse septentrionale, zone centrale limoneuse et condrusienne ⁽¹⁾, zone méridionale schisteuse, quartzo-schisteuse et marneuse.

Cette coïncidence est logique ; ne sont-ce pas en effet les *aptitudes agricoles* d'une contrée qui en déterminent l'économie agricole (petites ou grandes cultures) et, par conséquent aussi, le type d'association : petites ou grandes fermes.

En définitive donc, sans l'avoir cherché ni même prévu, ce sont les aptitudes agricoles des sols de notre pays qui nous ont permis de grouper, en quelques unités synthétiques, les quinze régions, — nous exceptons ici les régions industrielles, ⁽²⁾ — que notre étude détaillée de l'habitat nous a fait distinguer.

⁽¹⁾ Le sol de décomposition des roches condrusiennes, gréseuses et calcaires, rappelle sous beaucoup de rapports les qualités du sol limoneux. Comparer entre eux les tableaux de la composition physico-chimique des sols dans les *Monographies agricoles du Condroz*, p. 19, et de la *Région sablo-limoneuse*, p. 32 et ss.

Sur les qualités du sol condrusien voir également : E. DE LAVELEYE, ouv. cité, pp. 182 et ss.; R. ULENS, ouv. cité, p. 5.

⁽²⁾ Dans ces dernières pages, nous n'avons plus parlé des régions industrielles, qui se dessinent si nettement sur nos trois cartes analytiques et que la superposition de celles-ci n'a fait qu'accentuer. On peut les considérer comme des îlots, hardiment découpés au milieu de nos grandes zones agricoles, sur lesquelles leur influence se répercute très loin et très profondément, mais qui, par suite de leur individualité même, doivent former une catégorie spéciale.

Est-ce à dire que les associations de maisons d'après leur importance constituent le principal caractère géographique de l'habitat, celui sur lequel il faudrait insister particulièrement dans une géographie de la maison ? Nullement ; le fait de pouvoir servir de fil conducteur, dans une classification, ne confère pas cette prééminence.

Les modes de répartition, en une certaine mesure la densité, les formes-types des maisons, leurs aspects extérieurs, individualisent bien davantage les paysages géographiques, parce que ces divers caractères de l'habitation s'imprègnent beaucoup plus aisément de régionalisme que ne peuvent le faire les associations de maisons d'après leur importance, moins souples à se modeler sur des divergences peu profondes. C'est là du reste toute la raison qui explique pourquoi les différentes combinaisons de ces trois caractères nous ont obligé à délimiter seize régions d'habitat, dans les trois grandes zones déterminées par les genres d'association.

Notre carte synthétique souligne ainsi, une fois de plus, l'autonomie de la géographie humaine vis-à-vis de la géographie physique ; elle montre que les régions d'habitat ne se confondent pas nécessairement avec des régions naturelles et que, s'il existe une indéniable dépendance entre l'homme et la terre, cette dépendance n'est pas soumise aux lois rigoureuses d'un déterminisme absolu.

VU ET ADMIS A SOUTENANCE
le 2 mai 1925.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

Ferdinand Brunot.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER

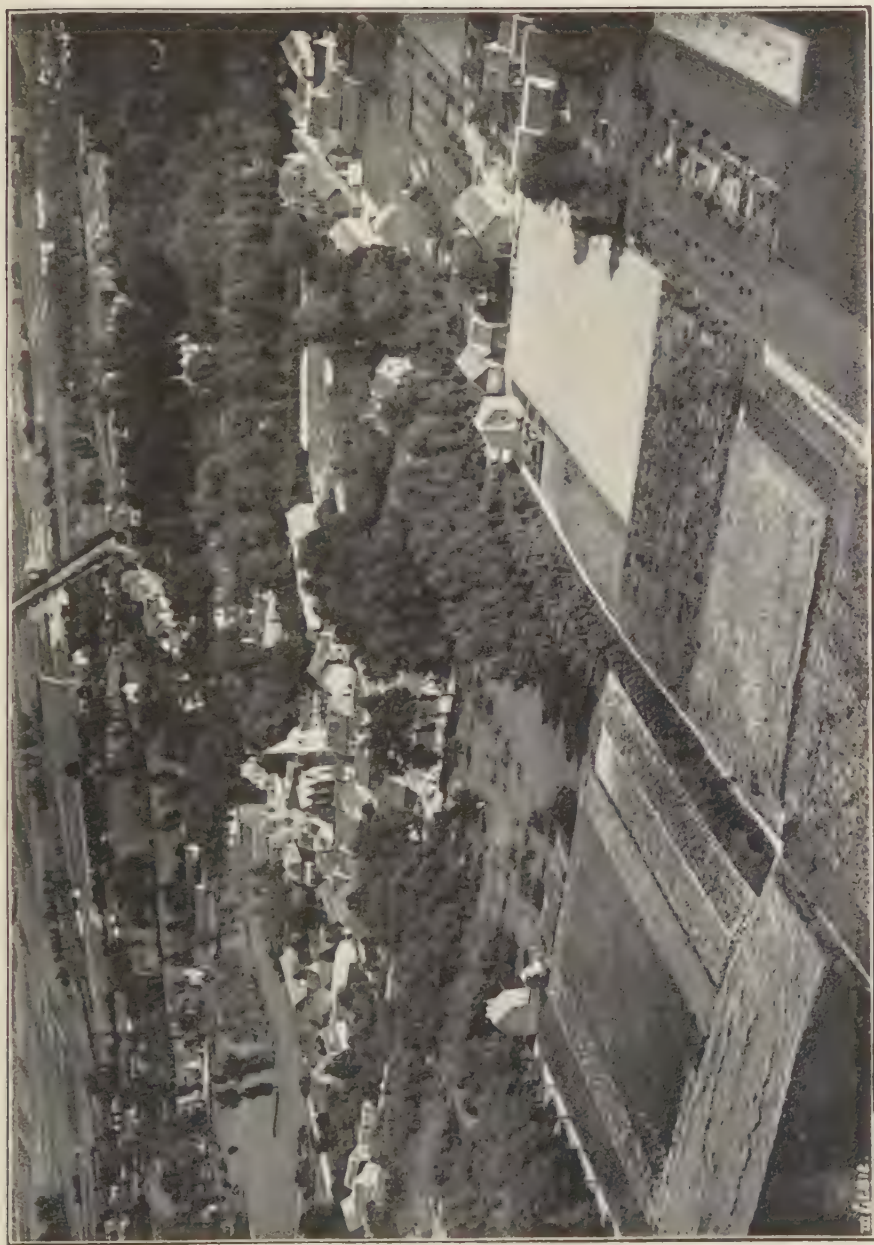
Le Recteur de l'Académie de Paris

*Pour le Recteur
l'Inspecteur de l'Académie,*

S. Maurellet.



Cliché du Service photographique de l'Aéronautique militaire belge.
Nivelles. — Paysage urbain. — La multitude des maisons constitue à elle seule tout le tableau.



Cliché du Service photographique de l'Aéronautique militaire belge.
Wemmel, au nord de Bruxelles. — Type d'agglomération. Les habitations se localisent sur une partie seulement du territoire communal, mais ne se tassent pas en un noyau compact.



Cliché du Service photographique de l'Aéronautique militaire belge.
Gélassart, à l'ouest de Loddisart. — Type d'agglomération exagérée des régions industrielles. Les rues tentaculaires de
maisons étroites s'allongent à travers les champs cultivés. Un terroir de charbonnage domine le paysage. La
comparaison de cette photo avec la planche I montre, de manière frappante, qu'une agglomération industrielle, quoique
très dense, n'a pas nécessairement l'aspect urbain.



Cliché du Service photographique de l'Aéronautique militaire belge.
Dispersion dans la Flandre intérieure entre Roulers et Thielt. — Une multitude de maisons sont disséminées capricieusement dans les champs.



Fall et Mheer. Type de village hesbignon. Au-delà du village, avec ses habitations contiguës, leurs jardins et vergers, s'étendent les cultures sans arbres ni maisons.

Cliché du Service photographique de l'Armée navale militaire belge.

PLANCHE VI



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Froidchapelle, en Fagne. — Les maisons des herbagers sont disséminées dans les prairies. Les bois entourent le village.



Cliché Th. Lefort.

B. — Orchimont s'allonge en un site de défense, sur la crête du pédoncule d'un méandre de la Semois.



Cliché du Service photographique de l'Aéronautique militaire belge.
Stockel, au nord-ouest de Tervueren. — Village allongé le long d'une route.



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Maison simple, ouvrière, à Hoogledede. — Flandre intérieure.
Des appentis branlants font office d'annexe agricole.



Cliché M. A. Lefèvre.

B. — Maison simple de journalier agricole à Veerle. — Campine.
L'annexe agricole est complète : étable et grange.

Ces deux maisons sont en briques ; le toit de chaume se termine
par quelques rangées de tuiles.

PLANCHE IX



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Maison simple de pêcheur dans les dunes intérieures de Coxyde.
Du côté opposé à la façade, le toit descend très bas ; étable et remise en appentis.



Cliché M. A. Lefèvre.

B. — Maisons simples accrochées à une digue à Kieldrecht. — Polders de l'Escaut.



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Maison simple de journalier agricole à Leerbeek. — Région brabançonne.
L'annexe agricole est complète; toute la construction est en dur; briques et tuiles.



Cliché M. A. Lefèvre.

B. — Maison simple d'ouvrier semi-agricole semi-industriel à Corbeek-Loo, Brabant.

Type de construction du XX^e siècle; à côté du logis, la remise suivie de l'étable, celle-ci avec porte latérale.

PLANCHE XI



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Maisons simples d'ouvriers industriels à Landelies. — Vallée de la Sambre.
Il n'y a pas d'annexe agricole.



Cliché M. A. Lefèvre.

B. — Maisons simples d'ouvriers semi-agricoles semi-industriels à Oignies.
Ardenne.

A côté du logis, la porte basse et la petite fenêtre indiquent l'étable surmontée d'un
fenil. Contrairement aux habitations du nord, celles-ci sont surmontées d'un étage.



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Petite ferme du XIX^e siècle à Veerle. — Campine.
Parois de torchis et toit de chaume.



Cliché R. Roncart.

B. — Petite ferme de construction récente à Calmpthout. — Campine.
Toit de chaume et murs de briques.

Entre la maison ancienne et la construction récente, il n'y a qu'une différence d'aspect extérieur due à la nature des matériaux de construction. L'ordonnance interne reste la même.

PLANCHE XIII



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Petite ferme en ordre lâche à Saffelaere. — Pays de Waes.



Cliché M. A. Lefèvre.

B. — Annexe agricole d'une ferme en ordre lâche à Verrebroeck. — Pays de Waes.

Les parois sont en partie en planches, en partie renouvelées en briques. La courbe du toit de chaume, au-dessus des portes charretières, s'oppose à l'emploi de tuiles bordières.



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Maison en ordre serré à Sloosen. — Région brabançonne.
Petite ferme à deux bâtiments d'équerre. Devant la grange on aperçoit un manège pour le battage du blé. Le logis est surmonté d'un « demi » étage.



Cliché M. A. Lefèvre.

B. — Petite ferme à Corbeek-Loo. — Brabant.
Remarquer les bordures des portes et fenêtres : le lait de chaux est appliqué sur des encadrements en pierre de taille.



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Petite ferme du XIX^e siècle à Chanly. — Bordure septentrionale de l'Ardenne.
(Zone de transition entre l'Ardenne et la Famenne).
Le pignon est en colombage, le toit en chaume, les murs en pierres ; mélange de matériaux au contact de la Famenne et de l'Ardenne.



Cliché Ed. Muller.

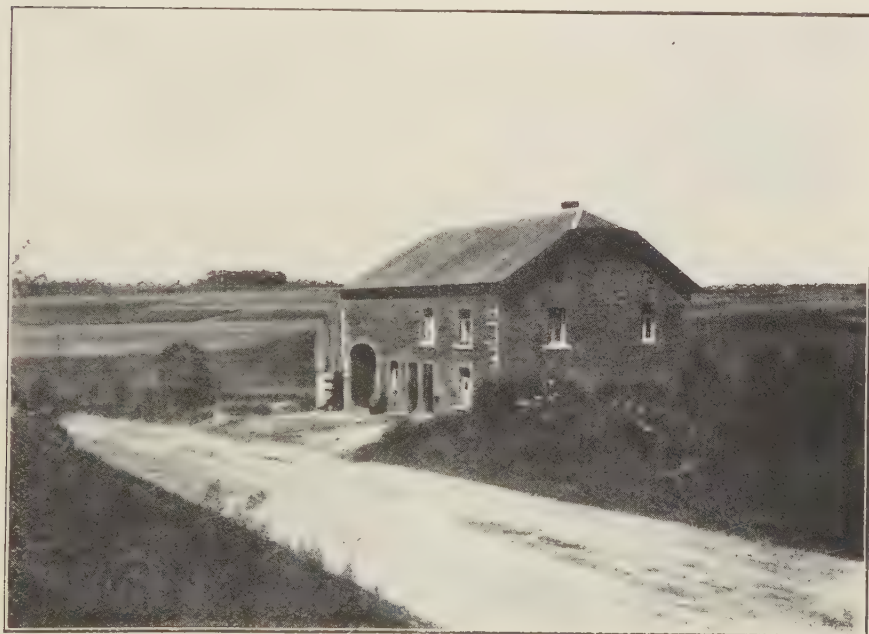
B. — Petite ferme datant de la fin du XVIII^e siècle à Limerlé. — Ardenne.
A droite le logis, à gauche l'étable et la grange. L'avancée du toit jusqu'à front du logis forme chartil abritant les instruments et le fumier. (Voir plan fig. 31).

Remarquer la forme des deux toits en fonction de la nature des matériaux. Le toit de la fig. A, en chaume, à pentes raides pour l'écoulement rapide des eaux ; celui de la fig. B, en grosses dalles schisteuses, avec une très faible inclinaison pour empêcher le glissement des « scailles ».



Cliché Th. Lefort.

A. — Petite ferme à Petit-Fays. — Ardenne.
Maison tri-cellulaire, en surface, du début du XIX^e siècle.



Cliché Th. Lefort.

B. — Petite ferme à Petit-Fays. — Ardenne.

Maison cubique du XX^e siècle. L'aspect de la façade permet de discerner l'ordonnance tri-cellulaire identique à celle de la fig. A.

Malgré la similitude de leur plan, ces deux maisons ont chacune un aspect géographique différent, résultant de la diversité de leurs caractères extérieurs.



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Ferme d'élevage à Cheneux. — Région de Stavelot-Malmedy.
Maison en colombage partiellement remplacé par des pierres. Le pignon, criblé de fenêtres, laisse deviner le plan interne du logis. (Voir plan fig. 30). L'étage est en partie dans les combles.



Cliché M. A. Lefèvre.

B. — Petite ferme à Cul-des-Sarts. — Rièzes.
Toit de chaume et parois de bois.
Chaume, bois et terre durcie sont les seuls matériaux de construction dont on dispose dans ces deux contrées au sous-sol de schistes cambriens.



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Petite ferme à Wanne. — Ardenne.

Le logis est transformé et exhaussé d'un étage. C'est comme une « tranche » accolée à l'ancienne annexe agricole.



Cliché M. A. Lefèvre.

B. — Petite ferme à Ambly. — Ardenne.

La façade seule a subi une transformation ; logis, grange, étable, ont été partiellement élevés. Cette maison, vue de face, n'a plus aucun caractère ardennais ; c'est l'aspect de la construction en briques, à un étage, qui se retrouve en Brabant, en Hesbaye, en Condroz, etc.

Les deux figures montrent l'évolution de la maison ardennaise au XX^e siècle : la maison en surface se transforme en maison cubique.



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Une rue à Rachecourt. — Pays Gaumais.

La maison simple constitue le type dominant. La présence de l'étable, les instruments et le fumier, devant la porte, témoignent de l'activité agricole des habitants.



Cliché M. A. Lefèvre.

B. — Châtillon. — Village rue du Pays Gaumais.

Maisons tri-cellulaires, cubiques : l'étable entre le logis et la grange (voir plan fig. 33, A). Instruments aratoires, provision de bois, fumier, sont laissés dehors, en bordure de la route.



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Petite ferme du XX^e siècle à Naliunes.
Entrec-Sambre-et-Meuse.



Cliché M. A. Lefèvre.

B. — Petite ferme de construction récente à Wellin. — Famenne.

Types de maisons cubiques modernes; seuls, les matériaux de construction apportent une nuance de différenciation régionale entre ces deux maisons.



A. — Petite ferme du XVI^e siècle.

Dans le bâtiment de droite on discerne le logis ; une lucarne surmonte la porte d'entrée. Le toit se relève au-dessus de la porte de la grange. Le bâtiment de gauche est probablement une annexe agricole.



B. — Une rue de village au XVI^e siècle.

Remarquer le grand toit de chaume à quatre versants raides. A droite, une maison à pignon, coupé à mi-hauteur.

Maisons campinoises ou brabançonnaises d'après les estampes de Peter Brueghel.



Cliché du Service photographique de l'Aéronautique militaire belge.
La ferme « Moerland » dans les Moères de la Flandre Occidentale. - Maison en ordre liché : masse imposante dans la grande plaine.



Cliché communiqué par M. F. Van den Dael.

A. — Ferme « du Roi » à Comines, — Flandre Occidentale.

Maison en ordre serré, à trois bâtiments, reconstruite en 1920 (voir plan fig. 37).
A gauche, un ancien abri bétonné, du temps de la guerre, cache une partie du logis.



Cliché communiqué par M. J. Claerhout.

B. — « Bergschuur » de la ferme Fleriskot à Leffinghe. — Plaine maritime.
Grange reconstruite, après la guerre, par ordre du Gouvernement.



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Logis d'une ferme en ordre lâche à Zevecote. — Plaine maritime.

La partie élevée contient la « voute » ; la hauteur de la fenêtre au-dessus du sol indique la surélévation de la chambre au-dessus de la cave voûtée. Au milieu du bâtiment on discerne la « beste kamer » et la cuisine ; la petite construction, à droite, fait office de laverie et de fournil. Un fossé circulaire entoure le logis.



Cliché M. A. Lefèvre.

B. — Annexe agricole en « bergschuur » de la ferme ci-dessus.

Au milieu, l'aire et la grange ; dans les bas-côtés, les étables. Un deuxième fossé entoure l'ensemble des bâtiments.



St-Jean-Geest. — Village hesbignon — A l'avant plan, maison en ordre serré, en quadrilatère fermé.
 cliché du Service photographique de l'Aéronautique militaire belge.



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Ferme en ordre serré à Odeur. — Hesbaye.

Deux portes charretières coupent à travers les étables ; la grange occupe le fond de la cour. Grande mare commune à plusieurs fermes.



Cliché M. A. Lefèvre.

B. — Double entrée de grande ferme à St-Séverin. — Condroz.

La porte de gauche est celle de la grange dont on aperçoit la sortie, au fond.



Cliché du Service photographique de l'Aéronautique militaire belge.

Ferme « Duikenhof » à Herent. — Brabant.

Ferme fermée : type intermédiaire entre la maison en ordre serré. Les bâtiments principaux sont séparés les uns des autres ; des murs ou des grillages ferment la cour intérieure.

PLANCHE XXVIII



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Ferme fermée à Nîmes. — Région calcaire au sud de la Fagne.
De l'extérieur, la maison a l'apparence d'une maison en ordre serré. Un mur et de petites constructions réunissent les deux bâtiments principaux. Celui de gauche est hors du champ de l'objectif.



Cliché M. A. Lefèvre.

B. — Ferme en ordre serré, de type mixte, à Fraiture. — Condroz.
La grange, à gauche, est séparée par un « coupe-feu » des autres bâtiments. Ceux-ci se tiennent sans solution de continuité.



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Grande ferme fermée à Havay. — Hainaut.
Logis, étables, grange, sont autant de bâtiments distincts.



Cliché M. A. Lefèvre.

B. — Ferme d'élevage à Bolland. — Pays de Herve.
Deux bâtiments se font vis-à-vis. Des murs clôturent la cour pour empêcher le bétail d'y circuler.



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Paysage à Genck. — Campine.



Cliché M. A. Lefèvre.

B. — Paysage à Xhoffray. — Ardenne.

Par l'aspect seul du milieu physique, il est impossible de préciser les régions où ces vues furent prises. La physionomie des maisons les détermine davantage. En A, on reconnaît la petite maison en longueur de Campine ; en B, la maison en surface de l'Ardenne. Le rideau d'arbres autour de la maison ardennaise précise encore mieux le site : ce sont les hauts plateaux, où il importe de protéger les habitations contre les tempêtes et les bourrasques du nord et de l'ouest.



Cliché M. A. Lefèvre.

A. — Transformation d'une maison à Veerle. — Campine.

Ossature de la chaumière : entre les montants de bois, on tresse un clayonnage de lattes que l'on recouvre ensuite de mortier. Le torchis n'est conservé qu'à l'annexe agricole.



Cliché M. A. Lefèvre.

B. — Maison simple à Grand-Halleux. — Ardenne.

Le colombage de la maison de terre primitive est conservé, mais les briques ont remplacé le torchis.



Cliché A. de Ghellinck.

A. — Petite ferme à Wintershoven. — Hesbaye humide.
Maison en colombage ; couverture de tuiles.

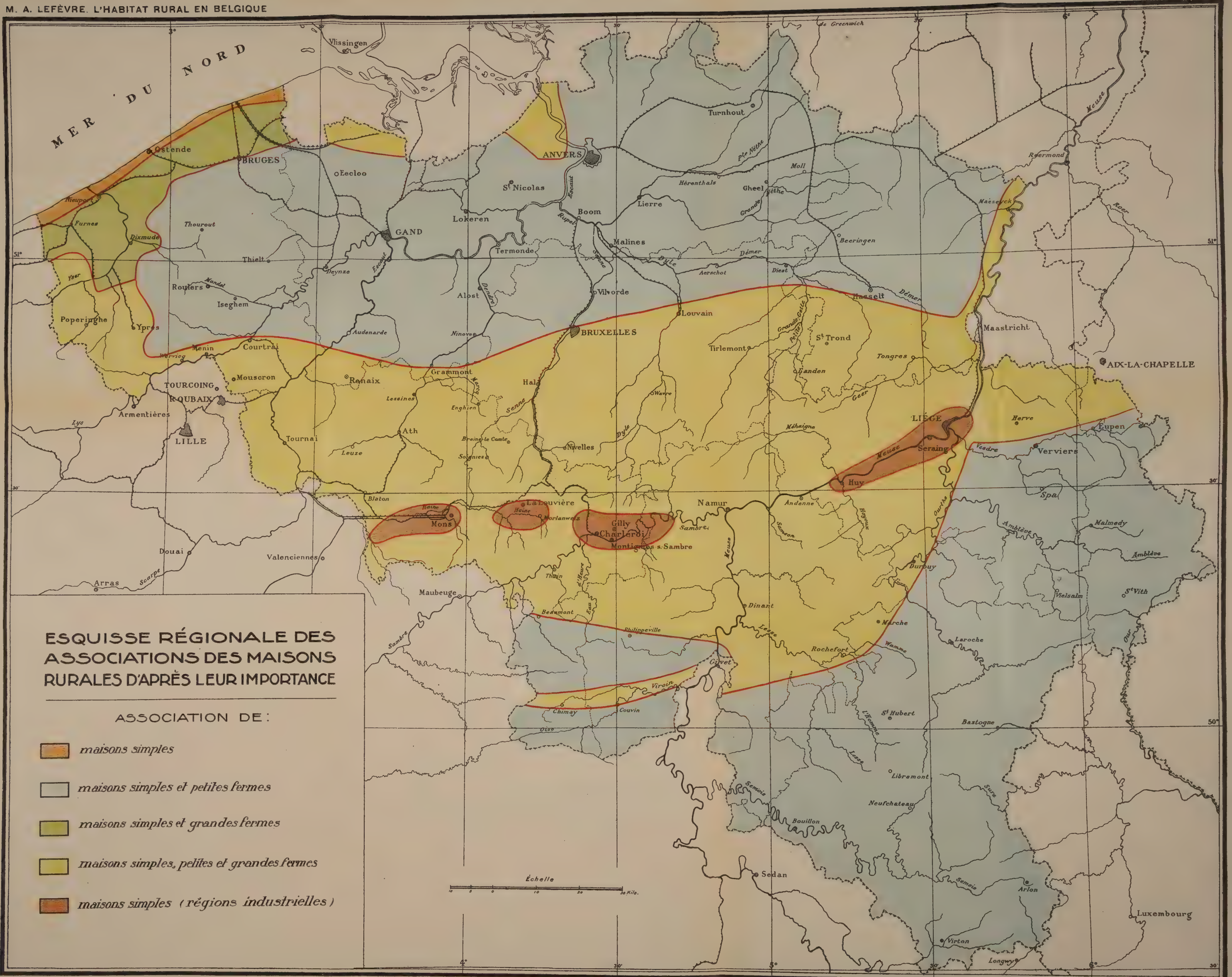


Cliché M. A. Lefèvre.

B. — Maison agricole à Canne. — Vallée inférieure de la Meuse.
Une partie de la maison, ainsi que l'étable et la grange, sont aménagées dans des carrières de craie abandonnées.









BIBLIOGRAPHIE

I

PUBLICATIONS OFFICIELLES

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR. Statistique de Belgique. — *Population. Recensement général du 15 octobre 1846*. — Bruxelles, Th. Lesigne, 1849, in-f^o.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR. Statistique de la Belgique. — *Population. Recensement général du 31 décembre 1910*. — Bruxelles, M. Weissenbruch, 1916, 5 volumes in-4^o.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'HYGIÈNE. — *Annuaire statistique de la Belgique et du Congo Belge*. — Bruxelles, Lesigne, publication annuelle, in-8^o.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DES TRAVAUX PUBLICS. Statistique de la Belgique. — *Recensement général de 1895*. — Bruxelles, 1899, 5 volumes in-4^o, un atlas.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DES TRAVAUX PUBLICS. Statistique de la Belgique. — *Recensement général de 1910*. — Bruxelles, 1913-1920, 4 volumes in-8^o.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE. Service des Agronomes de l'Etat. — *Monographie agricole de l'Ardenne*, 1899. — *Monographie agricole de la Campine*, 1899. — *Monographie agricole de la région sablonneuse des Flandres*, 1900. — *Monographie agricole de la région du Condroz*, 1900. — *Monographie agricole du Pays de Herve*, 1900. — *Monographie agricole de la région limoneuse et sablo-limoneuse*, 1901. — *Monographie agricole de la région des Dunes*, 1901. — *Monographie agricole de la région jurassique*, 1901. — *Monographie agricole de la région des Polders*, 1902. — Bruxelles, 1899-1902, 9 volumes in-8^o.

Rapport sur l'Enquête linière. — Bruxelles, 1841, 2 volumes in-4^o.

MINISTÈRE DE L'INDUSTRIE ET DU TRAVAIL. Office du Travail. — Section de la Statistique. — *Recensement général des industries et des métiers*, 31 octobre 1896. — Bruxelles, P. Weissenbruch, 1900-1902, 19 volumes in-4^o, un atlas.

MINISTÈRE DE L'INDUSTRIE ET DU TRAVAIL. Section de la Statistique. — *Recensement de l'industrie et du commerce*, 31 décembre 1910. — Bruxelles, J. Lebègue et A. Dewit, 1913-1921, 8 volumes in-4^o.

MINISTÈRE DE L'INDUSTRIE ET DU TRAVAIL. Office du Travail. — *Les industries à domicile en Belgique*. — Bruxelles, J. Lebègue et O. Schepens, 1899-1909, 10 volumes in-8^o.

II

PÉRIODIQUES ET COLLECTIONS SCIENTIFIQUES CITÉS

— ABRÉVIATIONS —

Acad. Belg. Com. Hist. — Académie royale de Belgique. Commission royale d'histoire.

- Ann. Soc. Em. Bruges.* — Annales de la Société d'Emulation de Bruges.
Ann. Soc. Arch. Namur. — Annales de la Société d'Archéologie de Namur.
Ann. Soc. Arch. Bruxelles. — Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles.
Ann. Féd. arch. et hist. Belg. — Annales de la Fédération archéologique et historique de Belgique.
Ann. Géog. — Annales de Géographie.
Ann. Soc. géol. Belg. — Annales de la Société géologique de Belgique.
Ann. Soc. sc. Bruxelles. — Annales de la Société scientifique de Bruxelles.
Bull. Com. cent. Stat. — Bulletin de la Commission centrale de Statistique.
Bull. Soc. Anthr. Bruxelles. — Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles.
Bull. Com. Trav. hist. — Bulletin de la Commission des Travaux historiques. Sciences économiques et sociales ou Géographie (France).
Bull. Soc. belge Géog. — Bulletin de la Société royale belge de Géographie.
Bull. Soc. Géog. Anvers. — Bulletin de la Société royale de Géographie d'Anvers.
Bull. Soc. belge Géol. — Bulletin de la Société belge de Géologie, de Paléontologie et d'Hydrologie.
Bull. Soc. lang. de Géog. — Bulletin de la Société languedocienne de Géographie.
Forsch. z. d. Land. Volks. — Forschungen zur deutschen Landes-und Volkskunde.
Ges. Erd. Berlin. — Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin.
Geog. Rev. — The Geographical Review.
Geog. Zeit. — Geographische Zeitschrift.
La Géog. — La Géographie.
Mém. Acad. royale Bruxelles. — Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles.
Mém. cour. Acad. Belg. — Mémoires couronnés et mémoires des savants étrangers publiés par l'Académie royale de Belgique.
Pet. Mit. — Petermann's Mitteilungen.
Trav. Inst. Géog. alp. — Recueil des Travaux de l'Institut de Géographie alpine.
Rap. Soc. pal. arch. Charleroi. — Rapport de la Société royale paléontologique et archéologique de Charleroi.
Réf. Soc. — La Réforme sociale.
Rev. belge. Ph. et Hist. — Revue belge de Philologie et d'Histoire.
Rev. soc. cath. — Revue sociale catholique.
Rev. Un. Bruxelles. — Revue de l'Université de Bruxelles.
Rev. g. agr. Louvain. — Revue générale agronomique de Louvain.
Rev. un. Min. — Revue universelle des Mines.
Verh. geol. Mijnb. Gen. Ned. Kol. — Verhandelingen van het geologisch mijnbouwkundig Genootschap voor Nederland en Koloniën.

III

LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS

- AFTALION (A.). *La crise de l'industrie linière et la concurrence victorieuse de l'industrie cotonnière.* — Paris, Larose, 1904, in-8°.
ANDRIMONT (R. D'). *Notes sur l'hydrologie du littoral belge.* — Ann. Soc. géol. Belg., t. XXIX, 1901-1902, Mém. pp. 129-144.

- ANSTIAUX (M.). *L'industrie armurière liégeoise*. — Les industries à domicile, t. I, 1899, pp. 1-195.
- AUROUSSEAU (M.). *The arrangement of rural population*. — Geog. Rev., t. X, 1920, pp. 223-240.
- AUROUSSEAU (M.). *The distribution of population : a constructive problem*. — Geog. Rev., t. XI, 1921, pp. 563-592.
- BEAUJEAN (M.). *Rapport sur le défrichement des landes et bruyères*. — Liège, J. A. Latour, 1844.
- BERNHARD (H.). *Die ländlichen Siedlungsformen*. — Geog. Zeit., 25^e année, 1919, pp. 20-32.
- BIHOT (Ch.). *Le Pays de Herve ; étude de géographie humaine*. — Bull. Soc. Géog. Anvers, t. XXXVI, 1912, pp. 185-216 et 285-350, t. XXXVII, 1913, pp. 5-72.
- BIVORT (J. B.). *Essai sur le défrichement des terres incultes de la Belgique*. — Bruxelles, Parent, 1844, 86 p., in-8^o.
- BLACHE (J.). *Le problème de l'habitat dans les massifs de la Chartreuse et du Vercors*. — Trav. Inst. Géog. alp., t. XII, 1924, pp. 423-453.
- BLANCHARD (R.). *La Flandre*. — Paris, A. Colin, 1906, in-8^o.
- BLINK (H.). *Nederland en zijne bewoners*. — Amsterdam, S. L. Van Looy en H. Gerlings, 1892, 3 volumes in-8^o.
- BLINK (H.). *Tegenwoordige staat van Nederland*. — Amsterdam, S. L. Van Looy, 1897, in-8^o.
- BLINK (H.). *Geschiedenis van den Boerenstand en den Landbouw in Nederland*. — Groningen, J. B. Wolters, 1902-1904, 2 volumes in-8^o.
- BOELES (P. C. J. A.). *De cultuur-historische beteekenis der terpen*. — Tien vacantie cursussen voor geographen georganiseerd door R. Schuiling ; pp. 68-75. Zutphen (Hollande), Thieme et C^{ie}, 1906-1924.
- BORCHGRAVE (E. DE). *Histoire des colonies belges qui s'établirent en Allemagne pendant le douzième et le treizième siècle*. — Mém. cour. Acad. Belg., t. XXXII, 1865, coll. in-4^o.
- BOS (P. R.). *De ligging der steden en dorpen in de provincie Groningen*. — Feestbundel aan Dr. P. J. Veth. — Leiden, E. J. Brill, 1894, 12 p.
- BOUTRY (L.). *La population de l'Ardenne*. — Ann. Géog., t. XXIX, 1920, pp. 199-210.
- BOUTRY (L.). *La forêt d'Ardenne*. — Ann. Géog., t. XXIX, 1920, pp. 261-279.
- BRANTS (V.). *Essai historique sur la condition des classes rurales en Belgique jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*. — Mém. cour. Acad. Belg., t. XXXII, 1881, coll. in-8^o.
- BROECKAERT (J.). Voir : Fr. De Potter et J. Broeckaert.
- BRUNHES (J.). *Géographie humaine de la France ; premier volume, t. I de : Histoire de la Nation française*. — Paris, Plon-Nourrit, 1920, in-4^o.
- BRUNHES (J.) ET VALLAUX (C.). *La géographie de l'histoire. Géographie de la paix et de la guerre sur terre et sur mer*. — Paris, F. Alcan, 1912, in-8^o.
- BRUNHES (J.). *La Géographie humaine*. — Paris, Alcan, 3^e édition, 1925, 3 volumes in-8^o.
- CHOBERT (J.). Voir : T. Clément, J. Chobert, C. Huart.
- CLAERHOUT (J.). *Les Francs à Denterghem*. — Ann. Soc. Em. Bruges, 52^e année, 1902, pp. 15-32.
- CLAERHOUT (J.). *L'habitation rurale de la Westflandre*. — Ann. Soc. sc. Bruxelles, 35^e année, 1910-1911, Fas. II, pp. 248-265.

- CLAERHOUT (J.). *Colonies frisonnes dans la plaine maritime belge*. — Ann. Soc. sc. Bruxelles, janvier 1921, pp. 179-180.
- CLÉMENT (T.), CHOBERT (J.), HUART (C.). *Les anciennes constructions rurales en Belgique*. — Bruxelles, M. Lamertin, 1914-1919, 4 volumes in-4°.
- COMHAIRE (Ch. J.). *L'habitation dans les Hautes-Fagnes de l'Est*. — Bull. Soc. Anthr. Bruxelles, t. XIII, 1894-95, pp. 260-275.
- CONSTANT (M.). *Du défrichement des terrains sablonneux et particulièrement des bruyères de la Campine*. — Bruxelles, Deprez-Parent, 1839, in-8°.
- COSYN (A.). *Le Brabant inconnu*. — Bruxelles, Ch. Bulens, 1911, in-8°.
- CUMONT (F.). *Comment la Belgique fut romanisée*. — Bruxelles, Vromant, 1914, in-8°.
- CUVELIER (J.). *Les dénombrements de foyers en Brabant (XIV^e-XVI^e siècle)*. — Acad. Belg. Com. Hist., 1912, in-4°.
- DE BEUKELAER (F. X.). *Défrichement des bruyères campinoises*. — Anvers, De Backer, 1899, in-8°.
- DECKERS (L.). *De landbouwers van den Noord-Brabantschen zandgrond*. — Eindhoven, A. J. M. Vervoort, 1912, in-8°.
- DE HOON (A.). *Mémoire sur les Polders de la rive gauche de l'Escaut et du littoral belge*. — Mém. cour. Acad. Belg., t. V, 1853, 2^e partie, coll. in-8°.
- DELACROIX. *Défrichements des terrains incultes dans la Campine belge*. — Paris, Imprimerie impériale, 1860.
- DEL MARMOL (E.). *Découvertes d'habitations gallo-romaines dans la plaine de Berla-comines*. — Ann. Soc. Arch. Namur, t. II, 1851, pp. 285-296.
- DEL MARMOL (E.). *La villa d'Anthée*. — Ann. Soc. Arch. Namur, t. XIV, 1880, pp. 165-194, t. XV, 1881, pp. 1-41.
- DEMAIN (H.). *Les migrations ouvrières à travers la Belgique*. — Louvain, H. Bomans, 1919, in-8°.
- DEMANGEON (A.). *La Picardie*. — Paris, A. Colin, 1905, in-8°.
- DEMANGEON (A.). *Recherches géographiques dans les Archives*. — Ann. Géog., t. XVI, 1907, pp. 193-203.
- DEMANGEON (A.). *La Trouée de l'Oise*. — Ann. Géog., t. XVI, 1907, pp. 309-315.
- DEMANGEON (A.). *L'habitation rurale en France*. — Ann. Géog., t. XXIX, 1920, pp. 352-375.
- DE POTTER (Fr.) et BROECKAERT (J.). *Geschiedenis van den Belgischen Boerensland tot op het einde der XVIII^e eeuw*. — Mém. cour. Acad. Belg., t. XXXII, 1880, coll. in-8°.
- DES MAREZ (G.). *Le problème de la propriété rurale en Belgique, au point de vue historique*. — Ann. Féd. arch. et hist. Belg., Congrès de Gand, 1913, 13 p.
- DOPSCH (A.). *Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit vornehmlich in Deutschland*. — Weimar, H. Böhlau, 2^e édition, 1921, 2 volumes in-8°.
- DUBOIS (E.). *L'industrie du tissage du lin dans les Flandres, dans : Les industries à domicile en Belgique*, t. II, 1900, pp. 1-223.
- DUCPÉTIAUX (E.). *Des moyens de soulager et de prévenir l'indigence et d'éteindre la mendicité*. — Bruxelles, Laurent, 1832.
- DUCPÉTIAUX (E.). *Mémoire sur le paupérisme dans les Flandres*. — Mém. cour. Acad. Belg., 1850, coll. in-8°.

- DUCKETIAUX (E.). *Budgets économiques des classes ouvrières en Belgique*. — Bull. Com. cent. Stat., t. VI, 1855.
- DUMONT-WILDEN. *La Belgique illustrée*. — Paris, Larousse, in-4°.
- EENENS (M.). *Mémoire sur la fertilisation des landes de la Campine et des Dunes*. — Mém. cour. Acad. Belg., 1849, coll. in-8°.
- ERTBORN (BARON O. VAN). *La question des eaux alimentaires dans les régions dunales et poldériennes du littoral belge*. — Bull. Soc. belge Géol., 1903, Mém., pp. 297-315.
- ESPIENNES (COMTE D'). *Le vœu des Ardennes*. — Bruxelles, Deltombe, 1837, in-8°.
- ESPINAS (G.) ET PIRENNE (H.). *Recueil de documents relatifs à l'histoire de l'Industrie drapière en Flandre*. — Acad. Belg. Com. Hist., 1906-1924, 4 volumes in-4°.
- FAIRON (E.). *Les donations de forêts aux X^e et XI^e siècles*. — Rev. belge Ph. et Hist., janvier-mars, 1925, p. 91-109.
- FEBVRE (L.). *La terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*. — Paris, La Renaissance du Livre, 1922, in-8°.
- FERRARRIS (COMTE J. DE). *Carte des Pays-Bas autrichiens à 1 : 11.520. Carte manuscrite ou carte de cabinet, 1777*. — Conservée à la Bibliothèque royale, service des cartes et plans.
- FICKERT (H.). *Eine Volkslichtekarte der Rheinprovinz nach der Gemarkungsmethode*. — Pet. Mit., 1920, pp. 159-161.
- FLACH (J.). *Les origines de l'ancienne France*. — Paris, Larose, 1893, 4 volumes in-8°.
- FLACH (J.). *L'origine historique de l'habitation et des lieux habités en France*. — Paris, Leroux, 1899, in-8°.
- FOURMARIER (P.). *La tectonique de l'Ardenne*. — Ann. Soc. Géol. Belg., t. XXXIV, 1907, Mém. pp. 15-123.
- FOURMARIER (P.). *L'influence des mouvements du sol en Belgique pendant la période paléozoïque*. — Rev. un. Mines., t. VII, 6^e série, 1920, 53 p.
- FOVILLE (A. DE). *Enquête sur les conditions de l'habitation en France. Les maisons-types*. — Paris, G. Leroux, 1894-1899, 2 volumes in-8°.
- GALLOIS (L.). *La Flandre, par R. Blanchard*. — Ann. Géog., t. XV, 1906, pp. 383-388.
- GALLOIS (L.). *La répartition de la population dans le bassin de la Sarre et les régions environnantes*. — Ann. Géog., t. XXVIII, 1919, pp. 280-292.
- GEER (STEN DE). *Karta över Befolkningens I Sverige. I Skala : 1 : 500.000*. — Stockholm, Walström et Widstrand, 1919.
- GEER (STEN DE). *La distribution de la population en Suède*. — La Géog., t. XXXVII, 1922, pp. 517-524.
- GEER (STEN DE). *A map of the distribution of population in Sweden ; method of preparation and general results*. — Geog. Rev., t. XII, 1922, pp. 72-83.
- GRADMANN (R.). *Das ländliche Siedlungswesen des Königreichs Württemberg*. — Forsch. z. d. Land. Volks., 1913-1917, pp. 1-136.
- GROB (J.) ET VANNÉRUS (J.). *Dénombrements des feux des duché de Luxembourg et comté de Chiny*. — Acad. Belg. Com. Hist., t. I, 1921, in-4°.
- GRÜNNE (CH. DE). *Les ouvriers agricoles belges en France*. — Rev. g. agr. Louvain, 1899, 12 p.
- HAKIN (ED.). *Recueil de législation à l'usage des administrations communales et fabriennes du Gouvernement d'Eupen-Malmédy*. — Liège, « La Meuse ». 1921, in-8°.

- HAUZEUR (N.). *Etablissement romain de Barcenne*. — Ann. Soc. Arch. Namur, t. II, 1851, pp. 375-382.
- HENRIQUET (M.). *La Campine industrielle*. — Edition de l'Echo de la Bourse, Bruxelles, 1923, in-8°.
- HETTNER (A.). *Ueber bevölkerungsstatistische Grundkarten, mit eine Karte von C. Uhlig*. — Geog. Zeit., 1900, pp. 185-194.
- HEYLEN (A.). *Historische Verhandelingen over de Kempen*. — Turnhout, Van Brepols en Dierckx, 2^e édition, 1837, in-8°.
- HOL (J. B. L.). *De insnijdingsmeanders der Maas in de fransche Ardennen*. — Verh. geol. Mijnb. Gen. Ned. Kol., Geologische serie, Deel VI, s'Gravenhage, Mouton et C^o, 1922, pp. 173-188.
- HOMBITZER (A.). *Beiträge zur Siedlungskunde und Wirtschaftsgeographie des Siebengebirges und seiner Umgebung*. — Inaugural-Dissertation. Oberkassel, Heeg, 1913, 152 p., in-8°.
- HUART (C.). Voir : T. CLÉMENT, J. CHOBERT, C. HUART.
- JACQUART (C.). *Les migrations de la population belge*. — Rev. soc. cath., octobre-novembre, 1899.
- JACQUART (C.). *La dépression démographique des Flandres. Etude sur la natalité dans l'arrondissement de Thielt*. — Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1905, 125 p., in-8°.
- JONCKHEERE (ED.). *L'origine de la côte de Flandre et le bateau de Bruges*. — Bruges de Haene, 1903.
- JULIN (A.). *La production décentralisée en Belgique*. — Réf. Soc., n° 19, 1905.
- KEVEBERG (BARON DE). *Essai sur l'indigence dans la Flandre Orientale*. — Gand, Houdin, 1819, in-8°.
- KURTH (G.). *La frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France*. — Bruxelles, Hayez, 1896, in-8°.
- LAVELEYE (E. DE). *Essai sur l'économie rurale de la Belgique*. — Paris, A. Lacroix et C^o, 2^e édition, 1875, in-8°.
- LEBRUN (L.) ET HENRY (L.). *Relevés de fermes de la province de Namur. Croquis de L. Henry et L. Lebrun*. — Cercle des métiers d'art de l'Ecole St-Luc, Liège, A. Pholien.
- LEFÈVRE (M. A.). *Carte régionale du peuplement de la Belgique*. — La Géog., juin 1921, pp. 1-34.
- LELÈVRE (M. A.). *La densité des maisons rurales en Belgique*. — Ann. Géog., t. XXXII, 1923, pp. 395-417.
- LEMIRE (L.). *L'habitat dans la Flandre française*. — Bull. Com. Trav. hist. Sc. géog., 1891, pp. 351 et 397.
- LEMONNIER (C.). *La Belgique*. — Bruxelles, A. Castaigne, 1903, in-4°.
- LEPLAE (E.). *La question des réunions territoriales*. — Rev. g. agr. Louvain, 1897, 10 p.
- LEPLAE (E.). *Esquisse agronomique de la Flandre Occidentale*. — Rev. g. agr. Louvain, 1899, 22 p.
- LERICHE (M.). *Les régions naturelles de la Belgique*. — Rev. Un. Bruxelles, 1913, pp. 185-217.
- LERICHE (M.). *Les terrains tertiaires de la Belgique*. — Congrès géologique interna-

- tional, XIII^e Session, Belgique 1922, Livret guide de l'excursion A. 4., Liège, Vaillant-Carmanne, 1922.
- LESMARIES (A.). *Dunkerque et la Plaine maritime*. — Dunkerque, Imprimerie du Nord maritime, 1923, in-8°.
- LEYDEN (FR.). *Zur Siedlungskunde des flämischen Landes*. — Ges. Erd. Berlin 1923, pp. 161-173.
- LOE (BARON DE). *Notions d'archéologie préhistorique belgo-romaine et franque*. — Touring Club de Belgique. Bruxelles, F. Van Buggenhoudt.
- LOE (BARON DE). *Rapport sur les fouilles exécutées par la Société d'Archéologie de Bruxelles pendant l'exercice 1900*. — Bruxelles, Vromant, 1901, 23 p.
- MAHAIM (E.). *Les abonnements d'ouvriers sur les lignes de chemins de fer belges et leurs effets sociaux*. — Travaux de l'Institut de Sociologie, Fasc. II, Bruxelles, Misch et Thron, 1910, in-8°.
- MAHIEU (A.). *La villa romaine de Neufchâteau à Malagne (Jemelle)*. — Ann. Soc. Arch. Namur, t. XIX, 1895, pp. 401-449.
- MAHIEU (A.). *La villa belgo-romaine de Bauseienne à Mettet*. — Ann. Soc. Arch. Namur, t. XXXIII, 1919, pp. 49-209.
- MANN (T. A. ABBÉ). *Mémoire sur la question : Dans un pays fertile et bien peuplé les grandes fermes sont-elles utiles ou nuisibles à l'état en général ?* — Mém. Acad. royale Bruxelles, t. IV, 1783, in-4°.
- MARTONNE (E. DE). *Distribution géographique de la population en Valachie*. — Paris, A. Colin, 1903, in-8°.
- MASSART (J.). *Géographie botanique des districts littoraux et alluviaux de la Belgique*. — Recueil de l'Institut botanique, Léo Errera, t. VII, 1907 et Annexe 1908.
- MASSART (J.). *Esquisse de géographie botanique de la Belgique*. — Bruxelles, Lamertin, 1910, 2 volumes in-8°.
- MAUNIER (R.). *L'origine et la fonction économique des villes. Etude de morphologie sociale*. — Paris, Giard et Brière, 1910, in-8°.
- MAYR (M.). *Die Siedelungen des bayrischen Anteils am Böhmerwald*. — Forsch. z. d. Land. Volks., 1912, pp. 351-436.
- MEITZEN (A.). *Siedelung und Agrarwesen der Westgermanen und Ostgermanen, der Kelten, Römer, Finnen und Slaven*. — Berlin, W. Hertz, 1895, 4 volumes in-8°, dont un atlas.
- MICHEL (ED.). *Abbayes et monastères de Belgique. Leur importance et leur rôle dans le développement du pays*. — Bruxelles, G. Van Oest, 1923, in-8°.
- MICHOTTE (P. L.). *Les théories économiques qui dominèrent en Belgique de 1830 à 1886*. — Louvain, Ch. Peeters, 1904, in-8°.
- MICHOTTE (P. L.). *Atlas classique de géographie*. — Bruxelles, A. Dewit, 1911.
- MICHOTTE (P. L.). *L'orientation nouvelle en géographie*. — Bull. Soc. belg. Géog., 1921, Fasc. 1, p. 1-39.
- MICHOTTE (P. L.). *Edition pour la Belgique de l'Atlas classique P. Vidal-Lablache* — Paris, A. Colin, 1922.
- MIELKE (R.). *Das deutsche Dorf*. — Leipzig, B. G. Teubner, 1907, in-16.
- MIELKE (R.). *Das Dorf*. — Leipzig, Quelle und Meyer, 1910, in-8°.
- MONBORNE. *Carte topographique et physique du royaume de France et des Pays-Bas*. — Edition Monborne, 1825.

- MOURALIS (D.). *Les phénomènes d'habitat dans le massif des Baronnies*. — Trav. Inst. Géog. alp., t. XII, 1924, pp. 547-644.
- PESSLER (W.). *Das altsächsische Bauernhaus in seiner geographischen verbreitung*. — Braunschweig, Vieweg und Sohn, 1906, in-8°.
- PIOT (Ch.). *Les pagi de la Belgique et leurs subdivisions pendant le Moyen-âge*. — Bruxelles, Hayez, 1879, in-4°.
- PIRENNE (H.). *Histoire de Belgique*. — Bruxelles, Lamertin, t. I, 3^e édition 1909 ; t. II, 2^e édition 1908 ; t. III, 2^e édition 1912 ; t. IV, 1911 ; t. V, 1921, 5 volumes in-8°.
- POPP (P. C.). *Atlas cadastral de Belgique, 1850*. — Conservé à la Bibliothèque royale, service des cartes et plans.
- PROSCH (C. V.). *Schwedische Arbeitserfolge in der Darstellung der Bevölkerungsverteilung*. — Geog. Zeit., 28^e année, 1922, pp. 105-112.
- RAHIR (E.). *L'Amblève et l'Ourthe*. — Bruxelles, J. Lebègue, 1909, in-8°.
- RAISON (Th.). Voir : A. RONSE et Th. RAISON.
- ROBERT (J.). *La densité de la population des Alpes françaises, d'après le dénombrement de 1911*. — Trav. Inst. Géog. alp., 1920, pp. 5-124.
- RONSE (A.) ET RAISON (Th.). *Fermes types et constructions rurales en West-Flandre*. — Bruges, Ch. Beyaert, 1918, 2 volumes in-4°.
- RONSE (ED.). *L'émigration saisonnière belge*. — Gand, Impr. « Het Volk », 1913, in-8°.
- ROXBY (P. M.). *The distribution of population in China*. — Geog. Rev., January, 1925, pp. 1-25.
- RUTTEN (A.). *La population belge depuis 1830. Etat de la population*. — Louvain, Ch. Peeters, 1899, 124 p., in-8°.
- SANDERUS. *Flandria Illustrata, édition 1735*, 3 volumes in F°.
- SCHLÜTER (O.). *Die formen der ländlichen Siedelungen*. — Geog. Zeit., 6^e année, 1900, pp. 248-262.
- SCHLÜTER (O.). *Die Siedelungen im nordöstlichen Thüringen*. — Berlin, H. Costenoble, 1903, in-8°.
- SCHLÜTER (O.). *Beiträge zur Bevölkerungs- und Siedelungsgeographie Deutschlands*. — Pet. Mit., 1910, 2^e partie, pp. 7-10 et 64-67.
- SCHRAMME (J.). *Les Polders*. — Bruxelles, F. Iarcier, 1904, in-8°.
- SCHWEISTHAL (M.). *Histoire de la maison rurale en Belgique et dans les contrées voisines*. — Ann. Soc. Arch. Bruxelles, t. 19, pp. 431-447 ; t. 20, pp. 87-196.
- SCHWERZ (J. N. H. von). *Anleitung zur Kenntniss der Belgischen Landwirtschaft*. — Halle, Hciwerde und Schwetckhe, 3 volumes, 1^o-1807, 2^o-1808, 3^o-1811.
- SEEBOHM-ROWNTREE (B.). *Comment diminuer la misère*. — Paris, Giard et Brière, 1910, in-8°.
- SEEBOHM (Fr.). *The English village community*. — London, Longmans, Green et C^o, 3^e édition, 1884, in-8°.
- SIBENALER (J. B.). *Taques et plaques de foyer*. — Arlon, Brück, 1908.
- SIMENON (G.). *L'organisation économique de l'abbaye de St-Trond depuis la fin du XIII^e siècle jusqu'au commencement du XVII^e siècle*. — Mém. cour. Acad. Belg., t. X, 1912, coll. in-8°.
- SMETS (G.). *Henri I, duc de Brabant, 1190-1235*. — Bruxelles, H. Lamertin, 1908, in-8°.

- SORRE (M.). *La répartition des populations dans le Bas-Languedoc*. — Bull. Soc. lang. de Géog., 1906, 97 p.
- STREUVELS (STIJN). *Land en leven in Vlaanderen*. — Brugge, Centrale Boekhandel ; Amsterdam, L. J. Veen, in-8°.
- STREUVELS (STIJN). *Veld en dorp*, dans : *Vlaanderen door de eeuwen heen*, t. I, pp. 1-61. Amsterdam, Maatschappij « Elsevier », 1912, 2 volumes in-4°.
- SWAB (H.). *Das Schweizerhaus, sein Ursprung und seine konstruktive Entwicklung*. — Aarau, Sauerländer et Co, 1918, in-8°.
- TAHON (V.). *L'industrie cloutière au pays de Charleroi*. — Rap. Soc. pal. arch. Charleroi, t. XXXVI, 1921, 71 p.
- THUYSBAERT (P.). *Het land van Waes*. — Courtrai, J. Vermaut, 1913, in-8°.
- THYS (J.). *Historische verhandeling over den staet van het Nederland*. — Malines, P. J. Hanicq, 1809.
- UULKEMA (K.). *Het friesche boerenhuis. Onderzoek naar het ontstaan van het tegenwoordige boerenhuis in Friesland*. — Leeuwarden, Friesch genootschap, 1916, 2 volumes in-8°.
- ULENS (R.). *Le Condroz, sa population agricole au XIX^e siècle*. — Bruxelles, A. Dewit, 1920, in-8°.
- ULENS (R.). Voir : E. VLIEBERGH et R. ULENS.
- VALLAUX (C.). Voir : J. BRUNHES et C. VALLAUX.
- VAN BASTELAER (RENÉ). *Les estampes de Peter Brueghel l'Ancien*. — Bruxelles, G. Van Oest, 1908, in-4°.
- VAN BEMMEL (E.). *La Belgique illustrée, ses monuments, ses paysages, ses œuvres d'art*. — Bruxelles, Bruylant-Christophe et Co, 2 volumes in-4°.
- VAN DEN BOGAERDE (A. J. L.). *Proef of de aanmoediging en uitbreiding der linnenweverijen in Oost-Vlaanderen*. — Gand, G. De Busscher, 1826.
- VAN DEN BOGAERT (Colonel). *Fragments de l'histoire primitive des Belges*. Anvers, Buschmann, 1905, in-4°.
- VANDERKINDERE (L.). *Introduction à l'histoire des institutions de la Belgique au Moyen-âge (jusqu'au traité de Verdun 843)*. — Bruxelles, J. Lebègue, 1890, in-8°.
- VANDERKINDERE (L.). *Le siècle des Artevelde*. — Bruxelles, Lebègue, 1907, in-8°.
- VANDERLINDEN (H.). *Les principales phases de l'exploitation forestière en Belgique*. — Compte-rendu du V^e Congrès international des sciences historiques, Bruxelles, 1923, pp. 282-283.
- VANDERLINDEN (H.). *La légende de la forêt charbonnière*. — Extrait de la Revue « Le Flambeau ». Bruxelles, 1923, 11 p.
- VANDERVELDE (E.). *La propriété foncière en Belgique*. — Paris, Schleicher, 1900, in-8°.
- VANDERVELDE (E.). *L'exode rural et le retour aux champs*. — Paris, Félix Alcan, 1^{re} édition, 1903, in-8°.
- VAN DIEVOET (E.). *Bodemversnippering en ruilverkaveling*. — Dietsche warande en Belfort, 1912, Fasc. 2 et 3, 34 p.
- VAN HOUTTE (H.). *Histoire économique de la Belgique à la fin de l'ancien régime*. — Recueil des travaux de l'Université de Gand, Fasc. 48, 1920, in-8°.
- VAN KALKEN (FR.). *Histoire de Belgique*. — Bruxelles, J. Lebègue, 1920, in-8°.
- VAN DER KLOOT (H.). *Onze oude boerenhuizen*. — Rotterdam, Brusse's, 1920, in-8°.
- VANNÉRUS (J.). Voir : JACQUES GROB et JULES VANNÉRUS.

- VERCOULLIE (J.). *De taal der Vlamingen*, dans : *Vlaanderen door de eeuwen heen*, t. I, pp. 189-242. — Amsterdam, Maatschappij « Elsevier », 1912, 2 volumes in-4°.
- VERHULST (L.). *La Lorraine belge*. — Bruxelles, Hayez, 1920, in-8°.
- VERRIEST (L.). *Le régime seigneurial dans le comté de Hainaut du XI^e siècle à la Révolution*. — Louvain, Smeesters, 1916-1917, in-8°.
- VERRIEST (L.). *L'origine et le développement de nos villes au Moyen-âge*. — Rev. Un. Bruxelles, février-mars, 1922, 50 p.
- VIDAL DE LA BLACHE (P.). *Principes de géographie humaine, publiés d'après les manuscrits de l'auteur par Emm. de Martonne*. — Paris, A. Colin, 1922, in-8°.
- VIDAL DE LA BLACHE (CAP. J.). *Etude sur la vallée lorraine de la Meuse*. — Paris, Colin, 1908, in-8°.
- VIÉRIN (J.). *L'architecture régionale de la Flandre maritime dans ses rapports avec l'habitation rurale*. — Bruxelles, Vromant, 1921, in-8°.
- VLIBERGH (E.). *De landelijke bevolking der Kempen gedurende de 19^e eeuw. Bijdrage tot de economische geschiedenis*. — Bruxelles, Hayez, 1906, in-8°.
- VLIBERGH (E.) ET ULENS (R.). *La population agricole de la Hesbaye au XIX^e siècle*. — Bruxelles, Hayez, 1909, in-8°.
- VLIBERGH (E.) ET ULENS (R.). *L'Ardenne. La population agricole au XIX^e siècle*. — Bruxelles, A. Dewit, 1912, in-8°.
- VLIBERGH (E.) ET ULENS (R.). *Het Hageland. Zijne plattelandsche bevolking in de XIX^e eeuw. Bijdrage tot de studie der economische en sociale geschiedenis*. — Mém. cour. Acad. Belgique, t. XIII, 1921, Fasc. III, coll. in-8°.
- WAUTERS (J.). *Histoire des environs de Bruxelles*. — Bruxelles, Vanderauwera, 1855, 3 volumes in-8°.
- WODON (M.). *Des moyens de fertiliser les Ardenes, le Condroz, la Campine*. — Liège. Redouté, 1843, in-8°.

TABLE DES FIGURES

FIG. 1. — Essai de schématisation des modes de répartition des maisons rurales	p. 11
FIG. 2. — Groupement en hameaux et attraction des grand'routes en Campine. Domaine 1. A.....	16
FIG. 3. — Villages-rues du Pays de Waes. Domaine 1. B.	18
FIG. 4. — Agglomération le long des chemins entre Alost et Grammont. Domaine 1. C.....	20
FIG. 5. — Villages-nébulieuses et quelques grandes fermes éparses dans les champs. Région hennuyère. Domaine 1. D.....	22
FIG. 6. — Groupement des maisons en bordure des alluvions et sur la lisière des bois. Agglomération de défrichement. Linkenbeek.....	23
FIG. 7. — Villages-carrefour dans les défrichements de la Fagne. Domaine 1. D.....	25
FIG. 8. — Agglomération exagérée des régions industrielles. Région de Charleroi... Tamines. Domaine 1. E.....	26
FIG. 9. — Dispersion ; poussière de maisons. Région de Roulers-Thielt ; Flandre intérieure.....	28
FIG. 10. — Dispersion. Polders de la plaine maritime.....	30
FIG. 11. — Concentration ; gros bourgs agricoles de la Hesbaye.....	32
FIG. 12. — Concentration ; petits villages nucléaires de l'Ardenne.....	34
FIG. 13. — Berchem-Sainte-Agathe, à l'ouest de Bruxelles ; peuplement aggloméré	43
FIG. 14. — Plan parcellaire de la Seigneurie de Saisinne (Anno 1679).....	54
FIG. 15. — Borloo, en Hesbaye, 1692 ; type aggloméré de la répartition des maisons hesbignonnes au XVII ^e siècle.....	56
FIG. 16. — Villages hesbignons au XVIII ^e siècle ; type aggloméré précédant la concentration actuelle.....	57
FIG. 17. — Plan parcellaire de Folx-Les-Caves. Village hesbignon au XIX ^e siècle ; la concentration est plus accentuée que sur les figures 15 et 16.....	59
FIG. 18. — Villages herbagers découpés en figures géométriques dans les défrichements de la Fagne.....	73
FIG. 19. — Le Pâturage et la Chaussée au nord-ouest de Mons. Villages allongés	86
FIG. 20. — Ortho : site de village de tête de vallon sur le plateau ardennais	93
FIG. 21. — Poupehan : site de village sur la rive convexe d'un méandre de la Semois.....	95
FIG. 22. — Site de ferme dans la plaine maritime ; bâtiment d'une grande ferme à Leffinghe, construit sur une butte artificielle, « motte » ou « terp ».	96
FIG. 23. — Densité des maisons en Flandre en 1846.....	125
FIG. 24. — Variations de la densité des maisons en Flandre de 1846 à 1910.	133

FIG. 25. — Augmentation de la densité des maisons en Hesbaye de 1846 à 1910.....	143
FIG. 26. — Maison ouvrière avec atelier. Flandre intérieure.....	191
FIG. 27. — Variétés de la maison à bâtiment unique.....	196
FIG. 28. — Régions où dominent les fermes à un bâtiment.....	200
FIG. 29. — Maison en longueur. Campine et Hageland.....	201
FIG. 30. — Maison en surface. Ardenne.....	203
FIG. 31. — Maison ardennaise à Limerlé, datant de la fin du XVIII ^e siècle.....	205
FIG. 32. — Petite maison agricole en Ardenne.....	207
FIG. 33. — Variétés de la maison cubique lorraine.....	210
FIG. 34. — Régions où dominent les fermes à plusieurs bâtiments.....	218
FIG. 35. — Maison en ordre lâche. Flandre.....	220
FIG. 36. — Plan d'agrandissement d'une ferme en ordre serré.....	222
FIG. 37. — Plan de la ferme « du Roi » à Comines.....	224
FIG. 38. — Comparaison des surfaces perdues pour l'exploitation, dans deux fermes de dimensions égales ; A) — en ordre serré. B) — en ordre lâche.....	225
FIG. 39. — Plan du château de Harvengt et des deux censes y attenantes, 1796.....	228
FIG. 40. — Nouvelle disposition de l'étable adoptée en Flandre.....	232
FIG. 41. — « Bergschuur », annexe agricole des fermes poldériennes.....	234
FIG. 42. — « Roskot » des fermes poldériennes.....	239
FIG. 43. — La « hofstede » de Flandre. Reconstruction d'après guerre.....	240
FIG. 44. — Maison en ordre serré.....	242
FIG. 45. — Variétés de la maison en ordre serré.....	244
FIG. 46. — Ferme fermée.....	249
FIG. 47. — Porte, à double entrée, de grande ferme dans les Polders.....	266
FIG. 48. — Les régions d'habitat en Belgique. Carte synthétique.....	284

TABLE DES PLANCHES

- PLANCHE I. — Nivelles. Paysage urbain.....
- PLANCHE II. — Wemmel, au nord de Bruxelles. Type d'agglomération...
- PLANCHE III. — Gohissart, à l'ouest de Lodelinsart. Type d'agglomération exagérée des régions industrielles.....
- PLANCHE IV. — Dispersion dans la Flandre intérieure entre Roulers et Thielt.
- PLANCHE V. — Fall-et-Mheer. Type de village hesbignon.....
- PLANCHE VI. — A) Froidchapelle. Village herbager en Fagne. — B) Orchimont sur la Semois. Village de méandre.....
- PLANCHE VII. — Stockel, au nord-ouest de Tervueren. Village allongé le long d'une route.....
- PLANCHE VIII. — A) Maison simple, ouvrière, à Hooglede. Flandre intérieure. — B) Maison simple de journalier agricole à Veerle. Campine.....
- PLANCHE IX. — A) Maison simple de pêcheur dans les dunes intérieures de Coxyde. — B) Maisons simples accrochées à une digue à Kieldrecht. Polders de l'Escaut.
- PLANCHE X. — A) Maison simple de journalier agricole à Leerbeek. Région brabançonne. — B) Maison simple d'ouvrier semi-agricole semi-industriel à Corbeek-Loo. Brabant.....
- PLANCHE XI. — A) Maisons simples d'ouvriers industriels à Landelies. Vallée de la Sambre. — B) Maisons simples d'ouvriers semi-agricoles semi-industriels à Oignies. Ardenne.....
- PLANCHE XII. — A) Petite ferme du XIX^e siècle à Veerle. Campine. — B) Petite ferme de construction récente à Calmpthout. Campine.....
- PLANCHE XIII. — A) Petite ferme en ordre lâche à Saffelaere. Pays de Waes. — B) Annexe agricole d'une ferme en ordre lâche à Verrebroeck. Pays de Waes.....
- PLANCHE XIV. — A) Maison en ordre serré à Sloosen. Région brabançonne. — B) Maison en ordre serré à Corbeek-Loo. Brabant.....
- PLANCHE XV. — A) Petite ferme à Chanly. Bordure septentrionale de l'Ardenne. — B) Petite ferme datant de la fin du XVIII^e siècle à Limerlé. Ardenne.....
- PLANCHE XVI. — A) Petite ferme du début du XIX^e siècle à Petit-Fays. Ardenne. — B) Petite ferme de construction récente à Petit-Fays. Ardenne.
- PLANCHE XVII. — A) Ferme d'élevage à Cheneux. Région de Stavelot-Malmédy. — B) Petite ferme à Cul-des-Sarts dans les Rières.....
- PLANCHE XVIII. — Evolution de la maison en Ardenne au XX^e siècle....
- PLANCHE XIX. — A) Une rue à Rachecourt. Pays Gaumais. — B) Châtillon. Village-rue du Pays Gaumais.....
- PLANCHE XX. — A) Petite ferme du XX^e siècle à Naliones. Entre-Sambre-et-Meuse. — B) Petite ferme du XX^e siècle à Wellin. Famenne.....

- PLANCHE XXI. — Maisons campinoises ou brabançonnes d'après les estampes de Peter Brueghel.
- PLANCHE XXII. — La ferme « Moerland » dans les Moères de la Flandre Occidentale.
- PLANCHE XXIII. — A) Ferme « du Roi » à Comines. Flandre Occidentale. — B) « Bergschuur » de la ferme Fleriskot à Leffinghe. Plaine maritime.
- PLANCHE XXIV. — A) Logis d'une ferme en ordre lâche à Zevecote. Plaine maritime. — B) Annexe agricole en « bergschuur ».
- PLANCHE XXV. — St-Jean-Geest. Village hesbignon.
- PLANCHE XXVI. — A) Ferme en ordre serré à Odeur. Hesbaye. — B) Double entrée de grande ferme à St-Séverin. Condroz.
- PLANCHE XXVII. — Ferme « Duikenhof » à Hérent. Brabant.
- PLANCHE XXVIII. — A) Ferme fermée à Nismes. Région calcaire au sud de la Fagne. — B) Ferme en ordre serré, de type mixte, à Fraiture. Condroz.
- PLANCHE XXIX. — A) Grande ferme fermée à Havay. Hainaut. — B) Ferme d'élevage à Bolland. Pays de Herve.
- PLANCHE XXX. — A) Paysage à Genck. Campine. — B) Paysage à Xhoffray. Ardenne.
- PLANCHE XXXI. — A) Transformation d'une maison à Vecrle. Campine. — B) Maison simple à Grand-Halleux. Ardenne.
- PLANCHE XXXII. — A) Petite ferme en colombage à Wintershoven. Hesbaye humide. — B) Maison agricole dans une ancienne carrière de craie à Canne. Vallée inférieure de la Meuse.

TABLE DES CARTES HORS TEXTE

- CARTE I. — Esquisse régionale de la répartition des maisons rurales en Belgique.
- CARTE II. — Densité des maisons en Belgique. — Esquisse régionale de la densité des maisons en Belgique.
- CARTE III. — Esquisse régionale des associations des maisons rurales en Belgique d'après leur importance.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	I
CHAPITRE PREMIER	
Répartition des maisons rurales	
I. CLASSIFICATION DES TYPES DE RÉPARTITION.	
Dispersion et concentration : formes extrêmes. Agglomération : forme intermédiaire. Les types de répartition en Belgique d'après Meitzen. Limite des « Einzelhöfe » et des « Gewanddörfer ». Association fermée dans les régions septentrionales ; association ouverte dans le sud du pays. Division tri-partite	9
II. LE FAIT. — LA CARTE.	
1. Régions d'agglomération.— Domaine I. A. Groupement en hameaux et attraction des grand'routes en Campine et dans la partie septentrionale du Hageland. Domaine I. B. Villages-rues du Pays de Waes. Domaine I. C. Agglomération le long des chemins au pays de la Senne et de la Dendre. Domaine I. D. Villages-nébuleuses des plateaux brabançon et hennuyer et des Fagnes. Domaine I. E. Agglomération exagérée des centres industriels	14
2. Régions de dispersion. — Dissémination dans la plaine de Flandre. Dispersion des fermes du Pays de Herve	27
3. Régions de concentration. — Villages nucléaires de la Hesbaye, du Condroz et de l'Ardenne. Villages routiers du Pays Gaumais	31
III. EXPLICATION DU FAIT	35
1. Influences ethniques.— Conséquences des régimes agraires.— Théorie de Meitzen. Modes de peuplement et régimes agraires. Signification des termes « Einzelhof » et « Dorfsystem ». Discussion de l'origine ethnique des types de répartition. Évolution cyclique des modes de répartition.	36
2. Influences économiques et sociales. — Genres de vie : A. Genre de vie de l'herbager. B. Genre de vie mixte : agricole et herbager. C. Genre de vie purement agricole. D. Genre de vie semi-agricole semi-industriel	46
3. Influences du milieu physique.— Action indirecte des facteurs physiques. — A. La forêt. Défrichements et formes de répartition. Défrichement peu intensif en Ardenne. Influences du climat et du relief sur la concentration des villages ardennais. B. Hydrologie ; faible influence sur la répartition des maison. C. Nature du sol ; influence indirecte ..	68
IV. CONCLUSION	79

CHAPITRE II.

Les villages

	Pages
I. FORMES DES VILLAGES.....	83
1. Villages allongés du Pays de Waes, des digues poldériennes, du Condroz et du Pays Gaumais	85
2. Villages en tas	87
II. SITES DES VILLAGES.	
1. Choix d'une contrée	88
2. Élection d'un site. -- A. Influence de l'hydrologie. B. Influence de la topographie : têtes de vallon, terrasses fluviales, rives convexes des méandres encaissés. Buttes artificielles dans les régions basses. Sites d'habitat du Pays de Waes. C. Sites d'abri et de défense	89

CHAPITRE III.

Densité des maisons rurales

I. PRINCIPE D'UNE CARTE DE LA DENSITÉ DES MAISONS.	
Valeur géographique des cartes de densité des maisons. Non-concordance entre densité de maisons et densité de population	99
II. LA CARTE.	
1. Choix d'une méthode. -- Diverses méthodes employées dans la cartographie de la population : A. Méthode des chiffres absolus. B. Méthode des chiffres relatifs ou de densité. Critique de ces méthodes.	106
2. Matériaux de la carte. -- Calcul de la densité par aires minima : les communes. Données statistiques des recensements décennaux. Surfaces boisées et incultes. Établissement d'une échelle de densité. Mode de figuration. Rôle de la carte mosaïque des densités communales	110
III. ESQUISSE RÉGIONALE DE LA DENSITÉ DES MAISONS.	
Délimitation des régions de densité. Principe de la « normale »	17
IV. COMMENTAIRE DE LA CARTE	119
1. Régions de forte densité. -- Domaine I. A. Centres industriels de la Sambre-Meuse et du cercle de Verviers. Domaine I. B. Abords du canal de Charleroi à Bruxelles et agglomération bruxelloise. Domaine I. C. La Flandre	120
2. Régions de densité moyenne. -- Caractères des densités en Hesbaye, sur le plateau brabançon, dans la région hennuyère et au Pays de Herve.	140
3. Régions de faible densité. -- Conditions défavorables à l'habitat en Ardenne et en Campine. Taux de la densité en Condroz, en Lorraine belge et dans les Polders	146
V. CONCLUSION	154

CHAPITRE IV.

Types de maisons rurales

	Pages
Notion de « type » de maison	159

PREMIÈRE PARTIE

Association des maisons rurales d'après leur importance

I. DEGRÉS D'IMPORTANCE DES MAISONS	162
1. Maisons simples	164
2. Petites fermes	166
3. Grandes fermes	168
II. ASSOCIATIONS RÉGIONALES DES MAISONS RURALES D'APRÈS LEUR IMPORTANCE	171
1. Régions n'ayant que des maisons simples. — A. Centres industriels.	
B. Région littorale	173
2. Régions de maisons simples et de petites fermes. — A. Flandre intérieure et Pays de Waes. B. Région sablonneuse du nord-est.	
C. Régions méridionales	174
3. Région de maisons simples et de grandes fermes : Polders	181
4. Régions de maisons simples, de petites et de grandes fermes. — A. Région limoneuse. B. Région condrusienne. C. Fermes d'élevage du plateau de Herve	185

DEUXIÈME PARTIE

Formes-types des habitations rurales

I. GENRES DES FORMES-TYPES	189
II. MAISON OUVRIÈRE:	
1. Caractères de la maison ouvrière	190
2. Variétés de la maison ouvrière. — A. Maison ouvrière avec atelier.	
B. Maison ouvrière sans atelier	191
III. MAISON A BÂTIMENT UNIQUE.	
1. Caractères de la maison à bâtiment unique	195
2. Variétés de la maison à bâtiment unique. — A. Maison en longueur. B. Maison en surface. C. Maison cubique	201
IV. MAISON A PLUSIEURS BÂTIMENTS	217
1. Maison en ordre lâche. — A. Ferme de la plaine maritime. B. La Hofstede. C. Maison du Pays de Waes	218
2. Maison en ordre serré. — A. Le quadrilatère fermé. B. Fermes à trois et deux bâtiments. C. Types mixtes	241
3. Ferme fermée	248

TROISIÈME PARTIE

Aspect extérieur des maisons rurales

	Pages
I. VALEUR GÉOGRAPHIQUE DE L'ASPECT EXTÉRIEUR	252
II. CLASSIFICATION DES MAISONS D'APRÈS LES MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION	254
1. Maisons de terre et toits de chaume	255
2. Maisons en briques et toits de tuiles	270
3. Maisons en dur	273
III. CONCLUSION	280

CONCLUSION GÉNÉRALE

LES RÉGIONS D'HABITAT EN BELGIQUE	282
 BIBLIOGRAPHIE	289
TABLE DES FIGURES	299
TABLE DES PLANCHES	301
TABLE DES CARTES HORS TEXTE	302
TABLE DES MATIÈRES	303

